CLORINDE

PREMIÈRE PARTIE

L'AGONIE DU CHATEAU

Six frrrancs... six frrrancs cinquante... sept frrrancs... sept frrrancs... sept frrrancs cinquante...

Roulant les *r* comme un torrent roule des cailloux, le crieur glapissait les enchères. Elles montaient lentement.

— Personne n'en veut plus?... C'est bien vu, bien entendu?... A sept frrrancs cinquante?... C'est pour rien!... Une fois, deux fois, trois fois?... Adjugé!

Le commissaire-priseur frappait un petit coup de son fatidique marteau d'ivoire, et l'objet vendu disparaissait pour faire place à un autre.

On liquidait les broutilles dont les gros marchands n'avaient pas voulu.

Une quarantaine de paysans, deux ou trois revendeurs de la ville voisine, se pressaient devant le perron bas et formant terrasse, d'où le commissaire-priseur dirigeait la vente. Le crieur s'était juché sur une chaise pour mieux dominer l'assemblée. Des hommes de peine passaient les objets à bout de bras, de l'intérieur du château, par une grande porte-fenêtre vitrée à petits carreaux, ouverte à double battant. On discernait vaguement le grand salon dénudé, et sali. Le ciel était bas, brumeux. Bien qu'il ne fît pas un souffle d'air, une feuille morte, de

temps à autre, se détachait de l'un des arbres voisins, et tombait en tournoyant, sans bruit. La grande allée n'était plus entretenue; le gravier, qui crissait jadis sous les dents du râteau, s'était enlizé peu à peu dans la terre humide. Là où le groupe des paysans la piétinait, elle se transformait en une boue grasse qui collait aux semelles. Les acheteurs cherchaient un endroit sec, une pierre, un rebord de fenêtre, où déposer momentanément leur achat. D'aucuns le mettaient sous leur bras, et s'en allaient, l'air tantôt satisfait, tantôt inquiet, suivant leur plus ou moins de certitude d'avoir réussi un bon coup.

Une mélancolie intense m'étreignait le cœur. L'âme du château s'émiettait, une âme exquise dont le parfum m'avait grisé dès mon enfance. Ma mère connaissait Mme Renaudin, la vieille châtelaine, et bien souvent m'avait mené là. Elle sentait vivement la poésie que dégagent les choses, les paysages, les pierres où le passé demeure enclos. J'ai hérité d'elle cette sensibilité du souvenir, qu'elle cultiva en moi.

Je me préparais à l'émotion, qui, je le savais par expérience, allait m'envahir tout à l'heure, dès que nous commencerions à longer la haie soigneusement taillée bordant le parc. J'apercevais de grosses bornes de pierre, rondes, grisâtres et tachées de lichens : à cet endroit, la haie décrivait un demi-cercle concave par rapport à la route, et, perpendiculairement, s'ouvrait la grande allée voûtée d'arbres, au bout de laquelle on apercevait la bâtisse. Nous franchissions une grille toujours ouverte, élégant travail de ferronnerie du XVIIIe siècle. Le fer ouvragé du fronton qui la dominait supportait deux cartouches ovales, sommés de couronnes, où saillait en un relief colorié le blason des anciens propriétaires.

— Les armes des barons de Bléringhen, me disait ma mère.

Nous suivions lentement l'allée; j'éprouvais l'impression que l'on nous voyait venir : je ressentais cette gêne obscure qui paralyse, quand on se sait regardé et qu'on ne voit pas les yeux qui vous fixent. L'allée aboutissait à un espace découvert où s'inscrivaient quelques parterres réguliers cernés de buis, et qui dégageait le château. A gauche, une charmille bornait la vue; cette charmille faisait l'orgueil de la châtelaine : il n'en existait pas d'autre dans les gentilhommières du voisinage, même celles dont Le Nôtre avait dessiné les jardins. On l'entretenait avec soin dans son dessin primitif. A droite, un rideau d'arbres,

hauts et touffus, et, sous leur ombre, une pièce d'eau triste et profonde, où voguait un cygne éclatant de blancheur.

Le château datait de la Régence. Il ne s'imposait pas par la majesté de sa masse, mais il séduisait, charmant comme la plupart des demeures seigneuriales bâties aux champs à cette époque : un corps de bâtiment flanqué de deux pavillons qui avançaient de manière à déborder de peu, mais à encadrer la façade. De hautes portes-fenêtres alternant avec des fenêtres s'ouvraient sur une sorte de large perron surélevé de trois marches qui occupait la largeur de la façade. Dans le pavillon de gauche, une porte menait à la chapelle. Dans le pavillon de droite, une porte donnait accès aux deux pièces où se tenait le plus volontiers la maîtresse de céans.

Elle nous accueillait avec une affabilité tempérée d'une certaine retenue. C'était une vieille dame à la peau ratatinée, coiffée à l'ancienne mode, un petit bonnet de dentelle noire sur la tête. Elle portait toujours la même robe de soie noire. Une longue chaîne d'or, mince et garnie de deux curseurs, tombait de son cou et pendait à sa taille, supportant une petite montre de dame très plate, qui s'insérait dans le ruban de la ceinture.

Nous la trouvions toujours à son tricot ou à des travaux d'aiguille ; elle se servait d'une paire de petits ciseaux anciens, dont l'étui, en fer délicatement travaillé, portait cette galante devise : « Amour pour amour, je meurs pour les miens. » On n'imaginait pas qu'elle eût jamais pu être l'héroïne de l'ombre d'une aventure d'amour, qu'elle eût jamais été tentée de mourir d'amour pour qui que ce fût, ni que qui que ce fût eût jamais éprouvé la moindre velléité d'en faire autant en son honneur. J'avais admiré ostensiblement ces ciseaux, et leur étui, pour tâcher de savoir d'où elle les tenait :

— Bah ! me dit-elle un jour, ils sont vieux ; je les ai trouvés dans un tiroir ; mais enfin, ils coupent toujours bien...

Elle parlait d'une voix rugueuse et forte, volontaire, tranchante. Une dent de devant lui manquait ; cette lacune la faisait bléser : prononciation puérile dans ce vieux visage, d'où résultait un contraste comique fort gênant pour le respect que je vouais à la dame.

Après quelques paroles échangées, elle ne manquait pas de dire :

— Passons dans la salle des Aïeux.

Cela aussi, c'était comique. Mme Renaudin désignait sous ce vocable emphatique la salle de billard, un vieux billard à blouses, au drap bleu passé de couleur. Il est vrai que sur les verdures de Flandre qui tapissaient les murs, on avait cloué des portraits : ceux de la famille de Bléringhen. Non pas de ces grands et solennels portraits en pied qui toisent le visiteur dans les châteaux historiques, mais des cadres modestes comme il convenait à cette gentilhommière ; les personnages y figuraient simplement en buste, à mi-corps tout au plus. En général, la peinture n'en valait pas grand chose, les plus anciens à l'huile, ceux du XVIIIe siècle au pastel.

L'ancêtre portait les cheveux courts, la barbe en pointe, et une cuirasse ; il datait de la fin du XVIe siècle. Il s'appelait La Fresnoye. Sa physionomie énergique et tourmentée conservait le reflet des passions qui enflammèrent son époque. Bourgeois enrichi, capable de manier vigoureusement l'épée, mayeur d'une petite cité assise sur une position forte et dont la possession importait, il rendit de signalés services à la cause royale lors des guerres de la Ligue. Le roi l'anoblit, et releva pour lui le titre de baron de Bléringhen. Les aïeux contemporains du grand Roi montraient des figures calmes et bien équilibrées sous l'ample perruque. Mais on constatait aisément que la maison de Bléringhen connut son plein épanouissement et sa plus grande prospérité durant le règne de Louis XV : les portraits de cette époque étaient les plus nombreux. Ils souriaient. La poudre adoucissait leurs traits. Du rouge aux lèvres et aux joues, des mouches habilement disposées avivaient la beauté des femmes. Tous portaient des vêtements de couleurs tendres, abondamment brodés ; la poudre tombée de la perruque ennuageait de blanc le col et les épaules. Parfois, le rouge vif d'un ruban où pendait une croix de Saint-Louis fulgurait sur une poitrine bleu de ciel ou zinzolin ; l'aspect du militaire dont cette distinction consacrait les services n'offrait rien de farouche, comme il convient à un tenant de la guerre en dentelles.

— Regarde celle-ci, combien elle est charmante! C'est Clorinde-Louise-Adélaïde La Fresnoye de Bléringhen.

Je demeurais rêveur en regardant Clorinde. Oui, c'était la plus belle! Le nez fin et droit, la bouche en arc, deux grands yeux noirs admirables, un tantinet à fleur de tête, disposition qui évoque un profil de chèvre, lorsqu'elle est accentuée comme

chez Mme Du Barry, mais qui ne faisait ici que pimenter d'une légère étrangeté la beauté pure de Clorinde. Une longue papillote, que l'on appelait un repentir, ondulait derrière son oreille et se posait mollement en avant, sur l'épaule, à la naissance du cou. La gorge, largement décolletée, pouvait avoir été flattée par l'artiste, mais on se persuadait aisément que son image exprimait la vérité, et reproduisait fidèlement l'original.

A examiner attentivement ce visage, on s'apercevait qu'il en émanait un mystère douloureux et tendre. Celui-là ne souriait pas comme les autres; parmi tant de têtes légères, de cervelles folles, insouciantes et futiles, Clorinde recélait un monde de sentiments; la profondeur de son regard avait un sens que l'on cherchait à pénétrer.

— Sûrement, Clorinde a une histoire, disait ma mère.

Les jours où Mme Renaudin paraissait de bonne humeur, je demandais à visiter le salon : très vaste, quatre fenêtres de la façade l'éclairaient; deux lustres aux cristaux scintillants pendaient du plafond peint et doré; des bibelots l'encombraient, des meubles anciens où, comme dans la composition de la bibliothèque, on discernait l'apport de chaque génération de propriétaires. Il m'apparaissait comme le comble du luxe et de l'élégance. Feu M. Renaudin avait patiemment recherché dans le pays, et réussi à retrouver, des meubles, des pièces de faïence aux armes des barons de Bléringhen. Deux grands portraits en pied de M. et de Mme Renaudin occupaient les deux principaux panneaux du salon : lui, en simarre rouge, elle, en robe de bal et en crinoline, au temps de sa jeunesse. La peinture en était d'une lamentable indigence.

Je passais un seuil, et j'entrais dans la pièce suivante, objet de mon désir lorsque j'avais demandé à visiter le salon. Je savais que là, dans ce lit à baldaquin, le roi Louis XV coucha, l'année où il se rendit en Flandre pour se mettre à la tête de ses armées. Depuis lors, rien n'avait été dérangé dans l'ordonnance de la pièce; on y respirait encore le parfum insinuant du plus aimé et du plus amoureux de nos rois. Mme Renaudin, fort pieuse, profita de ce qu'un évêque en tournée pastorale coucha dans cette chambre pour la débaptiser; on cessa de l'appeler la chambre de Louis XV, pour dire : la chambre de Monseigneur. Cependant, le parfum du plus aimé et du plus amoureux de nos rois persista, tandis que les senteurs d'encens

et de benjoin s'évaporaient. Le portrait du monarque, donné par lui au baron de Bléringhen qui faillit périr à Fontenoy, ornait toujours le même trumeau. Le roi s'était assis dans ces deux bergères frileusement tapies de chaque côté de la cheminée. Je croyais voir son image atténuée se refléter encore dans la glace en deux morceaux qui, encadrée d'or pâle, montait du marbre de la cheminée jusqu'au plafond. La soie des tentures n'avait guère pâli. Le brocard du baldaquin et des rideaux étoffait somptueusement la pièce. Un tapis de la Savonnerie étouffait le bruit des pas.

Nous ne disions rien. Lorsqu'il fallait partir, je m'arrachais avec peine à ma rêverie. Nous traversions deux cabinets plafonnés à mi-étage, puis nous enfilions un couloir étroit; il menait à un vestibule où s'amorçait un escalier de pierre accédant à la chapelle, et dont je caressais de la main la rampe de fer forgé, polie par ceux qui firent le même geste depuis deux cents ans. La chapelle était exiguë, mais suffisante pour Mme Renaudin et ses gens; le curé du village voisin y venait dire la messe, après laquelle Madame le gardait à déjeuner.

Souvent, elle nous conduisait faire un tour dans le parc. Nous sortions par une porte du côté opposé à la façade; d'une large terrasse à balustres, la vue s'étendait sur une vallée verdoyante aux lignes onduleuses et molles. Face au château, les coteaux se couvraient de bois dont le soleil couchant dorait les ramures. Nous admirions les fleurs des parterres, les légumes du potager, les murs disposés en gradins sur le sol déclive et garnis d'arbres à fruits en espalier. La promenade s'achevait régulièrement à la charmille, dont Mme Renaudin prononçait l'éloge en termes identiques chaque fois, et chaque fois avec la même conviction. Rentrés au château, nous prenions le thé dans la Salle des Aïeux. Je m'efforçais de ramener la conversation sur les barons de Bléringhen; tout en écoutant, je contemplais le portrait de Clorinde, dont j'aurais bien voulu connaître l'histoire.

J'appris comment le château échut à Mme Renaudin. A la Révolution, lorsque le mouvement d'émigration commença, le baron de Bléringhen, très aimé dans le pays et que personne ne songeait à inquiéter, jugea bon de se conformer à la mode : pour les aristocrates, elle consistait à rallier les princes à Coblentz. Il partit avec son fils unique, âgé de dix-huit ans.

Tous deux se mirent en route comme pour une partie de plaisir, et, pensaient-ils, pour peu de temps. Ils gagnèrent la frontière belge sans difficulté. Une fois dehors, les choses ne se passèrent pas du tout comme ils le prévoyaient. La fête changea de caractère et se prolongea. Le baron mourut en exil. Son fils s'y maria. Il eut la chance, à son retour en France, de récupérer son château et presque toutes ses terres. Il s'y confina. Désolé de n'avoir pas d'enfant et de voir sa race s'éteindre en sa personne, il chercha des consolations dans son amour pour les belles-lettres. Il publia deux recueils de poésies, odes, élégies et panégyriques; un roman; des essais suivant le goût du jour, et un journal de son émigration, trop bref à notre gré. Toute cette littérature était sentimentale à souhait. Elle s'inscrivait en des volumes imprimés sur papier de fil, ornés de vignettes : des harpes, des lyres, des ruines, le tout broché sous couverture rose ou bleue, de ce rose et de ce bleu particuliers aux éditions romantiques. Le baron les publiait à ses frais, et on en retrouvait des exemplaires à l'état de neuf dans la plupart des armoires du château.

La baronne se livrait comme lui au démon de la littérature. Elle borna ses publications à la traduction d'un roman anglais, et à la relation d'un voyage en Suisse. Les châtelains de Bléringhen y allèrent à plusieurs reprises. Ils y firent la connaissance d'une orpheline qui les intéressa, qui leur plut, et qu'en fin de compte ils adoptèrent. Sitôt en âge, ils la marièrent à M. Jérôme Renaudin, jeune substitut qui donnait les plus belles espérances et les réalisa, puisqu'il parvint aux plus hauts sommets de la magistrature.

Ainsi, à la mort du baron et de la baronne, le ménage Renaudin hérita du château, de ses appartenances et dépendances, et de quelques bonnes mille livres de rente.

En ce temps de ma jeunesse où ma mère me conduisait au château de Bléringhen, monsieur le conseiller Renaudin avait de longue date rendu au Ciel, sans aucun doute, sa belle âme de magistrat. Sa veuve, toute ridée qu'elle fût, se cramponnait à l'existence. J'avais quitté le nid maternel depuis pas mal d'années lorsqu'elle passa de vie à trépas; elle atteignait son quatre-vingt-septième printemps.

Des années encore s'écoulèrent. La grande guerre survint, bouleversant dans ses remous les situations et les fortunes.

Les descendants de Mme Renaudin, écrasés de charges, se virent contraints de réaliser leurs biens-fonds, qui ne leur rapportaient guère que des soucis. La vente fut laborieuse. Une agence s'en mêla, morcela le domaine. Les fermiers rachetèrent aussitôt, et payèrent un bon prix les terres qu'ils louaient précédemment, et dont ils juraient leurs grands dieux qu'ils ne pouvaient acquitter le loyer. De nombreux touristes vinrent en piquenique visiter le château; aucun ne s'en rendit acquéreur. Avec eux, la profanation commença. Les automobiles stationnèrent en file dans la grande allée où jadis roulait solennellement le carrosse doré des barons de Bléringhen, cocher devant, laquais derrière. D'écœurantes odeurs d'essence stagnèrent sous la feuillée; des traînées huileuses et noires maculèrent honteusement l'herbe verte. Les bandes d'intrus couraient le parc, traversaient en trombe les pièces du château, bruyants et saugrenus; la sottise et la vulgarité de leurs propos mirent en fuite les ombres gracieuses qui voltigeaient dans les allées, ou se recueillaient dans la mélancolie des salons demeurés tels qu'elles les connurent, alors qu'elles n'étaient pas des ombres. Ces nouveaux venus rompirent le charme. Ils dénaturaient l'atmosphère. Ils chassaient bien loin la poésie du passé, qui pour eux demeurait lettre morte.

Le château ne se vendait pas. Un marchand offrit trente mille francs des deux bergères où Louis XV s'était assis. Il les emporta. Les propriétaires, alléchés, décidèrent de vendre le mobilier, en attendant que la bâtisse trouvât preneur. Lorsqu'il ne resta plus que des objets que rebutèrent les marchands, ils organisèrent une vente aux enchères.

Je l'appris en temps opportun. Je voulus connaître la destinée du portrait de Clorinde, et l'acquérir, s'il était encore là. Il y était. Le crieur liquidait par paires les portraits des aïeux ; la mauvaise qualité de la peinture avait écarté les amateurs. Ainsi j'achetai pour un prix modique Clorinde et un chevalier de Saint-Louis. Près de moi, un paysan les considéra, et dit :

— Moi aussi, j'ai acheté une paire d'aïeux... en souvenir de cette bonne Mme Renaudin !

Et il hochait la tête avec un sourire énigmatique. Personne ne voulut du Christ de la chapelle.

— Vendre le bon Dieu ! si c'est permis !

Le groupe des assistants s'éclaircissait. Il ne restait presque

personne, lorsque le commissaire-priseur mit en vente un lot de vieux livres, et quatre fardes de paperasses. Qui cela eût-il intéressé? Je ne voulus pas qu'on s'en servît pour allumer le feu. Une modeste surenchère de vingt-cinq centimes sur une mise à prix maintes fois baissée, m'en rendit maitre.

Je priai le vieux jardinier, qui depuis plus de quarante ans travaillait au château, d'aller chercher sa brouette pour transporter mes achats jusqu'à la route, où une voiture m'attendait. Pendant son absence, le commissaire-priseur, le crieur et le caissier plièrent bagage et partirent. Je restai seul, angoissé. La boue piétinée avait monté les marches du perron, et s'était introduite par plaques épaisses jusque sur le parquet du salon. Des bouts de cigares, de cigarettes, traînaient. Sur l'appui d'une fenêtre, une bouteille au goulot cassé, abandonnée par les hommes de peine, et deux verres épais traçaient des ronds violacés sur la pierre. Je marchai sur les éclats de deux vitres brisées à la porte-fenêtre. Dans le salon vide, deux grands portraits décrochés posaient à même le parquet ; nul ne s'en soucia, pas plus les habitants du village que les propriétaires du château : ils étaient vraiment trop encombrants, et leur peinture par trop pauvre. Ils restaient là, en détresse, lui, vêtu de sa simarre rouge qu'un accroc à la toile déchirait, elle, dans sa toilette de bal et sa crinoline !

* * *

Le soir tombait sur ce délabrement. Une brume embuait l'atmosphère. Un courant d'air claqua brutalement une porte ouverte, et le coup résonna longuement dans le grand salon vide. Une tristesse affreuse me serra le cœur. J'entendis le vieux jardinier qui revenait avec sa brouette. La roue grinçait. Il s'arrêta, et lâcha les brancards ; les pieds se fichèrent dans la boue. Il vint à moi. Il me fixa droit dans les yeux de ses claires prunelles d'acier, puis jeta un long regard sur cette désolation. Il me sembla qu'un peu de rouge ensanglantait ses paupières. Les bras ballants, l'attitude résignée, il haussa les épaules. Et ce vieil homme inculte, qui lisait un journal le dimanche, mais dont l'âme fraîche percevait clairement la beauté des choses, sans doute parce qu'il adorait celle de ses fleurs, ce vieil homme articula lentement :

— Ça, monsieur... c'est du vandalisme !

Cette parole, je l'ai entendue. Un paysan de France l'a dite. Même chez les plus rudimentaires, la longue hérédité de civilisation qui les imprègne produit de ces surprises. N'a-t-on pas vu, sous le Consulat, au temps où des bandes noires de financiers, de gens d'affaires, de marchands de biens, ravageaient nos châteaux et nos paysages, les paysans d'Anet poursuivre le démolisseur de *leur* château, un mercanti rapace qui n'eut que le temps de s'échapper en chemise par les prairies pour n'être pas écharpé ?

Ce n'est pas une des moindres contradictions de notre humanité que cet acharnement des uns à créer de la beauté, et cette fureur des autres à la détruire.

L'histoire du château de Bléringhen est une histoire commune de nos jours. Ainsi, des époques créatrices s'opposent à des époques destructrices. Les conditions sociales, économiques et politiques, déterminent ces courants contraires. L'amour désintéressé du Beau est créateur, la cupidité est essentiellement destructive. D'un côté, une tendance idéaliste ; de l'autre, une tendance matérialiste. Mais la cupidité est sotte ; lorsqu'elle abat un château pour en revendre les matériaux, elle ne reconnaît de valeur qu'aux moellons : elle ignore ce qui en constitue la vraie valeur, ce qui en fait une richesse, et, le détruisant, elle appauvrit stupidement le capital de l'humanité et de la civilisation.

La cause primordiale de ces tendances d'une époque réside donc dans le plus ou moins d'idéalisme, dans le plus ou moins de matérialisme des générations qui la vivent. Si bien que les plus férues d'idéalisme apparaissent comme les plus civilisées, alors que les autres, en qui triomphe la *real politik*, portent le stigmate d'un retour très net à la barbarie.

* * *

J'y songeais au ronronnement du rapide qui me ramenait à Paris. A côté de moi, sur la banquette, je maintenais Clorinde et le chevalier de Saint-Louis soigneusement emballés, crainte d'un choc qui eût fait évanouir la fleur du pastel. Les papiers, moins fragiles, suivaient avec les bagages. Le tout parvint chez moi sans encombre.

Je ne me souciais guère du chevalier de Saint-Louis. Seule,

la perfection artistique eût pu conférer un réel intérêt à la figuration de ce brave homme. Sans peine, je découvris un coin quelque peu sombre où l'accrocher : les insuffisances de facture s'estompèrent, et ce portrait ne laissa plus à qui le voyait en passant qu'une impression indécise, et point désagréable.

Quant à Clorinde, ce fut une autre affaire. Je tenais à la présenter à son avantage. En attendant de déterminer pour elle l'emplacement rêvé, je l'installai face à mon bureau, sur un fauteuil, de manière à l'avoir constamment sous les yeux. Après quoi, je commençai le dépouillement des papiers.

Dans le premier paquet que je déficelai, je fis une trouvaille : un petit cahier de format in-12, habillé de parchemin, couvert de pattes de mouche, une écriture du XVI[e] siècle, peu commode à déchiffrer : le livre de raison du mayeur La Fresnoye, tige de la seconde maison des barons de Bléringhen.

Je passai à la deuxième, puis à la troisième farde : des quittances, des comptes, des copies d'actes extraites de registres de catholicité, mais pas la moindre trace d'une correspondance quelconque. A vrai dire, c'est cela que je cherchais.

Je cherchais ce qui aurait pu me mettre sur la trace de cette histoire dont ma mère supposait l'existence dans la vie de Clorinde, et dont l'énigme avait hanté mes rêveries d'enfant. Je me levai de mon bureau, je fis les cent pas comme un ours en cage, jetant au passage des regards interrogateurs, ou inquiets, sur Clorinde. Elle me considérait de ses grands yeux noirs admirables, un tantinet à fleur de tête. Elle me souriait de son sourire très doux et désabusé. Et le même mystère douloureux et tendre émanait toujours de sa physionomie expressive. Et je n'étais pas plus avancé.

J'attaquai la quatrième farde : elle contenait la série complète, à l'état de neuf, des œuvres du dernier baron de Bléringhen et de sa femme, petits volumes touchants de naïveté, et de romantisme. Je les manipulai avec une sympathie amusée. Mais ce n'était toujours pas là l'objet de mes recherches.

Je me décidai à examiner alors les livres qui complétaient le lot des vieux papiers. Ils dormaient en pile, dans un coin, à même le plancher. Je m'accroupis pour lire les titres : les *Mémoires d'une femme de qualité*, les *Mémoires sur la reine Hortense*, quelque peu graisseux et portant la marque d'un

cabinet de lecture contemporain du roi Louis-Philippe; les *Mémoires de Caussidière* avec un dos orné assez amusant; d'autres encore. J'allai à trois gros in-4° reliés en veau et à tranches rouges, empilés sur un épais in-folio, le célèbre ouvrage de Sully, *Mémoires des sages et royales œconomies d'Estat d'Henry le Grand*, édité par l'illustre ministre de Henri IV en personne, avec l'aide de ses secrétaires. Les trois in-4° étaient un Montaigne. J'en pris un.

— Ma foi, pensai-je, il n'est jamais désagréable d'avoir en double une bonne édition de Montaigne. Le papier de celle-ci est excellent, les caractères de bonne taille et fort lisibles, l'encre noire comme du jais. N'est-ce pas toujours une joie que de l'ouvrir au hasard, notre vieux moraliste, de déguster une de ces pages fortes et de style net, toutes pleines de substantifique moelle, dont il a le secret?...

Comme je replaçais ce volume pour prendre le suivant, quelque chose en tomba : une feuille de fougère dentelée, délicate, complètement sèche et aplatie. Le gros Plutarque du bonhomme Chrysale servait à mettre ses rabats : ce Montaigne de même calibre avait servi d'herbier. Ainsi, les livres connaissent parfois des destinées imprévues, et servent à des usages qui n'entraient pas le moins du monde dans les intentions de leur auteur.

En ouvrant le volume pour réintégrer la feuille de fougère entre deux feuillets, je tombai sur une branche de jasmin qui avait subi la même préparation. Poussant plus loin mes investigations, je m'aperçus que les fleurs et les plantes alternaient avec des feuilles de papier... des lettres! Je posai le livre sur mon bureau pour le feuilleter à mon aise : en quelques minutes, j'en eus extrait une vingtaine de lettres, d'une écriture haute et ferme, sans bavures. Quelques-unes écrites sur du papier à vignettes comme on en fit au milieu du XVIII[e] siècle, où une dame richement vêtue tenait lieu du mot *Madame*, et où un beau Monsieur faisant une profonde révérence remplaçait le mot *serviteur*. J'interrogeai les deux autres tomes des *Essais* : le deuxième répondit par un chiffre de lettres sensiblement égal, le troisième en livra un peu moins, et toujours des fleurs séchées. Les lettres étaient datées « à bord de l'*Émeraude* », ou « du port de Brest » ou de quelque autre : Boulogne, Dunkerque, Reval, Bergen, etc..., et comprises entre les années 1745 et 1747. J'y

jetai un coup d'œil rapide : elles étaient adressées à Clorinde !

Enfin ! Il existait bien une histoire ! Je tenais la clef de l'énigme que posait le pastel ! Avant d'aller plus loin, je dépouillai les autres volumes rapportés du château de Bléringhen : rien. Le signataire des lettres portait un nom surprenant : La Merveille ! Nul doute que ce ne fût un marin. J'en voulus savoir plus long. J'avais feuilleté le lourd in-folio des *Œconomies royales*, sans succès, quand, entre la dernière page de garde et la couverture, je mis la main sur un cahier de papier mince, couvert d'une écriture fine et serrée, et sur une gravure, un portrait. Le manuscrit provenait de Clorinde ; le portrait représentait La Merveille.

Ce dernier était figuré dans un médaillon, à mi-corps, et cuirassé ; la tête, vue de trois quarts, expressive et jeune, la figure d'un ovale allongé, la bouche intelligente, les sourcils accentués, les yeux beaux. Les cheveux, relevés sur le front, bouclaient sur les côtés ; un large nœud de ruban noir les rattachait sur la nuque ; au dessous, ils finissaient en une natte tressée en queue de rat. Sous le médaillon, et le supportant, un motif d'architecture et un cartouche avec ces mots : « Monsieur La Merveille, capitaine de haut-bord ». Au bas de la planche, en caractères menus : « Gravé par Petit. Se vend à Paris chez la veuve de F. Chereau, rue Saint-Jacques, aux deux Piliers d'or ». Et en sous-titre, en caractères plus grands : « Né à Nevers en 1712, mort glorieusement à bord de l'*Emeraude* en 1746 ».

Au dos, je lus, tracée au crayon par une main inconnue, cette curieuse indication : « La veuve Chereau fit graver ce portrait peu après la mort de La Merveille. L'événement ne fit pas grand bruit dans le public, et elle n'en vendit guère. Elle s'avisa que ce jeune capitaine offrait une curieuse ressemblance avec le prince Charles-Édouard, fils du Prétendant. Elle prescrivit au graveur de remplacer la mention inscrite dans le cartouche par celle-ci : « Son Altesse Royale Charles-Édouard Stuart, prince de Galles. » Cette fois, la vente obtint un plein succès. Mais, du coup, l'état original de la gravure devint rarissime. » J'en avais un exemplaire devant moi.

Passionnément, je lus les lettres, puis le journal. J'y passai la nuit. Sur le fauteuil où je l'avais placé, le pastel de la jeune femme semblait s'animer. L'expression du visage se faisait plus

tendre, plus douloureuse. Mes yeux allaient de ses grands yeux à ceux du jeune marin dont l'image reprenait vie sous le rayonnement de ma lampe. Leur passé, vieux de près de deux siècles, ressurgissait, évoqué intensément par ces portraits, ces feuillets jaunis, ces fleurs desséchées, reliques que le Destin arracha aux lieux où sans doute elles devaient reposer à jamais : le pastel au mur de la Salle des Aïeux tapissée de verdures de Flandre, les lettres entremêlées aux fleurs parmi les feuillets du Montaigne, le fragment de journal et la rarissime gravure entre la feuille de garde des *Œconomies royales* et le plat de la reliure.

Il avait fallu la Grande Guerre de 1914 et les bouleversements sociaux consécutifs, pour provoquer l'agonie du château de Bléringhen, si élégant dans sa simplicité, si évocateur au bout de la grande allée voûtée d'arbres, avec sa pièce d'eau luisant dans la pénombre et son cygne éclatant de blancheur, avec sa terrasse donnant sur la vallée et les bois que dorait le soleil couchant, avec sa charmille unique dans la région, avec sa Salle des Aïeux, sa petite chapelle, son grand salon, et la chambre où coucha le Bien-Aimé.

Cette atmosphère de poésie et d'histoire évaporée, ces objets que hantait l'âme exquise de ceux qui les frôlèrent, emportés par des marchands cupides vers de lointaines Amériques ou dispersés au feu des enchères, il ne restait plus, de cet ensemble si séduisant, si harmonieux, si français, si admirablement conservé jusque-là, que les quatre murs nus, des pièces vides et sonores où, par les carreaux brisés, le vent s'engouffrait et faisait claquer les portes, la détresse de deux grandes toiles solennelles et ridicules, et la désolation de l'abandon.

Au moins, ce que j'ai sauvé du naufrage recevra-t-il un culte pieux tant que je vivrai ; mais après moi ?

Pour en conserver la signification, je résolus d'écrire l'histoire de Clorinde et du capitaine La Merveille. Aux éléments que je possédais, il suffirait d'ajouter quelques précisions tirées des Archives de la Marine, quelques renseignements puisés dans les Mémoires et les Correspondances du temps : ainsi serait préservé pour l'avenir un peu de cette atmosphère que j'avais connue et respirée, un peu de cette émotion que j'avais délicieusement éprouvée, un peu des sentiments, de la vérité et de la vie d'un passé charmant, et à jamais évanoui.

HISTOIRE DE CLORINDE

L'AUDIENCE DU MINISTRE

L'une est presque en oubli, l'autre presque en poussière ;
La troisième est en pied ; la quatrième attend
Pour faire place à la dernière.
Choisir une famille entière,
Est-ce infidèle, ou constant ?

Jean-Frédéric Phélypeaux, comte de Maurepas, relisait ces vers, et souriait de satisfaction en se caressant le nez avec les barbes de la plume qui venait de les écrire, ce qui faisait tomber sur son papier quelques grains de tabac.

— La pointe n'est pas bien méchante, dit-il à mi-voix...

Cependant, elle ne visait rien moins que les filles du marquis de Nesles, dont trois avaient successivement, et parfois en même temps, occupé le cœur du Maître : Mme de Mailly, Mme de Vintimille, et la duchesse de Châteauroux. Le coup de griffe de la fin égratignait le Roi lui-même. C'est que le comte de Maurepas se posait en ennemi des maîtresses. La récente maladie de Louis XV à Strasbourg avait donné aux ennemis de Mme de Châteauroux l'occasion de la faire chasser, et lui-même y avait poussé; aujourd'hui le Roi, revenu à la santé, était sur le point de faire sa rentrée dans Paris. La duchesse avait appris que le Bien-Aimé ne songeait qu'à la revoir. Elle prenait ses mesures en conséquence, et Maurepas, enragé de ne pouvoir l'en empêcher, se vengeait en la chansonnant.

Il appartenait à cette dynastie des Phélypeaux qui fournit à l'ancien régime plusieurs générations de ministres. A quarante-trois ans, il cumulait les départements de la Maison du Roi, du clergé, des haras du Royaume, des pensions de la Marine, des fortifications de mer, des galères, du commerce maritime, des colonies, des dons et brevets autres que des officiers de guerre ou des étrangers. C'était un très gros personnage. Comme à cette époque la paperasserie administrative n'avait pas pris le développement monstrueux qu'on lui connaît sous notre troisième République, tout cela tenait dans son hôtel de la rue de Grenelle Saint-Germain; car en ce temps-là

on installait les ministères au domicile des ministres. A la vérité, l'hôtel de Maurepas était vaste. Il subsiste, au numéro 75 de la rue de Grenelle : deux corps de bâtiment en potence, l'un au fond de la cour plantée d'arbres et où l'on accède par la porte cochère, l'autre, massif, ouvrant ses fenêtres sur la cour et sur la rue. Le premier, d'aspect noble avec ses hautes portes-fenêtres, son vestibule imposant, son escalier de pierre, servait d'habitation au ministre. Un Suisse, vêtu d'une livrée rouge et or, montait la garde devant la porte cochère; des valets de pied se tenaient dans le vestibule, et un huissier dans l'antichambre du cabinet de travail du ministre.

Le fardeau des affaires ne l'écrasait pas. Pénétrant et irrésolu, superficiel et incapable d'application, quoique animé des meilleures intentions, il se préoccupait d'abord d'aiguiser ses bons mots et d'affiler la pointe de ses quatrains. A la Cour, on s'en vengeait en le surnommant Faquinet; Mme de Mailly disait : le Chat qui file, et de sa femme on avait fait la Dame de Pique. On s'amusait à lui attribuer de mauvais vers dont il n'était pas l'auteur, ce qui l'enrageait et lui en inspirait de méchants : il avivait la haine que certains lui portaient.

L'œil vif, le nez fûté, la bouche bien dessinée, le front haut, sa figure, encadrée par la perruque longue, pétillait d'esprit. Comme il continuait, rêveur, à se caresser le nez des barbes de sa plume, un commis entra, tout de noir vêtu.

— Qu'y a-t-il, monsieur Solennel?... Pierre Solennel!

Il insistait sur ce nom qui l'amusait prodigieusement.

— Monseigneur a-t-il pris connaissance du rapport de l'intendant du Havre, et l'a-t-il annoté?

— Non, monsieur Solennel, pas encore, j'ai eu d'autres soucis... Je verrai cela bientôt.

— J'attendrai donc les ordres de monseigneur pour expédier la réponse... Monseigneur sait-il que le capitaine La Merveille, auquel il a fixé audience, attend dans l'antichambre?

— Parbleu, monsieur Solennel, vous faites bien de me le rappeler!... Un peu plus, je l'allais oublier!... Donnez-moi donc les lettres de MM. Bart et de Givry qui le concernent.

M. Solennel sortit, et presque aussitôt rentra avec les lettres demandées. L'une émanait du chef d'escadre François Bart, fils de l'illustre Jean Bart et commandant de la Marine à Dunkerque, l'autre du commissaire ordonnateur de Givry; car

depuis que les Anglais nous avaient contraints à démolir les fortifications de ce port et à le combler, sous la surveillance d'un commissaire de leur nation établi là à demeure, on avait supprimé l'intendant pour le remplacer par un personnage de moindre envergure.

— Je vous remercie, monsieur Solennel... Pierre Solennel !

Et le ministre, satisfait, puisa une prise de tabac dans une tabatière en or sertie de brillants et d'une miniature représentant la comtesse, sa femme. M. Solennel s'inclina respectueusement, et se retira.

— Solennel !... La Merveille !... Hi, Hi !...

Le ministre, mis en bonne humeur, secoua d'une chiquenaude son jabot de dentelle, agita ses mains en l'air pour faire retomber la dentelle de ses manchettes, et parcourut les documents qui devaient le renseigner sur la carrière du capitaine La Merveille.

Elle était courte et brillante. La Merveille était venu à Dunkerque en janvier de la présente année comme chirurgien de la marine; on y concentrait à ce moment dix mille hommes qui, sous maurice de Saxe, devaient monter trente-sept navires et porter en Écosse le fils du Prétendant. Les navires mouillés sur rade et prêts à embarquer leur monde, une effroyable tempête sévit pendant dix jours, jeta à la côte un bon tiers de la flotte, désempara le reste, et rendit le départ impossible. De Gravelines, le prince Charles-Édouard, incognito, assista au désastre qui ruinait ses espérances.

La Merveille résolut alors de tenter la fortune sur un corsaire. Il s'enrôla sur une petite frégate, le *Hareng-Couronné*, commandée par Joseph Billeveldt. Au cours d'une action sanglante contre une frégate anglaise de force, le capitaine Billeveldt et son second furent tués. La Merveille prit le commandement du *Hareng-Couronné*, réussit à démâter l'adversaire, et s'échappa à force de rames. Il se raccommoda comme il put par ses propres moyens; en regagnant le port, il captura et ramena une galiote dont le chargement valait une cinquantaine de mille livres. A la suite de cette aventure, il obtint sans peine des armateurs le commandement d'une frégate de cent cinquante tonneaux, le *Hardi-Mendiant*, avec laquelle il tenta un coup d'audace extraordinaire : il réussit à traverser la ligne des vaisseaux de guerre qui barraient l'entrée de la Tamise, captura

aisément trois bâtiments marchands qui ne se méfiaient de rien, les garnit d'équipages de prise, mit à la voile, et retraversait la ligne des vaisseaux de guerre, lorsque l'alarme fut donnée. En hâte, les Anglais lancèrent deux frégates à sa poursuite; le temps qu'elles fissent servir, il gagna du champ. L'une le prit en chasse, l'autre courut sur ses prises. Sûr de la vitesse de son corsaire, il manœuvra de manière à attirer la première assez loin pour qu'elle ne pût se retourner sur les prises; le moment venu, et alors qu'un premier boulet faisait jaillir l'eau à deux encâblures de sa poupe, il força de voiles, et s'échappa. Quant aux prises, elles firent trois routes différentes; la frégate anglaise dut choisir : deux s'échappèrent, la troisième fut reprise. Le bénéfice de la course, cette fois, monta à cent soixante mille livres.

Pareil coup d'audace établit d'emblée la réputation de La Merveille dans les milieux maritimes. Le maréchal de Noailles, en tournée d'inspection dans les ports, le vit au débarquer, et en écrivit à Versailles. Le Roi le gratifia d'une épée d'honneur. Ses armateurs organisèrent aussitôt un nouvel armement. Ils lui confièrent cette fois la *Royale*, une frégate de deux cent vingt tonneaux, vingt-quatre canons de huit livres de balle, deux de quatre et huit de six, avec deux cent quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Il appareilla à la fin d'août. Guetté par plusieurs frégates ennemies à la sortie du port, il essuya leur chasse et se réfugia à Barfleur, relâcha ensuite à la Hougue, et pendant quinze jours écuma les parages des îles anglo-normandes. Au milieu de septembre, il pénétra dans la mer d'Irlande, découvrit quatorze navires marchands à l'ancre dans une petite baie, et commença à les rançonner. La population s'attroupa sur le rivage : il la dispersa à coups de canon et de fusil, se fit verser les rançons en argent comptant, envoya quelques boulets à terre en guise d'adieu, et continua sa croisière. Il rencontra un brigantin qu'il rançonna également et contraignit à le suivre, crainte que le maître n'allât signaler sa présence à des navires de guerre qu'il savait mouillés dans la baie de Belfast. Il remonta vers le Nord, fit de l'eau dans une anse peu fréquentée, apprit la présence à Diura, l'une des Hébrides, d'une lettre de marque anglaise bondée de marchandises, et d'une riche prise espagnole faite par un corsaire de Liverpool. Il y courut, trouva cinq navires au lieu de deux, les

enleva à l'arme blanche, et se hâta d'aller mettre ses prises en sûreté dans un port de Norvège. Il essuya sans dommage une rude tempête avant de regagner son port d'attache. Sa croisière rapportait cinq cent mille livres, net. La prise espagnole seule en valait deux cent soixante mille.

Cette fois, le Roi lui octroya un brevet de lieutenant de frégate en pied, et lui ordonna de se rendre à Versailles.

Le comte de Maurepas s'attendait à voir entrer un de ces loups de mer goudronnés, sentant la pipe et la marée, dont la visite laissait dans son cabinet des relents qui l'obligeaient à faire ouvrir les fenêtres après leur départ. Louis XV avait commis la faute de céder aux exigences de l'orgueil nobiliaire, et de créer dans sa marine deux catégories d'officiers : les rouges, d'origine aristocratique, les bleus, d'origine roturière. L'officier bleu qui parut devant le ministre était musqué comme un petit maître. Un joli frémissement de breloques annonçait son arrivée, bien qu'il n'eût pas été jusqu'à leur adjoindre une petite clochette, suivant la mode des freluquets. Mince, la taille bien prise dans l'habit d'uniforme, la jambe bien tournée et moulée dans un bas de soie, des dentelles de prix aux poignets et au jabot, la perruque savamment poudrée, une main gantée à crispin frangé d'argent, l'autre tenant le gant et le chapeau et brillant d'un diamant de prix, La Merveille déployait une élégance de bon aloi et une aisance de manières qui surprirent le comte de Maurepas. Le ministre se garda d'en rien laisser paraître. Il interrogea le jeune marin avec bienveillance, le pria de lui détailler quelques épisodes de ses courses, et, tout en l'écoutant, se disait :

« Voilà qui est curieux!... Je connais cette physionomie-là!... Eh! parbleu... J'y suis... »

Il poursuivit à haute voix, sans souci d'interrompre son interlocuteur :

— Vous ressemblez étrangement au prince de Galles.

Car à la Cour de France on continuait à donner leurs titres aux Stuarts déchus.

— En effet, monseigneur, on m'a dit que j'avais cet honneur. Je m'en suis aperçu lors des préparatifs de l'expédition que la tempête fit avorter au printemps dernier. Le prince n'avait pas bougé de Gravelines, et tout le monde prétendait l'avoir vu sur les quais de Dunkerque...

— C'est singulier!... Continuez...

La Merveille s'exprimait avec décision, netteté et modestie. Le ministre prenait plaisir à l'écouter, et lui demandait de temps à autre un éclaircissement d'ordre technique. L'audience se prolongea. On entendit sur le pavé de la cour le sabot d'un cheval, et peu après, des claquements de fouet à la porte même du ministre : ainsi s'annonçait un officier qui venait en courrier apporter une nouvelle d'importance. Maurepas sonna. M. Solennel parut.

— Est-ce la nouvelle de l'arrivée du Roi?

— Je vais voir, monseigneur.

La Merveille esquissa un salut comme pour prendre congé.

— Veuillez, monsieur, patienter quelques instants, dit Maurepas.

M. Solennel rentra :

— C'est cela même, monseigneur. Le Roi sera à Versailles demain pour dîner.

— Dites au courrier que je veux lui parler.

Et se tournant vers La Merveille :

— Je vous félicite, monsieur, de votre courage, de votre habileté et de votre bonheur. Le Roi vous a déjà accordé des grâces qui doivent vous encourager à en mériter de nouvelles. Je ne manquerai pas de m'employer avec zèle en votre faveur sitôt que vous m'en fournirez les occasions. Sous peu de jours, vous vous trouverez à Versailles sur le passage de Sa Majesté qui, j'en suis sûr, daignera vous adresser la parole. Je vous ferai aviser du moment par M. Solennel, à qui vous voudrez bien indiquer l'hôtellerie où vous êtes descendu. En attendant, profitez de votre présence ici pour voir comment les Parisiens recevront le bon Maître que Dieu nous a heureusement conservé, après que nous avons craint le grand malheur de le perdre. Je sais qu'il se prépare de magnifiques réjouissances.

— Je suis, monseigneur, pénétré de vos bontés pour moi, et j'espère que vous ne doutez pas de ma reconnaissance, ni de l'application avec laquelle je m'efforcerai de les justifier.

Il salua avec grâce, et sortit à reculons, suivi de M. Solennel qui l'emmena dans son bureau.

LA GALERIE DES GLACES

La Merveille, après son dîner, qu'il prenait à onze heures, faisait la sieste dans sa chambre, à l'hôtellerie du Nègre Blanc, rue Saint-Honoré. Le matelot qui lui servait de valet de chambre le réveilla.

— C'est toi, Jean Velu?

— C'est moi, commandant.

— As-tu porté la balle de café à M. Solennel?

— Oui, commandant.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Il a commencé par me demander : « Quoi c'est ça? » J'ai répondu : « Monsieur, c'est une balle de café que mon maître, le capitaine La Merveille, vous prie d'accepter. » — C'est bon, qu'il dit; laisse ça là, et va dire à ton maître que je ne prends jamais mon café sans sucre. »

La Merveille sourit.

— Soit... Mais comme je n'ai pas apporté de balle de sucre avec moi, il va donc falloir que j'en achète une pour en gratifier cet aimable commis.

Il se méfiait d'instinct de cette figure énigmatique, sans expression, sans vie, aux lèvres minces et pincées, au teint blême comme un reflet de ses paperasses, au regard terne, insaisissable, même quand il se fixait sur son interlocuteur; la voix toujours égale, blanche et sans timbre, ne trahissait aucun des mouvements de l'âme. Cet homme semblait indéchiffrable. Maurepas ne se souciait guère de l'analyser : il ne voyait en lui qu'un serviteur ponctuel, soumis, qui ne le contredisait jamais, et lui épargnait la peine de réfléchir en lui présentant des solutions toutes cuites. Derrière cette apparence impassible, La Merveille sentait une décision froide, une cupidité sans bornes. Il ne concevait pas l'aveuglement évident du ministre qui confiait les secrets de son département à un personnage aussi inquiétant.

Il s'habilla, et sortit. En dépit du jour blafard, la ville souriait avec un air de fête. La boue habituelle semblait un peu moins épaisse dans les rues de la rive droite, qui étaient pavées; rien à espérer de pareil dans les rues de la rive gauche, qui ne l'étaient pas; mais, rive droite ou rive gauche, cette

boue, toujours aussi noire, dégageait la même odeur nauséabonde et piquante, qui écœurait tous autres que les Parisiens. Tandis qu'une solitude se faisait dans la plupart des quartiers, les rues et les places principales regorgeaient de monde. La foule bavardait, riait, goguenardait, baguenaudait. On mangeait des talmouses; on achetait à boire aux marchands ambulants qui vendaient du café. On stationnait aux carrefours où des symphonistes déguenillés accompagnaient des chanteurs, inlassables à débiter d'interminables couplets.

Les Parisiens fêtaient le retour du Roi. Six semaines plus tôt, ils avaient célébré son rétablissement avec un enthousiasme délirant. Le courrier qui apporta la bonne nouvelle manqua périr étouffé. On vit jusqu'à des garçons charbonniers s'habiller de blanc, faire chanter un *Te Deum* avec une grand messe, et marcher en corps derrière les hautbois et les trompettes de la Ville. Aujourd'hui, 13 novembre 1744, au son des cloches carillonnant à toute volée, aux acclamations de son peuple poussant des : Vive le Roi! à pleins poumons, Louis le Bien-Aimé avait suivi dans toute sa longueur le faubourg Saint-Antoine, entrée de cérémonie de la capitale. Le monarque pouvait mesurer l'amour de ses fidèles sujets, et savourer la joie d'un triomphe tel qu'aucun empereur romain n'en connut de pareil.

Monarque des Français, tes vertus et ta gloire
Brilleront pour jamais au Temple de Mémoire,

disaient les inscriptions sur lesquelles il jetait les yeux au passage.

La Merveille avançait dans la foule, heurté de ci, cogné de là, mais sachant se faire place, à la fois par l'air d'autorité de son regard impérieux, et par le jeu des muscles d'acier que son apparence de jeune élégant ne laissait pas soupçonner. Il se dirigea du côté de l'Hôtel de Ville. Sur la place de Grève, les badauds admiraient un arc de triomphe, au haut duquel la victoire couronnait le Roi debout sur un char antique emporté par trois coursiers fougueux. Une colonnade d'ordre dorique, agrémentée de trophées d'armes et de victoires, faisait le tour de la place. M. Beausire, conseiller architecte du Roi, maître général contrôleur inspecteur des bâtiments de la Ville, avait ordonné cet ensemble décoratif, et recevait les compliments des connaisseurs. La Merveille pénétra jusque dans la cour de

l'Hôtel de Ville, garnie de portiques, ornée de guirlandes; au centre, une grande statue du Roi vêtu à la romaine. Sortant de là, il revint sur la place, et, par la courte et étroite rue du Mouton, comptait gagner la rue de la Tisseranderie, quand, entre l'Hôtel de Ville et la rue du Mouton, il s'arrêta pour contempler un spectacle surprenant.

Devant une rangée de mâts de bois reliés par des guirlandes et chargés de motifs décoratifs, une fontaine rustique et de figure octogone laissait couler du vin. A côté de la source de cette précieuse liqueur, une balustrade assez haute séparait du peuple un amas de victuailles et formait un couloir où circulaient les hommes chargés de les distribuer « au son d'une agréable symphonie », disait le programme de la fête. A vrai dire, la symphonie grinçait; quelques musiciens dépenaillés, émus par des libations fréquentes et prolongées, l'émaillaient de couacs et de fausses notes. Pour atteindre à ce degré d'émotion, il leur avait fallu absorber une quantité considérable du liquide qui, sous prétexte de vin, sortait parcimonieusement de deux tuyaux étroits. Un groupe de forts de la Halle avait attaché un broc au bout d'une perche, et s'efforçait de le maintenir sous le tuyau d'où le vin coulait; il ne s'emplissait guère, et le liquide s'épanchait aussi bien sur le pavé que dans le broc; de là des cris, des jurements, et des coups de poing. D'autre part, les hommes chargés de distribuer les victuailles s'amusaient à lancer de toutes leurs forces langues fourrées, cervelas et petits pains à la tête de la canaille affamée qui ne s'en formalisait pas, et dévorait gloutonnement ce qu'elle parvenait à attraper.

Soudain, venant de la place de Grève, une bousculade plus violente que les autres déferla comme une immense vague de fond : le duc de Gesvres, gouverneur de Paris, traversait la place à cheval, et jetait à la poignée des pièces de vingt-quatre sols. La foule se précipitait en hurlant, des hommes se battaient, roulaient à terre, furieux, enragés, et se relevaient les vêtements déchirés, le visage hideux, sanglant, maculé de boue.

— Ma foi! pensait La Merveille, mes corsaires ont plus fière allure à l'abordage... et même à ce qui s'ensuit!

Une irrésistible poussée le rejeta dans le renfoncement qui précédait la rue du Mouton, et, quoi qu'il en eût, le plaqua contre la façade d'une maison. Il s'arcbouta le dos au mur,

résista, et distribua de si robustes bourrades et de si solides coups de poing autour de lui, qu'instantanément il se trouva dégagé.

— Tudieu ! Le gaillard !..

L'exclamation partait d'une fenêtre du premier étage. La Merveille leva la tête : une femme se penchait pour le mieux voir.

— Madame, pour vous servir, dit-il en saluant galamment.

Il admira une figure fraîche et jeune, d'un ovale parfait, une jolie bouche à peine sensuelle, des yeux rieurs, des sourcils bien tracés, un front bien modelé, un délicieux sourire découvrant des dents impeccables ; non point une beauté régulière, imposante et froide, mais au contraire une physionomie fine et spirituelle, très française de coupe et d'expression, toute de grâce et de charme et en même temps prête à se moquer, où se reflétait une âme d'artiste sensible, séduisante et mobile.

Elle se rejeta en arrière. Le duc de Gesvres avait fini de lancer de l'argent au peuple : la foule reprit une allure plus calme ; ceux qui avaient reçu des coups se frottaient, ceux qui avaient attrapé quelque monnaie s'empressaient de la dépenser. L'endroit où fut coincé La Merveille se dégagea tout naturellement. Il recula de quelques pas sur la chaussée pour apercevoir encore la beauté à laquelle il avait arraché une exclamation évidemment flatteuse, mais la fenêtre se referma, et il ne vit rien. Il attendit quelques instants, planté sur ses jambes, se sentit ridicule, et se décida à s'éloigner.

Il erra de nouveau parmi la foule, amusé du spectacle qu'elle lui procurait. Le soir tombe vite à cette époque de l'année : les illuminations commencèrent à briller. Des pots à feu couraient le long des décors plantés pour la circonstance, dessinaient les grandes lignes de leur architecture. Les statues, les colonnes, les guirlandes prenaient des aspects inattendus lorsqu'une brise faisait danser les flammes. Celles des torchères disposées de place en place montaient haut. Les musiciens, installés auprès de la fontaine d'où le vin ne coulait plus et du buffet dont les cervelas étaient épuisés, semblèrent se ranimer ; d'autres les renforcèrent, et ils se mirent à jouer des airs de danse avec un entrain endiablé. Les danseurs ne connaissaient ni les menuets précieux, ni les pavanes subtiles ; ils se prirent bonnement par la main, et organisèrent une

ronde immense qui tournoya autour de la fontaine, se déploya sur la place de Grève, ondoyante et serpentine, parmi les chants, les rires et les cris.

Vite saturé de ce divertissement, La Merveille songea à regagner son hôtel du Nègre Blanc. Sur le parcours, des particuliers avaient illuminé leurs fenêtres; des transparents donnaient à lire des devises à la gloire du Roi. L'un d'eux avait arrêté les passants; ils riaient au récit que leur débitait un bon gros homme sur le pas de la porte. Le transparent portait : « J'ai quatre millions au service du Roi. » Par hasard, M. Orry, contrôleur général des Finances, qui demeurait non loin de là, rue Saint-Antoine, vint à passer, rentrant chez lui. Il lut cette simple phrase bien faite pour aguicher un homme dans sa situation, entra dans la maison, et assura le propriétaire des bontés du Roi, au cas où il réaliserait son offre.

— Mais elle est toute réalisée, repartit le bonhomme. Je m'appelle Millions, et j'ai quatre fils au service du Roi !

Il se gaussait encore de la mine décontenancée du contrôleur général, et contait l'histoire à tout venant pour que l'on en rît avec lui.

A son hôtel, un billet de M. Solennel attendait La Merveille; il lui fixait rendez-vous pour le placer le surlendemain dans la grande galerie, à Versailles, sur le passage du Roi se rendant à la messe.

Le jour venu, à la première heure, élégant dans son habit d'uniforme, l'épée d'honneur du Roi à son côté, la perruque poudrée à frimas et les breloques tintant à son gousset, il alla rue Saint-Nicaise, au bureau du messager d'où partaient les carrosses pour Versailles, Marly, Meudon, et autres endroits de la Cour. Il monta dans le carrosse dit pot-de-chambre; fiacres, voitures, véhicules de toute sorte, encombraient la route; le sien le descendit sur la place d'Armes, devant le château. Il vit encore debout l'arc de triomphe dressé là pour le retour du Roi.

Aux grilles du château, des gardes suisses montaient la faction, rigides dans leur habit rouge à parements bleus, garnis d'agréments blancs, la veste, la culotte et les bas bleus, les cheveux en bourse sous le chapeau brodé d'argent et à cocarde noire. La Merveille traversa l'avant-cour, puis la cour royale, commença de sentir ces relents ammoniacaux qui signalaient

le proche voisinage du palais, et gagna le vestibule de l'escalier de marbre. Des bourgeois de Paris, venus comme lui par le carrosse commun, d'autres par des voitures particulières, les plus économes par le coche d'eau jusqu'à Sèvres et de là à pied, des provinciaux curieux de voir le Roi et de visiter le palais, et qui avaient couché dans quelque auberge de Versailles, tout ce monde sur son trente-et-un, poudré et parfumé, gravissait avec une solennité intimidée les marches de l'escalier somptueux. Les gardes de la porte avaient ordre de laisser entrer quiconque se présentait convenablement vêtu, n'importe quel bourgeois, pourvu qu'il fût en habit noir, avec le claque sous le bras et l'épée au côté. Au contraire des Suisses, les gardes de la porte endossaient l'habit bleu, la veste, la culotte et les bas rouges; des carreaux d'or et d'argent bordaient leur chapeau; ils avaient l'épée au côté et s'appuyaient sur un mousqueton.

La Merveille suivit le courant qui, au haut de l'escalier, tournait à gauche, traversait la salle des gardes du Roi, puis l'antichambre du Roi où certains jours le souverain dînait en grand couvert, et pénétrait dans le salon de l'Œil-de-Bœuf. Là, la presse était grande, le salon rempli de courtisans que l'on reconnaissait à la richesse de leurs vêtements, à leur assurance parfaite, et à cette façon particulière qu'ils avaient de marcher des épaules, en glissant sur le parquet avec une légèreté incomparable. Ils se tenaient le plus près possible de la chambre du Roi. Au seuil de la porte qui menait à la grande galerie, La Merveille aperçut M. Solennel, fidèle au rendez-vous.

L'aspect de la grande galerie, que l'on appelle aussi la galerie des Glaces, saisit d'admiration le jeune marin. Il n'imaginait pas une vision aussi magnifique. Aux hautes fenêtres, de grands rideaux de damas blanc broché d'or au chiffre du Roi; sur le parquet, deux immenses tapis de la Savonnerie; partout des guéridons, des tables, des torchères, des chandeliers, des girandoles, des miroirs, des bassins. A intervalles réguliers, des caisses d'orangers au feuillage soigneusement taillé en boule apportaient une note de verdure un peu sombre. Au plafond, une profusion d'ors et de marbres, et le déroulement des fastes du grand règne peints par l'illustre Le Brun, dont le pinceau guindé convenait le mieux à leur imposante splendeur. Cette féerie chatoyante se reflétait dans les glaces des dix-sept arcades faisant face aux dix-sept fenêtres par où la vue

donnait sur la majestueuse ordonnance des parterres et des pièces d'eau du parc. Qu'on se figure, dans ce cadre unique au monde, l'animation d'une foule poudrée, pailletée, galonnée, enrubannée ; le drap sombre des habits bourgeois formait un fond de tableau où se détachaient les couleurs vives des uniformes militaires, les étoffes de velours et de soie, les broderies d'or, d'argent et de soies multicolores des vêtements portés avec aisance par les seigneurs et les dames ; des talons rouges signalaient ceux et celles qui avaient eu l'honneur d'une présentation à la Cour.

La garniture se forma pour le passage du Roi, c'est-à-dire que les Suisses de service se formèrent en ligne et firent ranger le public du côté des fenêtres, ne souffrant personne du côté de l'appartement du Roi. Seuls, quelques seigneurs ayant leur entrée chez le Roi avaient le privilège de franchir la garniture, ainsi que les ambassadeurs, et les dames de la Cour en grand habit. M. Solennel se plaça bien en vue avec le capitaine La Merveille. A leur côté, deux petits-maîtres causaient sans souci d'être entendus.

— Ça y est... la petite d'Étioles ! Je l'aurais parié !...

— Où donc ?

— Regarde, mon cher : à deux fenêtres de nous...

La Merveille jeta machinalement les yeux de ce côté. Surpris, il reconnut la jolie figure qui, l'avant-veille, s'était penchée pour le mieux considérer, alors qu'il se faisait place dans la bousculade :

— Le moment semble mal choisi... On m'a dit que pas plus tard qu'hier, le Roi, avec un singulier à-propos dans le choix du messager, chargea le comte de Maurepas d'aller témoigner à Mme de Châteauroux ses regrets du passé, et l'engager à revenir faire son bonheur et l'ornement de la Cour.

— Ha, ha ! Le tour est bon ! J'aurais fort souhaité voir la grimace du Faquinet !

— Il l'aura faite hors de la présence du Roi, sois-en sûr, mon cher. En tout cas, la duchesse qui, à voir papillonner la nouvelle venue autour du maître, s'est déjà inquiétée d'une rivalité possible, revient plus en faveur que jamais, et prendra ses mesures pour que la petite d'Étioles ne surgisse plus sous le nez du Roi à chaque pas qu'il fait...

— Je suis curieux de voir ce qui va se passer...

Le bourdonnement de voix qui emplissait l'immense vaisseau s'apaisa comme par enchantement. On entendit une voix forte annoncer :

— Messieurs, le Roi !

Des huissiers de la Chambre, des officiers des gardes marchaient lentement en tête du cortège, puis le marquis de Dreux, grand maître des cérémonies. A quelque distance, le roi Louis XV. Il avançait, l'air un peu las, nonchalant, appuyé à l'épaule du duc d'Ayen, fils du maréchal duc de Noailles, et l'un de ses favoris. La Merveille fut frappé de la beauté et de la noblesse empreintes sur les traits du monarque, du charme de ses grands yeux si fiers et si doux en même temps, de l'air de dignité qui rayonnait de toute sa personne et du moindre de ses gestes. Véritablement, le plus beau et le premier gentilhomme de son royaume. Ses regards erraient, indifférents, de l'un à l'autre. Arrivé devant La Merveille, il s'arrêta, le considéra fixement comme il avait coutume lorsqu'il allait parler à quelqu'un, et d'une voix nette, harmonieuse, bien timbrée, il prononça :

— Capitaine La Merveille, vous portez un beau nom, mais vous accomplissez aussi de belles actions.

Le jeune marin s'inclina profondément, le jarret droit tendu en avant, le jarret gauche plié, tandis que le Roi passait, et disait à mi-voix au duc d'Ayen :

— C'est ma foi vrai... Il lui ressemble étonnamment...

Le monarque hésita une seconde devant Mme d'Étioles, et abaissa sa paupière pour voiler la flamme de désir qui, le temps d'un éclair, passa dans son regard. L'intéressée, radieuse, s'en était bien aperçue.

Les favoris du Roi le suivaient, mêlés aux hauts dignitaires attachés à sa personne. M. Solennel nommait ceux qu'il connaissait. Il désigna Mesdames Adélaïde et Victoire, en habit de Cour. Puis vinrent la reine Marie Leczinska et sa suite; la Reine sortait non pas du salon de l'Œil-de-Bœuf, mais du salon de la Paix avec lequel son appartement communiquait directement; pauvre reine bien négligée par son mari, elle l'ennuyait terriblement à lui montrer ses ridicules essais de peinture, à lui jouer en médiocre musicienne des airs de clavecin, de vielle ou de guitare; et, il y paraissait bien, hélas, elle était affligée de sept années de plus que lui !

Le cortège passé, le public rompit la haie des Suisses. La Merveille fut un moment submergé sous les assurances d'amitié de gens qu'il ne connaissait pas le moins du monde. Fut-ce un hasard? Soudain, il aperçut devant lui Mme d'Étioles.

— Le Roi s'y connaît, monsieur, lui dit-elle ; et je pourrais, le cas échéant, témoigner de la vigueur avec laquelle vous êtes capable de combattre ses ennemis, rien qu'à voir celle que vous déployâtes pour vous débarrasser de quelques-uns de ses fidèles sujets qui gênaient vos mouvements. Tout en vous le prouve à l'évidence : vous vous annoncez pour devoir aller au grand.

— Madame, j'ai eu l'honneur, une fois déjà, de vous répondre : pour vous servir. Permettez-moi de vous renouveler humblement cette assurance.

Le compliment flatta d'autant plus Mme d'Étioles que le vide se faisait autour d'elle : les gens prudents prévoyaient l'imminente rentrée à la Cour de la duchesse de Châteauroux, et craignaient de se compromettre aux yeux de la toute-puissante favorite.

LE BAL MASQUÉ

Le maréchal de Noailles, fier d'avoir découvert un héros consacré par une bonne parole du Roi, produisit La Merveille dans son salon. Sous le règne du feu Roi, le comte de Forbin, accompagnant à la Cour son camarade de combat, Jean Bart, disait : « Je mène l'ours », tendant à ridiculiser un rival de gloire qui, d'ailleurs, effaça la sienne. On se rappelait encore le mot, et d'autres, que Forbin, Marseillais, inventa de toutes pièces. Et, de même que tout d'abord le comte de Maurepas, chacun s'attendait à quelque loup de mer que l'on admirerait, certes, mais dont on aurait aussi l'occasion de se gausser.

La Merveille déjoua ces prévisions. La maréchale de Noailles le prit en sympathie, et les dames s'entichèrent de lui. En peu de temps il devint à la mode. Il se piquait d'élégance ; il inventa une forme de perruque qui obtint un succès prodigieux auprès des jeunes gens et qu'il baptisa : la perruque en lacets d'amour. Il n'aimait guère jouer : quand on l'en priait, il se rendait par bienséance ; il gagnait avec modestie et perdait avec bonne grâce ; la fortune lui étant le plus souvent favorable, on le pressa moins de tenir les cartes. Il se montrait

au théâtre. Il eut l'honneur d'attirer les regards de Mlle Sallé, la danseuse, et de Mlle Clairon, la tragédienne : c'étaient l'Opéra et la Comédie-Française qui se le disputaient. Toutes deux le souhaitaient pour greluchon. Sachant qu'un homme se fait une ennemie mortelle, et particulièrement dangereuse, de la femme qu'il refuse, il contenta la curiosité de l'une et de l'autre, mais s'en tint là. On goûta fort cette discrétion.

Entre temps, il préparait sa campagne pour le printemps prochain. Il avait plusieurs entrevues avec son ministre ; le maréchal de Noailles l'appuyait dans ses démarches ; connaissant les arguments propitiatoires, il gagna M. Solennel à ses projets. Il cherchait des intéressés, nous dirions des actionnaires, pour l'armement qu'il méditait, bien plus considérable que les précédents. Il fit plusieurs fois le voyage de Dunkerque au cours de l'hiver, afin de maintenir le contact direct avec ses armateurs. Et il s'occupait aussi de suivre au Conseil des Prises le procès auquel donnait lieu, suivant une règle immuable, la plus richement chargée de sa dernière croisière.

Il n'avait pas revu Mme d'Étioles. Il apprit la mort subite de la duchesse de Châteauroux, survenue le 8 décembre dans l'hôtel de la rue du Bac qu'habitait sa sœur, la duchesse de Lauraguais. Il sut de la maréchale de Noailles que le Roi, à cette nouvelle, se retira dans son château de la Muette, où il pleura comme un enfant. Mais il se rappela le coup d'œil qu'il avait surpris, dardé par Louis XV sur la petite d'Étioles, et conclut que, débarrassée du principal obstacle dressé entre elle et le royal amant qu'elle voulait, elle avait désormais toutes chances d'atteindre son but. Il pressentit qu'il n'aurait sans doute qu'à s'en féliciter.

La Cour se préparait aux fêtes qui devaient accompagner le mariage du dauphin avec l'infante Marie-Thérèse. Elles promettaient d'être brillantes. Hommes et femmes se préoccupaient de leurs toilettes. Une fièvre les gagna. Des courtisans dépensaient quinze mille livres pour un habit, et il en fallait un différent pour chaque jour de fête. Le marquis de Mirepoix déclara qu'il se contenterait de louer les siens six cents livres à son tailleur. Mais le marquis de Stainville s'en fit confectionner un de drap d'argent brodé d'or et doublé de martre, dont la doublure seule montait à vingt-cinq mille livres.

A Paris, on construisait des salles de bal sur les principales

places et dans la cour de l'Hôtel de ville, avec des buffets garnis de viandes et bien approvisionnés en vins. On disait merveilles du feu d'artifice qui serait tiré sur le Pont-Neuf. A Versailles, le duc de Richelieu, pair de France en exercice et premier gentilhomme de la Chambre du Roi, ordonnait les réjouissances, dont M. de Bonneval, intendant et contrôleur général de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la Chambre de Sa Majesté, assurait la conduite et l'exécution : bal masqué donné par le Roi dans la grande galerie du château, représentation d'une comédie-ballet de Voltaire, *la Princesse de Navarre*, mise en musique par Rameau, pour laquelle on improvisait une salle de théâtre dans le manège de la Grande Écurie ; puis, dans la même salle transformée de fond en comble en six heures de temps, grand bal paré.

La noblesse de province accourait en foule, malgré la dépense, heureuse d'apporter à ses princes un témoignage de son affection et de sa fidélité. La Merveille tenait à passer à Versailles même les trois jours de fêtes ; il eut toutes les peines du monde à y dénicher une petite chambre ; encore dut-il la payer quatre-vingt-dix livres ; d'autres déboursèrent jusqu'à cent cinquante livres, qui feraient plus de quinze cents francs de notre monnaie.

On frappa pour la circonstance des médailles, et un médaillon-épithalame. Charles-Nicolas Cochin grava les billets d'invitation et des estampes qui nous donnent une idée, affaiblie, des splendeurs déployées par la Cour.

Le soir du bal costumé, point n'était besoin de montrer de carte pour entrer : de chaque bande, une personne se démasquait et donnait son nom en présence d'un des premiers gentilshommes de la Chambre, pour cautionner le reste. En peu de temps, la foule, qui ne dégénérait pas en cohue, emplit non seulement la galerie des Glaces, mais encore les salons de la Guerre, d'Apollon, de Mercure, de Mars, de Diane et de Vénus où s'ouvraient les portes donnant sur l'escalier des Ambassadeurs, et le salon de l'Abondance. Des rideaux de damas cramoisi protégeaient les tableaux du salon d'Hercule, y compris la fameuse Joconde. On ne pénétrait pas dans la petite Galerie, véritable musée où le feu roi avait accumulé les tableaux de maîtres, les médailles, les camées, les antiques, les manuscrits précieux.

Il fallait se reporter aux plus brillantes années du précédent règne pour retrouver un pareil éclat. Aux lustres du plafond, aux candélabres dressés à profusion le long des trumeaux, des milliers de bougies éparpillaient leur lumière douce et chaude à la fois ; les scintillements de ces innombrables petites flammes se reflétaient à l'infini dans les glaces, aux facettes des cristaux des lustres, à la surface polie des marbres, aux reliefs des ors qui s'allumaient jusque dans les moindres recoins des caissons du plafond. Elles vivifiaient le chatoiement des étoffes de soie, des broderies, des pierreries. Le luxe des costumes le disputait à leur fantaisie : Mascarilles, Chinois avec le chapeau à pagodes, personnages de la Comédie italienne, capitans, muftis grotesques aux têtes énormes et disproportionnées, bergères, pèlerines avec le bourdon et la coquille, allaient, venaient, viraient dans un brouhaha de voix, de piétinements, aux sons d'un orchestre de cordes harmonieux et discret. Trois personnages avaient eu l'idée de se déguiser en ifs ; l'originalité du costume et des poses amusait les spectateurs. Dans l'embrasure des fenêtres, des gradins permettaient à ceux qui voulaient jouir du coup d'œil de dominer l'assemblée. Quelques-uns gardaient le masque ; à la longue, beaucoup découvraient leur visage. Les femmes, même travesties, avaient conservé leurs amples paniers ; elles évoluaient dans le bal avec une surprenante habileté, en dépit de cet impedimentum imposant.

— Capitaine La Merveille !...

Un domino masqué lui prit le bras. Dès l'abord, il reconnut la voix :

— Madame...

— Allons jusqu'au buffet...

On en avait monté quatre. Ils s'arrêtèrent à celui du salon de l'Abondance. La Merveille y vit des gens attablés ; ils savouraient d'exquis pâtés de truites ou de saumons, des poissons au bleu et des filets de sole, car il fallait faire maigre en cette nuit de vendredi. Ils mangeaient copieusement et buvaient à l'avenant.

— Courez bravement à l'abordage ! dit en riant M[me] d'Étioles.

Il eut quelque peine à attraper un paquet de sucreries, une brioche, et deux verres de vin sucré.

— Si seulement j'avais eu mon coutelas... ou une poignée de grenades !...

Elle rit encore ; puis, prenant une sorte d'air de gravité, elle l'interrogea, lui parla de l'avenir. Ils revinrent dans la grande galerie.

— Je ne sais pas le sort que la fortune me réserve, lui dit-elle. Je vous vois brave, loyal et dévoué. Vous n'avez pas craint de venir à moi en un temps où il y avait inconvénient, sinon danger à le faire. Si je puis un jour vous prouver que j'y fus sensible, soyez sûr que je n'y manquerai pas.

Elle lui tendit sa main à baiser, et le quitta. Il la vit se diriger vers les trois ifs dont les courtisans avertis commençaient à deviner l'identité : le Roi, le duc d'Ayen et le duc de Richelieu. Le Roi cessa d' « agacer » une jeune fille que Bernis observait et connaissait. La conversation engagée avec la nouvelle venue se prolongea. Quelques jours après, la « petite d'Étioles » assurait définitivement sa victoire, et commençait un règne de vingt ans.

Une entrée de ballet captiva l'attention : au milieu de la galerie, un groupe de bergers et de bergères, souriants et gracieux, s'avançait à pas cadencés, en des costumes de soie blanche, simples et suprêmement élégants; des guirlandes de fleurs festonnaient les robes des bergères ; d'un geste gracieux elles balançaient de la main droite de mignons paniers de roses et appuyaient la gauche au bras des bergers. Un murmure approbateur accueillit cette vision charmante.

C'est alors que La Merveille vit Clorinde pour la première fois.

Elle portait le délicieux vêtement de la Finette immortalisé par le pinceau de Watteau. Elle tournait vivement la tête à droite et à gauche avec un air d'inquiétude et de contrariété. D'emblée, La Merveille fut conquis par ses admirables yeux noirs. Il lui demanda :

— Puis-je, madame, vous aider à retrouver ce que vous semblez chercher?

— Je cherche mon frère, le baron de Bléringhen, dont tout ce monde m'a séparée.

Elle n'avait guère plus de vingt ans. Elle était toute fraîcheur et toute naïveté. La Merveille se sentait invinciblement attiré vers elle. Le son de cette voix jeune, pure et cristalline agissait sur lui comme un sortilège. Il lui venait un étonnement de ce qu'il éprouvait et qu'il n'analysait pas. Un bien-être l'en-

vahissait, et un impérieux besoin de dépenser de l'intelligence et de la force, car il se sentait soudain plus intelligent et plus fort. Elle continuait :

— Vous me trouvez bien provinciale... C'est que je suis étrangère à la Cour...

— C'est la première fois que vous venez ici ?

— La première fois !... Nous vivons dans notre château de Bléringhen, mon frère et moi. Il commande une compagnie du régiment boulonnais... Nous avons voulu voir le Roi, la Reine, le Dauphin, les princes et les princesses... C'était le cas ou jamais, n'est-il pas vrai ? Versailles m'enchante... mais tant de beautés, tant de richesses, tant de splendeurs, et tant de monde, tout cela m'effraie un peu !

Démentant ces paroles, son regard se posait avec confiance sur son interlocuteur. Puis, se reprenant :

— Mais... vous, monsieur... Servez-vous dans l'armée ?

— Pas dans l'armée... dans la marine. Je suis le capitaine La Merveille.

Elle ouvrit de grands yeux :

— Le commandant de la *Royale ?*

— Lui-même... Comment savez-vous ?...

— Notre cousin, le lieutenant-général comte d'Aunay, qui commande à Dunkerque, nous a conté vos exploits. Et puis, tout le monde en parlait dans les châteaux voisins du littoral... Avec cela, mon frère n'aime pas les Anglais... alors, vous comprenez !

Elle non plus n'en revenait pas que ce hardi corsaire se présentât sous une apparence aussi musquée.

— Vous fais-je peur à mon tour ? demanda-t-il en souriant.

— Il me semble que non... quoique vous soyez un homme redoutable...

Une expression mutine passa sur son visage, mais la moue qu'ébaucha sa lèvre s'épanouit bien vite en un sourire.

— Alors... prenez mon bras, dit-il. Nous allons tâcher de retrouver le baron de Bléringhen.

Elle n'eut pas une hésitation. Ils errèrent dans la galerie, ballottés par les masques, gagnèrent le salon de la Guerre, bavardant, riant sans trop savoir pourquoi, et arrivèrent au salon de l'Abondance. La Merveille constata que les mêmes convives qu'il avait vus mangeant et buvant tout à l'heure,

mangeaient et buvaient toujours; ils se livrèrent toute la nuit à cette double occupation ; aussi, lorsque le Dauphin se remaria deux ans plus tard, on ne garnit plus les buffets de nourritures solides, mais simplement de brioches, de pâtisseries et d'oranges.

La Merveille conquit de haute lutte une assiette de pâté de saumon, une autre de carpe au bleu, et du pain. Sa compagne et lui s'installèrent sur un coin du buffet. Elle s'amusa comme une enfant de cette dînette, et semblait avoir complètement oublié ce frère que tous deux étaient censés rechercher. Ils arrosèrent le poisson de vin de Graves et, pour le dessert, trempèrent une brioche dans un verre de Syracuse. Il cueillit une dernière orange au fond d'une corbeille que passait un serveur, et l'offrit à Clorinde. Elle exigea qu'il en prît la moitié. La nacre de ses ongles roses s'enfonça dans l'or du fruit; délicatement, elle enleva les peaux, et lorsque la pulpe fut bien nette, elle lui offrit gentiment la part qu'elle lui attribuait. Le buste penché en avant, face à face, ils riaient en se regardant et en évitant que le jus de l'orange ne giclât sur leurs vêtements. Elle essuya ses doigts fins à un minuscule mouchoir de dentelle, et soudain redevint grave : elle se rappelait qu'il lui fallait absolument retrouver son frère. Glissant vivement sur le parquet ciré à glace, ils revinrent dans la grande galerie. Elle eut l'idée de regarder dans les embrasures des fenêtres, et, vers le milieu de la salle, aperçut le baron de Bléringhen qui tout naturellement était monté sur les gradins pour la découvrir plus aisément dans la foule.

— Voici mon frère ! s'écria-t-elle.

La Merveille la considéra une seconde, le regard chargé de regrets, et dit avec un doux et triste sourire :

— Déjà !

La gorge de Clorinde montait et s'abaissait précipitamment dans son corsage; ses paupières voilèrent les beaux yeux noirs qu'il aimait tant. Elle lui tendit la main.

— N'allez-vous pas demain à la représentation et au bal de la Grande Écurie ?

— Comment n'irais-je pas, si je suis sûr de vous y revoir ?

Elle releva les yeux sur lui, et, l'air heureux :

— Alors, monsieur... à demain ?

Elle s'échappa.

La Merveille jeta un coup d'œil sur ce frère, dont la mort de ses parents avait fait le chef de la maison. Il vit un grand et fort garçon d'environ trente-cinq ans, les traits assez gros, les sourcils épais, qui morguait les gens, et semblait un type accompli de hobereau de province. Dès qu'il aperçut Clorinde, le baron de Bléringhen descendit du gradin sur lequel il était juché. Visiblement, il lui adressa des reproches. Tous deux disparurent par le salon de l'Œil-de-Bœuf.

Les rangs du public s'éclaircissaient. La cire des bougies tirait à sa fin. Des lambeaux d'étoffes, des fragments de broderie, des fleurs piétinées, un masque déchiré, un éventail brisé, traînaient sur le parquet. Les musiciens, fatigués, allongeaient les pauses entre les danses.

La Merveille sortit. Au lieu de regagner sa chambre, il voulut respirer un peu d'air pur. Enveloppé dans son manteau, il erra quelque temps dans le parc. Le temps était froid, et sec. Il dut accélérer l'allure. Du bois mort craquait sous son pied. Une petite bise aigre et coupante se faufilait parmi les branches dénudées, galopait dans les allées droites, et courait en frissons à la surface des eaux lisses. Le croissant de la lune, prêt à disparaître à l'Occident, épandait une clarté pâle et glaciale sur le peuple figé des statues de marbre.

La Merveille marchait sans but. Il s'imaginait poursuivre la silhouette de Clorinde, dont la robe disparaissait devant lui à chaque tournant d'allée. Il se sentait léger et souple. Il se perdit dans le labyrinthe des charmilles, et se retrouva devant le Char d'Apollon. A ce moment, une lueur indécise cerna la silhouette du château; la façade sur le parc demeurait dans l'ombre, trouée par les taches rouges des fenêtres, aux salles où les bougies brûlaient encore. Il avait contemplé maints levers de soleil sur la mer, et, certes, ce spectacle ne manque pas de grandeur; mais combien en découvrait-il à cette ascension du dieu dont les rayons semblaient recréer, en les tirant lentement de l'ombre, les beautés du palais du roi de France, le plus beau palais du monde!

Lorsque la lumière jaillit à flots sur les choses et que la féerie mystérieuse eut disparu, il remonta vivement la grande allée que nous appelons le Tapis Vert, contourna le bassin de Latone, escalada les marches qui mènent au parterre d'Eau, traversa le passage voûté communiquant avec la cour de la

chapelle, et sortit par la grande grille de l'avant-cour, où les derniers carrosses s'ébranlaient pour reconduire leur monde.

En deux sauts, il fut à sa petite chambre. Jean Velu, son matelot, ronflant sur une chaise, l'attendait auprès d'un bon feu devant lequel mijotait un vin chaud à la cannelle savamment préparé, avec des tranches de citron et beaucoup de sucre. Il en but un grand bol, et se déshabilla.

Mais en se jetant sur son lit pour y prendre quelques heures de repos, le capitaine La Merveille ne put se dissimuler qu'il y avait en lui quelque chose de changé : à des signes indubitables, il lui fallut bien reconnaître et s'avouer qu'il était tombé amoureux de Clorinde.

LE LANCEMENT DE L'*ÉMERAUDE*

La population se pressait aux chantiers de construction. Pour la première fois depuis la démolition du port par les Anglais, on allait lancer à Dunkerque une frégate d'un aussi fort tonnage. Spectacle coutumier jadis, au temps du grand Roi, et que nul depuis trente ans n'avait revu. Aussi étaient-ils accourus, autant que leurs vieilles jambes pouvaient les porter, autant que leurs anciennes blessures le leur permettaient, les vieux capitaines, les combattants des guerres anciennes, les compagnons de ces grands hommes de mer que furent le chevalier de Saint-Pol, un admirable et pur héros tué à la fleur de l'âge, et le comte de Forbin, un Marseillais vaniteux, vantard et médisant, mais rempli d'audace et d'une habileté consommée dans son métier de marin, et ce corsaire étonnant, Cornil Saus, égrotant et dévot, qui faisait des saisons d'eaux entre les croisières où il infligeait des désastres à la marine anglaise, ne négligeait aucune des plus strictes observances de ses devoirs de chrétien, et finit sa carrière dans le poste inattendu de directeur de l'Hôpital général.

Quelques-uns même, les plus vieux, avaient servi sous l'illustre Jean Bart. Ceux-là, on les considérait avec plus de respect encore que les autres. François Bart, le fils du héros, tout chef d'escadre et commandant de la Marine qu'il fût devenu, ne manquait jamais de leur serrer la main lorsqu'il les rencontrait sur les quais du port où ils aimaient à se rappeler leurs campagnes.

Pour la circonstance, ceux qui avaient obtenu des grades dans la marine royale arboraient leurs uniformes et les armes d'honneur dont le Roi récompensa leur valeur. Des perruques à l'ancienne mode coiffaient leurs crânes chenus. Ils fumaient de courtes pipes en terre, et se détournaient pour lancer de côté des jets de salive qui partaient comme des flèches. Ils considéraient attentivement la coque, déjà dégagée de toutes ses accores, maintenue droite sur son ber par des étais comme par autant de béquilles. Ils hochaient la tête en signe d'approbation, et entrecoupaient leur méditation de réflexions brèves et synthétiques.

— Elle est fine, disait l'un.

— Et l'arrière bien assis, disait un autre.

— Elle portera bien la toile, avec ça.

— Il faudra de bonnes jambes pour courir après.

La figure de proue représentait une sirène aux yeux de verre taillés à facettes. Les sculptures de la poupe n'offraient plus cette complexité du temps où le château d'arrière surélevé s'additionnait d'énormes bouteilles et de hautes lanternes; les lignes demeuraient sobres et élégantes. A l'avant et à l'arrière flottait le pavillon des corsaires de Dunkerque, blanc chargé d'une croix bleue. Des marins, armés de longs pinceaux, finissaient de graisser avec du suif, qui bouillait dans des chaudières à brai, la coulisse sur laquelle le navire allait glisser.

Sur la partie haute du chantier, une estrade se dressait. Des fauteuils attendaient le lieutenant-général comte d'Aunay, gouverneur pour le Roi, et le chef d'escadre François Bart. On avait disposé d'autres sièges pour le commissaire ordonnateur de la Marine, le commissaire aux classes, les officiers d'Amirauté, le lieutenant de Roi, le bourgmestre, les échevins, les armateurs, la capitaine La Merveille qui devait commander la frégate, diverses autres personnalités, et aussi pour les dames.

Le baron de Bléringhen ayant rejoint l'armée, Clorinde était venue passer le temps de la campagne auprès de ses cousins le comte et la comtesse d'Aunay. Les armateurs avaient prié la comtesse d'être la marraine de la nouvelle frégate : elle insista pour que cet honneur échût à la jeune fille. On voulut un parrain du sang de Bart, et l'on choisit un jeune luron de six

ans, Benjamin Bart, dont le père, neveu du héros, avait fait ses preuves l'année précédente à bord des corsaires la *Société* et le *Matou*. Le père et le fils devaient connaître une même tragique destinée, et succomber l'un après l'autre en commandant la *Danaé*, au cours de l'un des combats les plus meurtriers de la guerre de Sept ans. Aujourd'hui, le bambin, très fier de son rôle, raide dans ses plus beaux habits, arrivait, tenant en mains un superbe bouquet qu'avec un compliment dûment appris il allait offrir à sa commère.

Un roulement de carrosses s'arrêta à l'entrée des chantiers. Clorinde en descendit avec le comte et la comtesse d'Aunay, puis François Bart, et un groupe d'officiers de terre et de mer. Une musique de violons et de hautbois se mit à jouer un air d'opéra. Chacun gagna sa place, et la cérémonie commença. Benjamin Bart offrit son bouquet et débita son compliment ; sa commère l'embrassa sur les deux joues. Le vénérable curé de l'église Saint-Éloi, en surplis et en étole, monta sur le navire avec eux. Il dit les prières d'usage et demanda quel nom le parrain et la marraine choisissaient :

— L'*Émeraude*, répondirent-ils.

Il aspergea le pont avec de l'eau bénite, et tous trois redescendirent. Des marins attachèrent des couronnes de fleurs aux mâts de pavillon où flottaient les couleurs des corsaires dunkerquois. Clorinde s'approcha de la coque, et, de toute sa force, lança une bouteille de champagne qui vola en éclats, tandis que le vin mousseux se répandait en écumant.

Les abords de la frégate bien dégagés, le comte d'Aunay fit un signal. La musique cessa de jouer. La foule observait un silence religieux. D'une voix forte, le constructeur s'écria :

— Largue la clef !... Largue !

Un charpentier attaqua à coups de hache le dernier morceau de bois qui retenait le bâtiment. La coque s'ébranla d'un mouvement lent et indécis, accéléré d'autant plus qu'elle avançait sur la rainure suiffée. Droite et rapide, elle plongea enfin dans la mer, en un immense jaillissement d'écume, et aux acclamations frénétiques de la foule. Elle tangua violemment pendant un moment, frémissante à la lame, puis se calma, et on commença à la haler vers le quai du port où sa mâture l'attendait.

La Merveille s'approcha de Clorinde, un peu émue, et qui souriait.

— Vous me porterez bonheur, j'en suis sûr, lui dit-il.

— L'émeraude a la couleur du large et la couleur de l'espérance.

— J'avais gardé celle de vous revoir. C'est chose étrange combien nos pressentiments sont souvent justes. Nous autres, marins, nous y croyons volontiers.

— Et maintenant? Croyez-vous que vous me reverrez?

— Maintenant, je vous verrai toujours, car vous serez toujours présente sur ce navire qui est vôtre spirituellement, et j'évoquerai votre image tutélaire à l'heure du danger, comme aux heures de rêverie que parfois l'occasion nous dispense.

Elle rougit un peu, et baissa les yeux. Sans les relever, elle dit :

— Puisque ce navire est mien, j'en souhaiterais savoir la destinée au fur et à mesure qu'elle s'accomplira. Serais-je fort indiscrète en vous priant de me la faire connaître?

— Ce sera pour moi un devoir... et surtout une joie!

Il mit dans l'accent de sa voix une ferveur qui ne pouvait échapper à Clorinde, dont la malice féminine avait découvert un motif ingénieux de correspondre avec lui sans attenter aux convenances.

— Adieu, monsieur! N'oubliez pas votre promesse.

Ses grands yeux riaient; une gaîté d'enfant tintait dans sa voix claire. La Merveille, étreint par un sentiment trop fort, par l'angoisse instinctive et mystérieuse de l'amour, ne pouvait se maintenir à l'unisson de cette gaîté. Quelque chose d'indéfinissable et de douloureux passa dans la profondeur de son regard, et tordit une seconde le coin de sa lèvre.

Il ne savait que trop tout ce qu'un pareil amour représentait pour lui d'impossibilités, et la distance qui le séparait, lui, roturier, d'une femme noble. Sous Louis XIV, il aurait pu la franchir à force de courage et de belles actions : l'exemple de Jean Bart et de Duguay-Trouin le démontrait suffisamment.

Aujourd'hui, il n'en allait plus ainsi. Symptôme frappant : nul désormais ne pénétrait le symbolisme de l'étiquette. On perdait le sens des règles fondamentales du gouvernement monarchique tel que Louis XIV les avait fixées, pour n'en laisser subsister que les apparences. Et ces règles constituaient si bien les assises du régime, qu'il suffit de les négliger pendant trois quarts de siècle pour le jeter bas, lui qui durait

depuis des siècles. L'orgueil des nobles croissait d'autant plus qu'ils rendaient moins de services à la nation, et que rien ne justifiait plus les privilèges qui les élevaient au-dessus du commun. Ils dressaient des barrières pour interdire à quiconque l'accès de leur caste. Déjà l'on établissait une distinction fondamentale entre les officiers suivant leur origine ; bientôt, les nobles seuls pourront détenir un brevet d'officier. Et par une inconséquence que les contradictions inhérentes à la nature humaine expliquent seules, tandis que l'on fermait ainsi l'avenir au mérite, on l'ouvrait à l'argent : le Roi vendit ces parchemins qu'il ne conférait plus à la valeur, au point que Beaumarchais put s'écrier un jour :

— Nul ne peut contester ma noblesse, car j'en ai la quittance !

Il suffisait de voir une fois le baron de Bléringhen pour le sentir profondément imbu de ces préjugés de race. La Merveille prévoyait de sa part une opposition irréductible. Quelle serait alors l'attitude de Clorinde ? Et, au fait, quels sentiments éprouvait-elle en ce moment même ? Passaient-ils la bienveillance, ou ce simple intérêt de curiosité que peut provoquer chez toute femme un tant soit peu imaginative la vue d'un homme qui a couru des aventures, et dont la renommée a répété le nom ? Il avait cru lire autre chose, pourtant, au fond de ses grands yeux, une tendresse qui se dissimulait derrière un éclair de malice. Mais de là à un amour résolu à renverser tous les obstacles, quelle distance ! D'ailleurs, Clorinde consentant à un enlèvement, il faudrait encore réfléchir deux fois avant de s'y décider. On ne manquerait pas de le présenter au Roi comme un rapt, et une lettre de cachet enverrait vivement son auteur à la Bastille, tandis que la belle connaîtrait les charmes de la vie de couvent.

Arrivé à ce point de ses réflexions, La Merveille s'aperçut que la folle du logis l'entraînait un peu vite et un peu loin. Il se reprit, mais pour mesurer les progrès de sa passion. Et elle l'entraîna de nouveau à se figurer les exploits extraordinaires qu'il mourait d'envie d'accomplir, les services immenses qu'il ne manquerait pas de rendre au Roi, pour en recevoir le prix qu'il ambitionnait.

Ce soir-là, à l'hôtel du Chapeau Rouge, les armateurs donnèrent un grand dîner en l'honneur des personnalités qui avaient assisté au lancement de la frégate. On porta de multiples santés ; le comte d'Aunay en personne, à qui sa haute situation avait

valu la présidence de ces agapes, fit allusion aux dangers que courrait le capitaine, mais qu'à force de courage et d'habileté il surmonterait heureusement, il n'en fallait pas douter. Clorinde, à ce moment, regarda La Merveille avec une expression de tendresse et d'inquiétude telles que, sans forfanterie, il put s'en croire aimé.

Dès lors, il n'eut plus qu'une hâte : mettre en mer, et commencer une campagne qu'il voulait glorieuse. Il activa l'armement de l'*Émeraude*. Tous les jours il passait de longues heures au quai, surveillant les travaux et donnant ses ordres. Il apportait un soin particulier au choix des matériaux. La qualité primordiale qu'il exigeait de son navire étant la vitesse, il n'exagéra pas le nombre des canons, quitte à obtenir moins de parts en cas de prise en commun avec d'autres corsaires, car le nombre des canons entrait en ligne de compte pour déterminer le chiffre de ces parts. Dans ses hunes, il fit placer des orgues de fonte, — les premières mitrailleuses, — au lieu de pierriers qu'il réserva pour certains emplacements de son choix, sur le pont.

N'était-il pas naturel que la marraine de la frégate eût la curiosité de suivre les progrès de sa filleule? Le quai devint la promenade favorite de Clorinde, qui entraînait avec elle sa cousine d'Aunay. Elles se faisaient conduire en chaise à porteurs jusqu'au Parc de la Marine. De là, elles longeaient le quai jusqu'à la tour du Leughenaer, la vieille tour du Menteur où jadis, au temps des Espagnols, le bourreau pendait à des crocs de fer les corps des pirates hollandais assez maladroits pour se laisser capturer. Forcément, en passant à l'endroit où l'*Émeraude* était accostée, elles s'arrêtaient. Le capitaine ne manquait pas de les apercevoir, de les saluer, d'engager la conversation, et peu à peu ce leur devint une habitude.

Le jour où un bouquet fiché au haut du grand mât signala que le gréement était terminé, La Merveille offrit à ses visiteuses une collation de pâtisseries et de vin de Malaga sur le pont du navire. Une exploration dans l'entrepont où elles ne craignirent pas de se risquer, servit de prétexte à une visite de la chambre du capitaine.

— Ainsi, quand vous serez en mer, dit Clorinde à mi-voix, je n'aurai qu'à fermer les yeux pour revoir le décor familier de votre vie.

Elle se faisait expliquer la boussole et le sextant, s'amusait à parler et à faire parler sa cousine dans le porte-voix, à regarder dans la longue-vue ; elle demandait les noms des mâts et des voiles qu'elle était fière de retenir et de répéter. Mais plus le temps passait, et plus un observateur attentif eût remarqué de nervosité dans son rire, et de mélancolie dans les regards de La Merveille qui ne la quittaient pas.

Le moment venu d'enrôler l'équipage, il décida ses armateurs à promettre de fortes avances aux hommes, de manière à attirer les meilleurs. Il escomptait déjà le jour où la frégate passerait du port à la rade et guetterait le vent favorable, l'instant propice où se glisser entre les croisières anglaises qui surveillaient le port, quand, le 14 mai, vers la fin de la journée, une salve d'artillerie tonna, et la volée des cloches sonna joyeusement dans tous les clochers : un courrier venait d'apporter la nouvelle de la victoire de Fontenoy, gagnée le 11 par Maurice de Saxe en présence du Roi. Le lendemain, le gouverneur fit chanter un Te Deum dans l'église paroissiale de Saint-Éloi.

Ce fut comme un coup de fouet qui excita l'émulation des corsaires. Quoi qu'il dût lui en coûter de ne plus voir Clorinde, La Merveille savait le sacrifice inévitable, et pestait contre l'Amirauté, qui tardait à lui délivrer sa commission en guerre. Un matin, comme il remontait sur le pont de sa frégate après avoir surveillé l'arrimage des canons dans la batterie, il vit sur le quai se dresser la silhouette de Clorinde, seule. Il enjamba la passerelle pour la rejoindre, et lui trouva les traits bouleversés.

— Mon frère, dit-elle, a été ramassé, grièvement blessé, sur le champ de bataille de Fontenoy. On le ramène à petites journées au château de Bléringhen. Je pars le rejoindre aujourd'hui même, sitôt après dîner. J'ai tenu à vous dire adieu avant mon départ, et à vous souhaiter bonne chance. N'oubliez pas votre promesse de me donner des nouvelles... de l'*Émeraude*.

Sa voix tremblait. La Merveille lui prit la main qu'il baisa avec une touchante sensibilité.

— Je vous l'ai promis. Vous pouvez y compter. Mais dois-je espérer encore que la marraine de l'*Émeraude* la favorisera de ce portrait qui serait pour la frégate un palladium ?

Clorinde faisait effort pour ne pas s'attendrir. Elle dit brusquement :

— Capitaine La Merveille, donnez-moi un denier.

— Un denier ?

— Pour que notre amitié n'éprouve aucun dommage.

— J'obéis... mais je ne comprends pas !

Elle prit le denier qu'il tira de sa bourse, alla vers sa chaise à porteurs qui l'attendait à peu de distance, en sortit une épée, et revint à La Merveille.

— Je n'ai pas qualité pour vous armer chevalier.., mais en vous donnant cette épée, je suis certaine que vous vous en servirez toujours en chevalier.

Elle la sortit du fourreau, en baisa la lame, et la lui remit.

— Et maintenant, ajouta-t-elle d'un ton mutin, cherchez !

Ému, intrigué, il retournait l'épée entre ses doigts.

— Chercher quoi ? fit-il... La lame est forte, et de bonne trempe... C'est une arme !

— Vous n'auriez que faire d'une épée de parade... Considérez bien la poignée...

— Elle est d'argent ciselé... fort joliment, ma foi !

— Et la garde ?

Il la manipula, et soudain l'un des côtés, qui était à charnière, se releva, découvrant une miniature.

— Comment trouvez-vous le portrait de la marraine ?

— Ah ! madame ! Voilà qui passe mes espérances... Il est parfait, autant que peut l'être la reproduction d'un original tel que celui que je contemple. Comment n'aurais-je pas de bonheur, muni d'un pareil talisman, et quelle entreprise me semblerait impossible, avec la force décuplée que j'en reçois !

Une flamme ardente brilla dans son regard. Clorinde lui tendit la main. Mais elle éprouvait des picotements aux paupières, et une bizarre sensation à sa gorge qui se contractait. Elle n'eût pu prononcer une syllabe. Elle se détourna, et gagna vivement sa chaise. Tandis que les porteurs la soulevaient, La Merveille aperçut une dernière fois la silhouette aimée, et le petit mouchoir de dentelle qu'elle agitait en signe d'adieu.

HENRI MALO.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

REGARDS SUR L'ÉGYPTE ET LA PALESTINE

(Mars-avril 1928)

Je me refusais à voyager encore. Et, voici que je pars!

Ce n'est pas tout à fait par un acte de ma volonté : la chose s'est faite, pour ainsi dire, sans moi, en dehors de moi. Mille liens me retiennent, attachent au piquet les courtes années dont je puis disposer, peut-être. L'ardeur tombe, la voix s'éteint. Pourquoi retarder l'heure du repos, envier d'autres charges, chercher, au-dessus du sillon qui s'achève, des travaux futurs et de nouveaux horizons?...

Que je l'avoue, pourtant, au fond de moi couvait un regret : mourir sans avoir vu l'Égypte, la Terre Sainte, les lieux d'où sont venues les grandes inspirations! Et puis, ma carrière a commencé en Orient. Reprendre contact avec ce monde de l'Islam qui a toujours hanté ma préoccupation pacifique, ma grande soif de conciliation humaine; reviser mes valeurs; repasser par les routes de mon activité et de ma pensée comme l'animal traqué, las de l'effort et découragé de la fuite, revient sur ses brisées!...

Une rencontre a décidé :

— M. Hanotaux! Venez dans mon Égypte, me dit, avec une grande bienveillance, le roi Fuad. Il nous faut une *Histoire de la Nation égyptienne*, écrite par des Français et qui soit comme la suite, après un siècle, de cette relation de l'expédition d'Égypte qu'inspira votre Bonaparte. C'est l'heure. Venez! Vous verrez et vous vous déciderez.

En vain les objections se pressent sur mes lèvres : l'âge, le

manque de préparation, la difficulté et la longueur de l'entreprise... Tout est écarté.

— Ce que je vous demande, ce n'est pas d'écrire cette histoire, c'est de diriger, d'organiser la publication. Et c'est pour cela, qu'ayant bien réfléchi, je fais appel à vous, — à votre pays. Ne désirez-vous pas que mon peuple lise son histoire, complète pour la première fois, dans votre belle langue française?

Comment résister à un tel appel, j'allais dire à une telle mise en demeure?... Le grand sujet lui-même se développe soudain devant mon imagination éveillée. Elle survole, d'un coup d'aile, ce poème qui, né au plus lointain des âges, se poursuit jusqu'à nos jours, à travers l'histoire méditerranéenne... La tentation est trop forte... J'irai!

Le temps de consulter l'équipe qui m'aidera, — admirable préparation permanente de la science française! — et mi-résistant, mi-consentant, je m'engage sur la route qu'un appel royal a ouverte.

Le 5 mars, à dix heures et demie, nous quittons *Villula* et prenons le train pour Marseille, en gare de Roquebrune-Cap-Martin.

Adieu au charmant séjour, plein de soleil, où le travail de l'hiver fut si doucement assidu devant les perspectives de la mer et de la montagne, dans l'odeur des giroflées qui embaument le petit jardin « cubique ». Monaco, Nice, Cannes. Le voyage se poursuit, le long des montagnes des Maures.... Les Maures! Rien qu'à ce nom, l'Orient est évoqué. Unité méditerranéenne; les deux rivages se rapprochent, se confondent comme, aux temps préhistoriques, quand l'homme de Menton, le négroïde qui dort sous les Roches rouges, voisinait, rien qu'en enjambant l'étroite vallée, mer future, avec son frère d'Afrique, habitant des cours d'eau sahariens où pullulaient l'hippopotame et le crocodile.

La plaine que nous parcourons, dans le fracas et le tremblement du grand rapide bleu, ne s'émeut guère de notre passage : elle en a tant vu! Dans la lumière du soir que de grandes ombres pénètrent, l'homme des champs poursuit son labeur rituel. Il pousse ses bœufs, accouplés sous le joug, selon le type que son ancêtre millénaire a gravé à la pointe sur les rochers des Meraviglie.

La maison aux cyprès fume, antique sous son toit de tuiles creuses : un Romain la reconnaîtrait. Tant de peuples qui se sont succédé ont laissé, ici, leurs empreintes! Elles se fondent dans l'unité de la lumière et de la vie. Phéniciens de Syrie, Phocéens d'Asie-Mineure, Grecs, Romains, cette côte leur est commune. Cependant, l'Égypte, qui enrôla les mercenaires des Iles, Crète, Corfou, Sicile, et peut-être Sardaigne, n'est pas venue jusque sur ces bords; elle reste isolée et voilée en son lointain asiatique et africain, attachée à cette articulation du monde où son Nil lui suffit. Il faut donc aller jusqu'à ses rivages où parurent tous les conquérants et d'où surgirent tous les saints mystères, si l'on veut savoir comment elle impose à la nature, par les milliers d'années de sa préexistence, les origines de la Civilisation et les premiers dits de la Loi.

MARSEILLE

Marseille est le lieu des rencontres. Nous n'avions pas fait deux pas hors de la gare que nos mains sont dans les mains d'un ami qui tombe du train de Paris : « Que seront les élections?... » Deux pas, encore. Autre ami, celui-ci de Marseille : « Que seront les élections? » Au restaurant, le couvert à peine devant nous, un ami survient, grand homme d'affaires; il interroge le Parisien : « Que seront les élections? » Mais son regard se porte aussitôt vers d'autres horizons : il voit la France en fonction de sa situation dans l'univers. Nous revisons ensemble les intérêts publics où, jadis, nos devoirs mutuels nous rapprochèrent : Bizerte, les ports de l'Amérique du Sud, les minerais de l'Ouenza, les aventures de la mer, l'or de la mer, tout ce qui aboutit ici. Un diplomate en partance se mêle à notre entretien. Quelqu'un entre ; on met un nom sur un visage énergique, lavé et poncé au glabre de la génération nouvelle : ancien mécanicien de la marine, c'est, aujourd'hui, un conducteur d'hommes; car tels sont nos *jeunes*. Ils « se réalisent » vite. En dépit des pronostics, je ne vois pas ces belles prestances d'animal supérieur se laissant domestiquer par la machine. Leur race n'est pas de celles que l'on parque en troupeau.

Ma « revision » de Marseille, du Marseille d'après guerre me remplit de joie et de confiance. La vieille somnolence est

secouée. Déjà transformée, la ville est ruisselante de vie et de lumières, le soir; les vieux cadres sont brisés; les quartiers pouilleux sont à bas; larges percées; tranchées profondes, prêtes à ce que l'avenir édifiera. Marseille reçoit des deux mains, d'une part ce qui vient du canal de Suez et d'autre part ce qu'apporte l'immense Atlantique; elle a prouvé, l'année de l'Exposition, qu'elle tenait la maîtrise de notre Empire colonial; et pour ce rôle, on la taille à la mesure de ce qu'elle doit être.

Le soir, la promenade en auto le long de la Corniche, dans une brume légère qui laisse filtrer des lumières tremblantes sur les eaux, nous happe vers l'inconnu. Partout, autour du Prado et au delà, des hôtels cossus, des quartiers neufs ont surgi. Voici le monument des morts de Salonique, arc de triomphe, porte ouverte sur l'immensité.

Le lendemain, la promenade matinale vers l'Estaque, vers la jetée neuve et l'entrée du tunnel, donne l'idée du gigantesque dans le mesuré. Rien d'emphatique, un ton naturellement noble par sa sobriété même : tout le nécessaire, mais rien que l'utile. Sur terre et sur mer, l'obstacle s'est aplani et comme lissé sous la forte main de l'homme moderne. Ni barrière, ni remparts; le passage largement ouvert se confie à tous. C'est, sans nul doute, une psychologie nouvelle de l'humanité, brisant les portes et laissant partout la voie libre.

Au retour, mon regard hésitant cherche, non sans mélancolie, les souvenirs de mes anciennes visites, la survivance d'un passé qui s'efface : le vieux port qui a vu débarquer les Phocéens, l'hôtel de ville qu'illustra Puget, le quai raboteux où les charrois se pressent et où les saltimbanques, tel un La Belle, font leurs tours devant une troupe d'enfants et de loqueteux. Joie de retrouver cette charmante église de la Samaritaine dont la façade, d'une touche si délicate, si française, est écrite d'un trait menu et fin comme un frontispice de Moreau ou d'Eisen! Délicieux *jadis!*... Mais, quoi! la vieillesse gronde toujours; elle s'appesantit à ses regrets; elle a peur de l'avenir qu'elle ne verra pas : « Que seront les élections? » Ainsi va le monde, toujours inquiet, toujours tremblant depuis les Phocéens.

A BORD DU « MARIETTE PACHA »

Nous embarquons sur le *Mariette-Pacha* des Messageries maritimes, le 6 mars, à midi. Bateau puissant, long courrier, s'il en fut, portant haut ses cinq étages superposés. Décor intérieur à « l'égyptienne »; bois des îles; goût parfait; en tout, tenue excellente; ville flottante avec son millier d'habitants, où tout paraît si simple; extrême effort de prévision et de précision dans la complexité.

Temps admirable; vent frais, délicat, sans lourdeur, excitant; une mer, non d'huile ni de velours, mais de soie luisante et plissée.

Dans le rayon du port, quelques rencontres encore, mais de plus en plus rares: noirs charbonniers, voiles blanches, fumées sur le ciel; un vol de mouettes nous suit obstinément. La terre elle-même nous accompagne d'abord : îles rocheuses et dures, hostiles, infertiles, refoulant, de leur pied de calcaire rose, la mer, d'où elles surgissent à pic. La mer, en revanche, se rebiffe, les fouette de son écume, les ceinture de son blocus irrité, et, finalement, les laisse, les absorbe dans sa vastitude... Plus rien que les eaux. Et c'est un long spectacle moiré gris, à peine nuancé de vert. Loin du rocher redoutable, tout devient confiance. Comment songer au danger? La mer est si douce, si amène, si séduisante, avec le baiser frôleur de ses vagues, épousant, dans une blancheur nuptiale, le puissant navire; heureuse d'être violée, si elle se débat, elle étreint : elle s'amuse, elle rit, enchanteresse : c'est la mer des sirènes.

La terre n'est plus qu'un ruban lointain, incertain, désespéré. Est-ce une réalité, est-ce une rive, est-ce un rêve, cette ombre ténue qui se confond avec le nuage et qui n'est, peut-être, elle-même, qu'un nuage mordoré? La fumée du grand bateau, traînant à l'arrière comme un panache transparent, la voile, — voilée, d'ailleurs, trois fois, par le lointain, le soir qui tombe et le dédain de la vitesse qui la fuit.

Une profondeur immense nous enserre. La fleur des vagues qui scintille encore au couchant, s'est amortie et étouffée à l'orient. De ce côté, elle n'est plus bleue; elle est ardoise, et la voilà qui devient encre. Tout noircit, jusqu'à la poussière fugitive du sillage.

J'évoque, dans la nuit qui nous presse, tant de traversées nocturnes qui ont laissé leurs traces en moi et où a glissé ma vie : d'abord, les passages d'une rive à l'autre, sur cette Méditerranée ; puis, le voyage illustre du *Pothuau* quand, avec le président Félix Faure, dans la nuit lucide des îles d'Aland, nous attendions la flotte russe ; puis, les voyages de l'Atlantique et la première traversée de la *France*, où nous longeâmes le désastre du *Titanic* ; enfin le passage du détroit de Gibraltar quand, à bord du mauvais rafiot espagnol, la mer nous fut si rude qu'il fallut, comme Ulysse, nous attacher ; mais, même en cette nuit terrible, la mer nous secourut et je me soulève encore de joie en me remémorant le bras du capitaine espagnol tendu vers le sud, quand il prononça la parole tant retardée : Africa !

MÉDITERRANÉE

Lever dans la brume. Nous laissons en arrière une pluie bleuâtre, *cæruleus imber*. Le soleil est à l'affût derrière la nuée. La mer blanchit, immense jatte de lait, et nous entrons dans la lumière.

Il est dix heures. Nulle terre. Nous naviguons dans le nacré. Les ponts sont à peu près déserts. Quelques jeunes Anglaises font les cent pas et tapent du talon ; des hommes appliqués écrivent, un pli au front. Sur le pont avant, de pauvres gens sont couchés, une mère avec un enfant au sein, des soldats un peu gênés et qui n'ont pas le pied marin. L'intérieur du bateau fait sa toilette.

Le pont se meuble. Notre société flottante prend figure. Américains, Anglais, Orientaux au teint jaune, grand homme d'affaires occupant la cabine de luxe, petit fonctionnaire gagnant son poste, son pain et son avenir, la pipe à la bouche : rencontres éphémères de destinées qui se touchent aujourd'hui et vont rouler demain par l'univers.

De l'eau profonde des rochers surgissent et nous pressent à nous étouffer. C'est le passage quasi nocturne entre la Corse et la Sardaigne. On annonce, qu'au plein de la nuit, on longera le Stromboli : « Bien! Qu'on nous réveille. » Le volcan n'est pas en grande éruption. Je l'ai vu plus animé. Cependant il lance quelques jets contenus et même de belles coulées de

lave fumante sur le flanc de la montagne. Énée l'a vu. Tous les navigateurs l'ont vu, et la merveille flambe éternellement au-dessus des eaux, ahan douloureux de la terre se créant elle-même en une éructation lumineuse.

Le matin, — mal réveillés, — on nous fait faire l'exercice du sauvetage, suite du désastre de la *Princesse Mafalda*; la ceinture de liège sous les épaules, un peu empotés et gauches, mauvais flotteurs, nous suivons ponctuellement les flèches et les numéros qui nous conduisent au pont et au canot où nous devons nous jeter en cas de péril de mer; nous nous trouvons, — sans joie, — à la place prescrite. Combien serons-nous et avec qui serons-nous dans le canot n° 7? *Five o' clock* où l'on ne choisit pas les invités.

Groupés, nous nous comptons, nous nous dévisageons, nous nous pesons du regard. Tel gros monsieur ferait un excellent naufragé de la *Méduse*. Mais, voici que des yeux nous sourient, et nous reconnaissons de gracieuses Américaines de Paris : « Alors! Nous nous sauverons ensemble? Comme c'est bien! » Le poste de sauvetage devient le dernier salon où l'on cause. Présentations. Souvenirs. Relations. Deux de ces dames, bravement, s'en vont en Irak, en Perse, la seule partie du monde qu'elles ne connaissent pas. L'une d'elles me dit : « Moi, en cas de naufrage, je ne quitte pas le bateau : il n'y a pas plus de danger; j'aime mieux mourir ici. Ce petit canot ne me dit rien du tout. » Comment ne pas s'intéresser à ces belles décisions? Que ces associées de sauvetage seront donc d'agréables compagnes de voyage!...

Le ciel se conforme à la donnée un peu funèbre de l'exercice. Il a la mine vilaine de qui médite un mauvais coup; terne, louche, roux. Le vent se lève, la vague monte, et c'est la forte mer. Le pont se vide. Les mouettes qui nous suivent élargissent leurs ailes et s'abaissent vers la mer qu'elles rasent au plus près.

Le vent qui souffle de l'Adriatique nous vaut ce désagrément. Triste cul-de-sac d'où descendent les tempêtes! L'île d'Ulysse se cache quelque part dans les anfractuosités de cette côte où la Méditerranée abrite ses fourbes.

Ponts vides, salle à manger déserte; l'orchestre réduit gémit la *Marche* du Tannhauser qu'une rangée de fauteuils vides accepte. Le commandant dit que quand nous aurons fait

quelque chemin encore et gagné l'abri de la Crète, nous serons tranquilles. Vive, donc, la terre de Minos et de Pasiphaé! Que les vents, au lever de l'Arcture, nous soient favorables!

VERS L'AFRIQUE

On ne nous avait pas trompés. A peine entrés dans le couloir qui sépare la Crète de l'Afrique, les vents et les eaux se sont apaisés. J'avais, durant la nuit, prolongé les cent pas sur le pont, tout au spectacle de la lune d'Afrique, étincelante et divine, telle que je l'ai vue jadis à Timgad, à Figuig. C'est Phœbé, c'est Tanit. Ah! comme on comprend que le croissant ait été choisi comme emblème par ces hommes que le soleil accable de ses traits redoutables! La nuit claire, c'est la douceur d'être. Vagabonde et tutélaire, la déesse ne s'est laissée glisser du ciel, pour rejoindre son Adonis, que quand, le jour approchant, la route propice nous fut assurée.

Réveil du bateau, tout ranimé, réchauffé, quoiqu'un vent frais plisse encore la mer. Les mouettes nous ont décidément abandonnés. Sans doute, elles ont gagné la Crète. J'ai vu les deux dernières, d'un vol déterminé, monter dans le ciel, prendre leur direction et filer droit vers la ligne qui, au nord, barre l'horizon. Que deviennent-elles? Attendent-elles un autre bateau pour regagner de conserve Marseille et la côte héréditaire? Ont-elles un double nid comme ce conducteur de la diligence de Paris-Strasbourg, dont parle Stendhal, avait un double ménage? Sont-elles en excursion avec un billet aller et retour? Suivent-elles le train des grands paquebots qui vont et viennent en limitant leur champ d'exercice à ce rayon familier? Font-elles du *footing* là-haut?...

La Crète est sur nous toute la journée. Ligne grise d'abord, puis claire, puis rose, puis aérienne; dentelure de montagnes, la bien nommée : une *crête*. Parfois, nous nous rapprochons jusqu'à discerner les maisons, et puis nous ne percevons plus que les sommets blancs de neige, fondus dans le ciel... Comme on comprend la curiosité, la tentation du navigateur égyptien debout sur l'autre rivage! Cette bande grise était là, si proche; et, par là, commencerait à se dévider le chapelet des îles qui conduirait vers le continent septentrional! Minos n'est, sans doute, qu'un tout petit Pharaon colonial; cet art crétois, si

précieux au point de vue de nos propres origines, n'est que de la camelote d'exportation ou d'*instar*, si on le compare aux grandes œuvres de la puissante Égypte. Ces insulaires hargneux, obsédants, sont finalement foulés aux pieds par les Sésostris, les Ramsès, et leur île devient un pont pour le passage de la civilisation africaine en Europe, de même qu'en 1830 notre expédition d'Algérie colporta, sur l'autre rive, la civilisation européenne. Solidarité séculaire des deux rivages. Athènes ne prit vie et gloire que quand eut péri le Minotaure.

Après une belle journée claire, le soleil s'est couché dans un effet extraordinaire. Il étincela, soudain, comme une pièce d'or entre deux nuages noirs. Ses rayons fusèrent comme des flèches; l'éblouissement devint insoutenable. Agonie désespérée. Le héros splendide luttait encore que les monstres accroupis l'avaient dévoré. La nuit tomba ; le mal triompha.

Qu'augurer de cette vision unique? Est-ce le franc de M. Poincaré étranglé entre deux spéculations ténébreuses? Est-ce la lumière d'Occident coincée entre les deux ambitions rivales qui la menacent? N'est-ce pas, seulement, un de ces magnifiques décors, un de ces spectacles sans drame, « ballets russes » que la nature se donne à elle-même dans une fantaisie de dilettante désoccupé depuis la création ?... Ciel et choses d'Afrique, obscurités et splendeurs!

Temps délicieux. Un peu de brise, juste ce qu'il faut à la mer pour sortir ses parures, ses turquoises, ses diamants. Mais cette brise suffit pour retenir les cœurs sensibles sur la couchette. A peu près seul sur le pont, je reprends mes réflexions sur le rôle de l'Égypte et sur ce qu'elle porte, en toute son histoire, de prédestination : Moïse et le monothéisme fuyant ce peuple inventeur de Dieux, mais emportant le souvenir jamais effacé du monde extérieur, gras et riche et si bon à fréquenter... Que la Vierge et l'enfant Jésus soient venus en Égypte, c'est un fait tellement singulier, tellement extraordinaire qu'il est au plus haut degré providentiel... Sans l'Égypte, rien ne se serait accompli. La sagesse alexandrine trouva les formules qu'il fallait pour ouvrir à la « nouvelle parole » le siècle. Tout ce Levant, Syrie, Palestine, Phénicie, Égypte, annonce ce qui sera.

ALEXANDRIE. — LE CAIRE

En vue d'Alexandrie... Je cherche des yeux le « môle alexandrin ». Mais ma recherche, — d'ailleurs oiseuse, car rien n'en subsiste, — est interrompue par la bousculade du départ. Ultime champagne à bord, félicitations, congratulations, mains pressées cordialement de gens qui ne se reverront plus... Vite! La vedette du gouverneur est là qui vient au-devant de nous; elle aborde et nous emmène. Pagaye des colis dans les escaliers et à la coupée. Traversée de la ville en coup de vent pour que nous puissions prendre le train de 3 heures et voir le Delta de jour. La gare; le train; la campagne; grandes étendues d'eau. Premier village avec des maisons en pisé. Un palmier! Un chameau! Le ciel peint par les orientalistes! C'est l'Égypte!

Le parcours nous plonge, d'emblée, dans la puissance du Nil. Richesse agricole et maraîchère, verdure de la campagne qui ondule sous le vent à perte de vue; damiers verts, jaunes, gris-bleu, encadrés des canaux d'irrigation, ceux-ci escortés, à leur tour, d'un chemin boueux. La vie rustique est si extraordinairement animée, la campagne si peuplée d'hommes, de bêtes, d'oiseaux, tout cela vivant dans une si paisible familiarité, que rien n'est comparable dans mon souvenir : paysan de bleu vêtu poussant sa charrue et ses bœufs, aidé de sa femme aux jupes noires; autre sarclant les basses plantes, aidé de ses enfants; autre couronné d'un diadème de linge blanc, majestueux, gardant vaches, veaux, chèvres, moutons, un oiseau sur l'épaule; foule pressée autour de la fontaine; Rébecca, le vase antique sur le front, le bras faisant amphore.

Voici la demeure rustique telle qu'elle est esquissée sur les bas-reliefs, pauvre case grise, coiffée de roseaux, combien peu de chose! Richesse et vétusté; étendue monotone et prodigieuse fertilité. Rembrandt aurait dessiné avec amour la longue plaine plate où nul trait ne s'inscrit, toute en parallèles fuyantes, gagnant, en plans perdus et par reprises indiscernables, le sable des dunes qui barrent l'horizon. Un palmier, parfois, affirme le repère, ou bien quelqu'un de ces arbres mal peignés, mal lavés, sans relief et sans ombre, dont le feuillage pouilleux pend au soleil comme un vieux linge. Tableau. Une femme, d'une démarche altière, telle une reine de Saba, vêtue d'une robe

feu, éclate sur le fond sombre du paysage et, du geste arc-bouté de tout son corps roidi, porte sur sa tête haute, un énorme fagot de branchages envolés.

A Damanhour, je dessine, du wagon, une charmante petite coupole, penchée, s'affaissant sur elle-même, vieille et émouvante sous le poids de l'âge, comme si elle tombait de jeûne et de prières, en cette fin du ramadan. Je n'en reviens pas de l'activité de la campagne. Pas une de nos Beauce ni de nos Flandre ne présente un tel spectacle. Toute la population est aux champs. La femme sur le baudet, un enfant dans les bras, l'homme trottinant derrière, — la « fuite en Égypte »; les bœufs à bosse, noirs et gris comme si on les eût traînés dans la poussière; les tentes pointues, les villages poudreux, les minarets blancs et roses, les oiseaux qui s'abattent par troupes ou qui font, très haut dans le bleu, le Saint Esprit. Le soleil plaque le tout, sur la terre unie, d'un mince filet d'ombre.

Et les villages se suivent, toujours gris sous leurs toits loqueteux, avec, parfois, une jolie touffe de palmiers ou un coin d'ombre autour de la fontaine; parfois aussi, une ferme plus cossue, bâtie à l'européenne, non sans ressemblance avec un blokhaus du sud algérien, se dresse, prête à la défense; quelque chose de fort, mais d'inquiet, comme d'une sentinelle méfiante sur une terre facilement soumise, mais toujours agitée.

Tantah, où, hier, les étudiants, les écoliers en rumeur brisaient les vitres des magasins. Les tableaux se suivent comme sur une cimaise. Groupes de trois femmes en noir, toutes voilées de deuil dont l'une porte, sur la tête, un chaudron de cuivre luisant comme un soleil. Canéphores, cortèges de ces femmes long voilées comme si elles pleuraient toujours la mort d'Osiris. Les hommes sont tout à fait *Mille et une nuits* avec leurs houppelandes rouges, bleu-sombre, vert-bronze, sommées, avec tant de grâce, de la couronne rouge du tarbouch. De même que, chez nous, le clocher de l'église idéalise le village, de même, ici, le minaret « montre du doigt le ciel ». Ainsi se dresse, partout, l'aspiration vers l'au-delà; ainsi la vie rude de la terre s'achève en un rêve sublime. A son défaut, l'homme et ses œuvres ne seraient que poussière, *pulvis es*.

L'approche de la nuit donne, soudain, une autre allure au spectacle. Il était apaisé et le voilà tout en mouvement pré-

cipité. Dès que le soleil s'incline sur l'horizon, cette foule, dispersée dans les champs, se regroupe sur les chemins et se met à courir par paquets compacts, regagnant le logis. C'est le jeûne du ramadan. Ventres vides, jambes promptes vers la pâture. Le soleil tombe. La plaine devient rose, lilas.

Déjà l'activité diminue. Les retardataires prolongent des groupes bavards et qui pérorent. Sans doute, ils parlent politique. Chameaux, baudets, bœufs noirs, dodelinant de la tête, s'en vont à la queue leu leu. Le calme revient avec la sérénité du soir. Maintenant rien ne presse. Tout est en suspens : les ombres d'Orient sont si douces! Égypte immortelle qui, le long des siècles, n'a fait que se laisser porter des jours aux jours et des nuits aux nuits,... perdre et gagner du temps.

Arrivée au Caire à 6 h. 30. Enlevés avec de telles prévenances et dans des voitures si promptes, que la grande capitale, traversée de part en part aux lumières, nous apparaît comme un mythe... Et nous nous trouvons sur le Nil, nappe claire que de sombres quais encadrent. Un pont. L'hôtel. Sommes-nous à Ostende, à Trouville, à Vichy, à Monte-Carlo? Tenue pareille de tous les palaces internationaux. Même confort, même personnel suisse, mêmes smoking. Chambre suspendue sur le Nil. Bonsoir!

AU CAIRE

13 Mars. — Réveil, le matin, dans une brume légère, délicate, transparente qui enveloppe, éclaire, tamise et fait valoir tout. Sur le balcon. Stupeur !... Les Pyramides. Elles sont là,— un peu là, — sur l'autre rive du Nil, suspendues dans cette brume radieuse; les trois triangles dessinent géométriquement leur repos immuable. Se sont-elles donc rangées ici, depuis je ne sais combien de siècles, pour servir de sujets de « cartes postales » aux hôtels fastueux et aux touristes futiles? Le Nil leur arrange un premier plan de lumière, sur lequel les longues voiles des *dahabiehs*, comme de puissants oiseaux aquatiques, traînent leur ombre flottante.

Nous tombons en pleine crise politique. Maudite politique, que nous ne pouvons pas, tout de même, entièrement ignorer. J'ai réfléchi, la nuit, à ce que m'ont appris, sur la situation, les livres « blanc » et « vert », qui mettent en présence la thèse

anglaise et la thèse égyptienne. Nous, Français, nous tenant loyalement aux accords de 1904, nous n'avons à chercher, dans la crise, que ce qui intéresse les conditions les meilleures de la stabilité internationale et de la paix. Autant que je puis me rendre compte, et abstraction faite des nuances et des sous-entendus à peu près insaisissables pour un lecteur occasionnel, il semble que, des deux côtés, côté Angleterre et côté Égypte, on accepte le principe de l'*alliance*, ce qui suppose des égards et des concessions réciproques. Cela dit, on trouve, dans le texte anglais, certaines offres de garanties concernant l'occupation, le canal de Suez, les barrages, le Soudan, le droit de regard sur le Haut-Nil; on admet même des termes d'étapes pour le repli des troupes d'occupation, délais susceptibles, il est vrai, de certaines prorogations. D'autre part, le gouvernement égyptien, en affirmant l'indépendance de l'Égypte et sa liberté d'action, et en faisant porter son principal effort actuel sur l'abolition des Capitulations et sur l'admission de l'Égypte dans la Société des nations, tient compte du fait de l'occupation, et propose certaines modalités de concentration et de cantonnement des troupes à proximité du canal de Suez, sauf à préciser les délais indiqués. Il semble bien qu'il y ait, dans tout cela, à travers une ample phraséologie, des éléments d'accord possible, mais on y trouve aussi des points de friction qui peuvent s'envenimer. L'Angleterre sacrifierait les Capitulations qui intéressent surtout les étrangers; quant à la Société des nations, il faut considérer la déclaration d'un membre du gouvernement *qui porte sur toute la politique anglaise*, à savoir que l'Angleterre n'admettra pas que « qui que ce soit ait un regard quelconque sur ses intérêts essentiels ». J'ai vu, dans les journaux, que l'autorité britannique ne s'émouvait pas des troubles universitaires qui ont eu lieu à Tantah, mais qu'elle rechercherait avec soin les immixtions étrangères qui ont pu les préparer. Il s'agit, évidemment, des bolchévistes qui sont, d'ailleurs, traqués ici, sévèrement. La leçon de la Chine n'est pas perdue.

Le ministère a donné sa démission. Mon impression est que les choses s'arrangeront avec le grand remède des choses d'Égypte : le temps.

Messe à Saint-Joseph. Grande et belle église toute blanche, où la foule des fidèles se presse. Visite à la légation de France.

Je m'inscris au palais. Le roi me recevra quand la crise ministérielle aura pris fin.

Premières visites. Partout, nous sommes accueillis avec une bienveillance parfaite. Un interlocuteur me parle de la force de cette terre d'Égypte qui absorbe tout, ramène tout au type indigène, plantes, animaux, hommes eux-mêmes (1). Aucune transplantation, aucun croisement ne résiste; l'emprise est telle qu'elle passe inévitablement, sur tout, le niveau de l'unité : ainsi l'Égypte a résorbé tous ses conquérants, Grecs, Romains, Arabes, Turcs, et leur a imposé ses caractères permanents. Un personnage musulman me fait remarquer à quel point les antagonismes religieux sont apaisés ici, et plus, peut-être, que nulle part ailleurs. Pendant la guerre, les coptes, mahométans et catholiques, priaient dans la même église, les patriarches échangeant leurs bonnets; dans les écoles françaises, tenues soit par des religieux ou religieuses, soit par des laïcs, toutes les races et tous les cultes se rencontrent et se rangent, sans aucune difficulté, aux règles d'un mutuel respect. Jésus-Christ est considéré, par le plus dévot des musulmans, comme un très grand prophète, et la Vierge Marie est particulièrement vénérée. Peut-être cette large tolérance, non apprise ni forcée, mais naturelle, innée, est-elle encore une des manifestations de cette tendance à l'unification, qui est celle de ce pays placé à l'articulation des diverses parties de notre vieux continent. Ce qui se fait ici retentit au loin, notamment dans tout l'univers musulman, et c'est une considération sur laquelle insiste avec force mon interlocuteur. Si la fusion doit s'accomplir, par un acte spontané et volontaire, entre les deux civilisations, ce sera en Égypte et sur les données qu'elle saura dégager. Une telle union et conciliation serait l'aboutissement définitif des croisades. La mort de saint Louis n'aurait pas été vaine : l'histoire aurait un sens.

Le dimanche après-midi, je prends contact avec les représentants de la colonie française : d'abord notre ministre, M. Gaillard, dont on connaît la noble conduite à Fez.

(1) Je lis dans Renan, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 154 : « La civilisation égyptienne dont l'histoire a tant d'analogies avec celle de la Chine, a eu cela de particulier que, plusieurs fois envahie par l'étranger, elle a toujours absorbé l'envahisseur et a fini, dans un temps donné, par reprendre le premier niveau que l'invasion avait dérangé. »

Mme Gaillard veut bien nous recevoir, et dans cette belle maison arabe de la légation de France, où se trouvent réunis les trésors les plus précieux du vieil art musulman, introuvables aujourd'hui, on nous donne les avis amicaux qui nous dirigeront sur ce terrain nouveau pour nous. Je dirai plus tard l'impression produite sur moi, dans l'ensemble, par notre colonie du Caire et de l'Égypte ; mais que nous trouvions, dès l'entrée, le bon sens, la fermeté, l'esprit de sagesse et de conciliation du ministre, secondés par la grâce et le cœur dévoué aux œuvres de Mme Gaillard, c'est une impression extrêmement réconfortante. A la légation de France, nous nous trouvons à l'aise et *chez nous*.

L'après-midi, visite au représentant de la science française, au successeur des Champollion, des Mariette Pacha et des Maspero, M. Lacau. Ici encore, c'est l'homme qu'il faut à la place où il le faut. La direction des musées et recherches est en bonnes mains. Mission difficile au milieu des compétitions de toute nature qui se pressent et parfois se heurtent sur cette terre aux trésors multiples et aux excitants mystères. C'est à qui découvrira un Tout-ank-amon ! La dispersion de par le monde des richesses exhumées, qui eut peut-être des avantages jadis, n'irait pas, maintenant, sans de graves inconvénients. La ligne à suivre demande du tact, de l'expérience et une haute conscience. Le voyage que nous allons commencer à travers les monuments et les ruines nous mettra souvent en présence de ces délicats problèmes. M. Lacau nous ouvre tout, nous facilite tout, et sa bienveillante leçon commence par une visite au musée égyptien où, tout de suite, c'est l'émerveillement.

Mme Lacau, fille de mon collaborateur et ami, M. Augustin Bernard, nous accueille, de ce sourire alerte et de cette grâce décidée qui la caractérisent. Les musées ne sont pas tout. Il faut aussi entre-apercevoir le monde, la vie. Nos guides nous prennent par la main.

Le cercle de nos relations s'étend. Au Crédit Lyonnais, le directeur nous renseigne et nous conseille pour ces embarrassantes questions de change qui sont la plaie du voyage français en ce moment. Tout est simplifié par l'usage général de notre langue, dans le monde, dans les banques, dans les maisons de commerce et dans la partie cultivée de la population. La masse du peuple, il est vrai, les petits employés, les gens

de la rue ne parlent guère que l'arabe ; mais, précisément, ces conseils pratiques nous aideront à nous débrouiller, en raison de la loyauté et la bonhomie générale d'un peuple très accueillant.

Nous ne sommes pas en Orient pour rien : en route pour le bazar ! Rien qu'à ce nom, mes souvenirs de Constantinople se remuent en moi ; et, en effet, c'est, ici, la même physionomie générale des choses où la vieille Asie a laissé sa marque. Même entremêlement de quartiers, de rues étroites, d'étalages, de flaques, de loques éculées, de richesses écroulées qui rendent l'ensemble si savoureux. Lumières diffuses, pas incertains, regards inquisiteurs, bras tendus, bibelots poussés jusque dans les mains, brandis jusque dans les yeux, odeur d'antiquaille, de victuaille, de marmaille, fruits, légumes, viandes, tabacs, chaudrons, tapis, lanternes.

Car c'est le bazar sombre et ses couloirs étroits.
Et la boutique où s'offre, à mon pied qui la foule,
L'éclatante couleur d'un tapis qu'on déroule
Tandis que le marchand calcule sur ses doigts.

Ce qui se mange, ce qui se boit, ce qui se cuit, ce qui se brûle, et ce qui se sent, hélas! tout est empilé dans ces corridors d'ombre sagettés de lumières qui sont, depuis combien de siècles? le rendez-vous du monde achetant et vendant, marchand et marchandant ; labyrinthe aux mille détours où s'accumulent tant de richesses fastueuses et de défroques crasseuses, où s'étalent tant de splendeurs et où se cachent tant de calculs aux doigts crochus; marché des choses vétustes qui vont redevenir à la mode demain, capharnaüm des « occasions » perdues et retrouvées, bric-à-brac de l'histoire, laboratoire où la mort redevient vie, l'ordure ressuscitant rareté !

En ce lieu du commerce oriental, l'étranger, client prédestiné, est jaugé d'une psychologie profonde et envoûté de toutes les fourbes : chapelets bénis vendus par des juifs qui se disent musulmans, chats de bronze apocryphes, veufs de leur boucle d'oreille d'or, tapis persans fabriqués en Suisse et plus authentiques que ceux qui viennent d'Ispahan, pièce sans prix cachée au fond d'un couffin de deux piastres, et qui s'ouvre, par faveur exceptionnelle, pour l'heureux nigaud. Que de ruses hérédi-

taires ! Ce grand trafic, si savoureusement local, a des correspondants à Pékin, à New-York, à Londres, à Paris, et la brocante qui vous offre le verre d'eau et la tasse de café, empile des millions derrière ses comptoirs. C'est le bazar, quoi ! bondé de tentations irrésistibles qui se transforment, trop souvent, le chèque signé, en de risibles déceptions !

L'après-midi, c'est notre grande entrée dans l'Égypte des Pharaons. La prévenance inlassable de Fakry Pacha nous conduit, pour le déjeuner, à l'Hôtel Mena, au pied de la grande Pyramide; et celle-ci sera le gâteau monté pour le dessert.

Chemin faisant, nous doublons un régiment d'infanterie anglaise qui, sous la chaleur torride, avance sportivement sans qu'un anneau fléchisse de ce corps superbement articulé.

A l'Hôtel Mena, fraîcheur, détente, longue causerie qui vaut une sieste. Nous trouvons là un autre charmant ménage français, les Cammerer qui seront aussi de si gentils compagnons durant notre séjour. Comme on nous gâte !... Nous attendions-nous à trouver Paris à l'ombre des plus vieux monuments de la terre ?... Le café bu, nous sortons. A peine sur le seuil, le sable du désert, la pierre, la ruine, les éboulis nous font un chemin rocailleux et, bientôt, un escalier brutal vers la puissante chose morne qui s'inscrit dans le ciel.

Les trois grandes Pyramides, sans parler des petites, font comme un troupeau, affirmant le parti pris de la civilisation mystérieuse. Mais nous ne voyons que « Chéops ». Sa masse ne permet ni de regarder ni de respirer ailleurs. L'impression, c'est la mort, la mort démesurée. Telle est bien la volonté indéniable de ces anciens bâtisseurs. Terre morte, visage mort, passé mort, mort en terre, mort dans le ciel, mort à fond; et, le tout, à force d'être mort, immortel. Et sans tarder, d'instinct, par un élan extraordinaire de la pensée on se reporte au plus extrême éloignement des souvenirs humains pour avoir quelque idée de ce qui s'était passé *auparavant* et qui avait permis aux rois de la IIIe dynastie, héritiers ultimes, d'élever, dès lors, 5 000 ans avant J.-C., un monument aussi parfait, d'une science aussi impeccable et, surtout, d'une conception philosophique aussi surprenante.

S'il n'y a pas une erreur de calcul d'un dix-millième dans l'égalité des mesures de chacun des côtés d'un carré de 233 mètres;

s'il en est de même pour le calcul du nivellement, bien qu'un accident de terrain, sur l'emplacement même de la construction, ait rendu *impossible* la mesure directe d'un point à un autre ; si l'orientation de cette aiguille, qui marque le pas du soleil sur le sable, est impeccable ; s'il n'y a rien à relever dans l'équation et l'épure de l'immense bloc mathématique; si l'on ne trouve pas une fissure où glisser un cheveu dans le jointement de ces lits de pierres qui pèsent en moyenne, chacune, deux tonnes et demie, à tel point que le colossal édifice a pu être assimilé à un « chef-d'œuvre d'orfèvrerie » ; s'il en est ainsi et que la science comme l'art soient sans défaut, il faut bien admettre qu'une préparation de milliers et de milliers d'années a, seule, permis à ces manieurs de pierres et de peuples de réaliser un si absolu prodige. Et il n'est pas isolé ! L'Égypte entière est pavée de chefs-d'œuvre.

Le savant M. Breasted observe que, « déjà, en l'an 4241 avant Jésus-Christ, les prêtres-astronomes égyptiens avaient composé un calendrier annuel divisant l'année en 365 jours et commençant à la date de l'ascension solaire de Sirius, calculée d'après la latitude du Delta méridional » ; et il observe encore « qu'ils avaient compris que l'année calendaire se déplace lentement tout le long de l'année astronomique *dont elle accomplit le tour en quatre cent soixante années* pour se retrouver, à ce moment, avec elle, à la même origine de révolution ».

Il faut donc supposer que ces observateurs avaient, au moyen de calculs *poursuivis pendant une série d'années astronomiques de 460 ans*, vérifié ces rencontres astrales avec une sûreté et une précision telles qu'il leur était permis de les traduire en *lois* réglant, avec une approximation incroyable, le décompte des ans, des mois, des jours et des heures à la surface de la terre depuis le début jusqu'à la fin des siècles.

A quelle antiquité le fait de ce comput nous reporte-t-il? Et quelle tenace persévérance et intelligence a-t-il fallu à l'homme primitif pour pousser à la perfection le moindre détail indispensable soit à l'établissement du calendrier, soit à la construction de la pyramide, et pour lui permettre de tracer l'épure de cette invraisemblable figure de géométrie dans l'espace (1)?

(1) On trouvera des indications sur les données mathématiques et astronomiques résultant de l'étude des pyramides dans Th. Moreux, *la Science mysté-*

Et plus encore que la science, plus que l'art et que la technique, la science du moral, la loi de justice, l'affirmation du libre-arbitre se dégageant de la fatalité, constituent, à mes yeux, la véritable révélation. Nous assistons à l'effort que fait l'âme pour prendre connaissance d'elle-même, au surgissement de la conscience.

D'abord, une pensée domine ici, celle de la vie traversant la mort pour atteindre l'éternité. Ne pas mourir tout entier! « Ils ne s'en vont pas comme des gens qui sont morts, dit le livre sacré, mais comme des gens qui sont vivants. » La vie prolongée dans la post-vie, l'immortalité par la mort : mais l'homme n'a rien trouvé de plus décisif pour l'explication de sa destinée! Misérable ver de terre si son trou n'aboutit pas à la lumière.

Ce Pharaon ensevelira donc, dans son tas de sable durci en pierres, tout ce qui fut lui, tout, ses amours, ses travaux, ses joies, ses soucis, ses bienfaits, ses remords; et puis, son entourage, sa famille, ses serviteurs, ses « répondants », acceptant de se soumettre à un jugement, celui de sa propre conscience et créant, par cette simple soumission, ce qui distingue l'homme du reste de la création : *le juste*.

La nature ne connaît pas le juste, la science ne connaît pas le juste. Ni l'une ni l'autre n'ont une lueur de notre « charité ». Mais voici que cet homme puissant, cet homme-roi, qui n'a de compte à rendre à personne, le jour où il meurt, exhale dans sa dernière parole et inscrit à jamais sur le monument, pour que la pierre dure en témoigne, la parole qui le dénonce homme : « J'ai été un juste. » Il lui faut cette sanction et, s'il ne l'obtient pas, sa momie ne sera pas apaisée : « Je n'ai point commis d'iniquité contre les hommes. Je n'ai point opprimé les petites gens; je n'ai jamais imposé de travail à un homme libre en plus de celui qu'il faisait pour lui-même; je n'ai point transgressé, je n'ai point failli, je n'ai point défailli, je n'ai point accompli ce qui est abominable aux Dieux. Je n'ai pas fait maltraiter un esclave par son maître, je n'ai affamé personne, je n'ai point fait pleurer, je n'ai pas assassiné, je n'ai point fait assassiner traîtreusement, et je n'ai commis de trahisons envers personne... Je suis pur! Je suis pur! Je suis

rieuse des Pharaons, 1926. — Voir aussi Dr Marcel Baudouin, *la Préhistoire par les étoiles*, 1925.

pur! Je suis pur! Il n'y a aucun crime contre moi en cette terre de la double vérité... Salut à vous, Dieux de la double vérité... Donnez au défunt de venir à vous; il a donné du pain à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements au nu; il a donné une barque au naufragé, il a offert des sacrifices au Dieu. Délivrez-le de lui-même, ne parlez point contre lui par devant le Seigneur des morts; car sa bouche est pure, et ses deux mains sont pures (1). »

Voilà donc l'inquiétude de l'homme qui l'oriente, à l'orée des temps, vers la justice et la charité.

Mais, comme récompense, qu'est-ce que réclame ce puissant, devenu l'humble avocat de sa propre misère? Que prétend ce juge de soi-même après cette confession confiée au monument qui ne périra pas? Soudainement, s'étant élevé si haut, il se renfonce en cette matière terrestre au-dessus de laquelle il voulait s'élever. Se déclarant juste et bon, il ne demande à ses Dieux que de prolonger, dans l'au-delà, sa propre vie pareille à ce qu'elle avait été ici-bas; cela lui suffit; rien d'autre : la survie tant désirée ne sera qu'une image ténébreuse de la vie : en se *doublant*, il se limite.

Telle est l'emprise sur l'éternité dont se satisfait ce chercheur de lumière divine qui ne l'a pas trouvée.

Il était sur la voie, mais il n'a pu atteindre le but. Son élan l'a précipité de nouveau dans le néant.

Émouvante et sombre croyance qui assujettit des peuples innombrables à la construction du tombeau impénétrable où le puissant goûtera les délices du repos animé. Croyance alourdie d'un effroyable matériel. Misérable effort; mais prélude à d'autres croyances qui seront, elles, dépouillées de ce poids et de cet encombrement vain. Avertissement à l'avenir d'avoir à chercher une solution meilleure, plus empreinte de divin, et plus hautement inspirée du cœur. Isis continuera à parcourir le monde à la recherche du *fils*.

L'Égypte ancienne nous apporte, à la fois, ce tourment et

(1) Maspero. — A propos de cette évolution, beaucoup plus caractérisée plus tard, à l'époque du Moyen Empire ou Age féodal, M. J.-H. Breasted écrit : « Une telle conception est d'une morale très élevée. Elle est, en outre, la première manifestation de cette idée que notre sort futur dépend uniquement de nos actes pendant la vie terrestre. C'est, dans toute son ampleur, la théorie de la responsabilité et de la conscience *dont nous avons trouvé les premières notions dans l'histoire de l'Ancien Empire.* »

cette espérance. Oui, la pyramide, héritière de la science et témoin des croyances, est une préfiguration.

Le Nil, qui traîne à l'horizon sa courroie verte serpentant parmi les roseaux, comme il est peu de chose si on le compare à cette étendue jaune du désert dont l'histoire, découverte un jour, révélera peut-être le secret des âges anciens. Comme il est mince et pâle ! Et pourtant, c'est son eau qui a injecté la vie à ce sable et animé cette mort. Le Nil est le père incontestable de l'Égypte et de cette civilisation qui se cherche. Mais son apport vivifiant est discontinu. Il accourt et il s'arrête ; il inonde et il se retire. Ainsi s'explique, peut-être, à la fois la grandeur de l'effort et son brusque arrêt. L'œuvre n'est jamais poussée à fond. Elle halète, entrecoupée, comme la respiration d'un organisme vivant. Vie et mort successives et doubles que reproduit, dans son mystère intérieur, le colossal cénotaphe. Les jours, qui coulent vers ce repos et se raniment en lui, la mort les reprend. La grande mamelle se sèche ; son cours nourrissant tarit de nouveau. Naîtra-t-elle dans la tombe, la source qui ne s'épuise pas ?

Tel est le problème auquel aboutit cet entassement de choses d'une si haute perfection géométrique et mécanique. Dans leur rigidité, ils affirment l'espoir, mais seulement l'espoir de l'éternité. C'est un premier pas, non le triomphe.

Un jour viendra où une science et une foi plus radieuses, plus allégées du poids de la terre, pénétrées de plus d'éther et de plus d'espace, soulevées par l'esprit de Dieu, dispenseront aux hommes une solution plus haute, des temples plus souples et des monuments moins abstraits. En Égypte même, l'extraordinaire aventure intellectuelle d'Akhenaton nous apprendra bientôt jusqu'où une telle recherche a pu être poussée : elle a entrevu le *logos ;* déjà elle substituait le verbe à la chair, de même que les vieux scribes pliés sur leurs genoux avaient trouvé, jadis, l'hiéroglyphe suggérant l'idée par l'image. Mais le peuple créateur s'arrêtera là, épuisé ; et c'est seulement après d'autres siècles que, dans Alexandrie d'Égypte, fille des deux civilisations, d'autres Orientaux accepteront et libelleront, pour le « siècle » et pour les siècles, la solution sacrée.

Quelques pas et nous sommes face à face avec le sphinx.

Je l'ai dessiné et j'ai essayé de rendre l'expression hautaine et ardente de son visage vu de très près. De loin, la figure est morne et comme lassée, mais la dévisageant face à face, je la sentais animée de violence léonine. A qui en avait la bête irritée? Est-ce à l'Empire qui lui échappe? à la science qui arrache son mystère? à une civilisation plus claire et plus douce bravant sa colère? au sable qui obstrue sa force et sa beauté? On vient de le déblayer. Et quoi? D'affreux moignons ont été rajustés à ce que furent ses nobles pattes. On le *rajeunit*. On a gratté cette noble épiderme ciselée et patinée par le sable et le vent! On l'a revêtu d'une armature de ciment! On a taillé court sa chevelure à la mode d'une jeune miss capricieuse! Les guides vantent cette « restauration ». C'est la première fois, disent-ils, que le monument apparaît, dégagé, depuis les Romains : car le sable le recouvre tous les trente ans. Bien! Mais, alors, dans trente ans, on l'époussettera de nouveau? Il s'usera sous le balai? Est-ce pour subir cette injure qu'il a été taillé à même le roc, il y a quinze mille ans? Car, tels sont les soins de la civilisation moderne.

La bête joue, comme le chat avec la souris, d'un petit temple qu'elle tient entre ses pattes. Et elle fixe, de ses yeux déchirés, le point du rivage où débarquaient les processions rituelles et les pèlerinages démesurés. Longtemps vénéré comme un symbole, le gardien de la voie sacrée est maintenant insulté par les kodaks!

De retour au Caire, nous rencontrons dans la soirée quelques hautes personnalités égyptiennes, familières de Paris et de la Côte d'Azur, parmi lesquelles un poète, un vrai poète de langue française, Fazyl Pacha :

Égypte, ô mon pays, terre de sainteté
Dont le sang des martyrs fait la fécondité,
    Je t'aime, je t'adore.
Laisse-moi le redire et soulager mon cœur,
Il meurt de ton angoisse et vit de ton bonheur,
    Toi que le soleil dore!

J'apprends ainsi, dans ma propre langue, si savamment rythmée, comment ils aiment leur Égypte, les Égyptiens!

VISITE AU ROI

Le Roi me reçoit au Palais-Royal, bâti par Ismaïl, son père. Belle demeure de style second Empire, nobles entrées, larges couloirs, longue enfilade de salons, luxe juste comme il convient. Le grand chambellan m'introduit. Accueil parfait, la main tendue. Je remercie le roi de m'avoir appelé. Il me prévient et me fait asseoir. Je m'excuse de lui prendre ses instants, alors si occupés. Mais la crise ministérielle lui laisse toute sa liberté d'esprit.

— Je suis un militaire, me dit-il, une sentinelle sur la frontière; je suis préposé à l'avenir et à la grandeur de mon pays... C'est dans ce sens que j'ai eu l'idée de faire écrire l'Histoire de l'Égypte. Elle résulte d'un plan d'ensemble vers lequel je m'achemine avec persévérance. Je désire, pour le développement intellectuel, mettre mon pays à son rang. C'est une véritable renaissance que je rêve pour lui. A ce point de vue, j'ai pris des initiatives combinées et déjà fécondes, l'impulsion nouvelle donnée à la Société de géographie fondée par mon père, la fondation de la Société d'Économie politique, etc. Je songe à faire, bientôt, une Académie du désert, qui intéressera, je l'espère, le tourisme. Là tout est à faire.

« C'est dans ce plan général que j'ai envisagé le projet de l'Histoire. Des travaux importants sont engagés ou publiés déjà d'après les archives européennes, égyptiennes, turques. Le capitaine Douin, M. Wiet, M. Denys, M. Meunier, M. de La Roncière, travaillent à des œuvres d'érudition d'une grande portée pour la connaissance du passé. Cependant, un tableau d'ensemble, une histoire suivie qui puisse servir de cadre manque jusqu'ici, et c'est pourquoi je me suis tourné vers vous. Votre grande *Histoire de la Nation française* m'a paru un type auquel une *Histoire de la Nation égyptienne* pourrait se conformer. Je veux que mon peuple sache son histoire et que les autres peuples sachent l'histoire du mien. Mais qui pourrait mieux l'écrire qu'un Français en s'inspirant des admirables travaux de cette expédition de Bonaparte qui a ouvert l'Égypte à la civilisation moderne? Et, en quelle langue un pareil

exposé, savant et vivant à la fois, peut-il être réalisé avec plus de chances de succès que dans la langue française, langue de la culture universelle?

Je présente au Roi le tableau des *possibilités* résultant de l'examen préliminaire auquel je me suis livré à Paris d'après ses premières indications. Je lui donne la liste des collaborateurs dont j'ai obtenu le concours, et je lui indique le plan et les conditions à la fois de la rédaction, de la publication et de la diffusion.

Il me dit qu'il a chargé Fakhry Pacha, son ministre à Paris, de s'entendre avec moi sur ces divers points. Il est convenu, qu'en ce qui concerne la direction du travail, le choix des collaborateurs, la rédaction, l'illustration, je suis entièrement libre.

Le Roi me dit avec une grande hauteur de vue :

— Tout ce qui est fait accompli appartient à l'histoire. Elle peut toujours s'écrire, c'est affaire de conscience et de tact.

Au sujet de l'illustration, Sa Majesté ajoute :

— Le type que vous avez choisi est excellent. Il m'a séduit. Il faut des images dans un pays qui est tout image.

La conversation se tourne naturellement vers l'importance de l'Égypte dans l'histoire du monde, sur sa géographie, étroitement rattachée au phénomène unique qu'est le Nil. C'est ce caractère original qui a assuré, de tout temps, à l'Égypte son économie propre et, par sa richesse continuellement renouvelée, une participation éminente aux grandes affaires du monde. Cette observation amène le Roi à considérer, en particulier, l'histoire moderne, l'action décisive de Mohammed-Ali et de sa dynastie, la grandeur des vues d'Ismaïl, si mal compris et si mal jugé, la clairvoyance de ses successeurs qui sont entrés à fond dans la vie universelle, qui ont compris Lesseps, et qui l'ont soutenu jusqu'à l'épuisement de leurs forces, alors que de graves erreurs scientifiques et des oppositions politiques plus graves encore lui barraient la route.

— Ce qui a montré la voie à nos princes et ce qui fait qu'ils ont persévéré, c'est la foi dans la grandeur de leur pays, dans les dons que la divinité lui a prodigués; et c'est la compréhension héréditaire de cette situation exceptionnelle, que j'ai reçue d'eux. Notre pouvoir résulte de notre devoir. On n'a qu'à me faire confiance. Je représente l'âme de mon peuple qui, par cer-

tains côtés, a conservé la candeur et la dignité de l'adolescence. J'ai accepté, en pleine maturité, de monter sur le trône, et toute la suite de ma vie se rattache aux réflexions de cette heure décisive. Je suis pour la civilisation, pour la paix, pour l'effort commun, respectueux de l'honneur réciproque. Encore une fois, je suis un militaire. Je n'ai qu'une parole. Ce que je dis, je le fais. Ma consigne vient de ma conscience. L'Égypte a été, jusqu'ici, l'associée, en Afrique, de la civilisation européenne. La France y a beaucoup contribué. Notre histoire, écrite sous votre direction, peut nous aider beaucoup à remplir ce rôle providentiel.

— En somme, lui dis-je, il appartient à l'histoire de relever ce fait unique de la perpétuité de l'Égypte parmi les évolutions infiniment complexes de la vie méditerranéenne. L'Égypte est la plus vieille création politique du monde. Elle a survécu à tout. Mais, comme les Pyramides, elle y a mis *le temps*.

Le Roi sourit, se lève, me tend la main :

— Venez quand vous voudrez, ajoute-t-il, et arrangez-vous avec Fakhry Pacha.

L'entretien a duré une heure.

G. Hanotaux.

(*A suivre.*)

NOS TRÉSORS D'ART

III (1)

LA MONNAIE

DES ESPÈCES AUX MÉDAILLES

Alors que les musées et les bibliothèques ont uniquement charge de conserver et d'acquérir, la Monnaie, de même que Sèvres, les Gobelins et Beauvais, assume en outre la lourde responsabilité de produire. Dans le principal domaine de son activité, les monnaies ou *espèces*, elle doit satisfaire à des exigences multiples et contradictoires, d'ordre économique et financier, et aussi artistique; mais ce dernier point de vue prévaut dans le second domaine, celui de la *médaille*. D'ailleurs, entre monnaies et médailles existe, comme nous allons voir, une étroite parenté d'origine.

Les anciens n'ont point connu ce que nous appelons aujourd'hui la médaille; chez eux, toute frappe ou fonte de métal avait une destination précise, produisait un bijou à pendre au col, un insigne à fixer sur un étendard, un jeton donnant accès au théâtre ou au cirque, une pièce de monnaie. Tous les sujets que les graveurs modernes ont portés sur des médailles, — images de divinités, d'hommes célèbres, de monuments, sym-

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre 1926 et 15 février 1927.

boles parlants comme la « faucille » de Messine, — tout cela prenait place sur les espèces. Même la commémoration d'événements historiques, chose longtemps inconnue aux Grecs, constituait un motif monétaire : le premier exemple en est peut-être le trophée composé d'armes puniques qui figure sur les pièces d'Agathocle. Plus tard, Locres perpétue sur des monnaies sa soumission à Rome, Atella son alliance avec Carthage, qu'illustre l'éléphant d'Annibal, Aquilonia les rites sanglants parmi lesquels se forma la légion des « dévoués » samnites. La tradition subsiste encore aux États-Unis, où sont annuellement frappées un certain nombre de pièces de monnaie commémorant des anniversaires ou des événements contemporains.

Peu à peu une différence de fait s'introduit parmi les monnaies. Tout en conservant le type et le poids monétaires, certaines pièces prennent un caractère particulier; elles sont destinées à récompenser des services, à consentir des largesses; souvent, elles sont frappées avec plus de soin, ou bien elles possèdent une valeur plus élevée que les espèces de type courant. On aperçoit cette transformation dès l'époque hellénistique; la magnifique pièce d'or de vingt statères, à l'effigie d'Eucratide, roi de Bactriane, ne devait pas être destinée à la circulation banale; mais c'est surtout à l'époque romaine qu'elle s'accentue.

Il était impossible qu'un même véhicule demeurât adapté à des fins aussi différentes que l'expression des prix et la commémoration des hommes ou des événements. La monnaie exigeait des indications précises de valeur, indications que les Grecs avaient toujours répugné à porter; la médaille devait être purement décorative. La monnaie demandait des reliefs modérés, facilitant la frappe et rendant l'usure plus lente; la médaille tendait vers des reliefs marqués, donnant plus de latitude à l'artiste pour exprimer sa pensée. La monnaie était limitée dans son poids; la médaille ne connaissait pas cette sujétion. La monnaie se devait de rester fidèle aux types connus et appréciés par le commerce; la médaille recherchait la variété. La monnaie n'admettait que des effigies divines ou souveraines; la médaille, plus accueillante, était prête à représenter les particuliers. C'est probablement cette dernière facilité qui, au xve et au xvie siècle, a décidé de sa vogue : avant la

gravure, le physionotrace, la photographie, la médaille a été un procédé commode et relativement économique de répandre une image.

Ajoutons qu'à cette époque se développait, ou plutôt renaissait le goût, déjà connu chez les anciens, pour les collections numismatiques. Et il apparaissait ainsi que ces petits disques de bronze (car s'ils étaient d'or ou d'argent, le creuset les menaçait) représentaient la forme d'art la plus durable, le mode de commémoration le plus sûr. Nous parlions tout à l'heure des rois de Bactriane, souverains d'un État où, à l'un des moments les plus importants de l'évolution historique, se sont organisés les premiers contacts entre l'Orient et l'Occident De leur royaume, il ne reste plus ni monuments, ni annales, ni œuvres d'art : rien que quelques monnaies par lesquelles, seules, nous en connaissons les dynastes. Le résultat que les monnayeurs anciens avaient atteint sans y songer, les médailleurs de la Renaissance l'ont délibérément recherché.

En France, le caractère de médaille apparaît déjà dans la grande monnaie d'or frappée en 1451 pour célébrer l'expulsion des Anglais, et dont on trouvera la reproduction dans le bel ouvrage de M. Jean Babelon : *La Médaille et les Médailleurs*. La légende en est la suivante :

Quand je fus faict, sans diférance
Au prudent roy amy de Dieu
On obéissait partout en France,
Fors à Calais qui est fort lieu.

Au cours des règnes suivants, les influences italiennes font prévaloir le parti de la médaille fondue ; mais sous Henri II une invention nouvelle importée d'Allemagne, celle du balancier, révolutionne les deux branches de l'art métallique. En ce qui concerne les espèces, la résistance obstinée de la Cour des Monnaies perpétue, jusqu'au règne de Louis XIII, la frappe archaïque au marteau ; affranchis d'un tel contrôle, les médailleurs au contraire utilisent librement, à la Monnaie du Moulin, située au bout du jardin du Palais, les procédés nouveaux ; ainsi se trouve consommée la séparation des deux Monnaies, qui devait durer jusqu'en 1832.

Sculpteur et fondeur avant tout, Guillaume Dupré fournit à la médaille frappée d'admirables modèles, mais n'exerce pas

d'influence sur sa technique. Au contraire, Jean Warin, que Reims et Liége se disputent, comprit toutes les ressources qu'offrait le balancier à un graveur, à un souverain désireux d'assurer aux effigies commémoratives un large rayonnement artistique. C'est en 1660 que Louis XIV reçut en legs, de son oncle Gaston d'Orléans, la précieuse collection qui a formé le noyau du Cabinet du Roi, aujourd'hui Cabinet des Médailles, et conçut l'idée de l'augmenter, non seulement par des acquisitions, mais par des frappes méthodiques organisées selon un vaste plan. Mais c'est seulement en 1684, sous l'influence de Louvois, qui avait parfaitement compris la valeur de ce que nous appelons aujourd'hui la propagande artistique, et grâce à l'activité de Nicolas de Launay, que fut entreprise « l'histoire métallique », cette belle série de médailles dont l'exposition à la Bibliothèque Nationale a été une révélation pour les Parisiens; la plupart de ceux-ci ignoraient, en effet, qu'il leur était facile d'aller voir les mêmes pièces exposées, en permanence, au musée de la Monnaie.

C'est à ce moment que se sont codifiées, — et avec une force et une précision telles qu'il semble malaisé d'y apporter de grands changements, — les conventions de la médaille classique. Conformément à la tradition monétaire, la face représente une effigie, généralement celle du souverain; le plus grand honneur que pouvait recevoir un sujet était d'être frappé en médaille, comme le fut le duc de Guise après le siège de Metz. L'avers ne posait donc qu'un problème artistique courant; la difficulté étant de composer des revers à la fois décoratifs et expressifs. Sous Louis XIV, c'est une commission, — d'où est issue l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, — qui assume non seulement la rédaction de la légende mais l'ordonnance générale des sujets. Le soleil y joue naturellement un grand rôle, soit qu'en parcourant le zodiaque il constate, d'une année à l'autre, l'assiduité du Roi à ses Conseils, soit que, de son lever à son coucher, il assiste à la prise de douze places fortes, soit qu'il illumine le monde d'un éclat radieux, la fière devise *Nec pluribus impar* figurant en exergue; les fleuves et les rivières, vieillards à longue barbe ou nymphes à longs cheveux, voient passer avec effroi les armées victorieuses du Roi; les villes prises réparent le désordre de leurs vêtements et tendent humblement les mains aux fers du triom-

phateur, à moins que celui-ci, joignant la clémence à la force, ne les sauve du pillage, ainsi que le commémorent, pour Valenciennes, une médaille de la Monnaie, et un beau bas-relief du Louvre.

De ces motifs, nous nous lassons assez vite; la représentation réaliste, plus rare, satisfait au contraire notre esprit amoureux de documents. La galère sur laquelle se plante la fleur qui signifie la prise de Rosas en Catalogne est plus symbolique que réaliste; celles que le bronze nous montre mouillant à Marseille ou au Havre se conforment aux types véritables : tout comme les navires dont la médaille de la bataille de Beveziers célèbre la destruction. Les vues de monuments sont nombreuses et généralement fidèles; parfois, elles sont exécutées d'après des dessins qui n'ont pas été suivis. Une mention particulière doit être accordée aux revers qui reproduisent, — généralement en en tirant un excellent parti décoratif, — des plans de ville. Le plus curieux peut-être est celui qui dispose, comme les heures d'une horloge autour du soleil qui passe de l'une à l'autre, les citadelles de Grave, Bomel, Orsoy, Rhinberg, Wesel, Emerich, Schenck, Arnheim, Doesbourg, Zutphen, Deventer et Nimègue; les plans des fortifications de Strasbourg, de Dunkerque illustrent cette tradition, reprise récemment par le graveur Turin dans sa médaille de *la Cité*.

Après Louis XIV, l'histoire de la médaille offre encore d'admirables œuvres d'art; mais on ne retrouve plus, excepté sous Napoléon Ier, qui, lui aussi, avait le sens de la « propagande », une organisation méthodique des frappes. La Restauration ne s'intéresse guère à la médaille, et, au début du règne de Louis-Philippe, la suppression de la maison du Roi, réalisée par l'ordonnance du 24 mars 1832, marque le commencement d'une longue décadence.

Cette réforme a eu, en effet, pour résultat de couper en deux la fabrication des médailles; tout ce qui était exécution a traversé la Seine, est allé rejoindre, quai de Conti, la Monnaie des Espèces; la conception, au contraire, est demeurée rattachée à l'Administration des Beaux-Arts. Les philosophes discuteront longtemps sur la primauté respective d'*homo sapiens* ou d'*homo faber*; en fait, toutes les fois que, dans une activité humaine, la pensée et l'exécution se trouvent séparées, ne demeurent point en état de réagir continuellement l'une sur

l'autre, la décadence est inévitable. Cette décadence n'a point tardé pour la Monnaie des Médailles, malgré l'incontestable valeur technique de graveurs comme Oudiné, Barre et Ponscarme : le regain de prestige caractérisé par les noms de Roty et de Chaplain n'a pas amené une rénovation durable, car ces grands artistes, bien qu'ils connussent le métier de graveur, n'ont pas cherché à rendre à l'art de la médaille sa vie propre, à renouer ses traditions; ils ont trop souvent tenté de faire passer dans le bronze des effets propres à la peinture, ils ont vulgarisé cette forme ambiguë et amorphe que constitue la plaquette. Après eux, la Monnaie continue à vivre sur ses habitudes, ne recevant point d'autre part l'impulsion qu'on ne l'avait pas habilitée à donner; satisfaite peut-être de son beau musée, de ses riches collections, qui semblaient interdire tout espoir de faire mieux. Il a fallu le coup de fouet de la guerre pour lui rendre la notion de sa raison d'être, pour restituer un sens à son activité, pour la remettre dans sa voie, mais une voie tout embroussaillée, où elle doit frayer son passage, en reconstituant ce que possédaient les graveurs du temps de Louis XIV : un langage artistique propre et un public.

UNE VISITE A L'HÔTEL DE LA MONNAIE

Avant de rechercher les solutions possibles de ce problème, il est bon de connaître les moyens d'action dont dispose la Monnaie.

Les Parisiens qui flânent le long des quais, en explorant, — pour le plaisir de l'exploration plus que dans l'espoir de surprenantes trouvailles, — les boîtes des bouquinistes, ont souvent senti peser sur eux l'ombre de ce vaste et haut bâtiment qui déploie sa façade de vingt-sept fenêtres entre l'impasse de Conti et la rue Guénégaud. Quelques-uns, s'approchant de la porte, ont pris connaissance d'écriteaux administratifs indiquant que, pour visiter le Musée et les ateliers, il suffit de demander par écrit l'autorisation du directeur. Ceux qui, nantis de cette autorisation, ont franchi le seuil, ont admiré tout d'abord d'amples et larges bâtiments où se combinent dans une proportion harmonieuse la grandeur décorative propre à l'ancienne royauté et un sentiment déjà moderne de l'adaptation à leur fin particulière. Ils ont ensuite visité le Musée monétaire,

moins riche que le Cabinet des médailles, mais offrant au public des séries complètes, alors que la Bibliothèque Nationale ne peut mettre en vitrine que quelques pièces de choix, et permettant ainsi de suivre la commémoration métallique de faits qui vont de la prise de Milan sous Louis XII, de la défense de Metz sous Henri II, de la Saint-Barthélémi, au traité de Versailles et au raid de Lindbergh. De là, ils sont passés aux ateliers, où ils ont vu fondre, laminer, découper le métal, compter, peser et frapper les flans. La visite s'est terminée par l'atelier des médailles, où les frappes sont opérées par des balanciers de dimensions échelonnées selon le module. Quelques privilégiés ont visité ce « musée des coins » qui suscitait déjà l'admiration de Voltaire et où plus de trente mille instruments d'acier, appartenant à la Monnaie, à des Administrations publiques, à des particuliers, ont fait défiler sous leurs yeux une histoire singulièrement vivante des frappes métalliques, depuis les poinçons partiels datant du XVIe siècle, jusqu'aux coins, fraîchement sortis du tour, des dernières médailles éditées : *la Cité, la T. S. F., le Cinéma*, etc.

Cet aperçu ne donne qu'une idée incomplète des techniques variées qui sont mises en œuvre quai de Conti. La Monnaie est d'abord, et naturellement, une administration, dépendant du ministère des Finances, bien qu'elle possède un budget particulier. Elle contient un laboratoire dont la direction est confiée à un savant proposé par l'Académie des sciences; un musée, en relation avec le Cabinet des médailles et les musées étrangers; un magasin où l'on s'efforce, malgré les entraves que créent les règles administratives, de développer la vente des médailles; enfin, des ateliers, dont les particularités techniques intéressent plus que tout les visiteurs. Comme dans les autres branches de l'industrie, le caractère en a bien changé dans ces dernières années. Autrefois, le principal personnage d'un atelier était le vieux praticien, nanti de secrets de fabrication qui se transmettaient par la tradition, riche d'une expérience toute spéciale. Aujourd'hui, c'est l'ingénieur, l'électricien, le chimiste; le problème délicat que le chef d'atelier de jadis examinait concrètement se résoud maintenant par l'analyse, qui permet de le ramener à une certaine combinaison de problèmes courants dont chacun comporte une solution connue. Il y a là une évolution dont il est indispensable de tenir compte pour l'avenir.

LE TRAVAIL DE LA FRAPPE

Les modifications d'ordre industriel n'ont pas changé essentiellement la technique de la frappe, dont nous allons essayer de donner une idée. Le point de départ de toute médaille est naturellement une esquisse, laquelle peut fort bien présenter le caractère le plus sommaire. C'est une des raisons, en passant, pour lesquelles il est absurde de choisir un graveur par le moyen d'un concours sur croquis : autant juger une symphonie sur plan! Une telle procédure avantage nettement l'artiste qui a le talent d'achever un dessin plaisant à l'œil et bien modelé; or, il n'est nullement certain que celui-là saura le mieux le réaliser en relief; d'excellents graveurs ne vont pas, sur le papier, au delà d'ébauches informes; c'est au contact de la cire, du plâtre ou de l'acier que le travail d'élaboration se fait, que la pensée se manifeste.

Le travail à la cire constitue le second degré; il aboutit souvent à un modèle achevé, qu'il ne reste qu'à mouler en plâtre, ou à graver sur l'acier; laissons de côté ce dernier parti, un peu trop négligé de nos jours. Souvent c'est sur le plâtre que commence le véritable travail. Naturellement, ce travail consiste à creuser; s'appliquant à un modèle en relief, il ne peut aboutir qu'à *démaigrir* les saillies. Mais ce modèle en relief peut servir à mouler un modèle en creux, sur lequel l'outil *épaissira* au contraire les motifs. Passant du relief au creux, enlevant ou ajoutant, poussant toujours plus loin ses détails, l'artiste arrive ainsi à l'œuvre définitive qui revêt l'aspect d'un médaillon d'une vingtaine de centimètres de côté, dont on tire une reproduction galvanoplastique.

Cette reproduction est placée ensuite sur un appareil fort ingénieux, application du principe bien connu du pantographe, et qui s'appelle : le tour à réduire. Qu'on imagine deux axes tournant avec un rigoureux synchronisme : sur l'un est fixé le modèle, sur l'autre, un cylindre d'acier destiné à devenir le *poinçon* de la médaille. Un levier supporte à son extrémité une pointe mousse qui appuie légèrement sur le modèle; en son milieu, et à une distance que l'on peut régler selon la réduction qu'on veut obtenir, une *fraise* d'acier trempé tournant très rapidement mord sur le cylindre d'acier. Suivant que la

pointe passe sur les reliefs ou les creux du modèle, se soulève ou s'abaisse, la fraise entame plus ou moins profondément l'acier ; finalement, creux et reliefs se trouvent fidèlement reproduits ; non pas assez fidèlement pour que le graveur ne doive revoir le poinçon, l'achever au burin ; le bon graveur ne considère le tour à réduire que comme un utile serviteur qui le débarrasse d'un fastidieux travail ; mais il ne compte pas sur lui pour donner à la médaille l'accent personnel, la touche que, seule, peut lui conférer l'attaque directe par la main de l'artiste.

D'aucuns n'hésitent pas à rendre le tour à réduire responsable de la décadence de la médaille au XIX[e] siècle. Si nous restons dans l'ordre purement technique, il est impossible de ne point noter une différence entre le mode d'attaque des sujets. Comparons, par exemple, deux médailles dont la donnée est assez voisine, *le Pont-Royal*, de Molart (1685) *la Cité*, de Turin (1927) : la première a été visiblement traitée en creux, le graveur a commencé par le coin, sur lequel il a évidé les motifs destinés à venir en relief sur la médaille ; la seconde, en relief, l'artiste essayant ses effets sur de la cire. Mais la règle est loin d'être absolue. Beaucoup de coins des XVII[e] et XVIII[e] siècles ont été « enfoncés » à l'aide de poinçons partiels qui, eux, étaient traités directement en relief ; le musée des coins de la Monnaie possède une remarquable collection de figures et de sujets destinés à cette fin. D'autre part, nombre de graveurs modernes cherchent leurs effets, non en modelant la cire, mais en creusant le plâtre, comme il a été indiqué plus haut : et les médailles qu'un même graveur traite en attaquant directement l'acier ou en travaillant le plâtre ne diffèrent guère d'aspect.

L'on reproche au tour à réduire d'habituer les graveurs à traiter les sujets selon une échelle qui n'est pas celle du modèle, d'où déception lorsque le modèle est réalisé à sa taille d'exécution : plus d'un artiste médiocre s'est, en effet, laissé prendre à ce piège. Mais, là encore, il ne faut pas généraliser. Le graveur de l'ancien régime était bien obligé de travailler à la loupe ; une médaille comme celle qui commémore la *Prise de douze villes de Hollande*, et dont nous avons déjà parlé, ne pouvait être gravée à l'œil nu. Le graveur moderne dispose, lui, d'un verre concave qui lui sert à ramener son modèle à la dimension d'exécution : le résultat final revient au

même. Lorsqu'il y a échec, ce n'est point la faute des procédés techniques, qui donnent la possibilité de faire tout ce qu'on veut, c'est parce que l'artiste ne sait pas son métier.

DES POINÇONS ET DES COINS

Le poinçon en relief obtenu par la réduction ou la gravure directe est trempé, puis on s'en sert pour frapper, à l'aide d'un puissant balancier, un cylindre d'acier doux, — plus exactement un cône, — qui, après cinq ou six passes, fournit une reproduction exacte, mais inversée, un *coin* en creux du poinçon initial. Cette opération, qui se réalise grâce à un véritable *écoulement* du métal, s'appelle l'enfonçage ; on comprend, sans insister, qu'elle présente de particulières difficultés, et qu'elle ne peut être entreprise que par des ouvriers experts.

Le *poinçon* et le *coin* s'appellent, en termes techniques, les *instruments*. Grâce à leur concours, et étant donné qu'il est toujours possible d'enfoncer un nouveau coin, quand le coin en service est usé, le type se trouve conservé indéfiniment ; la Monnaie de Paris frappe encore et met dans le commerce des médailles frappées d'après des poinçons et des coins du XVIIe siècle.

Pour les époques antérieures, il n'existe guère que des poinçons partiels ; s'il est aisé de graver en relief des figures et des sujets, il est difficile d'obtenir par le même procédé des lettres destinées à venir en relief sur la médaille. Le graveur se contentait donc d'établir en relief le centre de sa composition ; il l'enfonçait en creux sur le coin, et gravait ensuite les lettres en creux. Les coins usés par les frappes ont, pour la plupart, disparu ; il en résulte que les types antérieurs au XVIIe siècle ne peuvent généralement servir qu'après une reconstitution qui en diminue la valeur authentique.

En matière de monnaie, — puisque monnaie et médaille marchent ensemble, — la conservation du type présente une importance primordiale, de sorte qu'on est amené à établir jusqu'à cinq paires hiérarchisées d'instruments. Les coins du cinquième ordre, usés rapidement par les frappes continuelles d'espèces, sont renouvelés d'après les poinçons du cinquième ordre ; les poinçons du cinquième ordre d'après les coins du quatrième ordre, et ainsi de suite. Le poinçon initial forme

l'étalon suprême, la réserve à laquelle, pratiquement, l'on n'a jamais besoin de toucher.

On voit comme sont longues et minutieuses les opérations qui précèdent la frappe d'une médaille ; auprès d'elles, cette frappe même paraît chose courte et rapide, et pourtant, elle comporte aussi ses difficultés. Une médaille de faible relief et de faible module peut venir en un seul coup de balancier, en une seule *passe*; mais c'est tout à fait l'exception ; les médailles courantes exigent trois ou quatre passes, les pièces à fort relief comme la célèbre *Devise de Louis XIV*, six ; certaines médailles, de très grand module, comme celle qui a célébré le vote de la loi sur les chemins de fer, en 1845, en demanderaient aujourd'hui huit ou dix ; avec les instruments moins puissants dont disposaient les ateliers à cette époque, il en a fallu vraisemblablement quinze ou vingt. A noter qu'entre deux passes il est indispensable que le métal, *écroui* par la pression et devenu cassant, soit recuit pour retrouver sa malléabilité première. La frappe des médailles donne d'ailleurs lieu à de fréquents incidents; certains modèles, où le profane ne voit aucune difficulté spéciale, se révèlent impossibles à reproduire : l'écoulement du bronze est chose capricieuse; parfois le métal le plus mou se révolte contre le plus dur, et la réaction du flan brise l'acier trempé du coin.

Le bronze dont on se sert aujourd'hui pour les frappes monétaires est, en réalité, du laiton, c'est-à-dire un alliage de cuivre et de zinc. Au XVIIIe siècle et au début du XIXe on frappait même des médailles de cuivre pur. Le plomb, cher aux médailleurs de la Renaissance, s'altère et se détériore facilement; le nickel est déplaisant à l'œil et dur à la frappe. La Monnaie a récemment, pour des tirages limités, essayé un bronze spécial au manganèse, qui prend, à la patine, de belles teintes argentées et violacées.

MÉDAILLES FRAPPÉES ET MÉDAILLES FONDUES

Nous avons étudié sommairement la *technique* de la médaille; reste à parler de son *esthétique*.

Ce qui donne à la médaille son caractère propre, ce qui la distingue du bas-relief, ce sont des exigences de composition tirées de l'échelle et des conditions techniques d'établissement.

Or, ces conditions sont les mêmes qui se présentent, avec un maximum de rigueur, quand il s'agit de frapper une monnaie; la parenté des deux formes est incontestable; elle est prouvée par des cas comme celui d'un Jean Warin, rénovant à la fois médailles et monnaies.

Notons d'ailleurs, qu'en art, d'une manière générale, les formes pures sont extrêmement rares; presque toujours une analyse approfondie y laisse voir une combinaison, un équilibre entre deux activités voisines; danse, musique, poésie, discours, se suivent par exemple en se chevauchant comme les couleurs du spectre. Il en est de même si l'on passe de la monnaie au bas-relief. De la monnaie à la médaille frappée, le changement se fait par la disparition de quelques sujétions, l'accroissement des dimensions, l'augmentation des saillies. Entre médaille frappée et médaille fondue, il y a d'abord une différence de dimension, puis une différence de relief, la médaille fondue admettant des dénivellations plus marquées. Comme composition, l'une et l'autre se réclament des mêmes principes; la possibilité de répartir les représentations entre un avers et un revers leur fournit le moyen de faire face aux exigences contradictoires de la donnée traitée. En général, les sujets à grande échelle, à fort relief, les motifs simples parlant immédiatement à l'esprit, prennent place sur l'avers; les sujets à petite échelle, tracés plus minutieusement, comportant des allégories complexes ou des détails sur lesquels on aime à s'attarder, sont traités au revers. Ou bien encore l'élément allégorique s'empare d'une face, l'élément réaliste de l'autre. Un médailleur qui n'a pas constamment présente à l'esprit la nécessité de ce contraste, les facilités qu'il donne à l'artiste, ne connait pas son métier. Dès que disparait cette dualité expressive, on entre dans la technique du bas-relief.

La médaille fondue jouit en ce moment d'une grande vogue; elle est infiniment plus facile à réaliser que la médaille frappée, puisqu'elle n'est enserrée que par les conventions relativement lâches du bas-relief, plus lucrative aussi, car elle se prête à ce malthusianisme artistique par quoi certains arts, — celui du livre notamment, — ont reçu des valeurs vénales de pure convention. Cet engouement a malheureusement été encouragé par des amateurs d'art, qui n'ont pas compris qu'il était plus intéressant d'entretenir une tradition que de susciter des

œuvres isolées. Il semble qu'il soit sur le point de prendre fin, surtout en raison des difficultés pratiques que rencontre l'exécution des fontes.

L'AVENIR DE LA MÉDAILLE

Nous abordons pour conclure un problème délicat : celui des commandes de médailles. D'après le rédacteur de l'ordonnance de 1832, c'était aux Administrations publiques, et spécialement à la Direction des Beaux-Arts, qu'il appartenait de marquer les événements à commémorer, de choisir et de conseiller les graveurs. En fait, la restriction progressive de tout ce qui, dans les dépenses d'État, présente un caractère de luxe, a depuis longtemps tari cette source de commandes. « Il en résulte, dit M. G. Chastenet, qui commente amèrement cet abandon dans son dernier rapport sur le budget de la Monnaie, que notre époque, si riche en découvertes scientifiques et en progrès matériels, n'en aura inscrit, dans le bronze, à peu près aucune trace. Quand auront disparu nos livres, nos tableaux, nos monuments, que, seules, quelques médailles éparses subsisteront pour renseigner nos successeurs sur notre existence, aucune de nos habitudes ou de nos préoccupations ne leur sera décelée. La médaille ignore le cinéma, la T. S. F., connaît à peine l'aéroplane et l'hydravion. Les vaisseaux que montaient les amiraux du XVIIe et du XVIIIe siècle ont été frappés en bronze; ceux de notre époque, avec leurs lignes nettes et puissantes que rendrait si bien la médaille, n'ont point eu cet honneur (1). »

Que le Parlement se préoccupe ainsi de l'état d'abandon où se trouve une activité artistique si nettement et si glorieusement française, c'est un indice favorable ; il en est d'autres, et par exemple la constitution, réalisée par M. Raymond Poincaré, du Conseil consultatif de la Médaille, qui groupe autour du directeur de la Monnaie des hommes qualifiés pour donner leurs avis et leurs conseils sur l'art métallique, savants comme M. Théodore Reinach, artistes comme MM. Dampt et Patey, critiques d'art et amateurs comme MM. Chastenet, Pol Neveux, Charles Saunier, Masson, Clouzot, Babelon. Par ailleurs, un

(1) Disons tout de suite que la Monnaie, accueillant les suggestions de l'honorable sénateur, a comblé plusieurs des lacunes qu'il signale.

mouvement se manifeste pour arrêter la prolifération des monuments, développer au contraire cet hommage plus modeste et plus répandu que constitue la médaille, — hommage dont il est aisé de donner la joie au destinataire sans attendre qu'il soit mort. Le snobisme mondain vient à s'en mêler ; telle Américaine, de passage à Paris, ne veut point revenir aux États-Unis sans emporter son effigie frappée en bronze. Tout cela facilitera la vie matérielle de la médaille ; mais cette vie est déjà assurée : parmi les types de la Monnaie, il en existe beaucoup dont la vente est courante et rémunératrice ; l'Administration dispose donc d'une marge suffisante pour pouvoir tenter des expériences, proposer au public des modèles nouveaux, ou même frapper, à ses risques et périls, — et parfois comme dans le cas de la médaille de Lindbergh, avec un bénéfice important, — des médailles commémoratives dont les autres services publics hésitent à supporter les frais.

Ce n'est donc pas de subsides matériels que la Monnaie a besoin, c'est plutôt, si l'on peut dire, de subsides moraux et esthétiques. Toute activité artistique se ramène à la formation d'un esprit collectif entre un créateur et un public. Le public apte à comprendre l'art de la médaille qui s'était constitué au début du XVIIe siècle n'existe plus maintenant que d'une manière sporadique, fragmentaire. La question importante pour la médaille, c'est de savoir dans quelles conditions, dans quel sens se rétablira le contact, quelles seront les directions spirituelles, de quel côté viendra l'inspiration du nouvel art.

Observons à cet égard qu'il y a complète opposition entre les exigences esthétiques de la médaille et les tendances impressionnistes qui, jusqu'à ces derniers temps, ont dominé l'art. La médaille ne peut, ne doit pas être une impression d'un moment ; elle doit être une construction, elle ne peut se contenter d'une reproduction, d'une évocation réaliste : elle doit user du symbole. Or, dans tous les domaines artistiques, — parfois d'ailleurs avec des résultats surprenants, — le désir de construction s'affirme ; et quant au symbole, il couvre nos murs sous les formes les plus variées ; car enfin, la grande majorité des affiches, et les plus réussies, ne visent pas à autre chose qu'à créer un symbole, dont l'image voyante s'attache au nom d'un produit et en assure la notoriété.

Tendance vers la construction, tendance vers le symbolisme ;

que faut-il de plus à la médaille? Une autre chose, certes, mais qu'il n'est point certain que la société moderne puisse lui fournir. Art durable entre tous, puisque l'effigie de bronze survit au monument, à la statue, au tableau, la gravure en médailles peut prétendre à parler aux innombrables générations à venir; mais comme l'extension est inverse de la compréhension, il lui est imposé par là de ne parler qu'à une élite de chaque génération. Au contraire, les formules modernes d'art, — entre toutes le cinéma et l'affiche, — tendent à réaliser des œuvres susceptibles de plaire, au moment de leur apparition, au plus grand nombre possible d'hommes de toute culture, sans aucun souci de ce qu'en pensera la postérité.

Il est possible que cet état de choses soit destiné à s'affirmer de plus en plus, que l'éternité matérielle du bronze devienne chose illusoire, le message qu'il est chargé d'incorporer perdant sa signification d'une époque à l'autre. Il est possible aussi, et c'est même vraisemblable, parce que l'action suivie de la réaction est la forme courante des évolutions humaines, que les considérations de qualité, de valeur intrinsèque retrouvent un jour leur prestige, que de grands artistes se sentent l'ambition d'adresser aux générations les plus lointaines des œuvres de dimensions restreintes, mais parfaites. Dans ce cas, c'est au bronze qu'ils devront confier leur message, c'est lui qui le transmettra le plus sûrement et le plus fidèlement et fera revivre un jour notre époque comme il fait revivre pour nous Chalcis, Bactres et Syracuse.

ANDRÉ DALLY.

LE LIVRE DES BÊTES QU'ON APPELLE SAUVAGES

II [1]

POUPAH, L'ÉLÉPHANT

Poupah était ivre et crevait de faim, sur la terre que ses ancêtres dominaient quand l'homme n'était encore qu'une divine possibilité.

Du Tchad à la Côte Atlantique, son père, grand maître de la brousse, arpentait à pas lourds les plaines et la forêt. Quand, arrivé entre les embouchures de la Sanaga et du Niong, il flairait la mer, il retournait vivement au soleil levant, écimant les jeunes arbres, écorçant avec ses défenses les troncs de sa taille, broutant à plaisir les hautes tiges de sissongho, cette herbe à éléphants dont les épines meurtrissent rudement la peau des hommes.

Enfant, Poupah avait suivi sa mère parmi le troupeau, lui encombrant les pattes au risque de se faire culbuter et relever à coups de trompe. Un jour, la horde sombre vêtue de peau épaisse avait barri plus hautement que de coutume. Poupah avait vu sa mère trébucher tout à coup et tomber la tête en terre. Un bruit sec avait précédé l'accident, un tout petit éclat sans rien de comparable avec ceux du tonnerre en temps d'hivernage. Poupah avait voulu téter sa mère couchée, mais les pattes

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1928.

de derrière qui s'agitaient comme dans un galop l'avaient écarté. S'étant approché de la tête pour interroger les yeux, il avait entrevu que cette tête était percée entre l'œil et l'oreille, plus près de l'oreille, dans l'entonnoir que forme l'os à cet endroit.

A ce moment, des hommes noirs et forcenés s'étaient précipités sur lui en poussant de grands cris, l'avaient saisi aux pattes pour l'entraver. Poupah, guidé par une voix intérieure, avait jeté sa trompe à droite, à gauche, de haut en bas, donnant des claques retentissantes sur le dos de ses agresseurs. Les Noirs affolés avaient lâché prise. Mais deux hommes à la peau claire, plus malins, l'avaient entouré avec une corde et immobilisé.

Poupah, la trompe amarrée comme un saucisson, avait encore fait quelques efforts et poussé de petits barrissements pour appeler son père et sa famille. Seuls, des rires lui avaient répondu. A dater de ce jour, Poupah ne devait plus entendre le cri des éléphants, mais, hors le langage ordinaire des villages, l'allemand, par la bouche d'un des hommes clairs, qui l'avait ligoté et qui serrait un Mauser dans sa main.

La tête et les sens tout égarés, Poupah avait ainsi été entraîné, par les pistes en forêt, les gués et les sentiers de plaine, jusque dans une grande ville assise au bord d'un large estuaire. Avec effarement, il avait découvert des maisons élevées qu'il avait prises pour des animaux énormes et qu'il s'attendait à voir remuer, des allées trop droites, des marchés bruyants et une population d'hommes innombrables. Mais il était alors trop jeune pour se rendre compte d'autre chose que du besoin intolérable de lait qui lui tenaillait la gorge et le ventre. Et quand il avait eu vidé une caisse de quarante-huit demi-litres de « lait condensé suisse », il s'était endormi profondément, plongé dans le repos comme dans une de ces mares tièdes où, tandis qu'il jouait sur le bord, sa mère se vautrait, afin de s'enduire de boue et se protéger ainsi de la morsure des insectes.

Poupah avait aujourd'hui près de douze ans. Il était haut de cinq coudées, et son crâne déjà volumineux contenait une cervelle égale en qualité à celle d'un enfant de quatre ans.

Pour en arriver là, il avait asséché des caisses de lait dont le compte ne figurait que sur les livres du Gouvernement, au chapitre « Dépenses diverses », — les économies d'un admi-

nistrateur ou d'un employé de commerce n'y pouvant suffire.

Des changements notables avaient marqué l'enfance de Poupah durant ces années, si courtes pour un éléphant que sa taille n'augmentait guère plus rapidement que le pourtour d'un ébénier au cœur dur et paresseux. Tout d'abord, son premier maître l'avait sevré, ce qui n'avait pas été une petite affaire. On avait eu beau le mettre dans un parc à chèvres pour l'initier, par l'exemple, à la saveur de l'herbe fraiche et de la paille de haricots : il avait fallu vivement l'en retirer. Il essayait de traire avec sa trompe les chèvres affolées et de casser les reins des chevreaux plus favorisés qui le gênaient. Toute cette comédie s'était achevée dans un enclos, près de la Résidence, où on l'avait enfermé avec des tas d'herbe et un baquet d'eau, le laissant rêver sans cesse des boîtes rondes en fer-blanc qui lui avaient fait perdre le souvenir du pis maternel.

Un matin, Poupah attendit en vain la venue de son père adoptif. Celui-ci était parti dans l'intérieur des terres, du côté de Yaoundé. C'était dans le temps que le corps des coloniaux franco-anglais débarquait à Douala. Quand il se replie devant l'ennemi, un homme emporte son argent, ses livres de comptes, ses vêtements indispensables, ses souvenirs de famille et quelques lettres, mais il n'emmène pas son éléphant. Poupah échut en partage à l'administrateur français qui remplaça le résident allemand. Les indigènes, prisonniers de guerre et de droit commun, lui apportèrent à tour de rôle des charges d'herbe fraiche; et il continua de se laisser vivre dans le parc qui lui était réservé, loin des surprises, des rages et des affolements de la brousse dont il avait même oublié l'odeur.

Son second maître le quitta à son tour, rappelé en France pour cause de santé. Poupah le regretta parce qu'il lui parlait doucement, qu'il le caressait sous la gorge et lui donnait du sucre, du pain et des bananes. Poupah avait même, du moins en apparence, oublié son premier maître et ses boîtes de lait.

La guerre des hommes prit fin, et ce fut alors que l'infortune descendit sur Poupah. Plus de prisonniers, plus d'herbe. L'homme qui fut désigné pour commander la ville avait des enfants : il éloigna Poupah, l'offrit à qui voudrait le prendre. Mais Poupah ne trouva pas de maître : il coûtait trop cher à nourrir. On lui ouvrit les portes : il ne prit pas le chemin de la brousse, mais celui de la ville qu'il se mit à explorer à sa guise.

A voir ce gros garçon tour à tour mutin ou placide, curieux des gens et des choses, dédaigneux de sa liberté, on eût pu croire qu'il n'avait plus un cerveau d'éléphant. Sauf quand il dressait sa trompe pour prendre le vent, quand il écartait ses larges oreilles en éventail, qu'il se balançait en mimant sur place un amble imaginaire et qu'il se frottait aux arbres, aux palissades, pour détacher les chiques et les taons acharnés sur son cuir à peine gaufré; tout comme font les milliers de tribus d'éléphants qui, depuis des milliers d'années, pour mourir un jour au sein d'un marécage, mesurent de leur marche oscillante les quatre coins de l'Afrique, dressant la trompe pour prendre le vent, écartant les larges oreilles en éventail et se grattant aux arbres. Poupah n'avait pas de défenses et n'était pas prêt à en voir sortir de chaque côté de sa trompe, mais déjà, dans son âme profonde que les hommes appellent « instinct », il portait l'empreinte de ses ancêtres.

Abandonné, Poupah chercha un autre maître, mais n'en trouva point. Jouer avec Poupah et nourrir Poupah, cela faisait deux choses très différentes. Chacun s'amusait de Poupah, mais personne ne voulait en faire un membre de la famille, pas même un hôte. Les Noirs lui gardaient rancune de leurs champs dévastés, de leurs cases bousculées par ses parents en un jour de fantaisie ou de fureur; quand ils lui portaient quelque intérêt, c'était plutôt pour évaluer le poids de sa viande encore tendre, sans toutefois oser attenter aux jours d'un pupille du Gouvernement. Quant aux Blancs, ils hésitaient à inscrire une charge supplémentaire dans la colonne de leurs dépenses, jugeant aussi dans le secret de leur pensée qu'une bête de brousse était bien assez « débrouillarde » pour se nourrir toute seule.

L'enclos de l'Administration était libre, toujours ouvert à Poupah qui pouvait en sortir et y rentrer à sa fantaisie. Il était même ouvert du côté de la forêt qui se profilait au loin, immense et sombre, sous le ciel gris-bleu, très loin par delà les champs de mil et d'ignames, par delà les petits faubourgs de la ville et leurs cases aux toits de chaume.

Un jour, regardant la forêt avec plus d'insistance, Poupah sentit une démangeaison à la tête. Il se gratta le front contre un mur qui faillit s'écrouler, se tourna vers cet horizon qui l'attirait, prit le vent, cligna des yeux, de ses petits yeux noirs qui s'ouvrent de chaque côté de la trompe dressée en chan-

delier, écarta les oreilles comme faisait sa mère à l'approche d'un danger, esquissa un mouvement en direction de la brousse, et... se dandinant, les oreilles collées aux épaules, la trompe basse, l'œil à demi voilé, il s'en fut vers le cœur de la ville.

Une envie plus forte, un prurit irrésistible, venaient de saisir Poupah à la gueule et aux entrailles. Pris entre deux partis, il avait choisi son destin. D'un côté, des voix intérieures le rappelaient dans le clan, dans la tribu reconstituée, là-bas, vers ces terres éclairées du soleil levant, où des milliers de piliers noirs frappaient, bourraient, pétrissaient le sol, écrasaient les herbes et les arbrisseaux : tout cela confus, indéfini pour une trop jeune cervelle d'éléphanteau, inconsistant et sans autre preuve apparente que le remous d'une conscience sourde qui provoquait des gestes plus inconscients encore. De l'autre côté, tout près, un homme blanc qui parlait doucement à Poupah ou lui criait ces mots qui, en pleine forêt, eussent mis en fuite sa mère et le troupeau tout entier, et que lui, Poupah, écoutait comme une musique ; un homme blanc qui lui avait donné des aliments au goût salé, et surtout des quartiers d'une pierre blanche dont la saveur lui chavirait la tête. Ah ! ce sucre, en morceaux d'abord, en petits pains ensuite ! Ce sucre qu'il avait, la première fois, laissé fondre timidement dans sa gueule amollie, qu'il écrasait maintenant d'un coup de mâchoires et qui lui recouvrait la langue d'une suavité visqueuse et forte ! Ce sucre qui laissait loin en arrière les jeunes pousses de bambous et même les bananes odorantes et grasses !

La sensation immédiate du Désir fit donc pencher le destin de Poupah vers la ville. Sans déception : il ne rencontra pas de maître, mais il trouva toutes les boutiques ouvertes. En peu de temps, ces gens qui ne voulaient pas le nourrir, le gavèrent de sucre. Cela les amusait de le voir étaler sa trompe sous les vérandas, l'incurver sur les balustrades et les comptoirs, prendre avec les petites lèvres, — comme avec deux doigts d'une main, — et cacher la prise au fond de sa gueule par un mouvement régulier, onduleux et discret.

A Douala, personne n'avait particulièrement besoin d'éléphant, mais tout le monde cherchait des distractions. De là vint le malheur de Poupah.

Un jour de 14 juillet, alors qu'il faisait sa tournée habituelle en ville, s'écartant du marché indigène où il n'y avait que de

la viande et du poisson, et aussi des bananes gardées par une grosse trique de bois dur, Poupah trouva les boutiques fermées. Au-dessus des portes, de grands pans d'étoffes coloriées s'agitaient, se déroulaient au vent; mais pas une main ne lui tendait le moindre pain de sucre, le moindre biscuit salé.

Pour retourner dans son enclos, à la recherche de quelque fade touffe d'herbes oubliée pendant les jours d'abondance, il lui fallait passer devant le Cercle. Groupés par petites tables, le personnel de l'administration, les agents et employés de commerce, les officiers et sous-officiers du corps d'occupation, y célébraient l'avènement de la République par une deuxième libation, celle de la onzième heure. Les jeux indigènes, baquet, course au sac, avaient un moment retenu leur attention, mais la torpeur de l'hivernage s'était vite abattue sur les réjouissances. Autour des verres, les esprits s'alourdissaient par le mélange des boissons variées, les histoires de chasse, de commerce ou d'administration n'intéressaient plus personne, quand arriva Poupah qui, de loin, avait aperçu des portes ouvertes et des hommes blancs tout pareils à ses premiers maîtres.

— Poupah! Poupah!

On l'appelait! Et de cette voix qu'il connaissait si bien. D'un bloc, il changea son angle de route et vint se dandiner devant le Cercle. Biscuits, sucre, toute la réserve y passa, malgré le *boy* qui grognait, disant que c'était « un honteux malheur » de faire cadeau de choses d'homme au fils de ces « montagnes » qui roulent sur les champs et mettent la peur dans les villages.

— Qu'on donne une coupe de champagne à Poupah et qu'il boive à la santé de la République! cria, d'une voix mince comme une épée, un jeune lieutenant de la Coloniale qui avait le « cafard », parce qu'au dernier courrier il n'avait rien reçu de M[lle] Francine, laissée quelque part en Seine-et-Oise pendant qu'il s'emparait de Yaoundé et de Garoua.

Une coupe fut offerte à Poupah, mais trop petite pour sa trompe. D'ailleurs, il avait, comme les chiens, peur du verre. Quelqu'un prit alors le seau à glace, le vida et y versa une bouteille de Roederer. Poupah renifla, goûta, éternua. Un voisin dit : « C'est pas assez sucré! »... et y ajouta du sirop. Un autre de l'anis. Un autre du curaçao. Le mélange brassé, Poupah cligna des yeux, ouvrit les oreilles, goûta de nouveau

et recolla ses oreilles contre ses épaules... Le seau était vide. La rapidité du travail provoqua un grand bruit d'exclamations. Les Noirs, attroupés, admiraient sans retenue. L'un d'eux, griot d'un Lamido puissant de l'intérieur des terres, s'écria :

— Jamais nous n'avons vu de tels hommes à la peau claire! Ils changent la marche de l'univers! Ce sont les plus forts qui soient descendus sur notre terre !

Quand les rires furent apaisés, les hommes blancs, qui ne voulaient pas retarder leur déjeuner, se levèrent. Poupah, indifférent aux quolibets des Noirs, voulut suivre les possesseurs de cette eau sucrée qui chatouillait agréablement la trompe et le gosier; mais, incapable de traîner plus loin ses pattes alourdies, il s'affala contre une palissade au risque d'aplatir un indigène qui suivait la ligne d'ombre.

Comme l'heure de midi sonnait dans les estomacs, personne n'eut plus longtemps souci de ce tas de viande noire écrasé en pleine lumière.

Le feu du soleil contourna le corps de Poupah et le rêve qui se développait dans son crâne.

Voici que l'existence de Poupah venait de changer d'un coup, ainsi que sa personnalité. Poupah était devenu le plus énorme des éléphants et, en même temps, le plus léger. Son esprit, détaché de ses habituels désirs, le menait dans un pays fantastique où les prairies étaient couvertes d'herbes merveilleuses et d'un goût sucré, où des milliers et des milliers d'éléphants aux gigantesques défenses le contemplaient pendant qu'il paissait, pendant qu'il se baignait, pendant qu'il buvait sans retenue l'eau d'une rivière prodigieuse, une eau piquante et mielleuse à la fois. Poupah, dans son rêve, était roi et se transportait ainsi d'une province à l'autre, mais sans cette fatigue qui le persécutait quand il accompagnait sa mère.

Poupah était agile, heureux et puissant.

Quand il se réveilla, la nuit venue, il était seul et son agilité de rêve avait disparu. Il retrouva son corps engourdi, très lourd à soulever. Il parvint cependant à se remettre sur ses pattes et, sans prendre le vent, trotta vers son enclos, la panse flasque, la trompe et la queue pareilles à deux cordages mouillés, les oreilles pendantes.

Les jours qui suivirent furent pour lui une suite de réjouis-

sances et de malheurs : de toute manière, des jours de déshonneur pour ce fils du roi des forêts. Issu des masses libres qui piétinent victorieusement la brousse, Poupah devint mendiant, et le plus honteux des mendiants. Encore sous l'influence de cette torpeur inconnue jusque-là, il retourna vers les lieux où il l'avait découverte. Mais durant le jour, le Cercle était vide et, le soir, Poupah n'osait se promener aux lumières. Il contourna donc le marché, ne rencontra que les vendeuses de légumes qui abritaient leur éventaire en criant comme des possédées et les bouchers qui détaillaient des bœufs de l'intérieur. Ceux-ci se moquaient de lui et, l'appelant « viande coriace », aiguisaient ostensiblement leurs coutelas sur son passage. Dans les magasins, il retrouva les hommes au visage blanc qui l'avaient élevé, qui lui avaient dispensé le bonheur : il leur tendit la trompe, vraiment comme un malheureux tend la main pour le « merci de Dieu ».

Les jours de fantaisie étant passés, Poupah ne reçut rien pour rien. « Fais le beau ! » par ci, « fais le beau ! » par là, Poupah dut lever la trompe et agiter les oreilles, les grandes oreilles que lui avait données la nature d'Afrique, libre et formidable, pour quémander cette eau qui lui grattait la langue, qui versait dans sa cervelle et dans son corps des jouissances imprévues. Poupah fit donc le beau, à l'imitation du bras qui se levait brandissant une bouteille de *gin* ; il dansa aussi légèrement que peut le faire un jeune monument drapé de peau noire, lourde et plissée ; il chanta, pleura : tout ça pour obtenir de cette eau brûlante qui le portait à des milliers d'années en avant de ses ancêtres.

Obstiné, sans vergogne, il passait ainsi en revue les magasins européens où s'entassent les objets les plus disparates que puisse réunir l'imagination des commerçants, les boutiques des mulâtres à fantaisie restreinte et nonchalante, les échoppes des Syriens et des Noirs. Comme il ignorait les prix et les qualités, partout il tentait sa chance, une porte après l'autre, sans distinction.

Quand Poupah s'avançait, les boutiquiers abandonnaient leurs étalages au préjudice des pièces de tissus et des denrées, les comptables laissaient leurs additions à mi-colonne ; les patrons eux-mêmes, en grondant leurs employés, coulaient vers lui un regard chargé de sensibilité.

Et aucun d'eux ne pensait à autre chose qu'à jouer avec Poupah.

Cependant, le « gin », le vermouth, les anis, pas plus que le rhum et le cognac, ne pouvaient nourrir le jeune éléphant. Son ventre qui eût contenu sans peine une charge de bourricot en herbe ou en paille, demeurait flasque. Et quand il se couchait, ses côtes gaufraient la peau de ses flancs, au point qu'entre la dernière et le bassin une dépression se creusait où l'on eût pu caser une portée de jeunes chiens et leur mère.

Poupah avait faim, et l'on ne songeait dans la ville qu'à endormir sa faim en s'amusant. Pis encore, nul ne se rendait compte de la faim de Poupah. Excepté lui. Et cela à l'heure même où, tiraillé par son désir de jouissances immédiates, du fond de ses entrailles et tout le long de ses reins montait l'attirance de la forêt dont il apercevait au loin la ligne sinueuse dans le ciel : la forêt où se repaissent les éléphants de l'Afrique entière depuis des millénaires.

Le soir, surtout, quand les boutiques étaient fermées et que les hommes blancs quittaient le Cercle pour aller dîner, la forêt appelait Poupah. Le vent de l'intérieur lui parlait et lui caressait les oreilles, ces grandes oreilles qui sont le propre des éléphants libres de la Terre noire. Ce n'était plus par le nom de Poupah qu'on l'appelait dans le langage porté par le vent d'Est. Ce qu'il entendait, ce n'étaient pas ces noms grossiers inventés par les hommes qui lui versaient l'eau brûlante, tels que : « ponchon à huile » ou « tonneau d'arrosage » et d'autres aussi disgracieux, mais des noms à peine murmurés et indéfinis qu'il ne comprenait pas, un véritable appel qui lui donnait de l'émoi et faisait qu'on pouvait le surprendre au début de la nuit tournant en vitesse dans son enclos, comme un cheval à la longe, la trompe haute.

D'autres fois, une lourde mélancolie succédait à l'ivresse et le tenait immobile. On eût pu croire alors qu'il attendait la révélation de son existence, que des voix intérieures le guideraient : mais Poupah, égaré, se trompait sur ces avertissements. Le jour ramenait le vent de la mer, la foule bariolée des hommes, leur agitation. Le Désir apparaissait à nouveau, chassait l'Appel, et poussait la bête vers les maisons couvertes de tuiles ou de tôles ondulées. Indolent, Poupah traversait alors les jardins, cueillant une fleur qu'il rejetait, rasait les palis-

sades, arrachant une tige qu'il jugeait aussitôt amère. Il ne regardait plus le pied des murs : il y avait beau temps qu'il en avait arraché l'herbe comestible, celle qu'un éléphant peut avaler sans être incommodé. Poupah, à travers les rues et les marchés, arrivait ainsi sur le bord de l'estuaire.

L'Appel lui disait de se baigner; mais il avait grand peur de certains monstres qui flottaient, tout noirs avec trois trompes dressées dans le ciel, et qui mugissaient, et qui crachotaient, et qui fumaient, et sur quoi montaient des hommes pareils à ceux qui avaient tué sa mère. L'eau même, qu'il voulait boire, avec laquelle il jouait, était saumâtre, lui donnait des nausées. Assuré d'être l'esclave des hommes, maîtres des puits d'eau douce, il ne trouvait rien autre à faire que de remonter sur la berge parmi les cargaisons amoncelées.

Là, il tâtait les caisses, remuait les sacs, s'arrêtant au parfum de l'alcool qui, sous le soleil torride, passait à travers les bouchons, et à l'odeur mielleuse du sucre brut. Mais les gardiens noirs, depuis qu'il avait renversé une pile de caisses de « gin » et aspiré à même la terre l'alcool des flacons brisés, chassaient Poupah à coups de trique. Résigné, la faim aux entrailles, il se dirigeait vers la gare, de l'allure de quelqu'un qui ne veut faire aucun mal, qui n'a même pas d'intention douteuse, s'égarait un instant aux abords du quartier indigène et portait sa mélancolie dans la grande avenue des cocotiers, orgueil de la ville.

Quand il se frottait aux arbres, tout timidement, les noix de coco s'abattaient sur son dos, avec un bruit de tam-tam.

Le soir ramenait les angoisses indéfinies de l'Appel, et Poupah se surprenait une fois encore à se balancer de son balancement atavique, à piétiner, à tourner en rond dans son enclos, au trot redouté par la forêt basse tout entière, à cet amble démesuré qui fait que le langage entendu le matin par un éléphant n'est plus le même que celui de l'insulte recueillie au coucher du jour. Et le vent de la forêt, qu'il humait à pleine poitrine, lui faisait alors oublier la voix des maîtres à la peau blanche, — qui était pour lui une musique.

Une nuit, au moment où les coqs ferment un œil de chaque côté de la tête, le gardien noir de la Résidence dit :

— Poupah est parti !

La chose inattendue était vraie : Poupah était bien parti par la porte qu'on ne prenait plus la peine de fermer.

L'Appel avait été plus fort que le Désir.

La lune, dans une embellie, éclairait le chemin. Poupah allait vers la forêt, laissant derrière lui la ville. Il n'entendait plus le bruit des hommes, mais ses propres pas, rapides et sourds. Surprise ! Il n'avait jamais fait attention à sa marche et se trouvait comme un petit des hommes qui découvre ses mains. Au surplus, étaient-ce ses propres pas, ou ceux du troupeau qui avait été sa famille? Il l'ignorait, ne le concevait point. Mais il marchait à l'amble. Il marchait et courait tout ensemble.

Et il allait.

Les dernières cases du faubourg dépassées, avec leurs aboiements de chiens roux et hargneux, leurs tam-tams étouffés, la plaine s'était offerte à Poupah. Une plaine blafarde, piquetée d'arbres indifférents et de tiges de mil pourries. Les Noirs attardés qui virent Poupah au clair de lune rentrèrent précipitamment sous leurs paillotes, murmurant dans leur anxiété « qu'un fantôme de grosse bête tuée l'an dernier sur la Bongola, dans le Sud, poursuivait les hommes et revenait se venger ». D'autres pensèrent qu'il s'agissait d'un simulacre inventé par les sorciers pour se rendre redoutables.

Des bœufs, groupés dans un parc entouré d'épines, voyant passer Poupah, arrachèrent subitement leurs piquets et s'enfuirent. Pas si vite que Poupah qui n'avait jamais vu de bœufs au clair de lune.

Ces mouvements, aperçus dans la nuit, donnèrent à Poupah une première inquiétude. Il se mit à agiter plus fréquemment que d'ordinaire ses oreilles, élevant sans cesse la trompe, guettant un bruit, flairant une odeur. Toutefois, il allait, de son pas d'éléphant, mou et vite, de ce pas oscillant qui mesure en un jour des provinces. Jusqu'au moment où il vit devant lui, haute et sombre, mamelonnée comme un troupeau de dos noirs, la forêt qui lui ouvrait ses portes.

Par ces portes innombrables, arrivaient sur Poupah, sur sa trompe dressée, sur ses oreilles ouvertes et ses yeux clignotants, sur sa peau rugueuse, des effluves puissants et inattendus, des murmures qu'il avait oubliés, des sons qu'il n'avait jamais perçus, des parfums tellement plus opulents que ceux de la ville : parfums rudes et faits de feuilles en état de trans-

formation, insinuants et venus de la sécrétion des résines précieuses, des pollens de palmiers, des fleurs de lianes et des corolles sans nombre qui jaillissent de l'humus fermenté.

... Voilà que toute la vie de la forêt se déverse sur Poupah.

Interdit, Poupah s'arrête, la peau des flancs tirée d'arrière en avant par des frissons, la queue agitée. Inquiet jusqu'ici comme un lion qui traîne sa proie sur le sable, Poupah est comblé d'émois par la forêt, qui a tout l'air d'avoir relevé le bord de son manteau pour l'abriter, la forêt qui peut satisfaire, — il en est certain, — le plus formidable appétit d'un éléphant.

Alors, Poupah se souvient qu'il a faim, que le besoin de remplir son énorme panse ne lui laisse plus un instant de répit, hors les moments où il boit l'eau ardente des hommes blancs. Poupah commence à cueillir l'herbe, à détacher les jeunes pousses d'arbrisseaux. La lune éclaire le festin.

Mais en se déplaçant, Poupah écrase une branche morte. Sec, le bruit éclate sur la lisière. Des singes, perchés sur le faîte des arbres, s'éveillent, se penchent à bout de bras. Ce qu'ils voient les remplit de stupéfaction. Un palmier crie à l'autre :

— Hì! Hì! une termitière se déplace! Ça ne s'est jamais vu!

Un autre palmier répond :

— Hì! Hì! Le malheur est dans le pays!

Puis, tout se tait. Des centaines de paires d'yeux marrons et qui logent en l'air, sont fixés au sol, sur la masse noire. Et toutes les gorges sont serrées.

Poupah, agacé par ces bruits insolites, a relevé la tête, interrompu sa mastication : on ne peut piétiner ni marteler à coups de trompe ces gêneurs qui habitent si haut!

Cependant, les branches, chargées de pousses vertes, s'inclinent vers lui, les arbustes l'appellent et la faim éveille en lui un besoin plus intense que le désir de l'eau ardente... D'un seul coup, Poupah enlève une touffe de tendre apparence. Mais dans un sursaut de tout son gros corps, il abandonne la verdure et se rejette à droite, puis à gauche. Une bestiole a tout à coup surgi de son trou : un rat caché sous l'arbuste et dérangé dans son sommeil! Alors, c'est l'affolement. Poupah n'est pas habitué. Ce n'est pas de jeu. Il ne sait pas que la brousse contient autre chose que les hautes masses noires qui s'y promènent à leur guise. Poupah a peur. Ses flancs se contractent. Il replie sa trompe et plaque ses oreilles.

Poupah fuit plus loin, se présente aux autres portes de la forêt qui recèle des ténèbres plus épaisses que la nuit.

Sur son passage, il renverse des termitières, démolit ainsi des empires souterrains. Poupah écrase, Poupah culbute toute sorte de choses qui s'amassent à la lisière des futaies.

Les singes, réveillés de leur étonnement, se démènent, gouaillent, hurlent de frayeur. (On parla beaucoup de cet incident, le lendemain, au pied des arbres!) Certains lancent à Poupah des branches mortes. Poupah est fou de terreur. Et plus il s'affole, plus il réveille les habitants de la frontière entre la plaine et la forêt : ceux qui guettent et ceux qui sont épiés. Il met en fuite des chacals, dérange une hyène et les chats-pards qui attendent les perdreaux, les lièvres et les pintades. Une panthère, à l'affût d'une antilope qui doit aller de grand matin au pâturage, grogne en s'éloignant : elle sait bien qu'on ne s'attaque pas à plus haut que soi, quand ce « plus haut que soi » a des pattes en forme de pied de palmier...

Comme si Poupah avait déclenché un signal, voici que toute la forêt, tout le cordon douanier qui la sépare de la plaine, s'animent. Les grands-ducs et les chouettes s'inquiètent : leurs proies seront en bouillie et les terriers bouchés! Les marabouts, très haut perchés, supputent la viande d'un si volumineux gibier. Des cris indistincts s'ajoutent aux murmures indéfinis. La brousse renifle, éternue. Ajoutées à cela, des odeurs impossibles pénètrent la trompe de Poupah : halètements de bêtes, exhalaisons de plantes arrachées, piétinées. Ce conflit de mille senteurs et de mille bruits fait frissonner la peau flasque de Poupah. Il n'ose plus toucher à cette brousse qui se révèle hostile. Il est venu pour fraterniser avec elle, et elle se révolte à son approche.

...Ce qu'il ne sait pas, c'est que la forêt entière le renie, lui crie qu'il sent l'homme. Oui, c'est ça, la forêt a maintenant défini la situation : *la masse noire, Poupah, fils des montagnes qui marchent, sent l'homme !*

Poupah veut répondre, chasser les êtres invisibles qui respirent et soupirent autour de lui. Il essaye un cri : de sa gueule mollasse ne sortent qu'un grincement ridicule et une haleine empestée qui lui attirent des quolibets. Ceux qui ne le voient pas, le sentent. Tous se moquent ou insultent. Poupah, fils du maître des forêts, est devenu la risée de la brousse!

Alors, il se met en quête de chemins nouveaux, excitant au passage un grabuge indescriptible. Il a faim et ne songe pas à manger. Il a soif et ne songe pas à boire. Il ne veut que fuir ce lieu plein d'ennemis. Longeant la lisière des bois, il cherche une clairière. Partout, le même front de la forêt, haut, noir et têtu.

Poupah perd sa grosse tête. Poupah est un enfant égaré. Il va lui arriver des choses terrifiantes. Son destin va s'accomplir en face de cette brousse où il est né...

Le Désir alors profite du désarroi, revient, le rappelle. Et Poupah se retourne du côté du Désir. Tout au fond, à la base du ciel, il aperçoit une lumière, une de ces étoiles basses que les hommes blancs allument et éteignent à volonté, comme lui, Poupah, découvre et ferme ses petits yeux. Le froid qui l'avait pénétré tiédit. Il sent le Désir grandir en lui. Ça le réchauffe. Une hyène qui ricane plus fort le décide. Et, d'un bloc, Poupah reprend le chemin de la ville, trompe basse, sous le regard placide et narquois de la lune, de cette lune qu'il n'avait jamais tant remarquée qu'aujourd'hui, poursuivi par les sarcasmes de la forêt tout entière, son petit œil fixé sur la lumière qui clignote à l'horizon et qu'il reconnaît parmi les étoiles...

En proie aux terreurs ou délivrée de ses angoisses, toute la brousse crie sur son passage. Si bien que c'est au grand trot que Poupah va rejoindre l'enclos où nul ne le menace. Il n'a pas même pris le temps de manger, il ne sent pas sa faim. Et sa panse est si flasque qu'elle se balance comme un sac vide agité par le vent.

Le gardien de la Résidence, rendant compte de son service de nuit, dit simplement :

— Poupah était sorti, il est rentré...

Personne ne fit attention aux fantaisies du jeune animal. Et Poupah, errant comme d'habitude, reprit le chemin du marché et des boutiques.

Résigné davantage, il connut les déceptions habituelles. Même l'alcool devenait rare : hausse du change et droits de douane. Personne plus ne se souciait de gaspiller les bouteilles de gin, même pour voir Poupah « faire le beau » ou se livrer à des pitreries plus dégradantes encore, s'affaler et dormir sur la route ou se frotter aux cocotiers en faisant dégringoler sur

son dos les noix de coco avec le bruit sourd du tam-tam de guerre.

Chaque jour amène ses joies et ses peines. Il advint, ce jour-là, qu'un ancien sergent d'infanterie coloniale rentrait en France, après avoir pendant deux années chassé l'éléphant. Il rapportait un assez joli tonnage de pointes respectables, et tenait ses assises au Cercle en attendant le passage du paquebot des Chargeurs Réunis.

Comme le temps lui paraissait long, il occupait à lui seul le garçon, signant deux fois par heure des bons de champagne, d'apéritifs ou de liqueurs, payant des tournées et racontant à qui avait le loisir de l'écouter ses chasses et ses aventures.

Il était maigre et musclé, tanné par le soleil, la pluie et le vent de l'intérieur, le visage osseux et des moustaches de Gaulois. Comme l'après-midi lui avait épaissi la cervelle et qu'il se trouvait seul, abrité par la véranda, il vit soudain, à l'angle d'une rue, apparaître Poupah. Il se crut, sur-le-coup, l'objet d'une hallucination, chercha d'instinct autour de lui et, ne voyant pas d'arme, se mit à hurler des appels incohérents, disant entre autres choses « qu'on avait voulu se moquer de lui, que la bête était une bête de cirque faite avec deux hommes, et qu'il aurait bien pu en cuire à ces farceurs, s'il avait eu son fusil sous la main... »

Le garçon calma tout cet émoi en lui mettant de la glace dans son verre et en lui décrivant les habitudes de Poupah.

— Alors, viens ici, ballon dirigeable ! s'écria-t-il. Viens trinquer avec un vieux camarade !

L'homme qui tentait le désir de Poupah avait une voix dure et inconnue, mais il n'en fallut pas plus pour faire approcher l'éléphant, trompe ballante, tête basse, la peau trop lâche allant de droite et de gauche, les petits yeux encore brillants.

Ce qui se passa fut très simple. L'homme à la tête de Gaulois versa dans une cuvette émaillée du champagne, des sirops, des liqueurs et des apéritifs variés et fit le plein avec de la limonade.

Poupah but. L'homme admirait, s'esclafait, jurant « qu'il ne risquerait plus un coup de fusil sur un éléphant, comme il avait l'habitude de le faire jusque-là, mais qu'avec l'argent de son ivoire il allait acheter des tonneaux d'alcool pour saouler toute une tribu d'éléphants, y compris les vieux solitaires ».

Poupah vida la cuvette, fit le beau et s'en fut, poursuivi par les sarcasmes des jeunes nègres qui s'étaient attroupés...

La nuit recouvrit la terre d'Afrique, les bêtes et les hommes, la forêt et les villes, et Poupah qui avait perdu le chemin de son enclos. Errant, titubant dans la gare des marchandises, il avait culbuté sur une caisse et s'était affalé en travers d'un embranchement.

Le trafic, arrêté depuis la fin du jour, ne reprenait que le lendemain avec le train de l'intérieur. Personne ne vint donc chasser Poupah, ni troubler son repos.

Au surplus, la pluie, une de ces vastes pluies équatoriales accompagnées d'orage, avait fait rentrer les employés de la ligne dans leurs cases. Poupah resta donc parmi les voies de garage, écroulé sur le côté, la trompe allongée, un œil contre terre et l'autre dirigé vers le ciel où il surveillait le passage des lourdes volutes noires chargées de feu, de bruit et d'eau.

Et cette eau, ruisselant sur son corps amaigri, faisait une flaque dans le trou noir qui se creusait entre ses côtes et la cuisse, à la place de la panse vide.

... Maintenant, Poupah, semblable à une outre gigantesque abandonnée sur les cailloux, fait un rêve puissant. Il rêve qu'il a avalé un si important repas de sissongho, que sa panse est devenue énorme comme la tête d'un benténier géant : si énorme qu'il ne peut plus se soulever. A quoi bon d'ailleurs se dresser, courir encore à travers la forêt, la plaine, les broussailles ? Il a tellement absorbé d'herbes et de pousses fraîches que de longtemps il n'aura plus besoin de manger. Il est nourri pour toute sa vie, cette vie qui est un chaînon de la haute lignée d'éléphants qui peuple et gouverne la brousse.

Poupah n'a plus, au sein de cette mare tiède où il est vautré, qu'à se laisser aller au sommeil, à la paix. Sa mère l'asperge avec sa trompe, pour le laver, comme au temps de son enfance quand ils rencontraient un point d'eau. Elle n'est pas seule. Voici que, un à un, tous les éléphants de sa tribu arrivent, l'entourent, le félicitent. La tribu grossit, devient un peuple, une muraille noire et mouvante qui l'encercle. Des milliers et des milliers de trompes puisent l'eau dans la mare, l'arrosent, puis se dressent comme une forêt de palmiers sans

tête. Des milliers de pattes, grosses comme des troncs d'arbres de vingt ans, piétinent autour de lui, dansent la danse du « grand marécage », la danse du « profond sacrifice », au cours de laquelle l'âme des éléphants va rejoindre celles des ancêtres dont l'ivoire meurt dans le sol parmi des ossements gigantesques.

D'énormes grondements roulent au-dessus de Poupah : sans doute le barrissement cent fois répété par d'innombrables gueules roses abritées sous des têtes noires, éventées par les oreilles démesurées. Poupah voudrait se dresser, piétiner, danser lui aussi, lever la trompe, barrir lui aussi, agiter les oreilles, se réjouir au rythme ancestral. Mais Poupah a trop mangé. Poupah est trop lourd, si lourd qu'il se sent enfoncer. La vase monte le long de ses flancs. Poupah va s'y engloutir. Pourquoi descend-il de la sorte?

Cependant le troupeau veille. La tribu s'agite, veut l'arracher à son enlizement. Des trompes le tirent par les pattes, par la queue, par la trompe, par les oreilles. Il est tiraillé en tous sens. Un gros mâle affairé trébuche, tombe sur lui, l'écrase. Poupah respire difficilement. Il est collé à la boue chaude qui l'aspire vers les profondeurs. Ses yeux s'enténèbrent. L'angoisse gagne Poupah. Il voudrait se dégager du poids de ce gros père qui lui plante sans le vouloir, — ou peut-être pour le punir de ses complaisances envers le Désir, — ses défenses au creux de l'épaule. Poupah veut crier. Il ouvre sa gueule aux relents d'alcool. Il crie.

Malheur! Tout le troupeau s'égaille, les milliers de pattes se dispersent, la tribu se désagrège, le peuple de masses sombres s'enfuit, trompes dressées, en hurlant :

— Poupah pue l'homme!... Poupah a oublié l'Appel et suivi le Désir!... Poupah pue l'esclave!... De la gueule de Poupah sort l'odeur de mort!...

Tout ça naturellement dans le langage des éléphants, qui, pour s'exprimer, n'a pas besoin de tant d'articulations que le grossier langage des hommes, et qui est celui dont se sert, depuis l'origine des temps, le peuple qui règne sur le sol comme les termites règnent sous la terre.

Et au moment où Poupah découvre le vrai chemin de sa vie, voici que le marécage le recouvre. Il s'y enfonce comme dans un lit très doux d'herbes sèches, à l'ombre des arbres géants dont les feuilles s'égouttent sur lui.

... Tout est fini ! Abandonné sous le regard de la lune que le vent a dévoilée de ses nuages, Poupah est devenu inerte et léger, pareil à ces fumées bleues qui se répandent en nappes sur les vallées, autour des villages, et qui remplacent les génies nocturnes à l'heure du matin calme.

Le lendemain, vers huit heures, le train de voyageurs qui partait pour le haut pays fut bloqué à la quatrième aiguille. Des nouveaux débarqués sautèrent sur leurs fusils. L'un d'eux, — de la graine de ceux qui, le cœur secoué d'émotions, tuent raide la biche apprivoisée de M. l'administrateur en chef, — dit à ses voisins : « Quel pays tout de même ! Eh bien ! si les éléphants viennent jusque dans les gares... ! »

En plein ciel bleu, une immense compagnie d'oiseaux sombres formait progressivement un entonnoir dont le centre pointait vers la tête du convoi. Les vautours et les marabouts, grands amateurs de bêtes mortes, criaient : « La belle viande ! la grosse viande ! » Par intervalles, l'un d'eux se détachait et, dans un vol piqué, venait surveiller le travail des manœuvres qui, avec des leviers et des cordes, tiraient hors de la voie le cadavre de Poupah, — sur cette terre que ses ancêtres dominaient à l'époque inénarrable où l'homme n'était toujours qu'une intention divine.

ANDRÉ DEMAISON.

(A suivre.)

MISSION DU PRINCE NAPOLÉON
A VARSOVIE (1858)

Les préliminaires de la campagne de 1859 en Italie ont été exposés dans une étude, parue ici même (1). De nouveaux documents, entièrement inédits, nous permettent d'apporter aujourd'hui des précisions sur la mission importante confiée par Napoléon III à son cousin, le prince Napoléon, auprès de l'empereur de Russie, en 1858.

Lors de la fameuse entrevue de Napoléon III et de Cavour à Plombières, le 21 juillet 1858, le principe, les modalités mêmes ainsi que les conséquences de l'intervention de la France en faveur du Piémont, pour libérer l'Italie septentrionale de la domination autrichienne, avaient été secrètement discutés. Depuis longtemps, depuis toujours, l'Empereur, imbu de la théorie des nationalités, rêvait la destruction des traités de 1815 et la formation d'un royaume d'Italie, qui, pour le moment, s'arrêterait aux États du pape et n'empiéterait pas sur le royaume de Naples. La réunion des provinces du Nord, sous le sceptre de Victor-Emmanuel, constituerait un État assez puissant pour mettre en échec la puissance de l'Autriche, encore considérée, suivant la vieille formule de la politique française, comme l'ennemie fondamentale de la France, comme le seul danger sérieux pour l'équilibre européen. Maintenant les temps semblaient être révolus. De la théorie, il convenait de passer à la pratique. Et c'est pourquoi Napoléon III avait livré au premier ministre de Piémont le secret de ses pensées, en lui recom-

(1) « L'Italie libérée » par M. Maurice Paléologue, dans la *Revue* des 1er janvier — 15 mars 1923.

mandant de préparer le terrain, sans mettre encore personne dans la confidence. Ce genre de négociation convenait au tempérament quelque peu conspirateur du souverain, qui, en cette affaire, se méfiait de l'approbation de ses propres ministres au point d'agir complètement à leur insu.

Certain d'avoir été bien compris de son interlocuteur, il résolut, avant de pousser les affaires plus loin, de s'assurer des dispositions de l'Europe. La Prusse était encore une nation de trop peu d'importance pour que l'on eût à en tenir compte. Seules, deux puissances pouvaient favoriser ou entraver les projets secrets d'émancipation : l'Angleterre et la Russie.

Notre ministre des Affaires étrangères, Walewski, était hostile au Piémont et à Cavour. Napoléon III le savait. Aussi résolut-il de jeter lui-même un coup de sonde en Angleterre.

Ce pays, fidèle à sa politique plusieurs fois séculaire, prétendait rester l'arbitre entre les peuples d'Europe. Il ne permettait par conséquent pas à l'un d'eux de s'élever au-dessus des autres. Il craignait, notamment, qu'une intervention de notre part en Italie n'eût pour résultat un accroissement de notre puissance. Aussi, ne cachait-il pas qu'il s'opposerait à toute modification territoriale dans ces contrées. Pour calmer les soupçons et désarmer la malveillance, l'Empereur voulut proclamer hautement le bon accord existant avec nos voisins d'outre-Manche. Il invita la reine Victoria à assister aux fêtes organisées pour célébrer l'achèvement des grands travaux du port de Cherbourg. Après quelques hésitations, elle accepta l'invitation, vint en France, fut admirablement reçue par Napoléon III qui, dans un discours, célébra l'alliance anglaise, mais elle repartit avant les fêtes et donna comme instruction à ses ministres d'augmenter les défenses maritimes de l'Angleterre, tandis que, de sa personne, elle se rendait auprès du roi de Prusse, près de Potsdam. De ce côté, par conséquent, aucun encouragement. Sans que l'Empereur eût dévoilé ses projets, il avait senti l'Angleterre peu favorable à un changement quelconque.

Cette attitude plutôt malveillante rendait d'autant plus nécessaire auprès de la Russie une démarche à laquelle on était tenu par des engagements antérieurs.

L'année précédente, Napoléon III avait eu, le 25 septembre 1857, une entrevue à Stuttgart, avec l'empereur

Alexandre. Pendant trois jours, souverains et ministres avaient échangé les conversations les plus cordiales. On avait parlé beaucoup, traité de nombreux sujets, envisagé des hypothèses variées ; on ne s'était, en réalité, arrêté sur aucun point. Les discussions avaient conservé un caractère en quelque sorte académique. Malgré certaines affirmations contraires, il n'avait été aucunement question de la campagne d'Italie. La seule entente réelle entre les deux empereurs fut leur promesse mutuelle de ne s'engager dans aucune grande affaire avant de s'être concertés.

Au point où en étaient maintenant les choses, il convenait donc d'aviser le tsar et de connaître ses dispositions, que différents propos, recueillis de divers côtés, permettaient de supposer favorables. Napoléon III résolut d'envoyer auprès de lui un émissaire très sûr, très adroit, parfaitement au courant de ses propres intentions, d'un dévouement et d'une discrétion absolus. Nul ne lui sembla plus apte à remplir cette très délicate mission que son cousin, le prince Napoléon, ami et confident de sa jeunesse. Le choix était d'autant meilleur que l'on pouvait donner au voyage du prince le prétexte d'une démarche de politesse à remplir auprès du tsar.

Dix ans plus tard, en 1868, le prince écrivit lui-même le récit très détaillé de son ambassade. C'est ce récit que nous présentons aujourd'hui au public. Le prince le rédigea d'après ses souvenirs, les notes très sommaires qu'il prenait sur un carnet et le journal que, sur son ordre, un de ses aides de camp tenait lors de ses déplacements. Nous le reproduisons tel qu'il est, en rétablissant seulement les dates exactes, à l'aide du journal écrit par le commandant Ragon, auquel, d'ailleurs, le prince lui-même dit de se reporter. Par suite d'une erreur, en effet, facile à concevoir après un espace de dix années, le prince a fixé la date du voyage du 5 au 13 ou 14 septembre, alors qu'il eut lieu en réalité du 26 septembre au 3 octobre.

A la suite de cette narration, pour la compléter, nous citons différentes pièces relatives au même objet et restées également inédites (1).

(1) Le récit du prince Napoléon et les pièces qui suivent sont extraits des archives de Prangins, en Suisse.

RÉCIT DU PRINCE NAPOLÉON

28 septembre 1868

NOTE SUR LA POLITIQUE QUI A AMENÉ LA GUERRE D'ITALIE EN 1859

Vers le 24 septembre 1858, j'étais à Paris, chargé du ministère de l'Algérie et des colonies; l'Empereur était aux bains de mer de Biarritz. J'avais des discussions assez graves avec le ministre des Finances, M. Magne, au sujet du système douanier de l'Algérie; je voulais des abaissements de tarifs, la suppression complète de la douane fictive vers l'intérieur de l'Afrique; M. Magne voulait son maintien et était protectionniste. Cette discussion assez vive motivait une correspondance entre l'Empereur et moi. Vers cette époque, il m'écrivit par le télégraphe, me priant de me rendre à Biarritz. Je partis, croyant aller discuter les douanes algériennes. L'Empereur, après un voyage de son médecin, M. Conneau, à Turin, avait vu, il y a trois semaines, M. de Cavour aux bains de Plombières, mais je ne savais rien de ce qui s'était passé entre eux.

Arrivé le soir à Biarritz, je loge au petit château; dans la soirée, nous causons de l'Algérie, mais je vois bien que je ne puis fixer son attention, qu'il est préoccupé et me répond à peine. Le lendemain, vers sept heures du matin, en me levant pour aller prendre un bain de mer, l'Empereur entre chez moi de très bonne humeur et me dit :

— Tu n'es pas encore levé, paresseux !

— Je me levais, Sire, pour aller nager.

— Eh bien! dépêche-toi, lève-toi devant moi, peu importe que ton valet de chambre y soit.

Pendant que je m'habille, l'Empereur flâne dans ma petite chambre; il est gai, mais inquiet. Au bout de quelques minutes, nous descendons ensemble vers la plage, il me prend par le bras. A mes raisonnements il ne répond pas. Enfin il s'arrête, joue sur le sable avec sa canne et me dit :

— *Il s'agit bien de l'Algérie! Je t'ai fait venir pour parler de l'Italie. Je pense que le moment est venu de faire quelque chose pour le pays.* (Je me souviens, à ce moment, comme d'une révélation, d'une conversation que j'ai eue avec lui après

l'attentat d'Orsini.) *Le nouvel Empire et l'Empereur personnellement ont besoin de gloire ; celle de Crimée ne suffit pas et je n'y étais pas. Il faut que mon gouvernement redonne une dot à la France. C'est du côté de l'Italie qu'il faut la trouver. Il faut détruire matériellement les traités de 1815. J'aime l'Italie, je la connais. J'y ai passé ma jeunesse. C'est une grande cause, le moment est favorable. M. de Cavour est un homme remarquable, fort, avec lequel on peut faire quelque chose. J'ai envoyé Conneau à Turin avec une lettre pour le prier de venir à Plombières. Je l'ai vu, nous avons causé, repris les conversations de la paix de Paris, en 1856, après la Crimée, et nous sommes convenus d'un plan ensemble ; il s'agit de faire la guerre à l'Autriche pour affranchir l'Italie, d'y entraîner l'Angleterre ou de nous passer d'elle, de maintenir la Russie neutre et bienveillante en exploitant ses rancunes contre la conduite de l'Autriche pendant la guerre d'Orient, de soulever l'Italie au nom de sa nationalité et de son indépendance. Le prétexte légal sera le respect de la non intervention quand l'Autriche voudra soutenir par les armes les petits gouvernements italiens, la Toscane, Parme, Modène, que nous révolutionnerons.*

« *J'ai pensé que tu serais de cœur avec moi, je connais tes opinions sur la liberté et les nationalités, sur l'Italie en particulier, sur les traités de 1815 ; tu détestes les Autrichiens, tu es libéral. Veux-tu me servir dans ce grand projet? J'ai besoin de toi, je te donne toute ma confiance, promets-moi secret et ardeur. Surtout pas un mot à personne ici. Défie-toi en particulier de l'Impératrice, qui ne se doute de rien. M. Walewsky est ici (ministre des Affaires étrangères), il ne doit rien savoir, M. Fould (ministre d'État) doit arriver dans quelques jours.* C'est le pire de tous, *il ne doit rien savoir. Quant aux autres, ils ne valent pas la peine qu'on s'en occupe. Nous avons parlé avec Cavour de ton mariage avec la fille aînée du Roi, qui expliquera notre intimité et servira de paravent aux négociations nécessaires qui pourraient éveiller l'attention de l'Europe et de la France. Ce mariage se fera si tu le veux. Donne-moi ta parole et nous verrons aujourd'hui même ce qu'il faut faire.*

Ce sont à peu près les paroles de l'Empereur. J'ai voulu les rapporter sans toutes mes réponses, interruptions ; c'est un résumé succinct ; je ne crois pas qu'elles aient été prononcées d'une façon aussi claire et nette par l'Empereur, parce qu'il

ne sait pas parler, qu'il a toujours l'esprit un peu vague et nuageux, indécis. Il indiquait ses idées, ses résolutions, ses raisons et moi je les résumais. Cette ouverture me transportait. C'était la réalisation d'une partie de toutes mes idées; ma seule objection, c'est que ce plan, un des plus grands que l'on pût concevoir, était, dans l'esprit de l'Empereur, un peu conduit comme une conspiration. Je ne pensais pas que les engagements avec M. de Cavour, qui avait déjà des notes et des lettres de l'Empereur, fussent aussi avancés. J'observais que les voies souterraines, qui étaient nécessaires quand nous étions les plus faibles ensemble, à Londres avant 1848, n'étaient pas les meilleures aujourd'hui que nous étions forts, que tout serait facile avec quelques ministres favorables, qu'il était indispensable, pour ne pas échouer dans les détails de l'exécution, d'avoir dans notre confidence les ministres de la Guerre, de la Marine, des Affaires étrangères et des Finances, nécessaires, les uns pour tout préparer, les autres pour exécuter. Quant au projet de mon mariage, il me souriait. Déjà souvent il en avait été question. J'en parlerais à mon père, auquel je demandais la permission de parler de tout, ayant grande confiance dans sa sagesse, son expérience des grandes affaires et ses bons conseils. L'Empereur me le permit.

J'étais enchanté. C'est ainsi que je comprenais le rôle du souverain du nouvel Empire. Liberté et nationalité, voilà ce que nous devions donner à la France et à l'Europe, nous mettre à la tête des idées de progrès et d'émancipation, avoir la force du droit, du juste, du bon que donnent les idées populaires et les conduire avec intelligence et force, ce qui manque aux révolutionnaires. Sur mes raisonnements pour les changements de personnes, je trouvais l'Empereur froid, objectif, indécis. Il approuvait tout en théorie et quand il fallait prendre les mesures d'action, il hésitait. Son peu de caractère se dévoilait; hardi, emporté même en théorie, dans l'action je le trouvais peu capable, craintif, préparant tout assez mal. Il me disait que, pour changer les hommes, il fallait attendre; que d'autres ministres ne seraient pas meilleurs que ceux qu'il avait; que cela appellerait trop tôt l'attention publique sur ses projets; qu'il ne savait qui prendre; que tous les hommes se valaient; que le vrai en politique était de commencer en les entraînant; que, pour forcer les hommes à nager, il fallait les jeter à l'eau. Je répliquais

que je n'avais pas comme lui le même mépris des hommes et que je ne croyais pas le choix des hommes aussi indifférent, qu'avec de bons instruments on ferait de la meilleure besogne, que les obstacles des affaires ne m'effrayaient pas, mais qu'il fallait de bons instruments, que sans eux les moindres choses seraient difficiles. Impossible de le décider.

— Eh bien! dis-je, commençons toujours. Vous avez mon concours entier, absolu à ce grand projet; j'espère que quand vous verrez qu'un changement d'hommes est indispensable, vous prendrez des hommes de progrès et de dévouement à vos idées. Vous ne savez pas l'exécution, Sire. Plus que tout autre vous avez besoin d'être bien servi. Dans votre gouvernement personne même ne vous comprend.

La conversation étant venue sur le petit équipement de nos soldats, je lui pris un exemple, en lui disant :

— Comment voulez-vous que des soldats marchent sans bons souliers? De bonnes chaussures sont indispensables, surtout pour les soldats qui n'ont pas de bas.

L'Empereur :

— Comment! pas de bas?

Moi : — Non, jamais.

L'Empereur :

— Ah! c'est un peu fort! Des soldats sans bas! Allons donc.

Moi : — Il est bien facile de s'en assurer, Sire. Allons demander à la sentinelle qui est devant le palais.

L'Empereur le fit et fut tout confus de son erreur sur ce petit détail...

Il était dix heures du matin, nous nous promenions depuis sept heures et demie. Il fut convenu que je me rendrais auprès de l'empereur Alexandre de Russie, qui était à Varsovie jusqu'au 29 septembre. C'était le 24; rien n'était préparé pour cette mission. Il fallait prévenir l'Empereur et avoir son agrément pour mon arrivée. Je répugnais à aller le trouver à Varsovie, en Pologne, où nos souvenirs étaient si vifs! Nous nous mîmes à calculer les dates en écrivant.

Il fit venir M. Walewski dans son cabinet. Il lui dit que devant rendre une politesse à l'empereur Alexandre après leur entrevue de l'année passée à Stuttgart, il m'envoyait auprès de lui à Varsovie, que j'allais partir le soir même, qu'il fallait télégraphier de suite à Berlin, par où je passerais,

et à Varsovie pour m'annoncer. M. de Moustier était notre ministre en Prusse, et à Varsovie nous n'avions qu'un consul général, M. de Ségur. Les dépêches furent expédiées en chiffres par Walewski, qui prit facilement le change et expliquait la grande hâte de mon départ par la date du départ de l'empereur de Varsovie, le 29 septembre, qu'il ne fallait pas déranger.

A onze heures et demie nous déjeunâmes. En quatre heures les destinées du monde moderne étaient décidées !

Je fis prévenir au chemin de fer pour me préparer un train express, me ramenant à Paris. On ne put me le promettre que jusqu'à Bordeaux. Après déjeuner, l'Empereur écrivit à l'empereur de Russie la lettre dont j'étais chargé. Je la lus ; c'était une simple lettre pour m'accréditer. Elle commençait par rappeler qu'à l'entrevue des deux empereurs à Stuttgart, en 1857, il avait été convenu que dans les affaires graves on s'entendrait préalablement, qu'aujourd'hui, les affaires d'Italie semblant fort graves, le moment lui paraissait venu de s'entendre sur elles et qu'à cet effet, l'Empereur envoyait son cousin, qui avait toute sa confiance, pour lui développer ses projets, qu'il le priait d'accorder pleine et entière croyance à tout ce que je lui dirais. Avec sa légèreté, son désordre habituel et selon sa déplorable habitude et la mauvaise organisation de son cabinet, mon cousin ne garda pas minute de sa lettre et ne me laissa pas le temps d'en prendre copie !

Le jour même, vers trois heures de l'après-midi, les réponses aux télégrammes de M. Walewski arrivèrent. De Varsovie : l'empereur Alexandre faisait répondre à M. Walewski par le prince Gortschakoff qu'il serait charmé de recevoir le prince Napoléon, que Sa Majesté devait partir le 29, mais que, si cela était nécessaire, elle retarderait jusqu'au 30. Je partis à cinq heures de l'après-midi, avec le chef d'escadron Ferri Pisani, mon aide de camp. A Bordeaux, impossible de faire continuer mon train spécial, la voie n'était pas libre et on n'avait pas eu le temps de la déblayer. Pendant mon dîner à l'Hôtel de France, je causai avec M. Duchêne de Belmont, revenant du Japon. La nuit, en chemin de fer, je réfléchis beaucoup. Ce qui me donnait confiance, c'était l'effusion, l'entrain, la confiance de Louis vis-à-vis de moi. Il m'avait embrassé plusieurs fois, il avait l'air content, satisfait, me traitant comme un frère; cela me rappelait notre intimité

d'Arenenberg et de Londres. Je ne l'avais jamais vu ainsi depuis qu'il était au pouvoir, il aurait voulu brûler le temps. J'ai souvent eu des mécomptes dans les affaires d'Italie, non terminées encore aujourd'hui (1868) que j'écris ces souvenirs, pour bien retracer le commencement de ces affaires.

Ma mission consistait à obtenir la neutralité bienveillante de la Russie, dans le cas où nous aurions la guerre avec l'Autriche, à obtenir que la Russie maintiendrait la Prusse et une partie de l'Allemagne pour les empêcher de se mêler de notre querelle avec l'Autriche. Il fallait obtenir de la Russie un traité secret.

Le 25 septembre 1858 au matin, j'arrivais à Paris. Le 26, il y eut un conseil de ministres aux Tuileries. Mon père le présidait, comme c'était l'habitude au commencement de l'Empire, quand l'Empereur était absent. Dès mon arrivée à Paris, je l'avais mis au courant de ce qui s'était passé à Biarritz, de ma mission, etc. Les ministres étaient fort intrigués de mon prochain départ pour Varsovie, qu'ils apprirent naturellement. M. Delangle, ministre de l'Intérieur, M. Fould, ministre d'État, et M. Baroche, garde des sceaux, voulurent causer. Je ne leur répondis que des banalités, que mon cousin désirait que j'allasse voir l'empereur de Russie à Varsovie par simple politesse, etc. Fould était le plus fin et ne semblait pas croire à l'innocence de ce voyage. Nous en avons souvent parlé depuis, et il m'a dit qu'il s'était de suite douté de quelque chose.

Le 26 au soir, je partis pour Cologne et Berlin, où j'arrivai le 27, dans la soirée, fort tard. Je soupai avec M. de Moustier et repartis de suite pour Breslaw et Varsovie; à la frontière russe, à Mislowitz, je rencontrai le prince royal de Prusse, qui était déjà régent depuis la maladie du roi Guillaume son frère. Je l'avais connu à Berlin, en 1857, lorsque j'y allai pour régler la cession de Neuchâtel par la Prusse à la Suisse. Ce prince, qui avait déjà été fort prévenant pour moi, fut très poli. Un train spécial m'attendait, envoyé de Varsovie. Je me souviens que l'administrateur de la compagnie qui le conduisait était un banquier juif-polonais, M. Epstein fils, qui depuis, en 1863, a été compromis dans l'insurrection polonaise. Ce jeune homme était fort prévenant, me parlait à cœur ouvert de ses aspirations polonaises; alors l'empereur Alexandre n'était pas trop persécuteur, il faisait le populaire et flattait même un peu les Polonais.

Le fils du feu maréchal prince Paskiewitz, aide de camp général de l'Empereur, vint à ma rencontre, ayant été désigné pour être auprès de moi pendant mon séjour en Pologne. Nous arrivâmes à Varsovie le 28 (je crois), à onze heures du soir. La gare était entourée de troupes pour éloigner la population, à ce que j'ai appris depuis. Un drosky de la Cour m'attendait. On me conduisit à un petit palais nommé la Maison blanche. A mon arrivée, je trouvai le vieux prince Koyakoff, qui avait commandé en chef en Crimée, et ce qui me frappa c'est qu'il me présenta la garde, une douzaine d'hommes et les sous-officiers de planton pour mon service, et qu'il défila à leur tête devant ma porte. C'était vraiment un peu militaire, puéril, mais dans les habitudes russes. J'avais une note fort curieuse sur la cour de Russie, ses usages, son personnel, que j'avais lue en voyage; c'était des portraits peu flattés, mais véridiques; sachant que l'on lirait probablement tous mes papiers, sauf ceux que je portais toujours sur moi, je serrai cette note curieuse dans mon secrétaire, afin que le gouvernement russe, qui le saurait certainement, pût s'assurer que je n'avais pas d'illusions sur son personnel.

Ceux qui m'accompagnaient dans le voyage, étaient le colonel de Franconière, mon premier aide de camp, le chef d'escadron Ferri-Pisani, le chef de bataillon Ragon. Il avait été convenu avec l'Empereur, mon cousin, que je n'écrirais en chiffres, ni lettres, ni télégrammes, qu'en cas d'absolue nécessité et qu'il valait mieux l'éviter. Je m'informai auprès du prince Paskiewitz s'il était convenable de demander à voir l'Empereur malgré l'heure avancée. Il me répondit qu'il allait consulter. Je me mis à souper, et quelques minutes après, vers minuit, l'empereur Alexandre entra tout simplement et me prit la main.

— Je suis charmé de vous voir et que l'empereur Napoléon vous ait envoyé auprès de moi. J'étais au théâtre quand on m'a appris votre arrivée et j'ai voulu vous voir de suite.

Moi. — Votre Majesté est vraiment trop bonne. J'avais demandé à son aide de camp général, le prince Paskiewitz qui est auprès de moi, quand je pourrais avoir l'honneur de voir Votre Majesté pour lui remettre une lettre de mon cousin.

L'Empereur. — Eh bien ! me voilà.

Il était aimable, mais un peu ému, agité. Il lut la lettre avec anxiété.

Moi, en lui remettant la lettre : — C'est pour l'accomplissement des promesses faites à Stuttgart, de ne pas commencer de grandes affaires sans s'être entendu, que l'empereur Napoléon m'envoie auprès de vous.

L'Empereur. — Croyez-vous vraiment que les affaires en Italie soient aussi graves?

Moi. — Oui, Sire.

L'Empereur. — Vous savez que je suis bien disposé pour le roi d'Italie, votre beau-père (1) et que je n'adore pas l'Autriche. Du reste nous causerons, je vous enverrai Gortschakoff, mon ministre, que vous connaissez déjà.

Moi. — En effet, Sire, je connais le ministre des Affaires étrangères depuis mon enfance en Italie et je l'ai revu, il y a quelques années, à Stuttgart et à Francfort.

L'Empereur. — Oui, je le sais, avant la guerre de Crimée. Si vos conversations avaient abouti, on aurait pu éviter bien du mal alors. Mais j'espère qu'aujourd'hui nous pourrons nous entendre. La Russie a besoin de repos.

Après quelques phrases banales, l'Empereur s'en alla.

Il était minuit et demi. Je voulais monter en voiture pour aller chez l'Empereur, qui demeurait tout près, au palais Lazienski (le palais impérial est une grande maison blanche sans style), quand je rencontrai le prince Gortschakoff, le ministre des Affaires étrangères, homme fin, assez spirituel, mais vain, bavard et léger. Il me dit que l'Empereur ne voulait pas que j'allasse si tard le voir et qu'il l'envoyait. Nous causâmes jusqu'à trois heures du matin. J'étais très fatigué. Il fut surpris de ma mission, mais s'y montra favorable ; il parla longuement pour m'expliquer ses rapports avec l'Autriche, son influence sur la Prusse, son désir de nous être agréable et combien il était favorable à l'alliance française, que tout ce qu'il désirait était de revenir sur le traité de Paris en ce qui concernait la mer Noire, que cela humiliait la Russie, qu'ils avaient une opinion publique, qu'ils ne pouvaient faire la guerre contre l'Autriche, mais une démonstration armée sur la Galicie et exercer une influence morale sur la Prusse. Je fis valoir

(1) Il y a là un lapsus. Le prince Napoléon n'avait pas encore épousé la princesse Clotilde.

tous les avantages que la Russie pouvait tirer de la défaite de l'Autriche, je fus réservé sur le traité de Paris, faisant comprendre que la récompense pour la Russie dépendrait des services qu'elle nous rendrait.

Il m'insinua une extension vers la Galicie. Je répondis que tout ce qui pouvait être favorable à la Pologne serait agréable à la France, que je n'avais pas mission de toucher cette question si délicate, mais que si le gouvernement de l'empereur Alexandre se montrait libéral, réformateur, réparateur vis-à-vis de la Pologne, ainsi qu'il semblait vouloir le faire, la Galicie aurait sans doute avantage à se réunir au royaume, que le régime autrichien était affreux (c'était vrai alors), que l'Autriche se conduirait vis-à-vis des Polonais comme vis-à-vis des Hongrois, que la réunion de la Galicie serait un commencement de réparation et de réaction contre le partage. J'appuyai assez fortement sur mon idée de mettre quelque chose par écrit et de rapporter plus que des phrases et une simple lettre, que, dans des circonstances aussi graves, il fallait être aussi clair que possible et que pour être net il fallait écrire. Le prince Gortschakoff dit que c'était grave qu'un écrit, — je vis que j'aurais de la difficulté à le décider, — qu'il prendrait les ordres de l'Empereur, avec lequel il n'avait pas encore eu le temps de causer, que tout cela était si rapide, si gros qu'il fallait réfléchir. J'ajoutai que j'étais venu pour cela, étais prêt à donner toutes les explications. Je tâchai d'être aussi poli que possible, mais je fis comprendre que je tâcherais de ne pas me laisser enguirlander, que du reste nos liens de parenté avec l'Empereur et de vieilles relations avec le prince Gortschakoff avaient surtout désigné le choix de l'empereur Napoléon.

Le 29 (je crois), j'allai chez l'Empereur, dans son cabinet, vers dix heures du matin. Je fus reçu et introduit par l'aide de camp général comte Adelberg fils ; la maison était simple, de grands murs blancs avec des gravures. L'Empereur me fit asseoir près de son bureau, se mit à fumer et m'offrit un cigare. Il était plus calme que la veille ; on voyait qu'il avait réfléchi.

— Ce que vous me proposez est fort grave, dit-il, surtout le traité dont Gortschakoff m'a parlé ; cependant je ne le refuse pas, mais je ne puis promettre de faire la guerre ; plus tard, nous verrons. Actuellement, j'ai de grosses affaires intérieures sur les bras : l'émancipation des paysans.

Il s'étendit longuement sur cette mesure, cherchant à me démontrer qu'elle n'était que l'exécution de la volonté de son père, l'empereur Nicolas, pour lequel il témoignait une grande vénération ; il me parla un peu des affaires de Pologne, disant qu'il voulait chercher à satisfaire les Polonais, puis fixant les bases du traité à intervenir entre nous, sauf à en discuter les articles et la rédaction avec le ministre des Affaires étrangères. Il se résumait ainsi : Entente morale entre les deux empires; en cas de prise d'armes de la part de la France et de l'Italie contre l'Autriche, réunion d'un corps russe de 70000 hommes depuis Cracovie, le long de la Galicie; pression morale sur la Prusse et l'Allemagne, autant que possible; la même attitude vis-à-vis de l'Autriche que celle-ci avait tenue vis-à-vis de la Russie pendant la guerre de Crimée.

Vers midi, je quittai l'Empereur pour aller déjeuner. Il fut convenu qu'il viendrait me chercher à deux heures, pour une partie de chasse chez le comte Potocki, dans un château des environs qui s'appelle Poulawsky. Nous allâmes en effet chasser; le grand-duc de Saxe-Weimar était aussi à Varsovie ; c'était un peu gênant parce qu'on n'avait que des voitures à deux places, *droski*, et que le grand-duc régnant ayant le pas sur moi, il était très difficile de me trouver seul avec l'Empereur. L' « Empereur arrangea les choses, de façon à ce que, quand nous étions avec peu de monde, il me faisait monter avec lui pour causer ; et, devant le monde, le grand-duc passait avant moi. Du reste, il se gênait peu avec ce prince, qui était son neveu, un grand flandrin assez insignifiant et ne faisant qu'une visite de politesse. La chasse se passa sans rien de particulier chez le comte Potocki ; vers les six heures, il y eut un grand dîner, avec beaucoup de Polonais ; la comtesse Potocka, maîtresse de la maison, sœur du comte Branicki, mon ami, était une femme fort distinguée et belle ; elle avait deux sœurs, la comtesse Krasinska et la comtesse Adam Potocki, de Cracovie. Leur mère, vieille femme de quatre-vingts ans, était à côté de moi à dîner : pas loin était le général Soukasaneff, ministre de la Guerre, homme sans valeur, plus connu par ses succès aux cartes qu'à la guerre. Il y avait dans la suite de l'Empereur le vieux comte Adelberg, homme déconsidéré, ridicule, portant perruque et mettant du rouge, qui avait la réputation de vendre sa protection, ancien directeur de la police sous Nicolas, sans influence

aujourd'hui et qui ne se maintenait à la cour que par ses deux fils, l'un, aide de camp général et favori de l'Empereur, avec lequel il avait été élevé, très influent, l'autre général aussi, attaché militaire russe à Berlin. Le prince Dolgorouki, commandant la gendarmerie, homme de cinquante ans, assez comme il faut, et jouissant d'une assez bonne réputation. Le seul homme politiquement influent était le prince Gortschakoff et, agissant avec lui, son chef de cabinet, M. Jomini, fils du général de ce nom, suisse, qui nous avait trahi en 1844.

A table, on fut assez cordial et sans gêne; l'Empereur affectait de parler quelquefois polonais avec ces dames. Le château est superbe, avec quelques beaux tableaux et objets d'art, rempli de souvenirs de l'histoire de Pologne, portraits des rois, tableaux historiques, etc.

Pendant la chasse, les gardes et rabatteurs étaient naturellement tous polonais; l'un d'eux, attaché à mon service, beau jeune homme, me fit quelques insinuations en mauvais allemand contre les Russes, parlant de ses sympathies pour la France. Après dîner, à la nuit, on se promena dans le parc, qui était brillamment illuminé et donnait sur la Vistule; il y avait beaucoup d'invités et de plus une foule énorme aux abords pour voir le feu d'artifice. L'Empereur me dit, en se promenant, que le prince Gortschakoff viendrait le soir chez moi, pour donner un corps à nos négociations et qu'il m'invitait à une revue, qui devait avoir lieu le lendemain 10, à dîner chez lui et à aller au spectacle, s'étant décidé à prolonger son séjour jusqu'au 1er octobre, vu la gravité de nos affaires.

Vers dix heures du soir, je rentrai à Varsovie avec le prince Paskiewitz, homme assez insignifiant, comme il faut, d'un air assez sceptique, fort riche, s'occupant plus de ses affaires particulières que des affaires publiques auxquelles il prenait peu d'intérêt. Il me parla beaucoup de Paris, qu'il habitait souvent, fit naturellement les éloges obligés des empereurs de Russie et de France, mais je démêlais qu'il était un peu effrayé de sa responsabilité auprès de moi; qu'il craignait des manifestations de la population polonaise en ma faveur, et que tous les petits arrangements de Cour étaient pris, de façon à m'isoler autant que possible, à ne me laisser voir que les personnages officiels, à ne sortir que de grand matin ou le soir, à employer mon temps, en un mot, de façon à ne pas

me laisser une heure de liberté, disant qu'il n'y avait rien à voir à Varsovie, qu'aucun monument ne valait la peine d'une visite.

Nous arrivâmes à mon petit palais vers les onze heures du soir et, en passant dans les allées de Jérusalem, je remarquai une grande foule, mais tenue à distance par une nuée de Cosaques et d'agents de police. Gortschakoff arriva chez moi avec un gros dossier, contenant en grande partie la correspondance avec les gouvernements de Vienne et de Berlin; il me fallut avaler plusieurs heures de lecture de dépêches, bavardages sans fin, souvent oiseux et en dehors de notre sujet.

C'est tout au plus si, vers les deux heures, le ramenant à ma mission, nous prîmes chacun la plume pour rédiger d'un commun accord un projet de traité secret qui devait être soumis le matin à l'Empereur.

Ce texte, après de longues discussions sur chaque mot, fut rédigé. Je ne le rapporte pas ici puisqu'il se trouve dans le dossier spécial de mes papiers « traité avec la Russie (1) ».

Au fond, c'était beaucoup en apparence et pour la forme, et pas grand chose en réalité. Il témoigne plutôt d'une complicité morale et compromettante que d'une action réciproque réelle. Pour ma part, je n'en demandais pas davantage. Mon but était : destruction complète de l'alliance des trois cours du Nord, compromissions de la Russie vis-à-vis de nous, plutôt que d'une entente réelle et sérieuse, pour laquelle il aurait fallu donner trop d'avantages à la Russie, tandis que pour un simple appui moral, pour une simple démonstration militaire, les Russes ne pouvaient me demander grand chose. Aussi, j'évitai tout engagement sur la revision du traité de Paris de 1856. Je ne pris pas un seul engagement qui pût effrayer l'Angleterre, ni diminuer notre entente en Orient, dans le cas où tout ce qui se passait viendrait à être connu. Je ne perdis jamais de vue le peu de valeur des traités secrets au point de vue de leur non publicité, et je tâchai, par ma conduite et mes paroles, d'agir comme si tout devait être connu un jour. Je profitai de la crainte et des irrésolutions de l'Empereur, du bavardage et de la légèreté de Gortschakoff, qui épuisait toute sa verve, non à faire les affaires sérieusement, mais à me lire ses dépêches, à se perdre

(1) On trouvera plus loin ce texte, modifié par Napoléon III.

dans des digressions infinies et qui étaient pour ainsi dire épuisées quand il fallait conclure et que je serrais les arguments. Les Russes avaient deux mobiles : rester très bien avec la France et cela avec le moins d'engagements formels possibles; ils jouaient mon jeu, puisque, sans illusion sur leurs forces et ne voulant pas me compromettre dans une alliance effective, surtout dans les éventualités orientales vis-à-vis de l'Angleterre, ni dans un acquiescement sur la question polonaise, quoique demandant beaucoup, je ne voulais en réalité qu'une compromission morale vis-à-vis de nous, et pas au delà.

Quant à l'action matérielle, j'étais convaincu que la France et l'Italie contre l'Autriche suffisaient.

Pour résumer par une comparaison ma politique, la Russie était une femme que je voulais compromettre par des lettres au besoin, ne tenant dans aucun cas à l'épouser.

Je puis donc dire que mon but a été atteint, que l'Empereur et Gortschakoff se sont montrés peu habiles, car eux surtout auraient dû étendre l'horizon de nos négociations et tâcher, en nous aidant matériellement contre l'Autriche, ce qui était bien peu dangereux pour eux, d'obtenir des compensations sérieuses, soit territoriales pour la Galicie et Cracovie, soit notre assentiment à une influence prépondérante en Orient.

L'indécision et la crainte sont de mauvaises conseillères dans les grandes affaires politiques ; j'en faisais l'expérience et j'en profitais. La Russie faisait assez pour se compromettre et pas assez pour en tirer parti : il vaut mieux en politique être complice que confident ; ce second rôle a tous les inconvénients du premier sans les avantages.

Vers cinq heures du matin, au petit jour, nous nous séparâmes, le prince Gortschakoff et moi ; j'étais très fatigué et je me souviens qu'en me mettant à ma fenêtre du rez-de-chaussée, je vis passer les cuisinières et les femmes de ménage de Varsovie allant au marché; il y en avait, ma foi, beaucoup de très jolies. J'oublie un des points qui nous préoccupèrent à la fin de notre entrevue : c'était le mode de rédaction matérielle du traité. Il fut convenu que le ministre des Affaires étrangères, Walewski, devait l'ignorer ; mais Gortschakoff appuyait sur la difficulté de le laisser ignorer au comte Kisseleff, ambassadeur russe à Paris. Il fut convenu que, sur la rédaction que j'allais arrêter avant mon départ, l'empereur Napoléon ferait ses obser-

vations, que j'enverrais alors un homme de confiance à Pétersbourg avec le traité signé par l'empereur Napoléon. Je me croyais autorisé à affirmer que mon cousin ne ferait pas de modification à ce que j'aurais admis. Notre envoyé repartirait de Pétersbourg avec un courrier russe portant un exemplaire signé par l'empereur Alexandre et, à l'ambassade russe à Paris, l'échange des deux traités se ferait, nous recevant celui de l'empereur Alexandre et le comte Kisseleff celui signé par l'empereur Napoléon, que l'on y ajouterait les sceaux respectifs, que les ministres des Affaires étrangères ne contresigneraient pas, à moins que, d'ici là, l'empereur Napoléon ne se fût décidé, soit à changer M. le comte Walewski, soit à le mettre au courant de la négociation; que dans ce second cas, si notre ministre signait, le comte Kisseleff serait autorisé à signer pour la Russie.

Ces petites difficultés matérielles souvent gênantes et qui, dans l'avenir, devaient nous embarrasser beaucoup, confirmèrent mes prévisions de l'obstacle que nous créerait l'absence de ministres français au courant de notre affaire.

Le 30, à onze heures du matin, je vais déjeuner chez l'Empereur et de là, vers midi, à une revue au Champ de Mars; l'Empereur portait l'uniforme de colonel de lanciers; j'allai de mon côté sur le terrain de manœuvre, où tous les officiers étaient réunis, entre autres le consul général d'Angleterre, colonel..., que j'avais connu en Crimée. Mon arrivée à Varsovie faisait beaucoup d'effet; je m'approchai du consul général d'Angleterre, lui donnai la main, en lui rappelant notre connaissance en Crimée. Quoique poli, il fut froid et me dit avec affectation :

— Il y a déjà longtemps de cela, Monseigneur, et les temps me semblent bien changés.

— Pas tant que vous croyez, lui répondis-je ; les apparences sont souvent trompeuses, mais les événements marchent et la bonne politique est de les prévoir pour les diriger, ce que vous faites rarement en Angleterre.

La revue dura une heure. Il n'y avait qu'une quinzaine de mille hommes. Je remarquai, ce qui me fit sourire, que pour transmettre les ordres de l'Empereur aux régiments de cavalerie, entre autres à une brigade de dragons et une brigade de lanciers, l'empereur Alexandre chantait lui-même les airs qui

étaient répétés par deux ordonnances trompettes circassiennes qui étaient derrière lui.

Les soldats d'un bataillon de chasseurs, en défilant au pas de gymnastique, laissaient tomber plusieurs de leurs gros gants sans doigts contre le froid. Ce fut une affaire qui eut l'air de beaucoup contrarier l'Empereur. En rentrant, je visitai la citadelle, le château où demeurait le prince Gortschakoff, gouverneur de la Pologne, le palais de Saxe, les bords de la Vistule, le quartier juif. Pendant cette course très rapide, mêmes appréhensions du prince Paskiewitz, qui faisait sans cesse modifier l'itinéraire par le cocher, pour ne pas passer où on nous attendait.

Je me reposai un peu jusqu'à cinq heures, où j'eus une nouvelle entrevue avec le prince Gortschakoff, qui avait soumis à l'Empereur la rédaction de la nuit et me la rapportait presque sans modification.

A six heures, j'allai à un grand dîner au palais Lazienski, chez l'Empereur, après lequel nous eûmes encore une conférence d'une heure dans son cabinet, d'où je pris congé pour partir, moi pour Mislowicz et Berlin, en chemin de fer, et lui en voiture, avec Gortschakoff, pour Pétersbourg.

Il se peut, comme je rédige ces notes à dix années de distance, sur des notes très rapides, jetées sur un calepin de voyage, au moment même et souvent peu intelligibles, que la chasse, le dîner et la fête au château Potocki aient eu lieu le 30 après la revue au lieu du 29, et alors, cela indiquerait que je ne serais parti que le 1er octobre au soir, au lieu du 30 septembre, car je crois me souvenir que j'ai été au théâtre avec l'Empereur et le grand-duc de Saxe-Weimar le 29 au soir, où on nous a fait admirer une représentation du ballet de Varsovie fort renommé, dont les femmes de l'école de danse sont vraiment très belles. (Revoir avec ma rédaction journalière où j'ai surtout noté les impressions politiques, plus que ces petits détails (1).)

(1) D'après le journal de Ragon, le 29 septembre, l'Empereur et le prince Napoléon assistèrent d'abord à une manœuvre de quatre régiments de cavalerie et de deux batteries d'artillerie, se rendirent à la chasse du comte Potocki, dînèrent chez lui et allèrent, le soir, au théâtre. Le 30 septembre, remise de décorations dans la matinée, puis revue, dîner chez l'Empereur et départ de Varsovie le soir, à 9 heures un quart.

Dans la journée de mon départ, j'eus à me préoccuper des décorations et cadeaux à donner; je me montrai fort généreux, sachant combien les Russes sont sensibles aux distinctions et âpres aux cadeaux. Je voulus cependant marquer par un petit fait une nuance de mes sympathies polonaises, et j'envoyai, par mon premier aide de camp Franconière, la croix de commandeur de la Légion d'honneur à un colonel Lubienski, vieux soldat du premier Empire, qui avait été décoré de la croix d'officier par Napoléon Ier, que l'on m'indiqua comme un des hommes les plus considérés du parti polonais, qui était en retraite et vivait à l'écart de tout, à un quatrième étage, et que je n'avais pas vu pendant mon séjour. N'ayant point son adresse, il fallut bien que Franconière s'adressât au prince Paskiewitz, qui témoigna de son profond étonnement et de son ignorance en disant : « Lubienski ? Je ne connais pas ça. » Il fallut avoir recours au consul général de France, M. Ségur-Duperron. Quand il se présenta avec mon aide de camp de ma part chez le colonel Lubienski, celui-ci était à dîner et se mit à pleurer de reconnaissance. On sut ce détail, qui fit assez de bruit à la cour. J'étais enchanté, du reste, de partir, n'ayant plus rien à faire et sentant que mon séjour à Varsovie devenait difficile.

En prenant congé de moi, l'Empereur m'embrassa et me remit sa lettre à l'Empereur dont il me chargeait. Elle était très bienveillante et flatteuse pour moi, mais assez banale, remerciant l'Empereur de sa confiance, parlant de l'alliance des deux pays et s'en remettant, pour les détails de la négociation, à ce que je lui rapporterais et au texte du projet de traité qui avait été convenu.

Persévérant dans les finesses inquisitoriales et policières de la cour de Russie, le prince Paskiewitz me pria de permettre que le général Adlerberg, attaché militaire en Prusse, pût profiter du train spécial mis à ma disposition pour retourner en Allemagne. Je le fis naturellement monter dans mon compartiment, mais je profitai de la nuit et de ma fatigue qui, du reste, n'était point simulée, pour dormir le plus possible.

Le lendemain, 1er octobre, il causa avec autant d'abandon que possible pour me faire croire qu'il connaissait le motif de mon voyage et, conséquent avec le mot d'ordre donné à la cour, il affectait la plus grande satisfaction de la bonne entente existant entre nos deux pays.

Arrivé à Mislowicz, frontière allemande, après dix heures de voyage, je me levai et déjeunai, et repartis de suite pour Dresde, où je me reposai un jour chez notre ministre, profitant de ces vingt-quatre heures pour revoir les beaux tableaux de la galerie. Le roi était à Pilnitz, je n'allai pas le voir. Je revis son premier ministre, M. de Beust, qui dîna chez notre ministre ; il était comme tout le monde intrigué de mon voyage et fit quelques insinuations sur le projet de mariage abandonné avec la princesse Sidonie, fille du roi de Saxe. Je me gardai naturellement de le suivre sur ce terrain. Je repartis le 2 (1) pour Paris où j'arrivai le 3 ou le 4.

L'Empereur était au camp de Châlons ; une dépêche m'y appelait de suite ; je n'avais envoyé que des dépêches banales tenant au courant de mon voyage, mais pas un mot d'affaires.

Je me souviens de l'émotion de l'Empereur en me recevant devant le perron de sa baraque et me disant, en me menant dans son cabinet :

— Eh bien ! as-tu réussi ? Que m'apportes-tu de bon ou de mauvais ?

Je le mis longuement au courant de tout ce qui s'était passé ; il se montra très satisfait du projet de traité, tout en désirant qu'il fût plus explicite pour l'action de la Russie. J'eus assez de mal, en m'appuyant sur les motifs développés plus haut, à lui prouver qu'une alliance plus intime aurait dû être payée plus cher, tandis que, par ce que je rapportais, nous obtenions assez d'avantages sans rien donner et que, quant à une coopération matérielle, elle eût été non seulement presque impossible à obtenir, vu l'état intérieur et militaire de la Russie, mais qu'elle nous eût été nuisible, vu les compensations par lesquelles il eût fallu l'acheter, et que, pour venir à bout de l'Autriche, la France et l'Italie n'avaient besoin de personne.

Je ne restai à Châlons que deux jours. L'Empereur revint à Paris aussi et la suite de ces négociations, qui ne fait plus partie de ma mission à Varsovie, donna lieu à de nombreux et courts incidents que je relaterai dans une autre note et qui comprendra les discussions et la conduite de M. Walewski, le choix du négociateur envoyé à Pétersbourg, le capitaine de vaisseau La Roncière... »

---

(1) Le prince arriva à Paris le 3 octobre, à neuf heures du soir.

APRÈS LE RETOUR DU PRINCE

Le prince ne rédigea pas la note dont il parle.

Pendant tout le mois d'octobre 1858, la question posée à Varsovie fut discutée entre Napoléon III et lui. Il ne pouvait, sans éveiller l'attention, retourner en Russie, et il était cependant nécessaire d'envoyer à l'empereur Alexandre un émissaire de toute confiance, pour lui apporter le projet de traité modifié. Afin de détourner les soupçons, au lieu d'un diplomate de carrière, le prince Napoléon finit par proposer à son cousin le capitaine de vaisseau La Roncière Le Noury, dont il avait apprécié les qualités pendant que cet officier commandait le navire la *Reine Hortense*, sur lequel le prince avait accompli, en 1856, une expédition scientifique dans les mers du Nord. L'Empereur approuva pleinement ce choix et, dans les premiers jours de novembre, La Roncière partit pour Saint-Pétersbourg, porteur de la lettre suivante.

Le prince Napoléon à S. E. le prince Alexandre Gortschakoff

Paris, ce 3 novembre 1858.

Prince,

J'ai rendu compte à l'empereur Napoléon, mon auguste cousin, du résultat de ma mission auprès de S. M. l'empereur Alexandre.

L'Empereur m'a donné l'ordre de préciser succinctement par écrit et de formuler, dans deux projets de traités secrets, ce qui a été convenu entre S. M. l'empereur de toutes les Russies, vous et moi. Le travail fait, l'empereur Napoléon y a apporté un seul changement, qu'il croit utile et juste : c'est celui qui stipule dans le traité secret la rupture des relations diplomatiques entre la Russie et l'Autriche quelques semaines après le commencement des hostilités. J'espère, prince, que vous retrouverez dans ces traités la substance exacte de nos engagements réciproques et que S. M. Alexandre, en les approuvant, fera faire un grand pas à cette importante question.

J'ai tâché d'être aussi bref et positif que possible, m'étant convaincu que le meilleur moyen de seconder les vues des deux Empereurs est d'être franc et sans arrière-pensée; c'est la marche qui convient à deux grands pays.

J'ai rédigé deux traités séparés, l'un qui ne stipule que la conduite à tenir au commencement de la guerre, l'autre qui restera toujours secret et qui précise les conséquences de la guerre sur laquelle les deux souverains se sont entendus.

L'empereur Napoléon envoie auprès de vous M. le capitaine de vaisseau de La Roncière Le Noury. Cet officier est chargé de vous donner verbalement tous les éclaircissements et les développements que ne comporte pas une lettre.

Veuillez donc le considérer comme un agent non officiel, chargé d'une affaire spéciale, mais dont les paroles méritent toute votre confiance et votre attention, M. de la Roncière étant porteur de la pensée intime de l'empereur Napoléon.

Recevez, prince, l'assurance de ma haute considération.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Les projets des deux traités secrets entre « Leurs Majestés l'empereur de toutes les Russies et l'empereur des Français », — après avoir rappelé l'entrevue de Stuttgart de 1857, au cours de laquelle les deux souverains avaient convenu de ne s'engager sur aucune grande question européenne sans s'être préalablement consultés, — envisageaient des complications en Italie, « où la situation actuelle ne saurait durer », et l'éventualité d'une guerre entre l'Autriche et le Piémont. En pareil cas, disait le préambule commun aux deux projets de traités, « les sympathies de la France, sa politique traditionnelle, ses intérêts l'obligent à soutenir le Piémont. Si l'empereur des Français tire l'épée, ce ne sera pas pour modifier à son avantage l'équilibre européen, ni pour élever des prétentions qui puissent alarmer la Russie, l'Angleterre ou l'Allemagne, mais pour créer à la France des alliances que les traités de 1815 lui rendent impossibles. L'empereur Alexandre a approuvé les intentions de l'empereur des Français et a lui-même de justes griefs contre l'Autriche à faire valoir. »

Si le conflit se produisait, le Tsar promettait à la France, non seulement sa neutralité bienveillante, mais encore le rassemblement à l'extrême frontière de Galicie d'une armée assez forte pour inquiéter l'Autriche et l'obliger à immobiliser de ce côté environ cent cinquante mille hommes. D'autre part, des vaisseaux de guerre russes devaient rester dans la Méditerranée, à Toulon et à la Spezzia.

Napoléon III s'engageait à expliquer le sens de ces dispositions à l'Angleterre et « à lui faire comprendre que tout acte agressif contre la Russie serait considéré, dans de telles circonstances, comme un acte d'hostilité contre la France ». L'empereur Alexandre était chargé de la même mission, et dans les mêmes termes, auprès des États de l'Allemagne et notamment de la Prusse.

Dans le second projet de traité, Napoléon III s'engageait, si la guerre devait éclater, à prévenir le Tsar un mois avant sa déclaration ; le Tsar, quelques semaines après l'ouverture des hostilités, romprait les relations diplomatiques avec l'Autriche.

Le Tsar reconnaissait la nécessité d'agrandir les États de la maison de Savoie en créant un royaume de la haute Italie d'environ dix millions d'habitants. Il approuvait d'avance l'annexion à la France de la Savoie et du Comté de Nice. En revanche, si l'empereur Alexandre entrait en guerre avec l'Autriche, Napoléon III promettait son appui, à la paix, pour que la Galicie fût cédée à la Russie. Il soutiendrait également une demande de modification à l'article du traité de Paris qui limitait les forces navales russes dans la mer Noire. Enfin, les deux empereurs ne s'opposeraient pas à la constitution d'un État hongrois indépendant.

La Roncière revint à Paris, le 6 décembre. Il rapportait une lettre de Gortschakoff au prince Napoléon, avec un contre-projet, rédigé à Saint-Pétersbourg par ce ministre et remis par l'empereur Alexandre lui-même à l'envoyé français.

Le prince Gortschakoff au prince Napoléon

Saint-Pétersbourg, 15-27 novembre 1858.

Monseigneur,

L'Empereur répondant directement à la lettre que l'empereur Napoléon a confiée au baron de La Roncière Le Noury, Sa Majesté m'ordonne de consigner ici ses vues sur les pièces que vous m'avez fait parvenir par la même voie.

Votre Altesse Impériale les trouvera dans le projet de traité ci-joint.

Je m'expliquerai avec une entière franchise sur les nuances et omissions par lesquelles il diffère de ceux que vous m'avez transmis.

L'Empereur désire un seul traité au lieu de deux. En prenant une détermination qui peut entraîner pour la Russie des complications très sérieuses, Sa Majesté a dû avoir en vue les intérêts de son pays, comme l'empereur Napoléon a toujours présents à l'esprit les intérêts du sien. Dès lors, la démonstration militaire de la Russie, qui sera d'un appui très efficace pour la France en Italie, et la certitude que la France, de son côté, considérera la garantie des deux articles du traité de Paris comme abolie et s'emploiera activement pour les annuler, restent indissolublement liées dans la pensée de l'Empereur. D'ailleurs, le présent traité devant rester secret, cette fusion ne peut pas avoir d'inconvénients; elle a l'avantage de prévenir toute équivoque.

L'Empereur propose de légères modifications aux articles 5 et 6 de votre projet. (Ceux par lesquels les deux souverains s'engageaient respectivement à avertir l'Angleterre et la Prusse.) Sa Majesté juge plus avantageux de préciser davantage le cas de l'immixtion hostile de l'Angleterre et de la Prusse dans un conflit qui doit rester austro-italien et que tous nos efforts doivent tendre à circonscrire sur ce terrain.

La clause relative à la rupture de nos relations diplomatiques avec l'Autriche a été omise. L'Empereur la croit positivement contraire aux intérêts que poursuit l'empereur Napoléon. En effet, si nous adoptions l'initiative d'une démonstration aussi hostile vis à vis de l'Autriche, il n'est guère à prévoir que l'Allemagne ne prenne parti pour elle. A Berlin surtout, le dernier changement ministériel augmente les chances d'un rapprochement avec l'Autriche. Nous aurions alors, la France et nous, la Confédération germanique entière sur les bras.

Il est de notre intérêt commun d'isoler autant que possible les événements d'Italie des intérêts allemands. Nous trouverons cet avantage en évitant de donner au cabinet de Vienne le prétexte de nous représenter comme les agresseurs.

La concentration d'une armée russe sur les frontières de la Galicie emprunte sa principale signification à l'incertitude même de nos intentions.

Sans doute, cette démonstration nous exposera à des explications qui ne seront pas sans embarras, mais enfin, nous sommes chez nous et nous trouverons moyen de répondre. Nous croyons que la tactique suivie par l'Autriche pendant la guerre

d'Orient est celle que nous devons adopter aujourd'hui, comme la plus favorable aux intérêts que l'empereur Napoléon poursuit en Italie. Si le cabinet de Vienne prenait l'initiative d'une rupture, les rôles changeraient et alors nous ne resterions pas en arrière.

L'Empereur ne recherche pas d'accroissement de territoire. Sa Majesté ne veut que rentrer dans ses droits, et considère l'assistance que lui accordera l'empereur des Français comme l'équivalent du sacrifice qu'elle ferait et de ceux auxquels elle s'exposerait. C'est pourquoi la cession éventuelle de la Galicie a été écartée. Si cependant il survenait des circonstances qui détacheraient cette province de l'Autriche, l'Empereur ne pourrait pas consentir à ce qu'elle s'érigeât en État indépendant. Alors, Sa Majesté s'entendrait avec l'empereur Napoléon sur le parti qu'il y aurait à prendre.

La clause relative à la Hongrie a également été omise. L'Empereur a déjà déclaré qu'il n'accordera aucun secours quelconque à l'Autriche. Si des revers en Italie amenaient le renversement de l'état actuel des choses en Hongrie, nous ne contesterions pas les faits accomplis.

Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien mettre cette lettre sous les yeux de l'empereur Napoléon. Elle renferme le fond de la pensée intime de mon auguste maître, sans finesse diplomatique, sans art et sans réticence, comme il convient à deux souverains animés d'une confiance réciproque et qui, certes, de part et d'autre, ne chercheront pas dans des phrases diplomatiques, plus ou moins ambiguës, la possibilité d'éluder des obligations loyalement contractées. D'ailleurs, en comparant attentivement le texte du projet que je lui envoie avec ceux qu'elle m'a transmis, d'après la volonté de l'empereur des Français, Votre Altesse Impériale se convaincra qu'ils ne diffèrent par aucun point essentiel. Nous espérons donc que ce projet, tel qu'il est conçu, répondra aux vues et à l'attente de Sa Majesté l'empereur des Français. Le baron de La Roncière Le Noury a fait bonne impression ici. Au premier abord, nous avons été un peu surpris de voir un tiers admis à une connaissance aussi intime de questions qu'il avait été convenu de traiter de souverain à souverain. Mais comme l'empereur Napoléon ne place sa confiance qu'à bon escient, nous restons convaincus qu'elle est justifiée par la personne dont Sa Majesté a fait choix.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect.

GORTSCHAKOFF.

Les deux projets de traités étaient fondus en un seul qui, dans son ensemble, conservait les dispositions des premiers; le préambule, notamment, restait le même. Toutefois, les textes français et le contre-projet présentaient des différences importantes.

Ainsi, il n'était plus question de rupture des relations diplomatiques entre la Russie et l'Autriche quelques semaines après l'ouverture des hostilités. Le Tsar approuvait toujours le futur agrandissement de la maison de Savoie, mais avec cette réserve : « En respectant les droits des souverains qui n'auraient pas pris part à la guerre ». La France ne devait pas seulement soutenir une demande de modification de l'article du traité de Paris, qui limitait les forces navales russes en mer Noire; elle s'engageait à renoncer au rôle qui lui était dévolu, de veiller à l'exécution de cette clause; et elle devait encore appuyer une demande en revision d'un autre article qui stipulait la cession par la Russie à la principauté de Moldavie, d'une partie de la Bessarabie.

La clause relative à la constitution éventuelle d'un État hongrois avait disparu. Enfin la portée de l'article ayant trait aux négociations à engager par la Russie avec la Prusse, était notablement diminuée. La France continuait de garantir la Russie contre « tout acte agressif » de la part de l'Angleterre; mais l'empereur Alexandre se bornait à garantir la France « de tout acte agressif contre ses frontières ». Il y avait là une différence de rédaction très appréciable et que Napoléon III ne manqua pas de relever.

Ce dernier, au surplus, n'était pas satisfait de ce contre-projet. Pour s'en expliquer directement avec l'empereur Alexandre, il lui écrivit une lettre que La Roncière fut chargé de porter à Saint-Pétersbourg, avec une lettre du prince Napoléon à Gortschakoff et un projet de traité.

L'Empereur au prince Napoléon (1)

Paris, lundi, 23 décembre 1858.

Mon cher Napoléon,

Je t'envoie la lettre pour l'empereur Alexandre, lis-la : cachète-la et donne-la à La Roncière. Dis-lui aussi que si le traité est signé, je désire que la date n'y soit pas mise, afin que nous ne la mettions, d'un commun accord, qu'au moment des événements. Si tu avais quelques observations à me faire, viens ce soir à six heures.

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

L'Empereur Napoléon à S. M. l'Empereur de toutes les Russies à Saint-Pétersbourg

Paris, le 22 décembre 1858.

Monsieur mon frère,

J'espère que Sa Majesté ne s'ennuiera pas de voir encore de mon écriture, mais la question en vaut la peine et je la prie de me permettre de la lui expliquer de nouveau franchement et dans son ensemble.

Après nous être fait la guerre, nous nous sommes appréciés ce que nous valons et nous comptons l'un sur l'autre.

Le hasard nous met dans la même position. Votre Majesté voudrait changer en partie le traité de Paris, moi je voudrais de même changer en partie les traités de 1815.

Néanmoins, tous les deux nous sommes forcés de respecter les traités existants tant que la guerre n'aura pas donné lieu à un nouveau congrès.

Une circonstance heureuse va se présenter bientôt. Plus nous ferons cause commune ensemble, et plus nous serons forts à la paix pour dicter aux autres puissances nos conditions.

Entendons-nous donc dans ce but.

Puisque nous comptons l'un sur l'autre, il est clair qu'à la paix chacun s'engage à protéger et faire triompher autant que faire se pourra les intérêts de son allié.

(1) Cette lettre a déjà été citée dans la correspondance de Napoléon et du prince Napoléon.

Le traité d'alliance se trouve donc tout naturellement formulé :

1° Chacun contribue selon ses désirs et ses moyens à la lutte.

2° A la paix chacun s'engage à faire triompher les intérêts de son allié.

Hors de ces bases larges et logiques, je ne vois pour nous rien de digne ni de noble. Il ne sied ni à Votre Majesté ni à moi de discuter sur des mots ou sur des interprétations différentes. Tout doit être entre nous net et franc, comme il convient aux souverains de deux grandes nations. J'espère que Votre Majesté comprendra ce langage et que, sauf la rédaction, elle voudra bien accueillir les idées que je lui soumets.

Je dois ajouter que, d'après les nouvelles que j'ai reçues du Piémont, il paraît que la guerre éclaterait vers le mois de mai prochain.

J'ai été très heureux de revoir le grand-duc Constantin. Le roi de Piémont lui avait fait quelques confidences, mais je ne lui ai rien dit de positif et il m'en a coûté cependant de ne pas ouvrir mon cœur à un prince que j'aime et que j'estime sincèrement.

Je prie Votre Majesté de croire aux sentiments de sincère amitié et de haute estime avec lesquels je suis de Votre Majesté Impériale le bon frère.

NAPOLÉON.

Le prince Napoléon au prince Gortschakoff

Paris, le 23 décembre 1858.

Prince,

M. le baron de La Roncière a remis à Sa Majesté l'Empereur des Français la lettre de Sa Majesté l'Empereur de Russie et lui a rendu compte du développement que l'empereur Alexandre a bien voulu lui donner. M. de La Roncière m'a remis également votre lettre ainsi que votre contre-projet. J'ai soumis le tout à mon auguste cousin et j'ai pris ses ordres pour vous répondre..

L'empereur Napoléon a été touché de la lettre de l'empereur Alexandre, dont il partage entièrement les vues générales. Son but est, si la guerre éclate, de la limiter autant que possible à l'Italie et ses efforts tendront toujours à ce but.

L'Empereur des Français a trouvé, en outre, un motif de satisfaction dans l'appréciation qu'il a pu faire de l'entière franchise avec laquelle vous vous exprimez. Mais je ne dois pas vous cacher que Sa Majesté a été un peu désappointée de votre contre-projet. En effet, l'Empereur croyait que tout l'avantage du traité qu'il vous proposait était de votre côté, car la Russie trouvait l'occasion de relever son influence en Europe, d'augmenter son territoire, d'amoindrir la maison d'Autriche, de cimenter avec la France une alliance presque indestructible, et tout cela, au prix, non d'une déclaration de guerre, mais d'une simple rupture de relations diplomatiques.

La France au contraire risquait une grande guerre et ses avantages se bornaient à modifier les traités de 1815, en se créant un allié en Italie, en affaiblissant l'Autriche et enfin à avoir un faible accroissement de population de six à sept cent mille habitants.

Vous n'avez pas cru pouvoir accepter cette proposition, et vous avez répondu par un contre-projet que nous ne rejetons pas dans son ensemble, mais qui n'a plus, il faut bien l'avouer, les mêmes avantages. Permettez-moi de le discuter. Votre contre-projet éloigne toute prévision de rupture de relations entre la Russie et l'Autriche, il se borne à promettre de reconnaître ce qui aura été fait en Italie. Il stipule, par son article VII, que non seulement la France vous appuiera pour modifier le traité de Paris, mais encore, ce qui est impossible, que dès aujourd'hui, elle abandonne la garantie qui lui incombera vis-à-vis de ses alliés pour l'exécution de ce traité.

L'empereur Napoléon doit rester fidèle aux engagements qu'il a contractés, jusqu'à ce que les événements l'en affranchissent.

De plus, les articles VIII et IX devraient être évidemment d'une parfaite réciprocité. La France vous garantit d'une façon générale (art. VIII). La Russie ne nous garantit (art. IX) que d'une attaque contre nos frontières quand notre armée sera en dehors et opérera en Italie !

Certes, la neutralité bienveillante de la Russie n'est point à dédaigner pour nous; cependant nous craignons que l'armée russe réunie sur les frontières de Galicie ne remplisse pas le but que nous nous proposons, tant que la cour de Russie aura un représentant à Vienne.

L'exemple que vous citez de la conduite de l'Autriche vis-à-vis de la Russie dans la dernière guerre est justement ce que nous redoutons et voudrions éviter. L'Autriche n'a pas immobilisé un seul soldat russe en occupant la principauté. Elle vous a permis d'envoyer toute votre armée du Danube en Crimée avec plus de sûreté que vous ne l'auriez fait si les Turcs étaient restés en face de vous. Et quels ont été pour l'Autriche les résultats de cette conduite double? Elle s'est attiré à juste titre l'inimitié des deux parties. Ce n'est pas là, je crois, un exemple à suivre.

Pourquoi omettre la clause pour la Hongrie, qui se réduisait à dire dans le traité ce que vous me dites dans votre lettre dont je copie la phrase : « L'Empereur a déjà déclaré qu'il n'accordera aucun secours quelconque à l'Autriche; si des revers en Italie amenaient le renversement de l'état actuel des choses en Hongrie, nous ne contesterions pas les faits accomplis »?

En supprimant cet article, la présence de votre armée sur vos extrêmes frontières peut paralyser tout mouvement des armées de l'Autriche, si nous ne pouvons leur dire : « Ne craignez rien de l'armée russe, elle ne sera pas contre vous et l'empereur Alexandre ne s'opposera pas à ce qui se fera en Hongrie. »

Dans cette situation, qu'y a-t-il donc à faire?

Les deux souverains sont d'accord sur tous les principes, sur le but. Ils ne diffèrent que sur le rôle que la Russie doit et peut jouer. Chacun envisage les intérêts de son pays et doit y penser avant tout.

Nous vous proposons donc de stipuler les points sur lesquels nous sommes d'accord en fixant un simple traité de neutralité. Quant à la conduite de la Russie plus ou moins hostile contre l'Autriche, nous nous en remettons à l'empereur Alexandre, qui fixera ce qu'il croira bon et utile pour rester fidèle à la parole donnée.

Mais, dans ce cas, l'Empereur ne peut promettre de s'affranchir du traité de Paris. Tout ce qu'il peut promettre, c'est de saisir la première occasion favorable pour tâcher de faire revenir de plein gré les grandes puissances sur les articles de ce traité que vous considérez comme portant atteinte à la souveraineté de l'empereur de Russie dans la mer Noire.

Ces raisonnements ont décidé l'empereur Napoléon à me donner l'ordre de vous proposer un traité de neutralité pour lequel je me suis étudié à reprendre votre propre rédaction.

D'après ce que vous m'écrivez de la bonne impression que le baron de la Roncière a faite, je le renvoie porteur de ces dépêches ; c'est un homme de confiance, loyal et parfaitement au courant.

Permettez-moi, prince, d'insister personnellement auprès de vous pour que notre négociation aboutisse. Avec des intentions si modérées, si franches, si aimables des deux empereurs, il serait bien fâcheux qu'ils ne puissent pas s'entendre sur la rédaction d'un traité pour la question italienne qui est une cause permanente de désordre et de trouble pour l'Europe, qui, tôt ou tard, créera des embarras d'autant plus grands qu'on ne se sera pas entendu pour les conduire et les surmonter.

L'empereur Napoléon ne veut pas la guerre, mais il la prévoit imminente ; s'il est forcé par les événements d'entrer en campagne, il eût voulu dès à présent en assurer les conséquences pour ses alliés et en préparer le succès pour ses armées.

Je me souviens de notre conversation à Stuttgart en 1853 : qu'il n'en soit pas ainsi cette fois encore ! Nous nous parlons sans aucune arrière-pensée le langage de la vérité et des intérêts. Que cette conduite aboutisse, c'est mon plus cher désir.

Recevez, Prince, l'assurance de ma haute considération.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Le nouveau projet, outre le préambule qui ne changeait pas, conservait l'esprit et les dispositions essentielles des précédents : neutralité bienveillante de la Russie, concentration d'une armée sur les extrêmes gauches de Galicie, agrandissement de la maison de Savoie, sous réserve des droits des souverains qui n'auraient pas pris part à la guerre ; mais certains articles prenaient un caractère assez vague. La France promettait d'appuyer la demande en revision des articles du traité de Paris « qui portent, aux yeux de l'empereur de Russie, atteinte à ses droits de souveraineté dans la Mer Noire ». Surtout les clauses relatives aux démarches auprès de l'Angleterre et de la Prusse perdaient beaucoup de leur précision :

« Les deux Empereurs s'engagent à expliquer la situation qui naîtra de la guerre entre la France et l'Autriche à leurs alliés respectifs et à leur faire comprendre que cette lutte ne peut être préjudiciable aux intérêts des grandes puissances neutres dont l'équilibre ne sera pas modifié. »

La Roncière, retardé par les neiges, atteignit Saint-Pétersbourg le 2 janvier 1859 seulement. L'empereur Alexandre se montra très touché de la lettre de Napoléon III, mais la négociation fut entravée par Gortschakoff. Néanmoins, le 11 janvier, La Roncière télégraphiait :

« Saint-Pétersbourg, 11 janvier 1859.

« J'ai vu l'empereur Alexandre. Tout à fait déterminé. Je rapporte une lettre très nette de l'Empereur, mais un traité qui l'est moins. Tout possible avec l'Empereur, tout épineux avec Gortschakoff. Je pars demain. »

Nous n'avons ni le texte de cette lettre, ni celui du traité, qui, au dire d'Émile Ollivier dans *l'Empire libéral*, fut signé entre les deux souverains.

ERNEST D'HAUTERIVE.

LES PRINCIPES CRITIQUES DE TAINE

I

RACE, MOMENT, MILIEU

Tout se tient chez un Taine. Pour comprendre la méthode et les vues, si nouvelles en son temps, si discutées encore aujourd'hui, qui ont dirigé ses travaux de critique et d'histoire, il faut rappeler les principes premiers de sa pensée. Du *Tite-Live* jusqu'au dernier volume des *Origines*, une idée l'organise tout entière. Aussitôt que son esprit a commencé de s'ouvrir, — vers la dix-huitième année, — elle y est apparue. Elle était comme incluse dans son germe, mais elle s'est trouvée portée par le mouvement général de l'esprit européen, à ce moment de l'histoire où, par le développement inouï des sciences, par l'éclosion de toutes sortes de sciences nouvelles, s'établissait l'autorité de « la Science » ; et cet accord en a fait l'élan et la continuité.

L'idée, dans sa simplicite première, c'est d'abord que, dans l'univers, tout fait sort nécessairement d'une cause ; c'est ensuite une définition de la cause dont tout va dériver, toute conception de l'univers naissant de ce qu'on entend par cause (1). Pour Taine, la cause d'un fait est dans les faits plus simples et généraux qui s'y rencontrent, et c'est logiquement

(1) *Les Philosophes classiques du XIXe siècle en France*, préface.

qu'il en procède. Découvrir, démêler ces éléments générateurs, faire apparaître cette relation, c'est comprendre et c'est expliquer. Taine avait au plus haut degré le besoin de comprendre; en tout sujet, son esprit, d'un mouvement naturel, aspirait à l'explication, et c'est pourquoi il eut la religion de la science. Elle part des faits, elle se vérifie par les faits, et l'on sait l'importance qu'avaient à ses yeux les faits bien observés. Mais le grand intérêt pour lui de la science, c'est qu'elle ne se borne pas à les collectionner; elle a pour fin d'en saisir les rapports, ces rapports constants et nécessaires qu'elle appelle les lois. Aussitôt que nous voyons ces rapports, nous comprenons. Car le lien entre les choses est un « intermédiaire explicatif ». Les lois sont vraiment les *raisons* des choses; leur nécessité est d'ordre logique. Pour Taine comme pour Hegel, qu'il a tant étudié, le fond de la nature est une logique, la même que celle de l'esprit, et c'est pourquoi l'esprit guidé par la méthode l'y retrouve. L'univers est intelligible, et la science peut atteindre à des certitudes.

On objecte que par cette affirmation, qui pose le réalisme, il se contredit, — une de ses thèses, tout idéaliste, étant que nos sens ne voient pas le réel en lui-même, et que nos sensations sont des hallucinations. Mais il n'a pas dit seulement : hallucinations, il a dit : hallucinations vraies. Ce qui signifie que si la représentation diffère de l'inaccessible chose en soi, elle y correspond, que l'ordre de nos représentations répète l'ordre des choses. S'il y a dans une autre planète une race d'êtres intelligents, mais autrement construits que nous, très probablement leurs perceptions diffèrent des nôtres, mais les rapports entre leurs perceptions, et par suite entre leurs idées, doivent être comme les rapports entre les choses. Pour passer, par exemple, de leur conception du système solaire à la nôtre, il suffirait d'en traduire, comme un vocabulaire étranger, tous les termes par les nôtres. Les termes sont tels ou tels; ils dépendent de la nature du sujet, mais les rapports étant ceux des choses, lui sont imposés par les choses. Or, ce sont ces rapports qui font l'objet de la science. Seuls ils importent, car ils sont l'ordre et la structure de ce monde où les sens et la conscience n'aperçoivent que les tranches arbitraires qu'ils découpent dans la trame continue de l'être. Tant que nous regardons la nature par l'observation seule, nous n'en voyons

que des *coupures* (Taine use de ce mot qu'emploiera à son tour M. Bergson). Nous n'en avons qu'une idée provisoire et illusoire. Elle est une tapisserie où nos yeux intéressés voient des images distinctes, mais dont la réalité est le fil logique et continu des lois. Ce fil, la science s'efforce de le débrouiller et de le suivre (1).

Le monde a deux aspects, l'un physique, l'autre moral, qui se correspondent comme un envers et un endroit. Probablement l'événement intérieur, moral, c'est l'événement même, dont l'extérieur ou le physique n'est que l'apparence, et l'esprit sous toutes ses formes, depuis les plus simples ou sensations élémentaires, est « le type de l'existence ». Parmi les divers ordres de faits qui composent la face morale de la nature, le plus complexe de tous est l'histoire, au sens le plus large du mot : histoire de l'homme, de ses civilisations, de ses sociétés, de ses productions spirituelles ou matérielles. Le premier facteur en est la structure générale de l'esprit, gouverné lui aussi par des lois rigoureuses. C'est pourquoi l'œuvre centrale de Taine, celle qu'il a toujours voulu faire, la seule, nous disait-il un jour, dont le sujet ne fût pas né des circonstances, est une psychologie.

De ces principes, la méthode suit, et de si près qu'elle s'y confond. Les critiques ne se trompaient guère, qui parlaient de son système, quand il ne parlait que de sa méthode. Celle-ci est la démarche naturelle de son esprit, comme ses principes sont, définies, les vues générales que son esprit prend naturellement du monde. Dès sa première année d'École normale, elle apparaissait à ses camarades comme son grand trait personnel. Aujourd'hui encore, pour le public, Taine, c'est sa méthode, plus encore peut-être que sa pensée, et tout le reste de son génie. En lui se vérifie son idée de connexions entre tous les caractères d'une œuvre et d'un talent. « Ce qu'on appelle un talent original, c'est une méthode pour penser et imaginer — méthode que l'auteur ne pourrait pas toujours expliquer, qu'il pratique involontairement. C'est un procédé inné. »

Mais chez Taine tout se liait logiquement : son idée de l'ordre des choses commandait l'ordre de ses idées.

(1) Stuart Mill, *Histoire de la Littérature anglaise*, vol. V.

***

La logique assemble, la méthode conduit les idées; elles ne les donnent pas. En général, un travail de pensée les a préparées, qui, souvent, n'a pas semblé aboutir; mais il s'est continué dans le dessous obscur de l'esprit, et, soudain, on dirait que les idées se donnent d'elles-mêmes. C'est au moment où l'on a cessé de les chercher qu'elles apparaissent. Chez Taine leur production était si spontanée qu'il croyait presque inutile de les chercher. Il orientait son travail, ses lectures dans un certain sens : tout d'un coup, il les voyait, quelquefois par ensembles, et dans un si brusque éclair que, sentant qu'elles pouvaient s'évanouir aussi vite qu'elles avaient surgi, il se jetait sur un crayon pour les noter tout de suite. C'est le matin, surtout, au moment où il s'habillait, nous disait-il un jour, que ces visiteuses venaient le surprendre et l'émouvoir.

On reconnaît le libre et puissant procédé de l'esprit qu'on nomme intuition. Ces rapides et profonds aperçus, il ne se fût pas permis de les présenter tels quels, à l'état discontinu, au lecteur. Comme il les mettait en forme dialectique, à la façon du mathématicien qui traduit et développe en théorème une soudaine et confuse divination, comme il ne se lassait pas de les vérifier, comme, enfin, bien qu'ayant dit, et avant tout autre, à propos de Michelet, de Carlyle, la valeur et la portée de l'intuition, il n'était pas « intuitionniste », on en conclut aujourd'hui que cette sorte de vue lui manquait. Elle est à l'origine de toutes ses idées et théories, comme en témoignent les notes où elles apparaissent sous leur forme initiale (1). Intuition de penseur, et, de plus, intuition d'artiste qui tend à reproduire en soi toute chose vivante qui l'intéresse, et à en répéter intérieurement la tendance et les rythmes. C'est ce don, manifeste en lui dès l'adolescence, qui lui a permis, en un temps où l'on ignorait tout en France de la littérature anglaise, de comprendre, d'aimer des génies aussi différents de lui-même, aussi différents entre eux qu'un Spenser et un Bunyan, qu'un Carlyle et un Tennyson. Ce pouvoir, il l'a défini, dans son essai sur Michelet, une sympathie imaginative, — imitative, dit-il aussi

(1) Voir quelques-unes de ses notes dans les appendices de la *Correspondance* (vol. III).

dans des notes de 1858 sur la psychologie de l'artiste (1).

La sympathie, a-t-il dit, est la source de l'intelligence. De cette faculté est issue la conception qui gouverne toute son œuvre de critique et d'historien. A l'inverse de ce que l'on imagine en général, loin que chez lui l'artiste soit né de la volonté du penseur s'efforçant de prêter à ses thèses les prestiges des images, c'est l'artiste, sensible aux harmonies de la vie, qui a donné au penseur sa philosophie de la critique et de l'histoire. Cette philosophie, on peut dire qu'elle est la traduction dans l'esprit du penseur d'un sentiment qu'il a connu, chaque fois qu'il étudiait un écrivain, une œuvre, et les voyait dans leur milieu, celui de relations secrètes, de subtiles correspondances entre toutes les parties de son sujet. Regardant de plus près, il avait aperçu que celles-ci se lient autour d'une « force ou d'une qualité principale », en se reliant à toute la vie environnante. Une multiplicité dont tous les éléments contiennent le même principe d'unité, avait-il défini la vie dans une de ses notes de jeunesse.

Chaque fois aussi qu'il avait étudié un âge, un ensemble historique, des liaisons de même ordre s'étaient révélées. Par exemple, entre « une charmille de Versailles, un raisonnement philosophique de Malebranche, un précepte de versification chez Boileau, une loi de Colbert, une sentence de Bossuet sur la royauté, si infranchissable que semble la distance », il avait senti des analogies et des concordances. C'est ici le sens tout intuitif et délicat des styles, l'instinct qui découvre un profond caractère commun, la marque d'un même esprit, c'est-à-dire une qualité qui tient de l'essence, en des choses où les yeux ordinaires n'aperçoivent que des différences.

(1) Cf. le chapitre sur Carlyle de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, vol. V : « Les choses ne sont point mortes, elles sont vivantes ; il y a une force qui produit et organise le groupe, qui rattache les détails à l'ensemble, qui répète le type dans toutes ses parties. C'est cette force que l'esprit doit reproduire avec tous ses effets ; il faut qu'il la sente par contre-coup et par sympathie... qu'elle se développe en lui comme elle s'est développée hors de lui, que la série des idées intérieures imite la série des choses extérieures, que l'émotion s'ajoute à la conception, que la vision achève l'analyse, que l'esprit devienne créateur comme la nature. Alors seulement nous pourrons dire que nous connaissons. »

A propos des esprits capables de ce genre de vision :

« Après avoir fouillé violemment et confusément dans les détails du groupe, ils s'élancent d'un saut brusque dans l'idée mère. Ils le voient alors tout entier, ils sentent les puissances qui l'organisent ; ils le reproduisent par divination »... (*Ibid.*).

Regardant les productions de divers siècles, de divers peuples, des écoles d'art, des littératures, des formes politiques, et retrouvant toujours ce sentiment, il avait généralisé, arrivant à cette conclusion que dans le monde moral, — qu'il s'agisse d'une âme individuelle, d'une époque ou d'une civilisation, — les faits se présentent par groupes dont chaque élément appelle harmoniquement les autres; parce qu'en tous se répète et agit une certaine « idée » ou tendance générale, dont on peut chercher les conditions. Telle était la forme analytique et déterministe qu'avait prise chez lui cette conception des développements et des ensembles qu'il a donnée comme le grand trait de la pensée européenne au XIXe siècle, et comme une dérivée de la notion allemande de la nature. « L'histoire est le dernier développement de la nature. »

Partant de ces vues, il avait commencé, dans sa dernière année d'École normale, d'élaborer une philosophie de l'histoire. En 1851 et 1852, dans sa solitude de province, il en avait développé le détail. On peut suivre les grandes lignes de ce travail de pensée, d'où sont sorties les formules qu'il devait plus tard développer dans l'introduction à *l'Histoire de la Littérature anglaise*. En deux mots, tous les grands ordres de faits d'une civilisation, — religion, culte, philosophie, science, littérature, institutions politiques, — lui paraissaient composer, à chaque moment, un système, réductible lui-même à un certain système de représentations ou de définitions (de Dieu, de la nature, de l'idéal, de l'homme, de la société, de la famille), dont chacune dépend des autres, et toutes à la fois de la plus générale de toutes, l'idée du monde et de son principe, en sorte que si la notion primordiale varie, tout le système de la civilisation varie. La Renaissance, la Réforme, après le Christianisme du moyen âge, l'empire présent de la conception scientifique et évolutionniste, après le règne classique de la raison, lui paraissaient des exemples de tels changements.

Creusant davantage, il avait observé que cette essentielle idée ne se présente jamais à l'état pur, et qu'elle n'est jamais une donnée dernière. Suivant sa méthode, considérant des cas différents, il l'avait vue naître, tantôt du développement de l'idée précédente, tantôt d'une situation politique, tantôt de nouvelles circonstances de vie, tantôt d'une intervention du dehors. Surtout, il en avait vu les aspects et les effets divers

soumis aux modes habituels, en chaque peuple, du penser et du sentir; il ajoutait : à ceux du vouloir, car il faut tenir compte de la tendance de l'idée à se réaliser en actes, tendance qui n'est pas la même chez un Hindou et chez un Japonais, chez un Anglais et chez un Russe, non plus que la coordination des actes. Car, entrant dans le système psychologique qu'est à chacune de ses époques l'esprit particulier d'un peuple, elle le modifie en même temps qu'elle en est modifiée : par exemple, la Renaissance, la Réforme, la notion classique de raison se manifestent et agissent différemment en France et en Angleterre. En dernière analyse, de ces variations de l'esprit régnant vont dépendre, à chaque époque d'une société, ses institutions, ses idées, ses mœurs, ses œuvres, en sorte que son histoire se ramène à celle de son esprit, dont l'expression la plus directe est sa littérature.

Tel est le principe qui a toujours dirigé Taine, celui qui s'explique et s'applique plus rigoureusement qu'ailleurs dans son grand ouvrage sur la littérature anglaise. L'histoire, comme la critique, est avant tout psychologie. A travers toutes les singularités des individus, à chaque moment d'une nation, certains types dominants de pensée, de sentiment, d'activité pratique, se traduisent dans tous les domaines de la vie sociale. Si dissemblables que soient les faits considérés, « chacun d'eux est une action de cet homme idéal et général autour duquel se rassemblent toutes les inventions, toutes les particularités de l'époque; chacun a pour cause quelque inclination ou idée du modèle régnant. Dans la religion, dans la philosophie, dans la littérature, dans l'art, dans la politique, c'est « le même personnage central », c'est « le même esprit, le même cœur qui a prié, pensé, senti, imaginé, agi ». D'où, en chaque siècle, les dépendances réciproques de ces formes de la civilisation, et leurs développements solidaires, qui font l'unité de l'ensemble, toute altération de l'une correspondant à une altération des autres, puisque, si l'une change, c'est que l'esprit qui agit en toutes a changé.

Ainsi, dans le monde moral, rien n'est isolé, séparé; dans une société comme dans une âme, les faits composent des groupes, et ceux-ci, comme leurs éléments, dépendent les uns des autres, parce que, en tous, la même force intérieure qui les assemble est à l'œuvre. Suivant cette idée, que Renan, de

son côté, mais de façon bien moins précise, a énoncée, vers 1848, dans le grand travail qu'il devait garder si longtemps en portefeuille, le jeune philosophe de Nevers et de Poitiers s'était demandé si les rapports qu'il sentait d'instinct, et qu'il découvrait, à l'analyse, entre les parties d'un même ensemble moral, n'obéissent pas à des principes constants. Des lois lui étaient apparues, et qui répétaient une à une, à un autre étage de la vie, celles qui régissent les corps organisés : d'abord, la plus générale de toutes, la première qu'il ait aperçue, celle des connexions entre « les diverses aptitudes ou inclinations d'un individu, d'une race, ou d'une époque »; ensuite les autres, que celle-ci contenait implicitement : loi du balancement organique, — le développement d'une faculté amenant l'appauvrissement des facultés inverses; loi de la subordination des caractères, — telle faculté d'un groupe ou d'un individu dominant les autres, fixant d'avance la direction de la vie et l'espèce des inventions; loi de l'unité de composition, — les mêmes facultés reparaissant sous des formes diverses, à des degrés divers de développement dans les civilisations différentes; principe de sélection, — « les individus, dans une société donnée, germant, s'épanouissant ou avortant selon que leurs tendances propres s'accordent ou ne s'accordent pas avec celles de la race et du siècle ».

C'étaient là des analogies profondes : elle s'expliquent, puisque, dans les deux cas, il s'agit de formes et produits de la vie. Dans les deux cas, Taine distinguait des types, des familles, des variétés. Dans les deux cas, l'objet lui apparaissait soumis « à une transformation spontanée et continue », effet combiné de la tendance héréditaire, des influences du dehors, et, à chaque instant donné, de l'instant précédent.

Ainsi l'histoire de l'esprit d'un peuple, son histoire essentielle, se ramène comme celle de toute forme vivante à celle d'un certain type et de ses variations successives, lesquelles répondent aux changements du milieu. A cette conception qui s'exprime par le détail en 1863, il était arrivé dès 1850. Dans le langage abstrait de sa jeunesse, il avait alors noté comme principaux facteurs de l'histoire « le caractère, qui se transmet avec le sang, l'idée ou état de la pensée d'un peuple, qui s'exprime par sa définition de l'être », et dont les changements distinguent ses moments successifs, et, enfin, « le milieu de la civilisation ».

Dans les pages liminaires du grand ouvrage où il entreprend de suivre le développement d'un esprit national dans une littérature, c'est-à-dire dans celui de ses produits qui en montre le mieux tous les avatars, la théorie, indiquée déjà dans le *Tite-Live*, le *La Fontaine* et *les Philosophes classiques*, déploie tout son détail, et prend sa forme définitive. On la réduit généralement à cette formule célèbre, et qui a fini par entrer dans la langue : race, milieu, moment. Arrêtons-nous pourtant à ces trois mots, plus souvent cités, peut-être, qu'ils ne sont compris.

Lorsque Taine, en 1863, parle de la race, il entend ce qu'il désignait en 1850 par « le caractère qui se transmet avec le sang » : un ensemble de « dispositions innées et héréditaires », ordinairement jointes à des caractères marqués de tempérament et de constitution physique. Rien de mystérieux en cet élément : c'est un acquis très ancien et fixé, l'effet prolongé en des temps primitifs des circonstances de lieu et de climat, bien plus inévitables et pressantes aux temps antérieurs à la civilisation. En de longues suites de générations, que ces conditions astreignaient à des modes invariables de vie et d'action, un certain système fondamental d'aptitudes et d'instincts a fini par se constituer.

Le milieu, c'est l'ensemble des circonstances auxquelles un peuple est soumis. Les unes, permanentes comme le climat, ont produit leur effet durable, les autres, qui changent, en obligeant, chaque fois, les hommes à réagir et s'adapter, ont pour effet d'ajouter au fond ancien une série de caractères variables. C'est telle situation générale, celle de Rome à sa naissance, de l'Angleterre au lendemain de la conquête normande, de la France à la veille de la Révolution; c'est tel ensemble de découvertes et d'inventions, qui modifie, comme au commencement de la Renaissance, comme à l'époque actuelle, les points de vue, les habitudes mentales et pratiques, les relations de l'homme avec la nature.

Et le moment, en prenant le mot au sens qu'il a en mécanique, c'est l'impulsion acquise, la poussée du passé sur le présent, l'action sur les âmes, et par conséquent sur les œuvres de tout l'état antérieur. C'est donc aussi, au sens ordinaire du mot, l'instant considéré, le point atteint par l'esprit d'un peuple dans son devenir; et cette vue, comme l'idée plus géné-

rale qui ramène toute l'histoire à celle des âmes, se rattache peut-être à celle de Hegel sur le mouvement de l'esprit, ultime réalité qui se développe d'elle-même en une suite de temps distincts. Mais, ici, le développement est toujours tenu pour explicable, chacun des temps déterminé par des facteurs que l'analyse peut atteindre, — et c'est là l'élément français, cartésien, de la théorie.

Voilà donc, suivant Taine, les trois grandes forces, toujours et partout présentes, dont les accords et les interférences dirigent, en chaque société, à travers les millions d'individus successifs, le courant de l'histoire. Ici encore, on reconnaît sa notion de la cause. Ces caractères de race, de moment et de milieu, toujours présents dans la religion, la philosophie, la littérature, les arts, l'état social d'une nation, ce sont bien des faits simples et généraux contenus en des faits particuliers et complexes. Ce sont bien des abstraits, des données élémentaires, avec lesquels, si l'on pouvait embrasser en leur innombrable détail, chiffrer et calculer l'ensemble de leurs conséquences, on reconstituerait par déduction toutes les parties solidaires de chaque civilisation : il l'a écrit en propres termes. L'opération n'est impossible que parce qu'elle serait infinie. On sait bien que le volume, le mouvement et le dessin d'une vague de la mer dépendent de la marée, du vent, de la configuration de la côte et des fonds : mais qui donc en calculera pour chaque instant les forces, les équilibres et les positions ?

Le même principe commande sa critique et la met au service de l'histoire. En chaque œuvre, en chaque sorte d'œuvres d'un grand individu, — artiste, poète, romancier, penseur, — un certain caractère général apparaît, effet d'une certaine disposition d'esprit fondamentale. Là aussi, et ce n'est plus une métaphore, c'est le même homme qui a senti, pensé. Dans toutes ses façons de penser et de sentir, l'analyse distingue deux sortes de traits, les uns qui n'appartiennent qu'à lui, les autres qui lui sont communs avec la plupart des écrivains et artistes de son époque. On a souvent dit que Taine négligeait les premiers, les plus intéressants du point de vue de la critique littéraire; mais on ne l'a pas moins accusé, quand on attaquait sa théorie de la faculté maîtresse, de trop les définir et les construire. On comprend d'ailleurs que l'historien-philosophe s'attache surtout aux seconds, généraux, et qui

manifestent un de ces moments de l'esprit d'un peuple ou d'une race dont il suit les développements. Si originaux, si dissemblables que soient un Boileau, un Racine, un Bossuet, on reconnait en tous trois les caractères français, et, de plus, ceux d'un siècle où le triomphe d'une monarchie centralisante, la majesté d'une Cour qui formait les nobles à la vie de salon, l'empire général des bienséances, concordaient avec le règne de la raison oratoire et des nobles symétries classiques. Comment agissent sur un talent les grands facteurs historiques, quelles inflexions ils imposent à la tendance naturelle d'un talent, voilà ce que Taine s'est proposé de montrer en chaque écrivain et artiste qu'il étudiait, et son dessein lui a donné sa méthode.

***

Cette conception de l'histoire et de la critique a été fort discutée. Tous les reproches qu'on a pu lui adresser se trouvent réunis et produits avec conviction dans un livre bien connu de tous ceux qui, aujourd'hui, s'occupent de littérature anglaise. Le point de vue auquel Auguste Angellier s'est placé pour écrire son grand livre sur Burns est précisément l'opposé de celui de Taine. Au chansonnier si vif, dont l'œuvre essentielle tient en un volume que l'on glisserait dans sa poche, il a consacré un livre de plus de mille pages, de grand format, et d'impression serrée. Poète, lui aussi, et si sérieux, si sensible, et riche en expérience réfléchie, à cette monographie il a travaillé pendant plus de dix ans. A ses yeux, son sujet, qu'il avait élu d'amour, a pris peu à peu les proportions d'un monde, et, en effet, tout individu est un microcosme dont on n'a jamais fini de décrire les moments et les aspects, — et moins encore si, à une telle étude, l'écrivain veut ajouter, avec un commentaire moral, ses vues personnelles sur la vie. Tout est dans tout, mais l'art est dans la limite, et la critique ainsi comprise s'expose au reproche que l'auteur de ce grand travail adressait à l'entreprise de Taine, de ne pas relever de l'art et de ne pouvoir se terminer. Surtout, sa minutie réduit sa portée. Le champ d'une loupe se rétrécit dans la mesure où s'agrandit l'image. Cet inconvénient, le biographe de Burns l'a reconnu dans cette conclusion de son livre où, en dix pages, il se propose, je ne dis pas d'expliquer la genèse et le génie de son personnage, mais d'en évoquer enfin toute la figure, et de la

situer. A regarder si longtemps et de si près l'objet, on l'a grossi « et, de plus, avoue-t-il, on l'a isolé, et durant cet isolement tous rapports disparaissent » (1). Et ce ne sont pas seulement les rapports avec le dehors, avec les grands mouvements de l'époque, mais, ce qui est plus grave, les rapports de ces parties entre elles, ceux qui décident sa forme et sa structure. Par excès d'attention aux détails successifs, chaque imperceptible trait de l'homme et de l'œuvre est apparu séparément. Il est tard, quand, après une exploration si prolongée, on prend du recul pour tout embrasser à la fois.

Comment un critique aussi pénétrant n'a-t-il pas vu qu'il est plusieurs sortes de critiques? Son tête-à-tête avec le poète favori s'était trop prolongé. A la façon des amoureux, il avait trop passionnément scruté la singularité mystérieuse d'un visage dont la nature n'a jamais produit tout à fait le pareil, qu'elle ne répétera jamais tout à fait, pour concevoir qu'on peut regarder autrement une grande figure, se demander ce qu'elle signifie d'une race, d'une époque, des courants ambiants de sentiments et de pensée, en noter, à côté des traits individuels, les caractères spécifiques. Limité au terrain qu'il avait choisi d'habiter pour en mieux explorer tous les accidents, il oubliait qu'une carte à grande échelle a aussi sa raison d'être, et que si la petite échelle montre un détail qu'on ne voit pas dans la grande, celle-ci montre des rapports qui n'apparaissent pas dans la petite.

Taine, formé peut-être par Hegel à l'idée du relatif, et par là plus profondément critique, admettait les divers points de vue. Défendant le sien dans la première préface des *Essais de Critique et d'Histoire*, il a tout dit de l'importance de l'autre. L'a-t-on jamais mieux défini que dans cette page où il salue en Sainte-Beuve, que ses adversaires lui opposent toujours, le maître du genre, l'artiste que sa jeunesse de poète et de romancier a préparé à percevoir « naturellement et de primesaut les plus légères nuances et les plus fragiles attaches de sentiment; le psychologue à qui la finesse française, la délicatesse parisienne, l'érudition du XIXe siècle, l'épicurisme de la curiosité, la science de l'homme et des hommes, ont composé un tact exquis et unique »? Ce maître si doué, si bien muni, pouvait

(1) *Robert Burns*, par Auguste Angellier. Vol. II, *Conclusion*.

« entreprendre pour des lettrés et des délicats une galerie de portraits historiques ». Avec quelle sympathie compréhensive Taine nous le décrit! « Il glisse autour de chaque personnage, variant la peinture à mesure qu'il varie, le montrant adolescent, jeune homme, homme fait, vieillard, à la Cour, à la guerre, sous ses habits, sous tous ses visages, — notant d'un mot une attitude, un geste, un air, revenant sur ses pas, nuançant ses premières couleurs de teintes plus légères, allant ainsi de retouches en retouches, sans se lasser de poursuivre le contour complexe et changeant, la frêle et fuyante lumière qui est le signe et la fleur de la vie, égalant enfin la mobilité du temps et de l'âme par le renouvellement de ses impressions et de ses esquisses (1) ». Peut-on prendre une vue plus complète d'un genre d'étude que l'on reproche à l'auteur de l'essai sur Balzac de n'avoir pas conçu ?

Seulement, à côté de l'art qui veut saisir le plus individuel et le plus mobile d'une âme et d'un talent, il croit possible une autre sorte de recherches.

« S'il est beau de faire voir un personnage, il est peut-être intéressant de le *faire comprendre*. Le raisonnement a le droit de décomposer ce que les yeux ont contemplé, ce que le cœur a senti... Les émotions et les pensées de l'homme sont liées, et cet enchaînement mérite d'être observé. Dès lors, tous vos préceptes tombent : les règles qui gouvernent la peinture n'ont pas de prise sur l'analyse; ce qui serait une faute pour la première devient un devoir pour la seconde. Vous développiez; elle réduit. Vous poursuiviez des détails délicats; elle recherche les grandes causes... Vous saisissiez au vol ces traits fugitifs qui font surgir dans l'imagination toute une figure ; elle s'attache à ces forces génératrices qui produisent dans la vie toute une série d'événements. Vous négligez beaucoup de points qui lui importent; elle néglige beaucoup de points qui vous intéressent. Pour elle, le changement d'objet a changé le reste : si l'on « trouve son but légitime, on ne peut lui interdire la voie qui mène à son but (2) ».

(1) *Essais de Critique et d'Histoire*. Préface de la première édition.
(2) *Ibid.*

* * *

Dans la conception de Taine, il faut distinguer deux idées. L'une est que les « choses morales ont des dépendances », et composent des groupes dont chaque partie appelle l'autre, ce qui fait leur structure. L'autre est qu'elles ont des conditions qui commandent leur genèse. En critique, s'occupant d'individus, cherchant à les expliquer, il a suivi surtout la première. En histoire, où il considérait des formes d'esprit générales et successives, et s'efforçait de montrer dans l'acte les causes qui le produisent, la seconde l'a dirigé. Dans le premier cas, il étudiait des faits d'ordre statique; pour reprendre une de ses comparaisons, il faisait l'anatomie d'une âme. Dans l'autre, il montrait à l'œuvre des forces dont le jeu constitue « la physiologie de l'histoire ». On a généralement confondu ces deux idées.

Par exemple, on paraît souvent croire que par la race, le moment, le milieu, Taine prétendait tout expliquer de l'individu, non seulement les caractères qui lui sont communs avec beaucoup d'autres, mais ses qualités singulières, et, par exemple, dans un génie, l'énergie extraordinaire de telle faculté. On triomphe alors en lui demandant comment les mêmes causes, agissant sur deux contemporains, et, par exemple, sur deux frères, ont donné la médiocrité de l'un et l'admirable don de l'autre.

L'auteur de l'*Intelligence* n'était pas si naïf que d'ignorer cette question. Lui-même parlait du « mystère du germe ». Il ne croyait pas possible de l'éclaircir. Non que la qualité individuelle de la graine échappe à l'empire des lois, mais elle naît d'un inextricable entremêlement de faits imperceptibles (1).

Cette impossibilité de l'analyse, c'est, pourtant, ce qu'on lui oppose toujours. « Si, dit Auguste Angellier, on demandait à un savant de rendre compte des causes qui ont donné à un grain de blé sa forme particulière, sa grosseur, son poids, sa

(1) « L'histoire rejette ces suppositions téméraires qui expliquent d'avance et d'un ton tranchant le caractère de Maximilien, de Charles Quint et de tant d'autres en combinant les qualités des cinq ou six races qui ont fourni les ancêtres. Les historiens devraient apprendre des naturalistes que ces lois sur les espèces, vraies lorsqu'on considère de grandes multitudes, sont au plus haut point douteuses lorsqu'on considère des individus, et qu'on discrédite son jugement en attribuant à des croisements de famille toutes les actions et tous les sentiments de l'homme que ce mélange a produits. » (Essai sur Michelet, dans *Essais de Critique et d'Histoire*.)

physionomie propre entre des millions de grains de blé, ne lui imposerait-on pas un problème insoluble ?

Certes, seulement la question que se pose un naturaliste est l'inverse de celle-là. Soit justement un champ de blé : parmi les milliers d'épis, il n'en est pas deux qui, vus de près, soient identiques. En voici un plus gros que tous ceux qui l'entourent; on peut le peindre, traduire ses nuances, son éclat, la richesse de ses grains; mais on peut aussi montrer qu'il est de telle variété, noter ce qu'il doit au terrain, l'effet sur sa croissance de la saison plus ou moins chaude ou pluvieuse. Pourquoi, par quel concours d'insaisissables circonstances, par quelles séries de causes et d'actions entrecroisées, une certaine graine a-t-elle donné cet épi extraordinaire, on n'entreprend pas de le chercher (1).

En un mot, Taine voulait *expliquer;* or expliquer, c'est toujours dégager du particulier le général. Bien entendu, tout l'individu ne se ramène pas à du général, il reste toujours un élément irréductible. Taine le savait si bien, que lui-même, en mainte étude, s'est attaché à faire saillir surtout, et parfois uniquement celui-là. Les essais sur Planat (2), sur M. de Sacy (3) sont vraiment des portraits. On voit l'homme, son visage, ses yeux, son geste et son expression habituelle. Il nous est montré dans son atelier, dans son bureau, dans l'habitat qu'il s'est fait, dans la rue, dans le monde...

Mais Taine s'intéresse surtout aux caractères généraux, à ce que les individus représentent d'une espèce. On a reproché à l'auteur de n'avoir montré dans son *Graindorge* que les Parisiens et les Parisiennes des salons, c'est-à-dire des Parisiens simplifiés par la convention mondaine. C'est que dans les salons de Paris, sous le second Empire, comme à la même époque dans les rues de Londres, il cherchait ce qu'il a cherché dans tous les pays et dans tous les siècles, les types et le personnage régnant. Les costumes, les perruques, les révé-

(1) Il nous écrivait en juillet 1880 : « On ne doit pas dire que l'époque produit l'écrivain... Chacun est né avec son tour particulier d'esprit... Si l'on veut définir un écrivain, il faut, comme les botanistes, indiquer le genre prochain et la différence spécifique, marquer le groupe auquel il appartient, en noter les traits communs, puis montrer en quoi il s'est distingué, quels sont ses caractères propres et personnels (*Correspondance, IV*). Cf. Lettre à Sainte-Beuve du 30 mai 1864 : « Je n'ai jamais eu l'intention de déduire l'individu... »

(2) « Marcelin », fondateur de *la Vie parisienne*.

(3) Dans les *Derniers Essais de Critique et d'Histoire*.

rences, les compliments en usage au temps de Louis XIV lui disaient un certain moment de la civilisation française. L'habit noir, la crinoline, les conversations, les expressions de visage qu'il notait dans les salons du second Empire lui en signifiaient un autre. Il regardait ses contemporains comme Planat lui avait appris à regarder les estampes, pour y trouver des indices d'une époque, de son esprit, de son *idée*, aurait pu dire son grave et plaisant M. Graindorge, ancien étudiant d'Iéna, et qui devait connaître aussi Hegel.

***

Une autre objection, plus spécieuse, porte sur la notion de race, à laquelle, négligeant ce que Taine a dit des influences si puissantes de moment et de milieu, on entend ramener toute sa conception.

Il est vrai : scientifiquement, le mot race, appliqué aux humains, ne désigne que les grandes variétés de notre espèce, celles que signalent des caractères définis et constants, comme le degré moyen de l'angle facial et la couleur de la peau. Ce que l'historien de la littérature anglaise entend par la race, a pourtant un sens fort clair. Il s'agit de races historiques, nationales, de ces aspects généraux, de ces façons d'être dominantes, qui distinguent un peuple aux yeux de ses voisins, que ce peuple lui-même, lorsqu'il prend connaissance de son passé, lorsqu'il voit sa place, sa personne et son rôle au milieu des autres, tend de plus en plus à s'attribuer, — et c'est l'idée la plus active du nationalisme moderne.

Il s'agit, en somme, de son esprit, un ensemble d'inclinations reconnaissables, dès l'origine, dans ses mœurs, ses institutions, sa littérature, ses arts. On note, par exemple, dans les poèmes anglo-saxons, une certaine grandeur sérieuse de l'imagination, un certain penchant au rêve de l'au-delà, une certaine sensibilité véhémente à la nature, et en même temps une grande puissance de volonté et d'action; on voit de bonne heure, dans l'histoire du peuple anglais, s'attester un goût très fort de l'indépendance, de la vie pratique et de l'entreprise personnelle, en même temps qu'un souci marqué des choses de la conscience. On voit la littérature, quand elle commence, au XVI[e] siècle, à se développer, traduire, en formes extraordinairement libres, beaucoup d'énergie tragique, une aptitude

singulière à la peinture des émotions morales, un sens profond du réel et particulièrement de la vérité des âmes, alliés à des puissances d'imagination, à une faculté presque visionnaire qui crée jusque dans le fantastique. La plupart de ces tendances, on les retrouve, dans les œuvres qu'inspira la Réforme protestante, mêlant leurs effets à ceux d'un milieu différent. De là des aspects nouveaux, mais c'est elles qui décident le caractère à part que prend, en Angleterre, cette réforme, en se faisant puritaine. Le moment change, l'âge classique s'établit, et quand le clair et calme rayon de la raison vient de France baigner les hautes régions de la société, le fond proprement anglais s'obscurcit, semble presque avoir disparu.

Il subsiste, pourtant, sous les régulières ordonnances imposées par l'esprit du temps, et si l'on regarde attentivement la littérature populaire, on y distingue encore sa présence. C'est le roman, chargé, comme l'essai, d'intentions morales et d'observations réalistes. C'est sa création la plus significative, ce Robinson Crusoé, d'âme à la fois pratique et mystique, et qui, peuplant sa solitude de son moi, de ses visions religieuses, de son opiniâtre activité, soumet à ses besoins la nature sauvage, et s'applique à se réformer soi-même. C'est aussi la poésie, penchée sur la nature et souvent tournée vers la méditation du mystère et de la destinée ; c'est la précocité du romantisme, dont l'Angleterre fut la première patrie. Et, plus profondément que tout cela, dans les obscurs dessous de la nation, c'est la renaissance de l'esprit évangélique, les ardeurs de la seconde Réforme, les crises spirituelles, les émois imaginatifs et nerveux, excités en des foules par l'apostolat d'un Whitefield et d'un Wesley, témoignant de la survivance des vieux instincts nationaux, durant cette période, pourtant la moins anglaise de la littérature nationale. Avec quelle force ils reparaissent, en combinaisons et proportions diverses, au XIXe siècle, de Wordsworth et Byron à Carlyle, à Ruskin, à Dickens, à George Eliot, aux deux Browning, à Hardy, à Kipling ! On ne les reconnaît pas toujours ; les actions du milieu, du moment, de même ordre que l'influence de la race, interfèrent avec les tendances originelles. Des véhémences de passion, une énergie et une sensibilité du moi qui se déployaient, au XVIe siècle, en turbulences de gestes, et se traduiront, au XVIIIe, sous des formes disciplinées et bienséantes, se répriment, dans la seconde moitié du XIXe, sous

l'empire d'un idéal d'origine aristocratique et d'une culture nouvelle qui prend pour valeur souveraine la volonté efficiente. Ce refoulement ajoute à leur tension intérieure, et de là, pour le drame et le roman, des thèmes et des effets nouveaux. De même, le souci de la conduite, l'intérêt aux questions de la conscience, qui a donné si longtemps au protestantisme des grandes sectes anglaises son âpre couleur et semblait indissolublement lié au culte de la Bible, se retrouve associé au fort sentiment de la loi, principe de la faculté politique anglaise, en des intellectuels affranchis de toute croyance religieuse, mais dont l'éthique, pour n'être plus qu'une esthétique, et demeurer toute personnelle et muette, n'en est pas moins rigoureuse (1).

C'est ainsi que tout se transforme par les effets du moment et du milieu qui changent, mais tout procède du passé, toujours présent sous le présent. L'esprit national décrit une courbe, imprévisible, parce que deux des forces qui le composent sont des variables, mais dont la portion accomplie révèle, à la lumière de l'histoire, ses éléments. De la courbe entière, le premier, la race, reste fixe. Mais, à chaque point du trajet, son action se compose avec celle des deux autres, en sorte qu'on ne voit qu'un mouvement. C'est un « abstrait » contenu dans le concret, et qui ne se dégage qu'à l'analyse.



Taine pouvait donc parler de ces caractères nationaux qu'il appelle race, et dire que, dans l'histoire morale d'un peuple, ils ne comptent pas moins que le milieu et le moment. Est-ce le réfuter que de soutenir qu'il s'agit là de traits incertains? — Plus on les considère, plus ils apparaissent avec précision : par exemple, à chaque génération française, la psychologie de l'Angleterre se révèle davantage, étudiée par des observateurs attentifs et de plus en plus familiers avec le peuple d'outre-Manche. Il est frappant de voir comme s'accordent, en s'enrichissant, leurs descriptions de l'esprit anglais, comme elles concordent avec celles qu'en donnent les Anglais eux-mêmes. Est-ce mieux le réfuter que d'opposer la part immense, chez tous les hommes, du fond généralement humain, aux caractères qu'ils ne tiennent que de leur groupe; — de dire, par exemple,

(1) Voyez par exemple les Dallisons dans *Fraternity* de Galsworthy.

que l'état de colère qui aboutit à un meurtre est le même chez un Français et chez un Arabe (1)? D'abord, la colère est un état pathologique, une rupture soudaine de la synthèse de tendances qu'est une âme en équilibre, et ce sont ces tendances, leurs proportions, leurs degrés différents dans les différentes races qu'il faut considérer, non le phénomène de rupture ou d'explosion qui, en effet, est partout le même.

Mais, surtout, le point de vue de Taine, — il l'a dit assez souvent, — est celui du zoologiste; il cherche les espèces, les variétés : elles se définissent par des traits distinctifs. En histoire, ce point de vue est légitime, et Taine ne fut pas seul à s'y placer. Ce qu'il a étudié dans la littérature anglaise, Renan l'a cherché dans la grammaire des langues sémitiques, concluant de leurs singularités à un type d'esprit propre aux sémites, dont il a suivi les effets, chez ces races, dans tous les ordres de productions spirituelles. Au XVIIIe siècle, Voltaire, Montesquieu avaient eu déjà le sentiment de ces différences. Au XIXe siècle, l'idée se répand et se définit. Chez les Allemands, elle a donné tous les travaux qui relèvent de ce qu'ils appellent *Völkerpsychologie*. En France, en combien d'œuvres on la retrouve, depuis l'*Allemagne* de Mme de Staël! Dans certains romans de Stendhal, dans ses *Chroniques italiennes*, mieux encore dans ses livres de voyage, elle se détaille avec une précision qui a produit des formules, et c'est pour l'avoir conçue de façon si claire, aussi bien que pour la vérité à la fois locale et générale de ses personnages italiens et français, que Taine a tant admiré l'auteur de *la Chartreuse*. Dans le dernier tiers du siècle, l'idée produit toutes les études d'histoire, de littérature, de droit et de religions comparées. Elle est si générale qu'elle inspire jusqu'à des poètes, comme Leconte de Lisle et Heredia. Plus vague, elle pénètre dans la conscience des peuples, excitant en quelques-uns la conviction de leur essence supérieure, de leur sang plus noble, et allumant des foyers de fanatisme.

Ce que l'on peut discuter de la conception de Taine, c'est la notion, secondaire, d'ailleurs, dans sa théorie, de la transmission des caractères nationaux par le sang. Plus probablement,

(1) Angellier, *loc. cit.*

ce qui fait leur durée, c'est un ensemble d'influences de l'ordre spirituel : suggestions réciproques des individus d'un groupe, prestiges qu'exercent les pères sur les fils, action plastique de l'école, soumission à l'idéal régnant, qui varie comme le réel, n'étant jamais que le type établi conçu dans sa perfection. A ces facteurs de la vie sociale, Taine faisait leur part quand il parlait des actions du milieu et du moment. Déjà, dans une note de 1850, il signalait le rôle important de « l'imitation » dans la transmission de ce qu'il appelait alors, en langage hégélien, « l'idée ». On peut seulement se demander si ce principe, que Tarde devait si profondément étudier, si l'empire de la tradition et l'instinct qui pousse les hommes d'une même société à se copier, à se « répéter » les uns les autres, ne suffisent pas à expliquer la genèse des types nationaux. Ne voit-on pas s'ébaucher des commencements de types toutes les fois que des hommes assemblés sont soumis à des modes communs de vie et s'influencent mutuellement?

Ainsi se forment, dès le séminaire, dès Saint-Cyr, ceux du prêtre et de l'officier, et ce ne sont pas seulement les esprits, mais les physionomies mêmes, qui présentent un certain caractère. A propos de la forme qu'imprime aux âmes le métier, Balzac parlait d'espèces sociales : seulement les influences déterminantes sont alors passagères. Supposez-les prenant l'homme à l'enfance, agissant durant toute sa vie, répétées sur des générations successives, précisées et fortifiées par une littérature, par un système d'éducation, supposez les familles du groupe se mêlant, s'entrecroisant durant des siècles, une « race » apparaîtra, d'autrant mieux définie et plus stable que le groupe est plus nombreux et plus fermé.

Ce que peut être l'action de la communauté sur l'individu, ceux-là le savent qui, ayant vécu dans leur jeunesse à l'étranger, se rappellent avoir senti leur être profond, leurs façons françaises de penser et de réagir, devenir autres sous les suggestions continuelles de l'alentour, altération peu durable, parce que bientôt le milieu natal les reprenait, mais qui peut persister, s'étendre jusqu'aux gestes, et la tenue du corps, jusqu'à l'expression habituelle du visage, si l'homme est de nature sensible, plastique, et s'établit définitivement dans le pays. De la profondeur possible de la transformation, chacun a connu des exemples. Pour faire œuvre de grand écrivain anglais, pour

créer des âmes aussi essentiellement anglaises que celles de ses marins, il faut qu'un Conrad, né Polonais, venu à vingt ans en Angleterre, l'ait subie de façon décisive. Il est un cas plus significatif encore : celui de ce Chamisso, Champenois de naissance, Français par tous ses ascendants, entraîné par l'émigration en Allemagne, et devenant Allemand au point de donner à son pays d'adoption des poèmes qui font maintenant partie du trésor national, notamment cette *Vie d'une femme*, que Schumann a mise en musique, où l'on peut reconnaître, non seulement la conception allemande de l'amour, du mariage, la nuance spéciale en Allemagne de la relation de l'homme et de la femme, mais les modes propres de la sensibilité allemande, c'est-à-dire une psychologie de « race, » comme celle dont Taine cherchait les indices dans les œuvres d'un Swift ou d'un Byron.

Probablement, ce qui fait la persistance de caractères moraux dans un groupe historique, c'est que, par sa masse même, le milieu s'entretient. Une fois établis, les courants d'idées, d'habitudes, qui régissent les millions d'individus d'une nation, tendent à se perpétuer. Que rien ne soit fixé à demeure, que seules les influences du groupe maintiennent les âmes orientées, polarisées dans un certain sens, c'est ce qu'on voit mieux qu'ailleurs aux États-Unis, où le phénomène apparaît en grand. La nature véritable d'une race nationale se révèle quand on voit des émigrants, aussitôt qu'ils s'intègrent vraiment dans la population de ce pays, tendre du fond de leurs origines diverses vers un type commun, celui qu'on appelle déjà l'Américain.

Mais que le type s'explique (aujourd'hui surtout) par l'influence sociale, ou qu'on puisse parler d'hérédité véritable, peu importe. Du moment qu'il existe et tend à persister, c'est bien une des forces de l'histoire.

ANDRÉ CHEVRILLON.

(*A suivre.*)

CHEZ NOS COLONS DU MAROC

De plus en plus, les Français se fixent au Maroc, comme colons ; cependant leur effort est presque ignoré en France, ou, pour mieux dire, il y est méconnu. Quelques aspects romanesques et séduisants, mais sans aucun rapport avec la réalité se sont implantés dans les esprits de la métropole. Éperonné et casqué, le colon est une espèce d'aventurier qui, cravache en main, galope au milieu d'un peuple d'indigènes courbés vers la glèbe. Descend-il de cheval ? C'est pour s'étendre sur de moelleux coussins, boire du thé à la menthe, tandis que les flots laiteux de la lune miroitent sur le dallage de marbre des patios. L'or, naturellement, il le remue à la pelle...

La vérité est autre. Des paysans, voilà ce que sont les colons. Des paysans qui travaillent durement. Au Maroc, comme en France, le blé, pour pousser, exige un labeur incessant et il arrive que le sirocco le moissonne avant celui qui l'a semé. Beaucoup d'entre eux vivent solitaires : ni femme, ni enfants, ni amis. L'esprit continuellement tendu vers l'avenir incertain, ils ont chaud, ils ont froid. Le Moghreb ne jouit pas d'un printemps perpétuel. Quelques-uns, parmi eux, meurent à la tâche, comme des soldats, sans se plaindre.

Et, d'abord, en dépit d'une opinion très répandue, il n'est pas toujours facile d'acquérir « un bled » pour le faire fructifier. Très attaché à sa terre, le Marocain ne la vend que pressé par la nécessité. L'Européen qui veut se livrer à la colonisation libre sacrifie de longs mois en vaines recherches ou se confie à des courtiers de moralité suspecte.

Pour remédier à cet état de choses, le gouvernement du Protectorat s'est occupé de fournir aux amateurs des terres nettes de toutes contestations et dont la possession paisible leur est assurée.

COMMENT ON DEVIENT COLON

Sous l'impulsion du gouvernement du Protectorat, l'étendue des terres offertes aux colons n'a cessé de croître. De 1912 à 1914, l'œuvre s'était ébauchée. Quelques hommes à l'esprit aventureux, quelques grandes sociétés s'étaient installés et, bataillant âprement devant toutes les juridictions musulmanes, avaient fini par conserver la possession de terres plusieurs fois achetées et payées.

Leur faisant une guerre sourde, une équipe allemande admirablement organisée, fermement appuyée par ses consuls et composée, d'ailleurs, d'hommes de valeur, n'avait pas cessé de s'efforcer de s'emparer des meilleures terres, de ruiner notre crédit dans l'esprit des indigènes, de soulever les tribus contre notre autorité.

Arrive la grande guerre. On pouvait croire que la colonisation s'en trouverait enrayée. Loin de là : sous la puissante impulsion d'un Lyautey, le nombre des colons s'accroît, l'organisation économique du pays fait de remarquables progrès.

En 1918, l'administration lance, pour la première fois, ses essais de colonisation officielle. L'énergie, la ténacité des Français, aboutissent à des résultats qu'on ne saurait trop admirer, puisqu'en 1926, date à laquelle M. Steeg est nommé résident général, on dénombre 500000 hectares cultivés à l'européenne. Appliquant toute sa volonté à poursuivre l'œuvre du maréchal, le nouveau résident multiplie les lots de colonisation. A la fin de l'année 1927, le nombre d'hectares cultivés selon nos méthodes, passe à 800000. Dans les centres de colonisation importants, le gouvernement crée une école, une maison pour le médecin, pour le vétérinaire, des ateliers pour les artisans indispensables : boulanger, forgeron, bourrelier, ces artisans bénéficiant de petits lots qui complètent leurs moyens d'existence. Le programme de l'année 1928 porte la mise en valeur de 20000 hectares d'excellentes terres.

Souplesse admirable de l'esprit français qui s'adapte à tout!

A peine le pays pacifié, nos officiers travaillent à l'organiser, à l'administrer. Il faut le dire pour eux, puisqu'ils font leur œuvre en silence.

Préparer un lotissement de colonisation est un travail ardu. Une commission se réunit. Composée de membres compétents, elle expertise les terres que l'on a en vue. Sont-elles bien situées? Les routes à créer pour desservir chaque lot se raccorderont-elles sans trop de frais à la route principale qui permet au colon d'écouler ses produits? A quel prix les terres seront-elles cédées? Sont-elles bonnes? Présentent-elles des points d'eau? Si elles en sont dépourvues, pourra-t-on les irriguer?

Ces difficultés aplanies, la question politique intervient. A qui appartiennent les terres? Sont-elles « propriété collective » ou « propriété privée »? Écheveau embrouillé. Dans la région de Meknès, le lotissement d'Aïn-Lorma s'étend sur 4 000 hectares; 8 350 transactions ont été nécessaires pour l'acquérir et il a fallu, pour les mener à bien, deux années entières. Quand on avait traité avec le propriétaire d'un lopin, un autre propriétaire se présentait qui produisait un acte de propriété parfaitement authentique. Parfois, après ce second propriétaire, on en voyait surgir un troisième, un quatrième. Ils disaient : « La bénédiction d'Allah sur toi. C'est à moi qu'appartient cette terre. » Le curieux est qu'ils avaient tous raison.

Les titres apurés, le chef des services topographiques des domaines se met au travail. Sur un plan où a été dessinée la configuration du terrain, il trace des lots. Le directeur de l'agriculture le seconde et donne son avis :

« Ce lot-ci a beaucoup de pierres; faisons-le un peu plus grand que son voisin qui demandera moins de frais d'épierrage. Cet autre a des jujubiers et est à flanc de coteau. Prenons sur celui de gauche qui est situé dans la plaine.

Le travail terminé, reste à attribuer les lots à ceux qui ont formulé une demande. Cette attribution a lieu chaque année, en septembre. Naguère, on procédait par tirage au sort. Ce moyen pouvait plaire par sa simplicité et son apparence d'impartialité. En réalité, il frustrait des droits réels. Aujourd'hui, les candidats sont classés par le nombre de points qu'ils ont obtenu :

Années de séjour au Maroc, au delà de cinq ans : six points

par année. (Le total de ces points ne peut pas dépasser 90.) — *Anciens combattants* : 6 points. — *Marié, sans enfants* : 4 points. — *Père de famille* : 10 points par enfant mineur et à la charge du candidat. — *Capacités agricoles* : candidat sorti d'une école d'agriculture (Grignon, Rennes, Montpellier, Maison-Carrée (Algérie), Tunis, etc. : 10 points. — *Capacités pratiques* : fermiers, métayers, stagiaires, etc. ayant au moins deux ans de pratique : 3 points. — *Candidats « dits officiers et fonctionnaires »* ayant servi au Maroc pendant cinq années consécutives : 6 points par année révolue, etc., etc.

Don royal, celui que l'attributaire d'un lot reçoit de l'État. Dans la région de Fez et dans celle de Meknès, un lot de deux cents hectares représente un cadeau de 200 000 francs (1). — En échange, le colon s'engage à mettre son lot en valeur par les procédés de culture moderne, et, lorsqu'il s'agit d'un lot de moyenne colonisation, à résider lui-même sur son domaine durant quinze ans au moins. Le temps de s'y attacher. Au bout d'une année, une commission d'enquête vient se rendre compte si l'attributaire s'est conformé aux conditions imposées par son procès-verbal.

Laissant de côté les régions où les colons installés depuis plusieurs années jouissent du fruit de leur effort, allons dans les parties du bled ouvertes récemment à la colonisation officielle : autour de Marrakech, autour de Meknès et de Fez.

DANS LE BLED DE MARRAKECH

LES DIFFICULTÉS DES DÉBUTS

Le colon, au Maroc, ne doit pas se considérer comme un expatrié, venu dans le seul dessein de faire fortune. Son rôle est autre. Chaque ferme construite dans le bled constitue un foyer d'influence française ; chaque ferme est un fortin qui aide à consolider la sécurité du pays, sa stabilité. Rien que parce qu'il vit au milieu des indigènes, le colon digne de ce nom fait, à tout instant, œuvre de patriote. Par lui, ses ouvriers apprennent à connaître nos traditions familiales, nos méthodes de culture, de production. Ce rôle est beau. Il est l'apanage d'une élite. Celle-ci existe. Il y a, dans le bled, des colons dont la vie

(1) L'hectare d'un lot de colonisation se vend, en moyenne, 500 francs. Acheté directement à l'indigène, par un colon libre, il se payerait environ 1 500 francs.

est un continuel et admirable exemple. Voyons-les aux prises avec les difficultés de la première heure. Apprenons à connaître leur labeur acharné, leurs déceptions, leurs luttes contre les gens et les choses. Le succès ne vient qu'après des années d'efforts.

L'auto qui m'emmène longe la route de Mogador. A dix kilomètres de Marrakech, se trouve le lotissement de Saada. C'est un des moins favorisés. L'eau n'y est pas encore en quantité suffisante. L'auto s'arrête. D'une porte ouverte dans une enceinte de pisé surgit un tourbillon jaune clair, hérissé de poils et plein d'abois furieux : les chiens. Ils s'élancent sur moi, ne s'apaisent qu'à la voix de leur maître, M. Peloux, qui s'avance et dit :

— Pardon d'un tel accueil. Ils font leur métier de gardiens...

Les bêtes n'ayant plus que de sourds grondements de la gorge et des éclairs de feu dans leurs prunelles rousses, je reste quelques instants à considérer le bled. Au premier aspect, que cette terre semble ingrate! De grandes surfaces pierreuses. Un soleil dont l'ardeur calcine. Rien d'idyllique ici. Le chant qui monte du sol durci est poignant et âpre.

M. Peloux devine-t-il ma pensée? Pour la traduire, il a une forte expression :

— Le colon qui débarque est jeté sur la terre nue. Il n'a pas acheté, comme il eût fait en France, la ferme « clefs en main ». Tout est à faire. Pas la moindre construction, pas de matériel, pas de cheptel, aucune espèce de provisions. « Que suis-je venu chercher ici? se disent les plus courageux. Quel travail de géant! En viendrai-je jamais à bout? » L'énergie naturelle à ceux de notre race les aide à retrouver leur assiette. Voir les choses en noir ne sert à rien. Tout ce qu'on possédait, on l'a mis dans son bled. On y est venu, il s'agit d'y rester. Trois vertus sont nécessaires au colon : l'énergie, la constance et la foi dans son œuvre.

Redressant un pauvre dos que la fatigue a courbé, M. Peloux ajoute :

— Moi, je n'ai pas à me plaindre. J'ai ma femme; elle me seconde en tout; elle en fait plus que moi.

A-t-elle entendu qu'on parlait d'elle? Mme Peloux paraît. Elle a de lourds souliers pleins de boue, car elle vient de parcourir ses terres; un châle de laine grise est jeté sur ses épaules, sur son peignoir de pilou. Ses cheveux blonds grisonnent; le

soleil d'Afrique l'a brûlée, mais à un point à peine croyable, si l'on songe que, depuis neuf mois seulement, elle a quitté la ville. De ci de là, dans les plis de la peau couleur de châtaigne, apparaît une ligne mince, rosée, seule tache claire dans le visage avec les yeux d'eau pure.

Debout à côté de son mari ridé à la nuque et aux joues, elle semble, avec lui, faire un couple un peu âgé pour la tâche entreprise. Elle-même le reconnaît.

— Si j'étais seule, je ne serais pas ici ; mais il y a les enfants. Quatre dont l'aînée vient d'avoir quinze ans. Il faut les élever, songer à leur avenir. Nous avons demandé un lot de colonisation, nous l'avons obtenu. Je ne le regrette pas. Je n'ai jamais été mondaine. Ce que je fais ici est aussi intéressant que de rendre des visites ou de jouer au bridge.

Mme Peloux n'est point du peuple. Elle appartient à la petite bourgeoisie terrienne. Ses parents, dans les Hautes-Alpes, étaient des propriétaires à leur aise. Son mari est fils d'un notaire. Devenir tabellion de village, il ne s'en sentait pas le goût. L'esprit d'aventure était en lui. Quelques années après son mariage, il vient s'installer à Marrakech ; il y dirige un de ces moulins où les indigènes apportent à broyer l'orge et le blé pour les *kesseras* :

— Durant dix années, explique-t-il, nous avons habité le Maroc. C'est un stage excellent avant de devenir colon. Je ne dis pas que celui qui débarque de France ne peut pas réussir, mais il aura plus de mal, il dépensera plus d'argent. Quand on est adapté au climat, qu'on connaît les mœurs des indigènes, qu'on parle leur langue, on est mieux armé pour la lutte.

La devise du colon devrait être : « Faire rapidement et avec le minimum de dépenses ». Celles-ci montent vite. Rien que pour l'enceinte autour de la cour, les instruments aratoires et l'auto, voilà soixante mille francs envolés. Il faut penser aussi à s'abriter. La solution préférable, car elle laisse le temps d'étudier son lot, de choisir le meilleur emplacement pour la maison, c'est de vivre d'abord, à l'arabe, sous la tente. C'est dur. On quitte une habitation bien close, où l'on était habitué à mille commodités, mais on est dédommagé par la suite.

— Nous, dit M. Peloux, à cause des enfants, nous avons commencé par construire la maison. Nous l'avons mise trop près de l'oued. Une grosse crue, elle sera emportée...

Bâtie en briques faites avec la terre même du bled, la maisonnette, depuis le début de l'hiver, a une porte, des vitres et même des volets :

— L'été dernier, nous n'avions point de fermeture, remarque Mme Peloux. Rien que le toit et les quatre murs.

Deux pièces seulement. Dans quelques années, on en doublera le nombre. La plus vaste sert de salle commune, à la fois cuisine, salle à manger, dortoir. Point de papier de tenture ; point de rideaux ; le sol est en terre battue. C'est ici la nudité d'une cellule. Un buffet est menuisé avec des planches provenant d'emballages : style « Louis Caisse », disent plaisamment les coloniaux. Luxe inattendu : il y a une bibliothèque garnie de quelques livres. Celui chez qui je suis a fait ses classes ; ne l'oublions pas.

Un peu de confort, l'instruction à donner aux enfants? Plus tard. L'urgent, c'était la terre. Le lot comprend 190 hectares. C'est un lot de moyenne colonisation. Avec l'aide d'indigènes dont le nombre n'a jamais excédé 25, M. Peloux, en six mois, a défriché 75 hectares. Effort énorme. Le sol avait peu de pierrailles, mais il était encombré de jujubiers. Un ennemi terrible. Il faut se battre durement contre lui. Qui ne sait pas, ne se rend point compte. Il voit de petits buissons et dit : « Ce n'est rien que cela. Quelques journées de travail suffiront... » Ces petits buissons ont des racines de deux mètres en profondeur. On croit les avoir toutes arrachées : elles repoussent.

En échange des avantages que le gouvernement du Protectorat accorde à ses colons, il leur impose certaines obligations ayant pour but la mise en valeur des terres cédées, leur peuplement. Le propriétaire d'un lot de moyenne colonisation doit, dans un délai de cinq ans, planter mille arbres fruitiers. Dès les six premiers mois, M. et Mme Peloux se sont mis en règle. Qu'ont-ils choisi comme essences? Des oliviers uniquement.

— Il y en a pour nous dire : « C'est une erreur. Vous n'aurez point de récolte avant une douzaine d'années. » Je leur réponds : « L'olivier est l'arbre du pays; il ne nous causera pas de déceptions. » Plus tard, nous mettrons des abricotiers, des orangers, de la vigne. Nous la ferons courir en berceau, au long de nos allées, ajoute Mme Peloux qui, d'un geste, dessine dans l'air la guirlande d'un pampre.

Beaux projets ! Ils sont réalisables. Pourtant à les formuler

devant ce bled encore aride, Mme Peloux devine qu'elle doit faire penser à Perrette ; aussi est-elle la première à mettre dans ce qu'elle dit une pointe de malice :

— Oui, reprend-elle, nous aurons des allées, des avenues, autant dire un parc.

Courage souriant, courage de chez nous. Gaieté qui ne s'exprime pas par des éclats, mais qu'on sent mêlée à tous les petits actes de la vie, prête à soutenir les énergies. Il en faut au colon, et continuellement.

— Celui qui veut ménager sa peine, observait tout à l'heure M. Peloux, n'a qu'à reprendre le bateau. Tous les métiers, il doit les faire ; il doit s'entendre à tout. Il lui faut conduire de front ses constructions, le recrutement du personnel, ses achats et ses labours.

— On taille en plein drap, approuve sa femme. Si on se trompe, ça coûte cher; mais quand on réussit, quelle satisfaction d'avoir agi selon ses idées, de les avoir appliquées !

Mme Peloux détaille l'emploi de ses journées :

— Mon mari et moi, nous sommes debout avec le soleil et même avant lui. Il faut faire lever les ouvriers, leur donner leur tâche, les surveiller. Les indigènes ne sont pas consciencieux.

Toute la journée, sans se détourner à droite ou à gauche, les Peloux s'attellent à la besogne. Les ouvriers sont partis que tous deux sont encore dans le bled, profitant jusqu'au bout de la dernière lueur crépusculaire. Aux environs, à quelques kilomètres, d'autres colons mènent le même labeur courageux. Volontiers, on voisinerait : le loisir manque, les chemins aussi. Le souper fini, on est assommé de fatigue.

— Parfois, dit Mme Peloux, j'appelle les enfants, je leur fais faire un problème, une dictée pour qu'ils n'oublient pas. C'est rare. Je n'aspire qu'à me coucher.

— Et vous dormez, j'imagine, comme des rois.

— Nous ! Très mal, au contraire. Les chiens aboient-ils? Nous sommes sur pied. N'est-ce pas un maraudeur qui tente de pénétrer dans l'enceinte? Une fois par semaine, c'est le « tour d'eau ». Personne ne se couche. Il faut diriger l'eau dans les plantations, veiller à ce que chacune ait sa part.

Monotone, patiente, énergique, la vie du colon se déroule au cours des saisons. Les événements qui la traversent sont

souvent malheureux. L'an dernier, la sécheresse a été désastreuse, le sirocco a soufflé. Toutes les récoltes ont péri.

— C'était à en pleurer. Nos orges étaient roussies comme si le feu y avait passé...

Cette année, l'hiver a été exceptionnellement pluvieux. Les moissons s'annoncent splendides. Une de ces récoltes comme il s'en produit tous les cinq ou six ans, dans le sud, et qui, dédommageant des pertes, laissent de beaux bénéfices.

Quand je quitte Mme Peloux, ainsi que son mari, elle m'engage à revenir l'hiver prochain, « afin que vous jugiez, dit-elle, de ce que nous aurons fait pendant ce temps ».

L'hiver prochain, c'est bien court. Mais, dans quelques années, si je retourne à Saada, M. et Mme Peloux me promèneront dans un verger, ils me recevront dans une maison confortable ; j'y boirai le vin de leur treille et si je leur demande : « Que gagnez-vous maintenant ? » rien d'étonnant à ce qu'ils me répondent : « Bon an, mal an, nous mettons de côté, dans les cinq à six cents francs par hectare. »

QUAND ON RÉUSSIT

Il serait curieux de voir à quels résultats peut aboutir un colon qui a réussi. Quelles perspectives s'ouvrent aux plus légitimes ambitions? C'est le spectacle que nous réserve l'exploitation de M. Dorée, type d'une installation complète et en plein rendement. Elle nous montrera ce que peuvent obtenir ceux qui, ayant créé, ont obtenu, avec la rémunération du passé, la sécurité du présent et une prospérité croissante pour l'avenir.

Sous l'ogive de Bab-Ghemat, l'auto qui m'emmène passe au ralenti. Dans la jeunesse du matin, la lumière est divinement pure. Barrant l'horizon, une chaîne formidable, étincelante, aux arêtes dures et nettes : le géant Atlas au delà duquel c'est le Soudan, le monde noir. Immensité de la plaine du Haouz. Des bouquets d'oliviers. Ancrés fortement dans le sol, leur tronc massif donne l'impression d'une force indestructible. Une chevelure aérienne les couronne que le moindre vent fait frissonner. Des espaces pierreux.

Il y a quelques siècles, cette plaine du Haouz était fertile. La canne à sucre y poussait et si abondante que les sultans avaient, à Londres, des agents commerciaux chargés, unique-

ment, de traiter les marchés de sucre avec l'Angleterre. La tradition ne veut-elle pas aussi que les colonnes de marbre, — les admirables colonnes qui ornent les tombeaux des Saadiens, — aient été payées aux Italiens l'équivalent de leur poids en sucre? Le Haouz alors était irrigué. Dans des parties aujourd'hui désertiques, il n'est pas rare de découvrir de grands bassins desséchés; on peut, au sud de Marrakech, suivre le long tracé des canalisations en partie comblées ou éboulées qui amenaient dans la plaine les eaux de l'Atlas. Témoignages encourageants. Ce que les anciens Marocains ont fait, nous pouvons le refaire. En irriguant le Haouz, nous lui rendrons sa fertilité.

M. Dorée, un colon de la première heure et qui veut bien m'emmener dans son bled, me le répète :

— La question vitale dans le Sud marocain est celle de l'eau. Le climat de Marrakech comporte deux saisons : une période hivernale du 15 octobre au 15 avril avec quelques pluies (1) et, au moment le plus froid, des gelées nocturnes; une période estivale avec des chaleurs presque sahariennes et une sécheresse absolue. On ne peut appeler pluies les quelques gouttes d'eau ou grêlons qui s'abattent alors sur la montagne. Vous dites : « N'avez-vous pas les oueds qui serpentent aux flancs du grand Atlas? » A cela je réponds : « Le terrain trop souvent est déboisé, imperméable et de grande pente. » Une crue se produit-elle? L'oued devient un torrent dévastateur. En quelques heures, douars, ponts, prises de *seguias*, tout est emporté. Une seule crue de l'oued N'fis, en 1926, aurait rempli un barrage d'une contenance de 25 millions de mètres cubes. Que d'eau perdue et que l'on pourrait utiliser! Bien des fois, après un orage violent, j'ai parcouru mon bled. Le sol surchauffé donnait l'impression agréable de marcher sur une plaque de fer rougie. Les terres étaient fendues. Une odeur forte et écœurante en montait. Je grattais le sol et m'apercevais avec stupeur que l'eau n'avait pénétré que de quelques centimètres.

— Que faire?

— Capter les crues subites. Immédiatement, et c'est à quoi s'emploie le gouvernement du Protectorat, par des bar-

(1) 250 millimètres par an.

rages (1) ; ou, à échance plus lointaine, par le reboisement.

Sur les terrains boisés, les crues violentes disparaissent. La constatation en a été faite, maintes fois, dans les Alpes. J'ajouterai que le propriétaire des arbres plantés ne fait pas un mauvais placement. Sans aucune peine pour lui, son capital augmente de valeur.

L'auto roule. Un tourbillon de poussière monte et court vers nous. Sous le tourbillon, un poids lourd. Nous sommes saupoudrés, aveuglés. Poussière ! fléau de ce pays qu'Allah avait créé pour le pied lent et mou des chameaux ! Cependant, qui dira jamais assez les services que l'automobile rend à la colonisation ? Elle a permis d'étendre celle-ci à des distances qu'on n'aurait pu prévoir. Grâce à elle, le colon peut écouler les produits de son bled. Grâce à elle, il se ravitaille. D'une touffe d'arbres surgit la blancheur d'une maison, première ferme du lotissement officiel. Encore quelques kilomètres, la voiture stoppe.

De hauts murs en pisé de couleur rougeâtre entourent la cour rurale. La région est sûre, mais un rapt de bétail, la nuit, est toujours à craindre. Certains Berbères sont de rusés voleurs. Avec une tige de fer, ils percent la muraille ; dans l'ouverture ils engagent un bâton, autour duquel ils ont entortillé une djellaba ; ils agitent celle-ci. Point d'aboiement. Ils se glissent, choisissent les bestiaux les plus gras, les mulets les plus solides.

Sans entrer dans la cour, M. Dorée me mène à une pièce de terre toute proche. Un jeune homme s'y trouve. Coiffé d'une casquette, chaussé de gros souliers, vêtu d'un pantalon de cotonnade bleue et d'un chandail de laine, il semble un paysan de France. Autour de lui, remuant le sol à l'aide d'un hoyau, quelques indigènes avec une courte gandourah de laine qu'un lien serre à la taille... Ce ciel d'azur, cette glèbe rougeâtre, ces fellahs aux jambes et aux bras couleur de bronze, j'ai vu déjà cela quelque part. Oui, sur les bas-reliefs égyptiens...

Le jeune Dorée me salue et salue son oncle. Il vient du Dauphiné où ses parents ont une importante exploitation agricole. Il n'avait que l'intention de faire au Maroc un voyage

(1) Un barrage sur l'oued N'fis est décidé. Les fonds sont votés.

d'agrément. Le pays l'a si bien pris qu'il ne veut plus le quitter. Ravissement que lui causent la beauté du décor, l'éclat d'une lumière qui semble incorruptible; nouveauté, surtout, des méthodes de culture : « En France, on travaille comme au vieux temps; ici, tout se fait d'après les derniers procédés, avec les instruments les plus perfectionnés. » Rapidité et puissance de travail, voilà le résultat. Tourné vers son oncle, il le met au courant de ce qui s'est passé sur le bled : samedi, l'on a réglé les ouvriers. L'un d'eux, qui n'avait pas travaillé de la semaine, a profité de ce qu'il portait le même nom qu'un autre, Mohamed ben Mohamed, pour se faire verser un salaire :

— Tu comprends, quand je m'en suis aperçu, si je me suis emporté contre le « caporal » !

— Tu as eu tort : il ne faut jamais s'emporter. Jamais et surtout contre ces gens-là.

Pour mon édification, M. Dorée décrit, non sans humour, les stades par lesquels passe l'Européen dans ses rapports avec les indigènes :

— Tout nouveau débarqué est arabophile. Il s'extasie sur la grâce câline des enfants, sur la dignité, la noblesse d'attitude des parents; les longs plis d'un burnous flottant le font tomber en pamoison. En termes dithyrambiques, il rappelle les phrases fleuries, — et qui sont de politesse banale, — par lesquelles on l'a accueilli dans les demeures indigènes : « Tu es mon fils... Je t'aime comme mon père... cette maison est la tienne... Tout ce qui vient de France est bon... » Mais un serviteur, en qui l'Européen a eu le tort de mettre trop vite sa confiance, disparaît-il emportant une babiole, son maître vitupère la sale engeance des « Bicots ». Devenu aussi violent arabophobe qu'il était arabophile, il clame que tous les indigènes sont voleurs, menteurs, paresseux et d'une saleté repoussante. Cet état dure plus ou moins longtemps selon les individus ; mais presque tous, assagis par l'expérience, finissent par devenir... comment dire ? Je ne trouve point d'autre terme que celui-ci : « arabojuste ».

Des défauts, les indigènes en ont. Des qualités aussi. Ils sont dociles, très sensibles à l'injustice. Lors de notre arrivée, ils ont été étonnés de trouver en nous une équité qui contrastait avec l'arbitraire auquel, jusqu'alors, ils étaient soumis. Nous sommes devenus, pour eux, le symbole de la justice. Que,

par malheur, l'un de nous fausse ce symbole, il en est immédiatement puni. Les indigènes perdent confiance en lui, refusent de travailler sur ses terres. Intelligents, désireux d'apprendre, ils s'adaptent vite à nos méthodes. Veut-on des exemples ? Quand M. Dorée a engagé le jeune Ahmed, celui-ci avait quinze ans et ne connaissait que le berbère. De lui-même, il a appris le français, l'arabe. Actuellement, avec un de ses camarades, il apprend à lire dans un manuel.

Autre fait : l'été dernier, étant dans sa ferme, M. Dorée a un accès de paludisme. Impossible de dormir. Il prend un livre. Par malchance, l'électricité a une panne. Coup de téléphone, le lendemain matin, à Marrakech. Un *maalem* (1) arrive, travaille toute la journée. A la nuit, il s'en va, avouant son impuissance. Abdallah, un des serviteurs de M. Dorée, vient le trouver :

— Veux-tu me laisser essayer?

Un quart d'heure plus tard, toute la maison était éclairée.

Content, mais intrigué, M. Dorée interroge Abdallah :

— Comment as-tu fait?

— Quand les ouvriers sont venus, il y a deux ans, installer l'électricité, je les ai regardés travailler. J'ai tout noté. Je n'ai pas eu de peine à trouver ce qui causait la panne.

Comment s'étonner, après cela, que les indigènes se tirent à merveille du maniement de nos machines modernes? Conduire un tracteur leur plaît.

Adroits, débrouillards, certains d'entre eux sont capables de dévouement. « En janvier 1911, M. Dorée, se rendait dans le *Sous*. La bride de son mulet casse dans un endroit périlleux. La bête glisse, il tombe : il a la cheville brisée et une blessure profonde à la tête. A force de volonté, il parvient à marcher encore un peu, puis il dit à mes compagnons : « Continuez sans moi, je vous retarde et nous n'avons presque plus de provisions. » On était en région dissidente. Abandonner le blessé, c'était le livrer à la mort. Il avait six serviteurs. Tous sont restés.

Voici qui est mieux. Quand la guerre a éclaté, M. Dorée se trouvait en mission dans le *Sous*. Il réunit les dix indigènes qui lui servent d'escorte : « Je vais partir sur le front; je ne

(1) Maître ouvrier.

peux plus vous payer. » Sur les dix, deux qui étaient mariés et avaient des enfants disent : « Nous allons te quitter puisque tu nous l'offres; il faut que nous nourrissions notre famille. Nous te servirons de nouveau quand la guerre sera finie, *inch' Allah.* » Le soir arrive; on les voit revenir : « Nous restons avec toi, déclarent-ils à M. Dorée. » La cause de leur revirement? Leurs camarades les avaient battus : « S'en aller parce que l'argent manque, c'est l'acte d'un traître », criaient-ils...

La vieille haine du chrétien, les indigènes l'ont ancrée dans le cœur depuis qu'ils sont nés. Prenons patience. Nous ne pouvons exiger qu'ils nous aiment du jour au lendemain. Ils ont un fonds invétéré de paresse? Cela tient à leur race, à leur religion. « Allah m'a donné ce qu'il me faut aujourd'hui pour me nourrir et me vêtir », disent-ils, et ils se reposent. Ils sont imprévoyants. Ont-ils un peu d'argent? C'est pour faire un bon repas, s'acheter un vêtement. Est-ce tout à fait leur faute? Au temps de l'ancien Maghzen, dès qu'un individu était connu pour posséder quelques économies, le caïd les lui « mangeait ». Ils sont lents et le Français nouvellement débarqué s'exaspère de cette lenteur. Nomades, essentiellement, ils ne peuvent se fixer. Le maître à qui ils semblent le plus attaché, brusquement, ils le quittent. Point de raison. Simplement, ils sont las du décor qui les entoure.

— A dire vrai, remarque M. Dorée, indigènes et colons vivent, presque toujours, en très bons termes. Auprès du colon, l'indigène trouve du travail, des soins lorsqu'il est malade, des conseils en mainte occasion. Pour moi, voilà vingt ans que je suis avec les Arabes. Ils m'ont parfois trompé; si j'étais resté en France, j'y aurais, sans doute, été trompé aussi. De temps à autre, quand ils m'exaspèrent par leurs défauts, je pense : « ils ne m'ont pas abandonné dans le danger », cela me calme.

Dans une pièce de terre où nous sommes parvenus, quelques Berbères s'occupent à tailler de jeunes pieds d'olivier, l'arbre sacré! Le nom d'Allah est écrit sur ses feuilles. Survivance du culte des arbres, les indigènes qui travaillent pour des coreligionnaires ne manquent jamais de faire sur le sol, au pied du premier olivier planté, une libation de lait consacrée aux djnouns de la terre.

— Voyez-les, remarque M. Dorée, je vous disais, tout

à l'heure, qu'ils sont adroits. La taille des arbres est pour eux chose nouvelle. On leur a montré une fois comment s'y prendre, ils s'en acquittent parfaitement.

Après une olivette, une autre olivette. Secrète et pastorale, chacune d'elles forme une retraite dans la plaine dévorée de soleil. Des hectares s'étendent plantés en orangers, citronniers, pêchers, abricotiers et amandiers. L'avenir du Sud marocain est dans ce genre de culture. La région de Marrakech, — actuellement la plus pauvre du Maroc, — a, en puissance, le plus bel avenir; elle est appelée à devenir une autre Californie.

La contrée ne se prête pas à la culture intensive des céréales; pourtant, en attendant que les vergers rapportent, chaque colon réserve, sur son bled, quelques pièces de terre pour le blé, l'orge ou l'avoine. Justement nous longeons un champ où l'orge grasse semble prometteuse des plus belles espérances. Je m'exclame :

— Quel dommage si les sauterelles venaient jusqu'ici!

Depuis quelques semaines, elles sont signalées dans le *Sous*. A cause des gelées, elles n'ont pu, jusqu'à présent, passer la montagne. On en a ramassé deux cent mille doubles décalitres; mais, bientôt, les froids nocturnes seront moins vifs. Hier, de Chichaouen, une dépêche annonçait qu'un vol de deux kilomètres avait franchi l'Atlas.

— Peuh! dit M. Dorée, ce n'est qu'un petit vol. En France, on se fait des sauterelles une idée d'épouvante. Si elles nuisent beaucoup aux arbres, elles sont moins redoutables aux céréales. Après leur passage, la plante repousse. Un coup de sirocco est plus néfaste. Sur le dos de la sauterelle, assurent les indigènes, Allah a écrit : « Je ponds quatre-vingt-dix-neuf œufs; si j'en pondais cent, je dévorerais le monde. » Tranquillisons-nous : le centième œuf ne sera jamais pondu. Cet hiver, d'ailleurs, un fait nouveau s'est produit. Pourchassées à outrance, ayant constaté que dès qu'elles se posaient, elles étaient ramassées, les sauterelles en sont arrivées à pondre en volant. Conséquence : les œufs ont été séchés par le soleil ou détruits par le froid. Le vol de cette année, dans le *Sous*, ne se sera pas reproduit.

— Les Arabes sont contents.

— Détrompez-vous. Vous disiez, tout à l'heure : « Deux cent mille doubles décalitres ont été ramassés. C'est beau-

coup! » Les indigènes disent : « C'est peu. » Les années de sauterelles, tout est gras, dans le bled : bêtes et gens. Les sauterelles ne détruisent jamais toutes les récoltes d'un pays; elles ne s'abattent que par places. Guidées par un sens secret, elles ne paraissent que lorsque l'hiver a été pluvieux, donc quand les récoltes seront belles. D'où, ce paradoxe : années de sauterelles, années d'abondance. Manne heureuse, leur chair de couleur rosée rappelle, non par le goût, mais par l'aspect, celle de la crevette. Cuites au four, salées, mises en jarres et macérées dans l'huile, les sauterelles constituent l'alimentation de tout le douar, pendant des mois. Mieux vaut, pour l'indigène, un vol de sauterelles qu'une maigre récolte comme celles qu'on fait, ici, quand l'année a été sèche.

Dans son bled, M. Dorée a groupé tous les éléments, tous les moyens de prospérité, résultats de l'effort et de la méthode.

Non loin de la ferme, un vaste bassin rectangulaire miroite au soleil. Il contient 150 mètres cubes. L'eau y est amenée par une *rethara*. C'est le procédé local de captage. Sur un front de 30 kilomètres et, spécialement, à l'est et au sud de Marrakech, l'eau est conduite par simple gravité au niveau du sol où elle s'écoule par une *seguia*. Le système qui est simple, présente, il est vrai, des inconvénients. Construite pour de faibles débits, chaque rethara nécessite une galerie souterraine parfois d'une grande longueur, jusqu'à cinq et six kilomètres, tandis que les galeries de captage sont de petite étendue. La rethara pénètre peu dans la nappe d'eau; enfin, par suite de la difficulté qu'éprouvent les ouvriers à se diriger sous terre, il faut établir des puits rapprochés. Les eaux de ruissellement pénètrent par les orifices, provoquent des dégradations et, parfois, la ruine de la rethara. Pour établir celle qui alimente son bassin, M. Dorée est allé chercher la nappe d'eau à trois kilomètres, où on ne l'a trouvée qu'à dix-huit mètres de profondeur.

— C'était trop loin, constate-t-il; j'ai commis une erreur qui m'a coûté 90 000 francs. Mais j'espérais sauver mes orangers. J'en avais planté deux mille pieds. L'été, on doit les arroser généreusement. Le débit de ma rethara est insuffisant : un litre et demi par seconde; il m'en aurait fallu le double. J'ai dû arracher la moitié de mes arbres. Sans se lasser, il faut le répéter : « une terre arrosée contient tout en puissance, une

terre non irriguée égale zéro (1). » Avant notre arrivée, déjà les indigènes ne vendaient point la terre mais le droit à l'eau qui y était afférent.

Si loin qu'on remonte en effet dans l'histoire des Berbères, on voit chaque propriétaire avoir son « tour d'eau » et la djemaa (2) veille à ce que la répartition de celle-ci soit équitable. Lorsque des travaux de réparation sont nécessaires, la *djemaa* les fait annoncer par le crieur : « Il n'y a de Dieu que Dieu. Demain matin, si Allah le veut, entretien de la seguia. Ceux qui jeûnent et ceux qui ne jeûnent pas doivent y aller... »

Le lendemain, les indigènes se trouvent au rendez-vous; les vieillards dirigent les travaux. Ceux qui se sont abstenus sont frappés d'une amende : presque toujours, un ou deux pains de sucre qui sont distribués aux travailleurs et consommés immédiatement.

Fier de son œuvre, M. Dorée me promène parmi ses plantations. Un prodigieux verger déploie, sous nos yeux, sa masse verdoyante qui s'étoile de fleurs tendrement rosées : sept mille amandiers donneront, cet été, leur première récolte. Avec une espèce de sollicitude, M. Dorée contemple les jeunes pieds dont quelques-uns, retardés dans leur croissance par des causes mystérieuses et nourris d'une sève moins forte, montrent un tronc plus grêle, des rameaux peu nombreux :

— A moins de l'avoir ressenti, dit-il, nul ne peut savoir à quel point les arbres que l'on a plantés vous attachent à la terre. Certains de mes parents, de mes amis sont des industriels. Leur affaire, ils l'ont créée, ils l'ont vue se développer. Ils n'éprouvent point, pour elle, ce sentiment qui vibre en moi devant mes arbres. Comment l'expliquer? C'est quelque chose de doux et de profond à la fois, quelque chose où il entre de la tendresse comme pour un être.

(1) Voici quelques exemples des rendements fabuleux qu'on a obtenus dans des terres irriguées : Un hectare de luzerne a donné 1 000 quintaux de foin vert. Le maïs, le chanvre ont atteint 3 et 4 mètres de haut. La betterave sucrière rend 410 quintaux avec 6 400 kilos de saccharose à l'hectare. Avec 3 irrigations, le rendement du blé passe de 1 quintal et demi à 71 quintaux de grains. (Ferme expérimentale de la Ménara.)

(2) Conseil des anciens dans chaque village.

DANS LA RÉGION DE MEKNÈS

AVEC LA COMMISSION D'ENQUÊTE

J'ai parlé plus haut des conditions dans lesquelles sont attribués les lots, et dont l'exécution est contrôlée par une commission d'enquête. Précisément, la commission enquête ce matin. Le général Freydenberg, chef de la région de Meknès, m'a offert de le suivre dans sa tournée. Il fait un joli temps clair de février. En France, c'est l'hiver : une atmosphère grise, humide; ici, la lumière est limpide, l'air aussi doux que du lait.

Aux environs immédiats de la ville, des terres mises en valeur depuis quelques années développent l'étendue de leurs champs d'orge et de blé. Quand le vent se lève sur eux, ils ont de grands remous comme ceux de l'Océan. Une *Beauce* a été créée par des Français dans cette région où, naguère, jusqu'au pied de la montagne, ce n'était que pierrailles, asphodèles aux longues tiges pâles et buissons épineux. Que cette terre est riche! Les céréales y poussent si dru qu'au début de mars, il faut, avec des écimeuses, étêter les plantes avant qu'elles n'aient grainé. Faute de quoi et les pluies printanières survenant, tout serait versé sur le sol et y pourrirait.

Au ruissellement d'émeraude des orges et des blés succède le vert limpide des petits pois. Des hectares en sont couverts. On pratique ici le système de l'assolement. Le blé fatigue la terre : il lui emprunte de grandes quantités d'azote. Les petits pois la laissent reposer. A cet avantage s'en ajoute un autre. Sous l'ardent soleil africain, le fruit, dans sa gousse, gagne en sucre, achève de devenir délicieux. Les petits pois de la région de Fez et de Meknès constituent des graines sélectionnées fort recherchées en France, en Italie et en Amérique.

Par des pistes qui, dans quelques années, deviendront des routes, l'auto coupe à travers le lotissement et stoppe. Celuiqui nous accueille est M. Marcaggi. Avant de devenir colon, il était receveur des postes à Meknès. A cet homme robuste et actif, la vie de bureau ne pouvait convenir. D'ailleurs, comme il le remarque gaiement : « Ce n'est pas avec mon composteur que je pouvais élever mes enfants », quatre petits dont l'aîné

qui a six ans nous passe tout à coup sous le nez, galopant à cru sur un cheval, heureux, beau comme un jeune centaure.

Dans un espace découvert qui deviendra la cour de la ferme, sur le fond d'un baril, le directeur de l'agriculture étale le plan du lotissement. A notre gauche, une maison basse, couverte en tuiles que prolonge un hangar. Devant nous, jusqu'aux montagnes bleutées, l'étendue infinie que conquièrent progressivement nos frères, les colons.

Autour du baril et du plan, les membres de la commission se sont groupés : le général Freydenberg, l'inspecteur de l'agriculture, le contrôleur des domaines et un colon dont le rôle est d'être l'avocat de son camarade que l'on inspecte, de présenter au besoin les arguments qui expliquent que la mise en valeur du bled a été retardée.

Au bruit des voix, Mme Marcaggi est sortie de la maison. Maigre, petite, elle fait penser à un fruit sauvage : un minimum de chair, des cheveux châtains nattés en une dure cordelette roulée sur la nuque : c'est du travail solide pour durer toute une journée. Comme elle trouverait trop familier d'appeler le général par son grade, elle lui dit : « Monsieur. » Elle le prie, et nous avec, d'entrer « prendre quelque chose ». Le général refuse. Mme Marcaggi va insister, mais son mari l'arrête :

— Laisse. Tout à l'heure.

— Nous venons contrôler votre valorisation. Voyons, qu'est-ce que vous avez fait de beau ? interroge amicalement le général.

Penché sur son registre, le chef de l'agriculture suit le questionnaire :

— Défrichement. Qu'avez-vous défriché ?

— Mon lot a deux cents hectares, répond M. Marcaggi. L'an dernier j'en avais défriché une centaine. Cet hiver, j'en ai défriché quarante.

— Plantations?

Debout et les mains à plat sur sa jupe, Mme Marcaggi écoutait, attentive :

— En fait de plantations, dit-elle, nous avons surtout arraché. C'était plein de jujubiers, ici. Voyez le tas de bois que ça fait près du hangar. J'ai de quoi allumer mon feu pendant des mois.

— Matériel agricole ? Qu'est-ce que vous avez ?

— Un tracteur, cinq charrues, une herse.

— Pas de rouleau ?

— Pas de rouleau.

— Un semoir?

— Oui; marquez aussi deux charrettes, mais elles ne valent pas grand chose; un chariot à quatre roues, une camionnette Ford et puis l'outillage.

— Cheptel. Qu'est-ce que vous possédez ?

— J'ai trois chevaux.

— Des mulets ?

— Non. Et puis, tenez, ça m'y fait penser : où trouver un mulet ?

— Au souk.

— C'est le moyen que j'ai employé. J'ai été refait. L'an dernier, j'ai acheté deux mulets. L'un était presque aveugle, l'autre a crevé.

— Alors, adressez-vous à un éleveur; vous payerez plus cher, mais vous achèterez de confiance. Nous continuons : Ensemencements. Qu'avez-vous ensemencé ?

M. Marcaggi va répondre. Sa femme intervient :

— Monsieur, dit-elle, pour le cheptel, vous n'avez pas tout marqué. Nous avons un bourriquot.

Une fusée de rires éclate dans notre groupe. Au Maroc, les bourriquots sont aussi nombreux que les mouches. Mme Marcaggi le sait et la voilà qui rit avec nous.

— Ensemencements ? reprend le directeur de l'agriculture.

— J'ai ensemencé cinquante hectares de blé, dit M. Marcaggi et environ quinze hectares d'avoine.

— De l'orge ?

— A peu près 15 hectares et trois de maïs.

— C'est tout ?

— Oui.

— Ah! proteste Mme Marcaggi, tu oublies nos petits pois. Six hectares, monsieur.

— Des pois doux?

— Non, c'est des pois que nous avions.

— Très bien ; je vois ça : des « pois Marcaggi ». Conclusions? Qu'est-ce que nous concluons, mon général ?

— Que la valorisation du lot se poursuit dans d'excellentes conditions. Et, maintenant, M. Marcaggi, qu'est-ce que

vous avez à demander à l'Administration? Dites. Je ne vous assure pas qu'elle pourra satisfaire tous vos désirs; mais, enfin...

— Ah! monsieur, fait Mme Marcaggi, c'est la main-d'œuvre! Si vous pouviez nous aider pour ça. Quand ce sont les semailles, on trouve encore assez bien des indigènes; ensuite, ils vous « plaquent ». L'été dernier, pour moissonner nos vingt hectares, ce que nous avons eu de mal! Tous les matins, mon mari courait à Meknès. Il enrôlait des moissonneurs. Ils nous restaient 48 heures et puis, ils s'en allaient...

Dans son accent passe quelque chose des heures désespérées qu'elle a connues. Mais, de la bouche du général tombent des paroles de sagesse :

— D'où viennent-ils, ces indigènes que vous employez?

— Ah! monsieur, est-ce qu'on sait? Ce sont des « gens ».

— Justement, madame, voilà le point faible. Écoutez, M. Marcaggi, il ne faut pas recruter vos travailleurs, au hasard, comme vous le faites. Il faut vous adresser aux officiers du bureau des renseignements. Les ouvriers désireux de s'embaucher, ils les connaissent.

— Et s'ils ne les connaissent pas?

— Ils se renseigneront auprès du caïd.

— Et si le caïd ne les connaît pas?

— Oh! alors, M. Marcaggi, ne les embauchez pas. Des gens que personne ne connaît, dans un douar, ce ne sont pas des gens bien recommandables.

Au lotissement voisin, nous sommes chez M. Durand, un Français d'Algérie. Il avait des terres dans l'Oranie; il les a vendues pour venir s'installer au Maroc. Il faut le reconnaître : les cultivateurs venant d'Algérie sont dans de meilleures conditions que leurs camarades de France pour réussir dans la colonisation marocaine. Ils sont habitués au climat, ils connaissent le naturel des indigènes, enfin et surtout, ils ont pratiqué les mêmes méthodes de culture.

L'interrogatoire recommence. Les questions se répètent, mais les réponses sont différentes :

— Combien d'hectares sur votre lot?

— Deux cents. J'en ai défriché soixante et je continue une pièce de quarante.

— Combien de personnes vivant sur la propriété?

— Trois; moi, ma femme, mon père. Il est venu pour m'aider, me donner des conseils. Quand je serai bien en route, il retournera chez lui, en Oranie.

« Chez lui, en Oranie », M. Durand a dit cela tout naturellement. L'Oranie, où son père s'est installé il y a un demi-siècle, est devenue le pays de celui-ci. Dans son esprit, il ne le distingue plus de la mère-patrie. Ce sont des colons de cette sorte qu'il nous faut, des colons pour qui la terre concédée est « l'os de leurs os et la chair de leur chair ».

— Constructions? Qu'avez-vous bâti?

— La maison d'habitation. Deux pièces sont terminées; il en reste deux à faire.

— Dimensions?

— Quatre mètres cinquante sur cinq.

— Dites donc, ce sont des pièces énormes!

— Dans une ferme, il faut cela. Avant tout, de la place. Ce n'est pas la peine de venir dans le bled si l'on y est resserré comme en ville.

— Vous avez une écurie?

— Oui. Vingt-cinq mètres sur cinq, et couverte en tôle.

— Le tout vous a coûté?

— Dans les 45000.

— Comme puits?

— J'en ai fait un de vingt et un mètres.

— Il y a de l'eau?

— Il y en a.

— Plantations?

— J'ai planté cinq cents amandiers, mais je les ai plantés trop tard : ils étaient en sève, la moitié est morte. J'ai des oliviers, quelques poiriers aussi ; des grenadiers, des cerisiers et des pêchers : en tout une soixantaine.

— Dans quelques années, mon ami, dit M. France, — le colon qui fait partie de la commission, — vous mangerez de leurs fruits. Ici, c'est le pays des pêches et des abricots. Ils sont aussi « goûteux » que ceux de France.

— N'oubliez pas non plus de marquer, dit M. Durand, que j'ai planté de la vigne : quinze hectares.

— Qu'est-ce que vous avez mis comme plant?

— Du Moscatel.

— Ah ! s'écrie M. France, ça c'est très bien ; c'est un très bon plant ; on ne peut lui faire qu'un reproche : il a la peau fine, il redoute le sirocco.

Celui qui parle ainsi est autorisé à le faire. M. France, — le joli nom pour un colon ! — est Roussillonnais. Le phylloxéra l'a fait émigrer à Sidi-bel-Abbès, dans la région d'Oran, puis il est venu s'installer au Maroc :

— J'y resterai, dit-il, jusqu'à la fin de mes jours. Le pays est merveilleux : pas de fortes gelées, un régime d'eau suffisant, des terres excellentes : tout peut pousser ici, mais spécialement la vigne.

— Monsieur France, comme on voit que vous êtes vigneron !

— Mais non, mon général : je dis ce qui est. La vigne, ici, pousse parfaitement. Quand je suis arrivé dans la région, je n'avais pas l'idée de faire de la vigne, mais j'ai vu les raisins des indigènes : des raisins magnifiques et qui ne sont pas cultivés. Je me suis dit : « Qu'est-ce que je n'obtiendrai pas, moi qui m'y entends ? »

La vinification, M. France la fait d'après les procédés les plus modernes. Les vins qu'il obtient sont excellents. Déjà, ils titrent à douze et treize degrés. L'an dernier, il a récolté 4 000 hectolitres. Ce n'était qu'un début. Il s'occupe à doubler ses caves. Et voici qu'en creusant, on a fait récemment une découverte qui intéressera les archéologues. Le bled de M. France se trouve dans l'enceinte de Meknès, dans ce que le vulgaire appelle les « grands murs », c'est-à-dire les remparts édifiés par Moulay-Ismaïl, le plus formidable constructeur qu'ait connu le Maroc. Quelques coups de pioche ont révélé l'entrée d'un souterrain. Fait de petites briques, il s'étend sur trois kilomètres et demi.

Les indigènes, dont l'esprit est tourné vers le merveilleux, prétendent que Moulay-Ismaïl l'avait creusé pour permettre aux femmes de son harem de se rendre, sans être vues, jusqu'aux jardins et aux piscines. La vérité est autre. Ce souterrain était destiné à l'approvisionnement de Meknès au cas où elle aurait été investie. Dans la pensée du souverain, la ville, « sa ville », devait être imprenable : « Je veux, répétait-il volontiers, qu'elle puisse soutenir un siège de sept années... »

RÉGION DE FEZ

UN TRÉSORIER PAYEUR DEVENU COLON

Point de solution de continuité entre les lotissements de Meknès et ceux de Fez. Même régime pluvial : 600 millimètres d'eau par an, — plus qu'à Paris, — mêmes chaleurs estivales et très fortes, mêmes terres silico-argileuses ou argilo-siliceuses se travaillant facilement et convenant aux céréales, aux oliviers, à la vigne. Ceux qui postulent pour obtenir des lots de colonisation connaissent la valeur de cette région privilégiée : la plus heureuse, peut-être, du Maroc. L'an dernier, il y avait trente lots à distribuer. On a reçu plus de mille demandes.

On peut dire que la colonisation commence aux portes mêmes de Fez avec les lots maraîchers. Ces lots qui n'ont qu'un à deux hectares sont destinés à l'approvisionnement de la ville. Leur création était nécessaire. Le Maroc manquait de légumes. Hormis les carottes, les navets, les salades, les indigènes ne connaissaient que les cardons et les radis. De taille phénoménale et fort piquants, ces derniers sont très appréciés des Arabes pour leurs vertus digestives.

Les lotissements que nous longeons sont plantés en petits pois, fèves, artichauts, choux-fleurs, fenouils et haricots. Ces terrains où pas un pouce n'est improductif formaient, il y a trois ans, un chapelet de marais qui engendraient la fièvre. L'énergie, l'effort d'un être qui, presque toujours, a travaillé seul, a accompli ici une espèce de miracle.

Les lotissements maraîchers dépassés, l'auto roule en pleine campagne. Ciel bas et gris. Après des journées radieuses, l'hiver semble revenu. Tout d'un coup, — vision du Far-West, — un cavalier passe au petit trot dans une pièce de terre. Serré dans sa veste, coiffé d'un large feutre, c'est M. B..., un colon, qui se rend à Fez pour ses affaires.

Les lotissements se succèdent. Au milieu du domaine, une tache blanche : la maison. Par son emplacement, au point le plus élevé, elle permet au colon d'embrasser d'un coup d'œil ce qui se passe sur son domaine. Point de clôture autour de la demeure. La sécurité, dans la région, est complète.

Une allée bordée d'oliviers nouvellement plantés, laisse pénètrer sur les terres de M. Boursy. En l'absence de son mari,

Mme Boursy vient à ma rencontre. Mince avec de doux cheveux blonds et des yeux clairs, c'est une Dunkerquoise. En riant, elle patauge dans la boue, dans le fumier.

— Ne vous attendez pas, fait-elle, à visiter une exploitation comme celles de France. Il n'y a que quinze mois que nous sommes ici : nous sommes encore campés.

Depuis 1910, M. et Mme Boursy habitent le Maroc. Rien ne semblait les préparer à devenir colons : M. Boursy était payeur aux armées.

— Mais, nous dit sa femme, nous avions beaucoup lu : quelle sourde irritation pour nous d'entendre répéter que le Français est casanier, qu'il n'a pas l'esprit colonisateur!... Un jour, un ami suggère à mon mari : « Vous voilà près de votre retraite. On prépare un lotissement à une vingtaine de kilomètres de Fez : celui du Saïs; vous devriez demander un lot. Vous avez cinq enfants, vous êtes « vieux Marocain » et fonctionnaire, vous l'obtiendrez. » Mon mari fait sa demande et fournit son dossier. D'autres avaient sans doute plus de titres que de nous : nous n'obtenons rien...

Six mois passent. Les Boursy apprennent qu'un des lots du Saïs se trouve libre par suite de la carence de son titulaire. Le lot est mis aux enchères. Il a 120 hectares et monte à 72 000 francs. Pour départager les concurrents, on tire au sort. Le nom de M. Boursy est appelé. On lui dit :

— C'est à vous que revient le lot. Le voulez-vous ?

M. Boursy accepte.

— Quand il rentre à Rabat, conte sa femme, je n'étais pas trop contente. Je lui dis : « Tu n'as même pas vu ce que tu as acheté !... » Mon mari me répond : « Il n'y a pas à récriminer, c'est fait. »

A cause des enfants, M. Boursy part seul pour Saïs. Pendant six mois, il vit dans une cagna. Que de fatigues! Il en maigrit de sept kilos.

— Il faut dire, explique Mme Boursy, qu'à son nouveau métier il n'entendait rien. Il n'était même pas capable de distinguer un brin d'herbe d'un brin de blé.

Mais, tout de suite, sa nouvelle existence le passionne : une exploitation agricole est tout un petit monde et puis créer quelque chose, voir sortir de ses mains une œuvre entière, quelle intense satisfaction!

Le soir venu, M. Boursy, dans sa cagna, étudiait des livres qu'il s'était procurés. Il avait, en outre, les conseils de son beau-frère, directeur de l'agriculture. Il faisait les choses avec méthode, avec soin. Les jeunes oliviers que j'ai longés en entrant dans le domaine ont une histoire. L'été dernier, pour les préserver d'insolation, M. Boursy les entoure de papier. Ses voisins en font des gorges chaudes :

— Ce percepteur! Il est tellement attaché à ses papiers qu'il en habille ses arbres...

Mais quand ils constatent que leurs oliviers, à eux, ont péri et que ceux de M. Boursy ont résisté, ils se promettent d'imiter « le percepteur ».

Le bled des Boursy était encombré de *doums*. Il a fallu les arracher à la main :

— Pour encourager les travailleurs, nous leur donnions, en plus de leur salaire, un pain de sucre par hectare. Grâce à ce *fabor* qui nous coûtait très peu, nous n'avons jamais manqué de main-d'œuvre. Sur nos terres défrichées, nous avons mis, cette année, de l'avoine, du blé tendre et des fèves dont les fleurs sont notre orgueil : énormes, parfumées, elles sont pleines d'abeilles. Un de mes neveux arrivé de Bretagne ces jours-ci les admire. Jamais il n'en a vu d'aussi belles.

Les céréales donnent un rendement immédiat et tout colon qui débute commence par en « faire », mais l'intention de M. et Mme Boursy est de transformer leur bled en un vaste verger. Les terres de la région sont de première qualité. Des années et des années s'écouleront avant qu'on ait épuisé leurs sucs nourriciers. En creusant son puits, un colon voisin a trouvé dix-huit mètres de terre végétale qu'on peut considérer comme vierge. La charrue arabe n'a fait que l'égratigner :

— Tout peut pousser ici, remarque Mme Boursy, mais la plaine du Saïs semble la terre bénie pour les arbres fruitiers. Il y a quelques mois, nous avons eu la visite d'une commission de botanistes américains. Ils viennent de nous envoyer leur rapport. Qu'y disent-ils? La flore naturelle du Saïs est la même que celle de la Californie...

A l'imitation des Boursy, la plupart des colons du Saïs ont mis en place des oliviers et planté des abricotiers, des pêchers. Beaucoup créent de vastes orangeraies. L'exemple de l'Algérie les y encourage. Dans la région de Blida, cette année, la récolte

d'un hectare de mandariniers s'est vendue 20 000 francs, prise sur pied.

Mme Boursy voudrait me faire les honneurs de son domaine, mais les terres sont détrempées. Elle doit se contenter de m'accompagner jusqu'au bout de l'avenue d'oliviers. Au moment où je vais la quitter, elle s'exclame :

— Quand je suis arrivée ici, j'ai été déçue, je trouvais le pays trop plat ! Pour moi, maintenant, il n'y en a pas de plus beau. Ce qu'on donne à la terre, elle le rend en bienfaits. La vie que nous menons ici est parfaite : saine au physique comme au moral.

Le soleil qui lentement a bu les vapeurs rayonne, à présent, au sommet de sa course. Tout vibre dans l'ardente lumière. Retournée par le soc, la terre présente des tons ocreux qui rougeoient. Un ruban bleu que Mme Boursy a noué autour de sa tête semble un reflet du drapeau de France.

UN BEL EXEMPLE DE TÉNACITÉ

Pour finir, un bel exemple de ténacité, de persévérance, d'acharnement dans la lutte contre le mauvais sort. C'est celui que nous offre le ménage Bertin. Leur exploitation se trouve aux environs de Fez, dans le lotissement des Douïet.

On m'a dit :

— Allez voir M. Bertin. Tout le bon sens français est en lui.

C'est Mme Bertin qui me reçoit ; son mari est en voyage. Dois-je le regretter ? Quand une femme sait conter, on apprend beaucoup d'elle. Elle entre dans des détails qu'un homme négligerait comme futiles et qui, pourtant, sont révélateurs.

La maison est vaste et bien aménagée. Dans le salon dallé et garni d'un mobilier plaisant, des gerbes de blé tressées en couronne par les indigènes forment une panoplie d'honneur. Mme Bertin et son mari sont des Savoyards, d'abord émigrés en Tunisie où ils ont connu toutes les misères, arrivés au Maroc en 1920. La première année pour eux est désastreuse. Le Maroc était à la mode. On s'y portait en masse. Les prix étaient gonflés. Un lot de 300 hectares était à vendre dans la région de Fez. Il était bien situé et pourvu en eau. Parce qu'il avait été « dédoumé », on en voulait 500 francs de l'hectare. C'était très cher.

— Comme il nous plaisait, nous concluons l'affaire. A peine est-elle faite, nous constatons que nous avons été trompés. Les Arabes n'avaient coupé le doum et le jujubier que superficiellement : les racines formaient sous terre un feutrage épais dans lequel la charrue bourrait...

Tout le travail de défrichement est à refaire. S'il n'y avait eu que ce déboire! Mais, écoutez. Pour ensemencer, M. Bertin achète du blé. Il vaut alors 160 francs le quintal. Il achète des bœufs entre 1 000 et 1 100 francs; des moutons 85 francs. Six mois plus tard, débâcle complète : on vend le blé 36 francs, les bœufs 400 francs, les moutons 30 francs... Les grandes étendues dont les Bertin disposent leur semblent favorables à faire pacager des porcs. Ils en achètent 500, à 3 francs le kilo... Ils en perdent 200, revendent les autres 1 fr. 40. Dans ces conditions, on a vite fait de se ruiner. L'argent gagné en Tunisie, le Maroc le dévore.

— Alors, dit Mme Bertin, avec un beau sourire, nous avons fait comme celui qui, voyant son rocher tombé au bas de la montagne, le remontait sur son épaule...

M. Bertin était président d'une association d'agriculteurs. Multipliant les démarches, il amorce auprès des autorités l'idée de prêts à consentir aux colons : « Faute de cela, dit-il, nous lâcherons pied les uns après les autres. » Le gouvernement du Protectorat promet son appui. Des sociétés de secours sont constituées peu à peu; des associations sociales qui permettent à tout propriétaire d'unir ses forces à celles de ses camarades. Sous l'impulsion du maréchal Lyautey et du résident actuel, ces différents groupements sont aujourd'hui en plein fonctionnement. Ils prêtent des sommes considérables, — 500 000 francs et au delà, — à un taux variant de 3 à 8 pour 100 (1), avec des ristournes d'intérêt que l'État consent dans de certaines conditions. Les mutilés et anciens combattants ont en outre une caisse mutuelle. Ses avances sont moins importantes. Elles n'excèdent pas 40 000 francs, mais le taux demandé est infime : 1 pour 100.

— Voilà six ans que nous sommes au Maroc, reprend Mme Bertin. Nous y avons mené une vie pénible et quelquefois terrible. La fortune, à présent, nous sourit. Nous, les vieux,

(1) Le taux est bas, pour le Maroc, où les sociétés de crédit prêtent couramment à 12 pour 100.

nous avons mangé les mauvais morceaux; nos enfants auront la vie plus facile. Tant par nous-mêmes que par eux, notre domaine s'étend sur cinq lots de moyenne colonisation : mille hectares environ, en plein rapport.

Debout, sur le seuil de sa demeure, M[me] Bertin, tandis qu'elle parle, contemple cette terre où les moissons mûrissent et qui lui appartient doublement : elle ne l'a pas seulement payée de son argent, elle et les siens l'ont enrichie de leur labeur et l'ont fait fructifier. Dans ses grands yeux noirs demeurés lumineux et beaux, il y a une lueur de fierté.

— Parfois, conclut-elle, mon mari dit : « Si l'on m'offrait trois à quatre millions de mon bled, j'hésiterais... » A quoi je réponds : « Moi, je n'hésiterais pas ; je le garderais. »

Quand, il y a vingt ans, nous pénétrions au Maroc, pour venger l'assassinat du docteur Mauchamp, puis le massacre de quelques Européens, nous trouvions un pays usé par l'anarchie, désertique sur presque toute son étendue. A la période de pacification a succédé celle de l'organisation. Nos frères les colons travaillent à la mise en valeur du sol. Par eux, le Maroc se rapproche de nous. Bientôt, il ne sera plus une terre étrangère. Après tant de tentatives infructueuses depuis les Romains pour s'implanter dans le *Moghreb-el-Aksa*, — la terre de l'ouest, — il appartenait à des Français « de le construire pour la première fois », d'y faire lever l'or des moissons.

HENRIETTE CELARIÉ.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

RÉFLEXIONS SUR LA SCIENCE ET LES THÉORIES SCIENTIFIQUES

Il faut reconnaître que l'on a pendant longtemps en France glorifié la science dans de beaux discours, mais que cette haute estime restait purement verbale; l'homme cultivé, qui ne s'était pas livré à des études spéciales, n'avait pas une idée suffisamment précise de ce qui constitue la méthode scientifique. Les conséquences en ont été très graves. Nos laboratoires restaient sans ressources sérieuses, et nos industriels, n'ayant pas dans la science une confiance que l'on rencontrait ailleurs, ne cherchaient pas les améliorations qu'elle permet de réaliser. Les circonstances ont peu à peu obligé à voir les choses sous un jour nouveau; des transformations se sont produites dans la mentalité du grand public à l'égard de la science, et la grande misère des laboratoires, déplorée par Barrès, est devenue moins aiguë. Cependant des discussions se produisent parfois encore sur l'objet et la valeur de la science. Aussi, quoique des questions de cette nature aient été bien souvent traitées, ne sera-t-il pas inutile d'y revenir rapidement, en disant les points de vue sous lesquels on peut envisager la science, et quel est le rôle des théoriques scientifiques.

De très bonne heure l'humanité dut compter des esprits plus attentifs que leurs congénères à l'observation des phénomènes courants; ce furent les premiers savants. Ils allumèrent les premiers feux, et on peut dire que nos lointains ancêtres des temps paléolithiques faisaient œuvre scientifique en cherchant à donner la meilleure forme à leurs instruments de silex.

Une notion, essentiellement scientifique, celle de nombre entier, paraît d'ailleurs avoir toujours été possédée par l'humanité, et dans les opérations sur les fractions certains peuples de la haute antiquité témoignèrent d'un remarquable esprit d'analyse. La géométrie eut primitivement un caractère expérimental; ainsi ce fut d'abord un fait d'expérience que le côté de l'hexagone régulier inscrit est égal au rayon, et les arpenteurs de l'ancienne Égypte avaient remarqué qu'un triangle dont les côtés sont proportionnels à *trois*, *quatre* et *cinq*, est rectangle, propriétés qu'ils utilisaient pour mener des perpendiculaires. Ajoutons que de très bonne heure un sentiment de curiosité se mêla à la recherche de l'utile; or, être curieux et s'étonner à propos est une grande part de l'esprit scientifique, comme le remarquait plus tard Aristote.

Si l'on veut trouver aux époques reculées une science spéculative et des vues générales sur l'univers, il faut les chercher dans les sanctuaires, où s'élaboraient des cosmogonies qui jouèrent, en leur temps, le rôle de théories scientifiques. A la place des esprits innombrables qui, pour l'homme préhistorique comme pour le sauvage moderne, peuplent le monde, un nombre relativement restreint de principes intervenait, et ce travail de simplification avait en quelque manière un caractère scientifique. On fait souvent honneur aux Grecs d'avoir créé la science, et on parle du miracle grec. C'est une expression que, pour ma part, je n'aime pas beaucoup. Les Grecs ont créé cette partie de la science qu'on pourrait appeler axiomatique, dont leur géométrie offre un admirable exemple; mais il ne faut pas méconnaître le long effort scientifique fait antérieurement par l'humanité, et dans leurs spéculations ambitieuses et naïves sur la nature des choses les physiciens d'Ionie continuaient, sous une autre forme, une ancienne tradition.

L'effort pour l'édification de la science s'est continué à travers les âges, et des études approfondies ont souvent montré, au lieu de variations brusques, des évolutions lentes et longuement préparées. Ainsi au XIVe siècle, il y eut en France les Jean Buridan, les Nicole Oresme, d'autres encore, qui précédèrent les Galilée, les Descartes, les Pascal dans l'édification de la mécanique classique, et Newton eut de nombreux précurseurs dans la doctrine de la gravitation universelle. La science, on l'a souvent rappelé, a un caractère essentiellement collectif; pour être

bien jugée, l'œuvre d'un savant ne doit pas être séparée de celle de ses prédécesseurs, ni des travaux de ceux qui ont été sur certains points ses continuateurs.

On fait parfois une distinction tranchée entre la science pure et la science appliquée. En réalité, cette séparation est factice. Montaigne, après avoir dit que la science est un grand ornement, ajoutait aussitôt qu'elle est un outil de merveilleux service. Et le célèbre naturaliste Réaumur a écrit très justement : « L'utile bien considéré a toujours quelque chose de curieux, et il est rare que le curieux bien suivi ne mène pas à l'utile. » Ces influences réciproques ont agi dans l'un et dans l'autre sens, la pratique conduisant ici à la spéculation, tandis que des vues théoriques ont été ailleurs l'origine de recherches pratiques. Que d'exemples mémorables on en pourrait citer ! Dans son immortel ouvrage sur la puissance motrice du feu, Sadi Carnot, en se proposant d'expliquer et d'étendre les services que peuvent rendre les machines à feu, a créé la thermodynamique d'où est née l'énergétique moderne. Pareillement les recherches de Sainte-Claire Deville sur le platine ont été l'origine de ses travaux sur la dissociation, d'où devait sortir la mécanique chimique. D'autre part, Newton, en écrivant le livre des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, ne pensait guère aux navigateurs qui devaient plus tard utiliser quelque *Connaissance des temps* construite d'après les lois de la gravitation universelle. De même Ampère et Faraday, en étudiant les actions des courants sur les courants et les phénomènes d'induction, préparaient à leur insu la voie à la construction des puissantes machines électromagnétiques dont l'emploi a révolutionné tant d'industries.

Vers le milieu du siècle dernier, les savants étaient nombreux, qui regardaient la science comme ayant pour objet de nous donner le dernier mot des choses et de dévoiler les énigmes de l'Univers, comme on disait alors. Nous sommes maintenant plus réservés, et les points de vue auxquels est envisagée la science se sont modifiés. C'est une vérité depuis longtemps banale que, comme disait déjà Pascal, « les expériences sont les véritables maistres qu'il faut suivre dans la physique ». Quant aux théories, elles ne se proposent plus de donner une explication causale de la réalité même, mais seulement de traduire celle-ci en images ou en symboles mathéma-

tiques. On demande aux instruments de travail que sont les théories, de coordonner au moins pour un temps les phénomènes connus et d'en prévoir de nouveaux; quand leur fécondité est épuisée, on s'efforce de leur faire subir les transformations qu'a rendues nécessaires la découverte de faits nouveaux.

L'optique offre à cet égard un exemple frappant. Il y a quatre-vingts ans, aucun physicien ne doutait de la réalité du fluide subtil qu'était l'éther d'Huyghens et de Fresnel, et dont les vibrations, pensait-on, produisent la lumière. A la vérité, des difficultés s'étaient présentées quand on avait cherché à rendre compte de sa nature en faisant des comparaisons avec les corps qui nous sont familiers; on avait cependant fini par s'habituer à ce milieu possédant à la fois les propriétés des fluides et celles des solides élastiques.

Mais depuis lors l'éther a subi bien des avatars; il ne fut plus avec Maxwell qu'un champ de forces électrique et magnétique régi par certaines équations que compléta plus tard Lorentz. Enfin, des expériences comme celles qui sont à la base de la théorie de la relativité ont conduit certains à lui enlever le peu d'existence qui lui restait. Ce n'est plus que l'ombre d'une ombre, et c'est seulement par métaphore que, en télégraphie sans fil, nous parlons d'ondes hertziennes, s'il est vrai qu'une vibration exige une substance qui vibre. Les physiciens s'efforcent actuellement de combiner la théorie ondulatoire de la lumière avec la doctrine longtemps abandonnée de l'émission L'expérience ayant montré la discontinuité de certains phénomènes lumineux, il a fallu introduire des sortes d'*atomes* de lumière, et la théorie prend une forme de plus en plus abstraite et mathématique. Cette dernière circonstance est d'ailleurs fréquente dans la physique moderne, les représentations sensibles devenant impossibles, quand on doit se mouvoir, comme il arrive pour quelques questions, dans un espace à quatre ou cinq dimensions.

Des exemples analogues abondent dans les diverses sciences, en biologie comme en physique et en chimie. On peut dire qu'il arrive toujours un moment, où des faits nouveaux viennent montrer l'insuffisance d'une théorie. Claude Bernard exprimait, il y a longtemps, cette pensée sous la forme suivante : « Quand nous faisons des théories dans nos sciences, disait le grand physiologiste, la seule chose dont nous soyons certains, c'est

que toutes ces théories sont fausses, absolument parlant. Elles ne sont que des vérités partielles et provisoires. » Le propos peut paraître décourageant. Mais, pour être provisoires, la valeur des théories n'en est pas moins considérable dans bien des cas; sans ces fils conducteurs, il n'y a le plus souvent qu'empirisme grossier. C'est ce que montre assez la théorie de l'éther lumineux; quoique insuffisante aujourd'hui sur certains points, elle n'a pas encore épuisé sur d'autres sa merveilleuse fécondité.

Du fait que l'histoire des sciences est pleine de ruines de théories abandonnées, il ne doit pas résulter un sentiment de découragement. Tout au contraire, dirai-je, malgré une apparence de paradoxe; on doit en effet s'émerveiller de ce que, avec des représentations lointaines et décolorées des choses, l'homme ait pu débrouiller le chaos de tant de phénomènes et trouver des lois de plus en plus approchées. Buffon aimait à répéter : « Rassemblons des faits pour avoir des idées. » On peut ajouter : « Avec ces idées cherchons à édifier des théories qui nous permettront de prévoir des faits nouveaux et d'accroître notre puissance sur la nature. » C'est là en résumé tout le cycle de la connaissance scientifique envisagée du point de vue de la science positive. De ce point de vue d'un pragmatisme tout spécial, l'admirable édifice scientifique, laborieusement bâti à travers les siècles et qui s'accroît chaque jour, défie toute critique. Science et puissance, comme disait Bacon, se correspondent et vont au même but. Puissent-elles n'être à l'avenir jamais employées qu'a des fins bienfaisantes.

ÉMILE PICARD.

LES EXPOSITIONS

I

TROIS PORTRAITISTES

C'est la saison qui le veut : des expositions à tous les coins de rues; retardées par les élections, elles éclatent toutes à la fois. Voici tes Incas, ô Marmontel! au Pavillon de Marsan; voici, chez M. Jean Charpentier, les peintres de la Jeunesse; voici, à la Renaissance, d'Ingres à Picasso, un siècle de femmes et d'enfants. J'en passe, et m'arrête seulement à trois noms que le hasard rassemble, deux peintres et un sculpteur, Winterhalter, Largillierre, Houdon : beau brelan de portraitistes.

Le nom de Winterhalter commence à revenir sur l'eau. Son tableau de *l'Impératrice et de ses dames d'honneur* vient d'être payé cinq cent mille francs à la vente de Farnborough. Il est très juste que ce tableau ne parte pas pour l'Amérique : c'est un souvenir de famille. On a bien fait d'y mettre le prix. Je n'aime pas beaucoup que la France vende ses meubles. C'est une question de dignité. Pour toute sorte de raisons morales, le tableau valait le sacrifice. Mais j'ai peur que beaucoup de personnes ne se laissent aujourd'hui impressionner par les enchères. Du fait qu'un Winterhalter a coûté le prix d'un tableau de maître, il ne s'ensuit pas du tout que ce soit de la peinture; nous avons payé très cher une relique, un objet de sentiment, nullement un chef-d'œuvre.

J'atteste que je ne nourris aucune espèce de préjugé. J'étais

même animé des meilleures intentions. J'aurais été ravi de faire amende honorable. Pauvre Franz ! Je ne lui en veux mie d'être Badois : il n'est pas le premier Allemand qui ait fait fortune à Paris, et il y en a eu, comme Heinsius, ou Steuben, qui sont de charmants petits-maîtres. Mais celui-ci est vraiment un artiste pitoyable. Pour tout dire, c'est un peintre qui gagne à la reproduction. Il arrive qu'une image de lui, promette quelque chose; le malheur est que le tableau ne tient jamais la promesse.

Rien de plus curieux à cet égard que le fameux petit tableau qui représente l'Impératrice en bergère Marie-Antoinette : on sait que c'était la marotte de cette souveraine de rappeler la mémoire de cette princesse infortunée. Le peintre visiblement pastiche Fragonard. Mais quelle vulgarité! Tout ce qui voltige, chatoie, ravit chez l'enchanteur ; toute la spontanéité, tout l'esprit de la touche se figent chez le copiste en emplâtres criards; les ors se changent en gros sous, la féerie du poète en barbouillage.

Winterhalter est un de ces peintres à qui la couleur ne réussit pas. Quel mauvais génie lui a mis une palette entre les mains? La disgrâce de ce peintre célèbre est telle, qu'elle devient un phénomène intéressant. Il vaudrait la peine de rechercher quel ensemble de qualités médiocres a pu faire de cet artiste exsangue le portraitiste de deux cours et le type accompli du peintre pour femmes du monde. On pourrait donner sa recette : avant tout, de la « distinction », un air engageant et rêveur, un soupçon de mélancolie, beaucoup de rubans, de fanfreluches, de gazes, de bouillons, et cependant un art de laisser paraître un beau bras, une épaule, une gorge peu discrète, des charmes sensuels qui font deviner la jolie femme; beaucoup de « fini » partout, enfin des masses de cheveux, de l'abandon, de la coquetterie, aussi peu de style que possible, personnalité nulle du peintre et du modèle, voilà les ingrédients d'un bon Winterhalter. L'artiste peint ces dames comme elles se voyaient elles-mêmes, ou comme les rendait leur miroir. C'est à peu près tout son secret : il a fait du portrait un succédané du genre *chromo*.

Le problème, c'est de savoir pourquoi, à partir d'un moment donné, les gens du monde se sont brouillés avec la bonne peinture. Il faut que le diable s'en soit mêlé, car les

grands peintres ne manquaient pas. Pendant que le Badois faisait fureur, il y avait Ricard, il y avait Manet. Encore une fois, il y a là pour moi un mystère incompréhensible, un divorce dont l'art n'a pas cessé de souffrir, — le même à peu près qui exile la bonne société loin de ses vieux logis, dans ce qu'on appelle les beaux quartiers, le long d'impitoyables boulevards, autour d'églises sans passé qui ont moins de souvenirs qu'une paroisse de village.

Mais quoi ! Il est bien évident que tout cela ne fait rien à l'affaire. Il faut peu de chose, dit Michelet, pour faire une poésie. Une romance de salon, une ritournelle de valse sur un orgue de Barbarie arracheront les larmes aussi bien que la plus belle phrase de Chopin ou de Berlioz. Il n'est guère question d'art ici, mais de remuer de vieilles cendres, de ranimer de tendres mémoires, la mémoire d'un temps où nos aïeules étaient de jeunes femmes et nos mères des jeunes filles. De méchants portraits y valent les bons, et ce serait assez d'un album de photographies pour nous faire murmurer la ballade des dames du temps jadis.

*
* *

Largillierre (écrivons ainsi, puisque c'est ainsi qu'il signait), Largillierre est un bien autre homme que ce Winterhalter. M. Camille Gronkowsky a eu la bonne idée d'honorer au Petit Palais le peintre de la ville de Paris. L'exposition est magnifique et infiniment instructive. Ce maître célèbre est un grand nom plutôt qu'un artiste populaire; il est illustre et mal connu. M. Georges Sortais a repéré cinq cents tableaux de lui dans les musées et collections d'Europe et d'Amérique. De ce nombre, M. Gronkowsky en a réuni plus du quart. C'est un très grand service qu'il rend à l'histoire de l'art français.

Pendant plus de soixante ans, entre l'achèvement de Versailles et celui de la place Stanislas, ce maître éminent occupe la scène. Sa personne imposante remplit tout l'intervalle qui sépare Le Brun de Boucher, la Montespan de la Pompadour. Il est même significatif que pendant cet espace de temps, le grand rôle, en peinture, soit tenu par deux portraitistes. De 1680 à 1740, Largillierre et Rigaud sont les colonnes de l'École. Le portrait respectueux que Largillierre fait de Le Brun (en 1677) est un hommage à un maître dont la carrière se termine. On ne

recommencera plus l'apothéose de Louis XVI. C'est une autre époque qui commence.

On a trop dit que Largillierre n'a fait que des portraits du Tiers : tout comme un autre, il peint le beau monde, il peint la Cour aussi. Voici la duchesse du Maine et cette peste de princesse des Ursins, et surtout ce gros boudin rougeaud de grand Dauphin, les tripes à la gêne dans une cuirasse de Mardi Gras, prodigieuse peinture qui fait comprendre tout ce que Saint-Simon nous raconte sur l'ami de « la Choin » et la cour de Meudon. Mais le fait est que les pinceaux de ce Parisien du pont Notre-Dame sont plutôt roturiers. Largillierre, en peignant les femmes, a beau leur prêter des merveilles de robes et de brocarts, jusqu'à des attitudes et à des attributs de déesses : il lui manque presque toujours ce je ne sais quoi qui nous enchante devant d'autres portraits qui ne valent pas les siens, cette troublante essence que possède un Mignard, et qui fait notre émoi devant son affolante Mancini de Berlin.

Au contraire, donnez-lui des hommes de son monde, de la finance, du Parlement, mieux encore, des confrères, des peintres, des sculpteurs, c'est là qu'il est à son affaire; alors, il n'a pas son égal. Rien de plus généreux, de plus opulent, de plus cordial : pas de peinture plus nourrie, plus substantielle, plus cossue. Il y a tel morceau de verve étourdissante, tel robin drapé de noir qui ne serait pas mieux habillé par Frans Hals, telle main d'avocat qui vient, a-t-on pu dire, de ramasser un gant de Titien. Et sous les perruques, les crinières, les manteaux solennels, les vastes écroulements des robes et des manteaux, quelles bonnes figures honnêtes et fleuries, quelles physionomies spirituellement françaises! Quel art de définir le caractère sous le personnage! Quels délicieux bonshommes que ceux du bonhomme Largillierre! Tout cela se ressent de la majesté du siècle. On est toujours un peu en représentation, on a son rang dans la hiérarchie, on pavoise, on exhibe moins ses talents que sa fonction. Le cadre demeure très fort, mais l'individu ne risque pas pourtant de s'y confondre. Tout cela va marcher comme à la procession, mais les masques, si l'on y prend garde, vous diront toute la comédie.

Ces restes du passé, loin de nuire à l'art du peintre, le servent en plus d'une façon. On sait que le rôle de cet enfant de Paris, élevé à Anvers et à Londres, a été de verser dans la

peinture française la couleur et le sang de Rubens et de Van Dyck. Il détourne l'Escaut, le fait se jeter dans la Seine. On le voit bien à ses portraits d'échevins, à son grand *ex-voto* de Sainte-Geneviève : ces tableaux de corps, de magistrats, ces *Régents*, ces *Syndics*, gloires de Haarlem et d'Amsterdam, il n'a pas tenu à Largillierre que nous n'en eussions l'équivalent. La Révolution a tout détruit. Il ne nous reste que des épaves. Elles suffisent pour montrer ce que nous avons perdu. Sans médire des *Banquets* de Hals, on est obligé de convenir que ces beaux tableaux ne sont guère que des collections de portraits, et qu'ils auraient gagné à être mieux construits. Largillierre, comme virtuose, ne le cède guère à Frans Hals : et comme il est plus intelligent ! Il n'est pas mauvais même pour un portraitiste d'avoir encore à son service, outre la pratique du métier, une armature intellectuelle, une savante économie de la composition et de l'architecture. Il fait bon venir après Poussin ; il en reste toujours quelque chose.

Justement, voici des essais que Largillierre a peints dans le genre poussinesque. Ces exercices étaient perdus ; le bruit de l'exposition a permis d'en retrouver deux. Nulle part on ne voit mieux ce que Largillierre cherche à conserver de son immortel prédécesseur, ce qu'il garde de sa structure, ce qu'il y ajoute en effet et en rayonnement, ce que le tableau perd du côté de l'esprit, ce qu'il gagne en sonorité et en orchestration. Les rythmes de Poussin, ses cadences se compliquent et se dissolvent ; les comparses envahissent la scène ; au lieu de la cantate pensive, du grave oratorio, les choses tournent à l'opéra.

Qu'a-t-il manqué à Largillierre pour être un des dieux de la peinture ? Avec son magnifique talent, laisse-t-il une de ces images qui font rêver ? Pas de plus beaux portraits que les siens : *Nicolas Coustou* vaut déjà presque un Perronneau. Personne n'a mieux connu les secrets du métier, ajouté plus de ressources à un art encore abstrait et un peu cérébral. Au point de vue du praticien, un portrait comme celui de la Duclos en grand décolleté, roucoulante, redondante, fraîche, poudrée, les bras en croix, les yeux au ciel, est une merveille insurpassable ; pour le rendu des chairs, le teint de lait, la nacre de la gorge, l'éclat des velours et des satins, rien de supérieur à ce morceau. A peine se prend-on à sourire en songeant que cette commère si bien portante est en train de jouer Ariane :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée...

Alors, on se rappelle un petit tableau de Potsdam, un tableau qui n'est guère mieux peint que celui-là, où un Pyrrhus enrubanné comme un pigeon pattu crispe un poing tragique et noyé de dentelles, où la petite Andromaque, comme une La Vallière, sanglote dans son mouchoir. La technique, la couleur, la palette sont les mêmes ; dans les deux cas, c'est du Rubens. Mais de ces éléments que Largillierre a tant maniés, ce n'est pas Largillierre qui a extrait la poésie. Il n'a créé que la langue, c'est Watteau qui en a dégagé la musique.

***

Le troisième de nos portraitistes est le sculpteur, et c'est lui le plus grand des trois. Il est assez connu, par bonheur, pour me dispenser de beaucoup de paroles.

Il s'agit de Houdon qui est mort en 1828 : Versailles, où il est né, célèbre cet anniversaire. Un excellent choix de ses ouvrages a été réuni dans les salles de la Bibliothèque. Pour beaucoup de personnes, ce sera une occasion de visiter ce chef-d'œuvre trop peu connu, et qui mérite deux fois de l'être, d'abord par sa beauté et puis par les souvenirs d'histoire qui s'y rattachent : c'est là que fut signé le traité de 1783, qui est l'acte de baptême des États-Unis. Ici fut le berceau de l'indépendance américaine. L'œuvre de Houdon est éparse aux quatre coins du monde : Rome, Pétersbourg, Washington, le Louvre, Montpellier, sans parler de Londres, de Genève et de Stockholm, s'en partagent les monuments. On ne pouvait songer à être complet. Beaucoup de figures célèbres sont du moins représentées par des maquettes ou des esquisses, qu'il est instructif de comparer avec l'ouvrage définitif. Rien n'est plus passionnant à suivre que le travail d'un maître : les variantes de Houdon valent les *épreuves* de Rembrandt.

Je ne dis qu'un mot du portraitiste : Houdon est peut-être le sculpteur qui a laissé le plus de bustes, — plus de deux cents. On peut dire que ce fut là sa vocation. Fils du XVIII[e] siècle, enfant de cette génération ivre de Plutarque, élève des philosophes et de l'Encyclopédie, et en qui brûlaient l'enthousiasme des grands hommes et la foi dans les grandes choses, ce plébéien était né avec le démon de la gloire : il ne rêvait que

de léguer de grands exemples à la patrie. C'est le moment où la monarchie, cessant de proposer au peuple l'image de ses rois, conçoit un programme national : un Panthéon nouveau, les statues des penseurs, des bienfaiteurs du genre humain, les héros de l'esprit, Descartes, Fénelon, Bossuet, Montesquieu, prennent place dans les niches de la chapelle des Quatre Nations, supplantent les vieux saints de la *Légende dorée*. C'était proprement une religion : à la place des dieux, l'humanité montait sur les autels.

Cette mystique (que je ne discute pas) explique la flamme inouïe que respirent les bustes de Houdon. Ce qui est plus rare encore, c'est que ce sentiment grandiose, cette conscience sacrée de la mission du statuaire, ne refroidit nullement chez lui le sentiment de la vie. David avait comme lui cette pensée héroïque, mais il lui arrive trop souvent d'y sacrifier la vérité. La volonté du grand le glace. Aurait-il osé peindre Voltaire comme le sculpteur l'a vu, sans perruque, avec son crâne pointu de vieux moineau déplumé? Houdon n'est jamais embarrassé par son idéologie. Personne n'a plus de style et n'a moins de manière. Jamais il ne se guinde, jamais grand homme ne l'intimide : il adore le génie, et conserve en sa présence toute sa fraîcheur d'impressions. Il l'égale, en quelque sorte, à force de naïveté.

Il faut voir le tableau de Boilly qui le représente à l'ouvrage, au milieu de son peuple de plâtres et de bustes, en train de modeler tandis que le grand Laplace pose. Debout, les yeux perçants, en blouse d'ouvrier, une boule de glaise à la main, le petit démiurge, agile et impérieux, reproduit cette tête, ce front de vieillard où s'énoncèrent les lois de la mécanique céleste. Rien de plus candide, de plus direct, de plus immédiat. Qu'est-ce que le sculpteur entendait à la science de l'astronome? Peu de chose sans doute : et cependant le résultat de cette opération si instinctive est un document de phrénologue. Il y avait du devin et du naturaliste, du Lavater et du sorcier dans ce diable d'homme.

Comment parler de tous ces bustes? La plupart sont célèbres : il y a là bien autre chose qu'une description de « classe », comme chez La Tour ou Largillierre : ce sont des documents de races, les matériaux d'une histoire naturelle des esprits.

Un de ces bustes fait rêver : c'est celui de Napoléon.

Houdon l'a fait deux fois. Le buste de Dijon est celui du César officiel. Le marbre de Versailles est moins connu. Je ne sais rien de plus saisissant. Ce n'est pas le général de l'armée d'Italie, le héros d'Arcole, tel qu'au portrait de Gros, le maigre consul de Marengo, tel qu'au bronze merveilleux de Corbet, condottière de la République, coiffé de ses oreilles de chien. C'est le petit Tondu, le petit Caporal, le soldat d'Austerlitz et d'Iéna, avec ses épaulettes, sa petite tenue de général. Impossible d'imaginer quelque chose de moins imposant. Quoi! Cet empereur des Français, ce génie des batailles, ce vainqueur qui fait trembler l'Europe, c'est lui, c'est ce garçon à tête de collégien! Une moue tendre et romanesque, légèrement boudeuse, un grand front, des joues rondes, un air, je ne dirai pas d'enfantillage mais d'incroyable enfance, le sérieux d'un gamin qui rumine un coup; des yeux qui fixent sans regarder, une mine à la fois ingénue et absorbée, derrière laquelle se forme une résolution rapide : sur un paysage tout uni, un nuage léger précède la foudre. On sent que dans cette tête ne peuvent naître que des idées claires, des solutions presque naïves. On oublie la littérature, toutes les admirations pour les profonds calculs, le machiavélisme, la politique du surhomme : l'impression directe, la voilà. Le génie de Napoléon, c'est justement sa simplicité. On se rappelle le brillant paradoxe du *Lys rouge :* « Les rêves d'un enfant, mais d'un enfant grand comme le monde », et on se prend à penser que ce paradoxe est d'accord avec l'observation du plus infaillible des témoins. Qu'on se figure les stratèges, les capitaines savants, les chancelleries classiques, avec leurs combinaisons, leurs manœuvres compliquées en présence de ce nouveau venu qui se moque des règles du jeu, bouscule l'échiquier, court au but et, devant tout problème, tranche avant que l'adversaire ait eu le temps de revenir de sa surprise. « Je pènse plus vite », disait-il. C'est tout le secret de ses victoires : il n'en fallut pas davantage pour dérouter le monde pendant vingt ans. Voilà ce que nous apprend un portrait de Houdon : l'artiste a vu que cette aventure prodigieuse n'est pas celle d'un quinquagénaire ambitieux comme César, mais l'irrésistible miracle de la jeunesse d'Alexandre. Houdon est le grand poète de la Révolution. C'est le Shakspeare de la sculpture.

PIERRE TROYON.

LES EXPOSITIONS

II

LA JEUNESSE

C'est une idée fort jolie d'avoir groupé des tableaux, des dessins, des miniatures, etc., exécutés par des maîtres, du XVIe au XIXe siècle (inclus) et représentant tous d'enfantins ou de jeunes visages. Les musées ont prêté quelques trésors, les collectionneurs quelques beautés, et tout cela, groupé en quelques salles du bel hôtel que M. Jean Charpentier offre toujours avec tant de généreuse bonne grâce aux manifestations de l'art et de la charité, est de la plus agréable réalisation. On ne saurait trop conseiller de l'aller voir, d'autant plus que cette exposition charmante est organisée par les Amis de l'Entr'aide à domicile. C'est assez dire quel est son but, aussi bienfaisant qu'artistique. Bienfaisant, doublement... puisque les visiteurs trouvent, en ces salles, le réconfort que donne toujours la vue des apparences printanières, et qui, les ramenant aux souvenirs les plus frais et les plus insouciants, les éloigne un moment de leurs tristesses.

Certes, nous ne trouvons pas là tous les échantillons des enfants et adolescents de ces quatre siècles (et nous ne nous doutons guère que quatre siècles nous contemplent), mais, bien au contraire, ceux de la façon dont ces siècles, leurs modes, leurs peintres la comprirent et l'interprétèrent. On n'est pas enfant, on n'est pas jeune, comme cela, à son idée, tout naturellement, à la manière du radis, de l'iris, du hanneton ou du souriceau. Les pauvres petits, dès le berceau, sont les esclaves des cou-

tumes et des costumes. Il n'y a que quelques façons d'être larve, et toujours les mêmes, d'être bourgeon, d'être petite pousse et poussin; mais il y en a d'innombrables d'être nourrisson, enfant, jeune homme, jeune fille. Voyez plutôt : voilà la *Petite fille à l'oiseau mort* (école des Pays-Bas, premier quart du XVI[e] siècle). Cette pauvre enfant, toute embéguinée de lingeries monacales et mortuaires, tenant son oiseau raidi dans ses horribles petites mains, a l'air de la petite fille des Parques; elle fait peur. Il vous faudra maintenant attendre jusqu'à Carrière et son enfant fantôme, assise auprès d'un nuageux guéridon et de l'ombre d'une tasse (*Gourmandise!*) pour contempler aussi livide effigie.

Réchauffons-nous auprès de la bande de mioches, les *Enfants Habert de Montmor*, déroulée par Philippe de Champaigne. Ceux-là, malgré l'austérité des petits habits, ont l'air d'enfants vrais; et on sent, à la malice retenue de leurs figures, qu'une fois loin du peintre, et débarrassés de leurs atours, bruns, bleus, roses, ils vont galopiner et se chamailler tout à leur aise. En revanche, cette *Leçon de danse* de Le Nain n'a rien d'une fête. Que ces petites filles sont donc vieilles! ce sont des aïeules, dont les progénitures doivent être minuscules... ainsi que l'indique d'ailleurs le nom du peintre. Nous retrouvons cet aspect vieillot aux cueilleurs de cerises de Morland. Que dire aussi de la tristesse magnifique et bouffie de la plupart des enfantins portraits royaux? Que ce soit le petit Louis XIV tout solennel par Mignard, Louis XIII enfant et son frère, le comte de Toulouse, en dieu marin, singeant Neptune (et il a tout à fait une tête gamine qui conviendrait à un amateur de patinette); le grand Dauphin, vêtu tel un royal perroquet de luxe, de bleus vifs et de vermillons tapageurs; que ce soit l'*Enfant de France au hochet*, par Boucher, tout empaqueté de ses soies bleues et l'air aussi dénué, pourtant, qu'un de ces petits « locatis » (dont nous parla si bien M. Lavedan) et ces pauvres agneaux serrés l'un près de l'autre, *la duchesse d'Angoulême et Louis XVII* par Vigée Lebrun, tous, ils s'ennuient dans leur enfance et leur rang, sous ces affublements magnifiques.

Combien ont l'air de petits fantoches ces deux bambins du XVIII[e] siècle, les pauvres vieux! s'amusant à construire un château de cartes! L'un en rouge vif, toquet noir, sur une figure futée de petit singe, l'autre, petite fille dodue de deux

ans à peu près, décolletée comme une grand mère, et coiffée d'un bonnet à fleurs! Au fond, la grâce du bébé, du *bambino*, ne semble-t-il pas que seuls, les tableaux représentant les Jésus l'aient vraiment rendue? Les amours sont dodus comme cochons de lait, et les bébés nus imitent trop les amours. Il fallait le respect inspiré par l'Enfant Dieu pour que les peintres puissent comprendre et rendre la majesté ingénue du tout petit être et la sagesse mystérieuse de son innocence. Les peintres du XVIII[e] siècle anglais ont compris l'enfant, mais l'enfant plus grand, plus épanoui; cependant que de charmants et souriants Lawrence! Et j'aime ce drôle de bébé, de Gilbert Stuart, peint dans les bras tendus de sa mère en des tons qui annoncent déjà Marie Laurencin. Enfin, quel étonnant masque de bébé par Manet, physionomie d'une curiosité, d'une intensité, d'une perspicacité extraordinaires; et j'aime aussi cet enfant vraiment charnel, attaché comme un fruit rouge à sa mère sanguine et tendre, peints par Mary Cassatt.

Mais, dès que ces bambins ont grandi, qu'ils ont dix ans, douze ans, quinze ans, alors toutes les grâces assouplissent les pinceaux des peintres du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, charmés par leurs modèles, leur fraîcheur et la juvénile audace de leurs attitudes, de leurs cheveux, de leurs teints. Reynolds les assied sous les grands arbres et leur donne l'air de héros des contes; Lawrence accentue leur aspect de chat ou de fleur, et penche amoureusement la sœur aînée aux boucles brunes près du petit frère blond; et il comprend aussi toute la tristesse étonnée du regard émouvant du Roi de Rome, ce petit garçon qui est environné de nuages et semble prêt à y disparaître sans préciser sa destinée. Le portrait d'un petit prince, par Perronneau, en bleu d'azur, cheveux poudrés, bouclés, visage si frais, bouche purpurine, est délicieux; il a l'air d'un fruit qui mangera les hommes; et le comte de Choiseul Gouffier, par Drouais, en ses gris sobres et sa fraîcheur, est impayable, car ce petit bonhomme est déjà sérieux comme un ministre. François de la Porte, marquis de Presles, quinze ans, par Van Loo, est le plus ravissant adolescent, si blond sous sa poudre, et le visage pur si bien posé au-dessus de l'habit de velours couleur d'aigue marine! Toutes ces jeunes personnes, dans leurs cadres, font des grâces, sans doute pour lui plaire, même si elles et lui n'ont pas eu

quinze ans dans le même temps : les fillettes de Greuze banales et tendres, celle de Drouais, sucrée, maniérée, agaçant son petit chien, celle de Fragonard avec son ruban bleu dans ses cheveux défaits et serrant sur ses seins nus et à peine naissants, des « chiots » criards et, eux aussi, nouveau-nés... Cette jeune personne est délicieuse ; elle est à l'instant où la fillette devient jeune fille, presque jeune femme ; elle est naïve et experte. Certes François de Presles dédaignera la grosse réjouie de Drolling et trouvera trop petite cette enfantine coquette au visage de fleur, et vêtue de brun, décolletée en son cadre ovale, et trop jolies et apprêtées, telles les desserts auxquels on ne touche pas, ces jeunes personnes de Winterhalter. Mais il jettera un sournois coup d'œil sur la jeune fille endormie qu'un petit chat perché surveille, et à toutes il préférera cette image, par Vestier, de la célèbre Duthé, en baigneuse, toute nue et si bien coiffée, les boucles apprêtées rendant plus « piquant » encore son très simple appareil.

Il songera sans doute, — cependant que le blâmera le sage *Jeune homme au carton* de Lépicié, — à imiter avec elle ce groupe de Fragonard, délicieux de lumière heureuse, *les Amants heureux*, où la jeune femme aux chairs de déesse tend les bras au petit amoureux, impatiente déjà de transmettre et de perpétuer cette jeunesse qui la transfigure. La nacre de son dos, Renoir la retrouve presque, dans l'autre salle, avec sa baigneuse ; mais, avec sa petite fille en gris, il nous raconte tout l'ennui, tout le morose de certaines enfances ; seule *l'Innocence* de Raiburn s'ennuie autant. Tandis que la *Fillette à la poupée* de Berthe Morizot disparaît béatement dans un profond fauteuil, pendant que fleurissent autour d'elle toutes les couleurs de la vie.

Mais voici de jeunes visages, encore et toujours ; non loin des dessins de Clouet, *Marguerite de Navarre*, *François II*..., d'une telle vitalité réelle, *Charles et François Hugo*, par Boulanger ont l'air fraternel de deux rimes ; le jeune *comte de Gobineau*, par Chassériau, est vraiment délicieux et aussi Chassériau, à dix-neuf ans, par lui-même. Un affreux « rat » de Degas semble leur « faire de l'œil », ainsi qu'aux jeunes hommes peints par David ou Delacroix. La belle jeune fille de Mary Cassatt, se détachant sur le velours d'une loge, semble attendre le spectacle de la vie ; et une fillette et un chat de

Renoir, se précisent avec une intensité japonaise. Que d'illustres noms vous trouverez encore, — et ici pêle-mêle, — Boilly, Devéria, Alfred de Dreux, Puvis de Chavannes dont le *Doux pays* semble une de nos plages modernes, Debucourt, Rodin, Isabey, Cochin, Lamy, Bonnat, Courbet, Stevens et ce Dubufe si savoureux, le visage exquis de Pauline de Talleyrand, et Horace Vernet et Ary Scheffer et Lancret et Zurbaran...

Et puis, voici des miniatures, des biscuits de Sèvres, des jouets, des poupées, quelques mannequins, quelques costumes; parmi eux, émouvant entre tous, ce petit habit de Louis XVII, de couleur triste et brodé comme d'un printemps funèbre; il semble, ce petit habit, un symbole mélancolique de la rapidité du temps, de la férocité du destin : tout être étant dépouillé de la royauté de sa jeunesse et, s'il continue à vivre, cessant d'être ce qu'il était.

Qu'est-ce donc que la jeunesse? Le bien le plus précieux, parce que le plus périssable et le plus regretté, parce que le plus fugitif? Un état que l'on s'efforce de faire durer au delà des limites imposées par la nature? Une grâce du corps et du cœur? ou bien, seulement, cette période de transformation féerique, où l'enfant devient homme ou femme, rejette son cocon, s'éploie, se révèle, éclot dans la lumière de l'amour, afin de se perpétuer avant son déclin si prompt... Ou bien encore la jeunesse est-elle l'époque active et transitoire, où il nous est ordonné d'amasser des trésors qui durent toute notre vie?

Les siècles passés avaient peut-être une idée plus juste que la nôtre de la jeunesse. Voyez ces enfants, ces adolescents, ces jeunes filles : la coutume, révélatrice de tant de choses, les vêt, les coiffe, les affuble comme s'ils étaient mûrs, comme s'ils étaient vieux; l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, ne comptaient que comme un état préparatoire; hâtez-vous d'être les hommes et les femmes que vous devez être : mariez-vous à douze ans, à quinze ans, soyez officier à seize, général à vingt-cinq, entrez vite et tôt dans l'âge viril ou féminin. Était-ce un bien? était-ce un mal? Je ne sais. Mais, est-ce un bien, de nos jours, de considérer la jeunesse comme un royaume où pourront demeurer ceux et celles qui seront assez malins pour ne pas s'en laisser exclure? Au rebours des siècles où les petites filles étaient costumées en aïeules, où les jeunes femmes se

paraient de cheveux blancs poudrés, les aïeules actuelles ne voudraient point pour elles-mêmes des modes d'enfants de ces siècles-là. On ne veut pas vieillir. « Pourtant, tu t'en iras un jour de moi, jeunesse », a gémi tendrement le jeune et célèbre auteur du *Cœur innombrable*. Mais oui : la jeunesse s'en va. Et c'est pourquoi il faut la laisser partir, restant soi-même, sans se soucier de rester jeune ou vieux, mûr ou frais. La jeunesse s'en va, dispersée si tôt, comme les pétales au vent du printemps. Mais l'arbre reste.

Certes, à notre époque, l'on devient moins vite vieux ; et notre époque est aussi celle où l'on a compris le mieux l'enfance. Comme ils sont bien vêtus, bien soignés, bien contents, bien appétissants, les enfants du XXe siècle ! habillés selon l'hygiène, la commodité, le grâce, la propreté, la simplicité. Mais ce n'est pas une raison pour que les vieilles gens adoptent ces costumes, ces coiffures sur elles surannés. Tout cela, d'ailleurs, n'est qu'en attendant mieux. Il paraît que la médecine et la chirurgie suppriment déjà, de plus en plus, la vieillesse, les rides, les humeurs moroses, les souvenirs tristes, les regrets, les cheveux gris et les chairs lasses... Mais alors, si l'on ne vieillit plus, la jeunesse ne sera plus qu'un mot... Et aucune vieille maman ne contemplera plus avec cette allégresse émerveillée les jeunes visages de ses enfants si beaux... C'est qu'il faut être vieux pour comprendre, apprécier ce rayonnement, qui, de vous, a passé sur d'autres. On n'osera plus faire une exposition de la jeunesse... Et tout le monde sera jeune jusqu'au tombeau... Est-ce à souhaiter ? Ne serait-ce pas plutôt à craindre ? Non pour les jeunes anciens, mais pour ces dépossédés qui seront les vrais jeunes et que, pour distinguer de leurs arrière-parents, on sera forcé d'appeler les nouveaux jeunes.

Pour le moment, allez voir les jeunes d'autrefois. Ils ont tant de charme !

Celui de la Jeunesse, devenue le Passé.

GÉRARD D'HOUVILLE.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

SIR EDMUND GOSSE

Dirai-je notre chagrin? Nous perdons un ami. Où aller désormais dans Londres, puisque voici fermé le petit péristyle de l'hôtel d'Hannover Terrace? Que faire de nos soirées là-bas, si nous n'avons plus la ressource de passer une heure avec lui en regardant le crépuscule brouiller les arbres de Regent's Park? Qui nous rendra ses ravissantes causeries du dimanche, ses propos du *Sunday Times*, où il abordait tout sujet, parcourait d'un vol si léger tout le champ poétique, nous promenait dans le jardin des Muses? Sir Edmund Gosse est mort. Il n'est plus, cet esprit charmant, ce maître de l'amitié, ce génie d'abeille qui butinait pour notre compte dans cinq ou six littératures; une chaîne se rompt, un anneau manque, l'anneau d'or qui rejoignait dans son cercle tant de provinces diverses de la pensée humaine et mariait tant de rivages.

Il occupait au milieu des lettres contemporaines une situation à part : c'était une situation d'arbitre, le rôle d'un informateur discret, d'un conseiller de goût infaillible dont l'avis s'imposait, faisait autorité. Nul ne faisait moins que lui le pontife et l'oracle. Il était l' « honnête homme », comme nous disions autrefois, le parfait *gentleman* de lettres, celui qui savait tout de la littérature, mais étranger aux disputes d'écoles, sans envie, sans fiel, sans système, conservant en toute chose l'urbanité, le ton de la bonne compagnie. Dans notre société bouleversée, dans cette crise à laquelle l'An-

gleterre n'échappe pas plus que le reste du monde, c'était un instrument délié, une balance de précision à peser les valeurs. Il maintenait le sens de la culture et de la qualité. On lui savait gré de ce service et surtout de sa manière exquise de servir. Il jouissait d'un prestige réservé d'ordinaire à ceux que le public appelle ses favoris. On le vit bien, il y a trois ans, quand l'illustre écrivain célébra ses noces d'or : toute l'Angleterre s'associa à cette fête de famille, s'y mit affectueusement en tiers, applaudit à cette vie d'honneur, au titre dont le Roi la décorait. Il fallut bien que Sir Edmund se laissât faire violence, vît combien il était aimé. L'hiver suivant, il voulut bien se prêter encore à ses amis français.

C'est alors qu'il fallait lui rendre ce témoignage, mêler ma voix à ce concert. Un zèle maladroit me retint : je voulus trop faire et ne fis rien. Je savais Edmund Gosse d'origine française et lui-même croyait ses ancêtres de Bordeaux. C'étaient des protestants expulsés dans ce grand drame de la patrie, dans la tourmente de la Révocation. L'un deux, me confiait-il, était même écrivain, auteur d'un poème français sur la religion. Je me promettais de rechercher ces traces, de découvrir dans les archives, dans l'histoire du Refuge le secret du berceau de notre ami, de ses affinités françaises. J'ai consulté le *Bulletin de l'histoire protestante*, les précieux *Proceedings of the Huguenot society* de Londres, ces recueils émouvants, ces actes de la famille française déchirée : j'y rencontre plusieurs familles du nom de Gosse, mais toutes picardes ou rémoises, toutes de condition ouvrière ou marchande. Je ne vois nulle part l'émule d'Agrippa d'Aubigné dont j'avais l'ambition de citer quelques vers à l'auteur des *Profils français*.

Du reste, on sait que ce genre de greffes a chance de fournir des hybrides exquis. Il est permis de croire qu'une part du talent d'Edmund Gosse, quelques-unes de ses qualités de grâce et de souplesse sont un héritage lointain de ses aïeux français. Ce qui serait à étudier, dans ces cas d'atavisme, c'est une loi de réaction, un rythme d'intermittence. On le conçoit sans peine, hélas ! ces grands arrachements, ces transplantations d'exilés ne vont point sans douleurs, sans cruelles rancunes : on ne l'a vu que trop par l'exemple de la Prusse. Le regret du foyer, à la troisième génération, se tourne quelquefois en aigreur, en amertume inexpiables. Le père d'Edmund

Gosse nous détestait. Le fils nous rendit tout son cœur.

Plus tard, sur le soir de sa vie, l'écrivain, dans un livre fameux, nous a conté lui-même l'histoire de son enfance, le drame de deux générations. Ce récit, *Père et fils*, publié en 1907, n'est pas un document moins important pour l'histoire de la conscience anglaise que n'est pour celle de l'âme russe le *Pères et enfants* de Tourguénef. Aujourd'hui, dans la transformation rapide de toutes choses, dans le mouvement accéléré qui détache chaque jour l'Angleterre de son passé, un tel livre est sans prix : rien ne fait mieux comprendre ce que fut ce monde d'autrefois, ce monde presque évanoui qu'était le milieu puritain.

Philip Gosse, le père de Sir Edmund, était un naturaliste savant et pieux, à qui une aventure plaisante donna un moment de célébrité. Il appartenait à une secte méthodiste particulièrement rigoureuse, appelée les frères de Plymouth. Quand parurent les travaux de Darwin sur l'origine des espèces, l'Écriture lui parut menacée, et il crut devoir intervenir pour défendre l'œuvre des Six jours par un livre qui est un chef-d'œuvre d'ingéniosité et de théologie baroque. Confesseur et martyr, le pauvre homme faillit sombrer dans le ridicule. C'était pourtant une meilleure tête qu'il n'y paraît par sa manière de raisonner. L'auteur de l'*Actinologia britannica* et de l'*Histoire des coraux* n'est point un savant à mépriser, et ces recueils, qu'il illustrait lui-même de minutieuses planches à l'aquarelle, sont encore des livres estimés. L'œil vissé à son microscope, il interrogeait patiemment les secrets de la nature ; son fils le regardait faire et faisait comme lui par esprit d'imitation. Il montrait en ce sens des dispositions singulières et observa même un beau matin une nouvelle espèce d'anémones de mer. Tous les critiques littéraires n'ont pas le privilège d'avoir découvert à dix ans la *phellia murocincta*.

Sir Edmund ne perdit jamais entièrement cette curiosité ; j'en eus un jour une preuve remarquable. Il m'avait fait l'honneur de venir me voir à la campagne ; un papillon s'approcha de la fenêtre. Gosse me demanda le nom de cette bestiole, et je dus lui avouer que je n'en savais rien. Il s'étonna que je ne fusse pas capable d'appeler par leurs noms toutes les mouches de mon jardin. « C'est vrai, ajouta-t-il, en France, vous ne connaissez la nature qu'en termes généraux. Pour vous un

papillon n'est jamais qu'un papillon. » Il avait raison : sur ce chapitre la poésie anglaise est plus exigeante que la nôtre ; mais c'est peut-être moins une affaire de race que d'éducation religieuse. Jean-Jacques a eu de bonne heure le goût d'herboriser : la musique, l'histoire naturelle sont les deux cordes de sa lyre. Ce trait se retrouve chez d'autres écrivains de tradition protestante ; il est très apparent chez l'auteur du *Voyage au Congo*.

Mais revenons aux Frères de Plymouth. C'est dans cette chapelle assez sombre, dans ce petit milieu dissident, sous les regards de Calvin, que le naturaliste rencontra celle qui devint sa femme. Tous les deux avaient dépassé depuis longtemps la jeunesse. Il avait quarante ans, elle en avait trente-huit. Leur fils est un enfant de vieux et n'eut pour ainsi dire pas d'enfance. La mère était une de ces personnes qui vous abordent avec des *tracts* et, dans les omnibus, vous demandent à brûle-pourpourpoint si vous avez « trouvé Jésus ». Elle était héroïque quand il y allait du Salut.

Rien n'est plus curieux que le tableau que fait l'écrivain du petit coin étrange, de la bizarre province morale où se passèrent ses premières années : grisaille sourde, pays d'ennui et de contrainte, animé d'une seule grande passion monotone. Qu'on se figure ce ménage où, le soir, pour unique sport, les deux époux, penchés sur la Bible, se livraient à d'infatigables calculs sur le chiffre de la Bête, et cherchaient dans le texte sacré le mot des événements contemporains ! Ils s'évertuaient à découvrir dans le Lévitique et le Pentateuque l'histoire de Pie IX et de Napoléon III. Le plus fort est qu'ils trouvaient toujours. Cette chimère obstinée était leur idée fixe, leur occupation exclusive. Ils étaient malades de Dieu, n'attendaient que la fin du monde. Établi dans ces certitudes, on n'avait que mépris et colère pour qui ne partageait point la foi, pour qui avait le malheur de ne pas se rendre à l'évidence. On poursuivait d'invectives bibliques la « grande prostituée de Babylone », (c'est ainsi qu'on parlait de Rome) et on couvrait de sarcasmes la « prétendue Église d'Angleterre ». Ce langage furieux était le ton ordinaire de la conversation. Dans le village, le marchand d'oignons allait criant sa mélopée :

Here is your rope
To hang the Pope (1)

(1) « Qui veut une corde pour pendre le Pape? »

et, nouveau Jonas, un ivrogne parcourait indéfiniment l'unique rue, en mugissant d'une voix dolente cette exhortation invariable :

Wa-atch and pra-hay
Night and da-hay! (1)

Dans cette île excentrique et morose des « Saints », ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes, l'enfant grandit sans jeux, sans plaisirs, sans compagnons de son âge. Aucune fée ne vint lui sourire, aucune fable ne lui fut contée : un « saint » devait ignorer ces vanités et ces mensonges. La mère était pourtant une personne romanesque, et n'en était que mieux en garde contre ce péché. Un jour toutefois son fils découvrit au grenier un morceau de feuilleton qui tapissait le fond d'une malle : c'est le premier roman qui lui tombait sous les yeux, il le dévora avidement. Telle fut sa révélation de la littérature.

Cette vie prodigieusement chagrine, hors du siècle, remplie de pensées de l'autre monde, où il n'était question que de Dieu, mais d'un Dieu jaloux, menaçant, n'ayant que la vengeance à la bouche, où, s'il arrivait quelque malheur, on ne manquait pas de l'attribuer à la colère du ciel, où, si quelqu'un se cassait la jambe, on l'invitait à demander pardon de quelque faute, cette existence de cauchemar dans un désert de terreurs gothiques, aurait-on cru cela possible, chez des gens d'ailleurs cultivés, et que ce fût l'atmosphère de petits bourgeois anglais, il n'y a pas si longtemps, au temps de la gloire de Gladstone et de Disraëli ?

Sur ce fanatisme huguenot je me borne à deux anecdotes. Une fille du village, menée au Crystal Palace, s'indigna des moulages, des blanches nudités, et dans un saint transport les attaqua à coups d'ombrelle ; renvoyée chez elle, elle fut reçue en triomphe, pour avoir brisé les idoles. Voici le second trait. Quand il eut quinze ans, l'enfant que l'on destinait à la carrière de pasteur, fut conduit à un meeting qui se tenait à Londres : on célébrait cette année-là un centenaire de Shakspeare. Mais l'assemblée dont il s'agit était bien éloignée de cette frivolité. On y foudroyait le paganisme. « Pendant que nous sommes ici, tonnait un orateur, ne voyons-nous pas, mes frères, sans qu'il s'élève une protestation, des impies procéder

(1) « Veillez et priez, la nuit et le jour. »

à une fête sacrilège, à la glorification de Shakspeare, vil comédien, âme perdue, qui expie à présent ses crimes en enfer? » Je suis bien aise de rapporter ces paroles édifiantes, pour l'instruction des personnes qui accusent l'Église d'intolérance; je sais bien que Bossuet a dit la même chose de Molière, mais il n'écrivait pas en 1867.

Ce mysticisme atrabilaire, l'esprit de secte, l'insupportable orgueil de ces dévots qui se flattaient d'être en communication directe avec Dieu, rebutaient une jeune âme que le désir de l'inconnu, l'air du temps, les lectures, l'intuition qu'il y avait autre chose, achevaient d'affranchir peu à peu de sa prison. Il serait trop long de rapporter les étapes de son émancipation. Et cependant, beaucoup plus tard, sans cesser de voir les travers et même les défauts violents de ce petit monde puritain, surtout son étroitesse, le zèle maussade, la sécheresse, le manque d'amour, tout ce qui le rend haïssable, l'écrivain ne peut prendre sur lui de le condamner tout à fait. C'était une école peu aimable, mais une grande école de caractères. « Sans elle, l'Angleterre ne serait pas tout ce qu'elle est. » Elle exagérait inutilement le goût de la souffrance, les côtés tristes de ce monde. Mais sous des dehors revêches se cachaient quelquefois des trésors de bonté. Ces gens exigeaient beaucoup d'eux-mêmes et demandaient peu à la vie. Leur sérieux profond impose le respect. Dans ces existences ternes et sombres se développaient souvent des vertus magnifiques. L'auteur perdit sa mère quand il avait sept ans. Elle mourut d'un cancer, et supporta son mal avec un courage admirable. Sur son lit de mort, son mari l'exhortait à se réjouir dans le Seigneur. Elle refusa de mentir. « Je n'ai pas la joie, dit-elle, j'ai la paix. » Parole digne de la grande âme d'une Mère Angélique. Il semble qu'en faisant l'expérience de ce monde-là, le futur critique ait vécu son *Port-Royal*. Il y paraît dans ses études si nombreuses sur des gens d'Église, sur Donne, sur Newman ou Jeremy Taylor. Il garda toujours de là le goût des choses spirituelles, que ce fût chez une sainte Thérèse, un saint Jean de la Croix, un Coventry Patmore. Il dut à cette éducation de pouvoir comprendre avant tout le monde le génie de l'auteur de *Brand* et de *Rosmersholm*.

A l'époque de ses débuts, la première génération des grands

« victoriens », les Dickens et les Thackeray, était en train de disparaître; Carlyle continuait à prophétiser tout seul et à maudire l'esprit du siècle, mais une nouvelle école, infiniment originale, commençait à attirer l'attention : c'était un mouvement qui embrassait à la fois tous les arts, une véritable Renaissance. Elle avait trouvé à la fois son initiateur en tous sens dans cet extraordinaire Gabriel Rossetti, son héraut dans Ruskin, son poète dans Swinburne, et celui-là était, depuis la mort de Baudelaire, le premier poète de l'Europe.

Thomas Hardy n'avait encore rien écrit et continuait à exercer son métier d'architecte. Meredith publiait ses premiers livres, Walter Pater ses premiers essais. Parmi les jeunes gens qui allaient suivre, le novice avait la chance de rencontrer presque tout de suite Robert-Louis Stevenson. On découvrait Keats et Shelley, jumeaux ressuscités d'entre les morts, comme la jeunesse de Lamartine avait trouvé un précurseur dans un André Chénier. Quel dommage que Gosse n'ait pas écrit ses *Souvenirs* ! Qui nous aurait rendu mieux que lui le charme de ces premiers moments de l'école préraphaélite, l'enthousiasme qui accueillait *Atalante*, les *Odes et poèmes*, les *Chants avant l'aurore* ? J'entends encore le vieillard, au bout d'un demi-siècle, me parler des vers de son ami. « Quand je les relis, s'écriait-il, le sang bout dans mes vieilles veines ! »

Son premier recueil, *Sur la viole et la flûte*, respire la poésie raffinée de ce temps-là, le goût de la forme recherchée et précieuse. Ce ne sont pas des vers d'un grand poète, mais d'un ouvrier délicat, qui se plaît aux curiosités du métier. Bon exercice pour un critique que d'être rompu aux difficultés de la langue et du mètre : c'est un hommage aux Muses, qui n'est pas inutile même à tout prosateur. Gosse n'est pas une âme sans musique. On trouve dans ces vers une érudition prosodique, des rythmes adroitement empruntés à Villon, à Ronsard : le jeune homme (sans doute par Swinburne) se montre déjà familier avec la poésie française. On voit qu'il a aussi fréquenté l'Italie, l'Allemagne, Wagner ; une pièce est dédiée à Ibsen, qu'il a connu à Dresde.

Cette rencontre fut décisive. Peu après, le jeune homme se rendit en Norvège, et il en rapporta le livre qui le fit connaître : ses *Études scandinaves* et ses *Promenades danoises* (complétées dans la suite par une *Vie d'Ibsen*) le mirent soudain en vue,

lui montrèrent sa voie. C'était en 1879 : pour son coup d'essai, il rapportait des nouvelles d'un monde inconnu, ajoutait une province à l'Europe. Son livre est le pendant du *Roman russe* de E.-M. de Vogüé. A une époque où le matérialisme triomphait avec Zola, il ouvrait une fenêtre sur les fjords, les glaciers, faisait passer sur les esprits ce grand courant d'air pur.

Un tel service le classait et le faisait remarquer de l'homme influent de l'époque, Leslie Stephen, le fameux directeur de la *Fortnightly Review*, qui éditait alors l'excellente collection des *English men of letters*, l'aînée de ces séries de monographies littéraires qui ont pullulé depuis lors et ont été imitées un peu partout. C'est là qu'Edmund Gosse publia ses livres sur Gray et sur Congreve, le grand comique du temps de la Restauration (la Restauration anglaise, il va sans dire), sur Jeremy Taylor, l'auteur de l'admirable *Manuel de la Bonne mort*, modèles de biographies savantes et attrayantes, auxquelles il ajoutait bientôt son ouvrage capital sur la *Littérature anglaise du XVIIIe siècle* qui demeure, au bout de quarante ans, le livre classique sur le grand siècle de Pope et de Dryden, de Swift, d'Addison, de Charles Lamb et de Johnson : âge de perfection de la pensée anglaise, à l'heure où ce génie, sans jeter son plus vif éclat, atteint sa plus grande influence et son pouvoir de rayonnement.

Mais, quels que soient le prix de ces beaux livres et le talent du biographe, ce n'est pas là encore que l'auteur, à mon sens, donne le meilleur de lui-même ; ce n'est pas là que je le trouve parfaitement au naturel. Ces ouvrages auraient toujours mérité le respect, l'estime du *scholar* d'Oxford ou de Cambridge; ils sont un peu académiques. Ils n'auraient pas rendu l'écrivain populaire. Ils lui donnaient l'autorité et la considération ; ils lui valaient une place, — on décore peu en Angleterre, — de bibliothécaire à la Chambre des Lords : le poste assurait son indépendance. Mais ces honneurs l'auraient laissé en dehors du grand public, en dehors du courant de la vie. Gosse n'aurait été qu'un grand fonctionnaire de la littérature. Le journalisme l'obligea à écrire pour tout le monde, à montrer toutes ses ressources, à donner enfin sa mesure.

On médit quelquefois du journal, on se plaint beaucoup de ses méfaits ; on l'accuse d'émietter le talent, d'interdire les patients efforts, de rendre impossibles les grands ouvrages. Il

en favorise d'autres, qui ne sont pas moins utiles. Il faut de l'esprit pour être court : il en coûte moins parfois d'écrire une thèse qu'un article. A côté des chercheurs et des spécialistes, qui ont leur rôle et qu'il n'est pas question de diminuer, il y a place pour le pur critique, pour l'homme de goût qui sait extraire en quelques phrases la fleur de tout sujet. Le journalisme n'a pas empêché Sainte-Beuve de construire son grand monument de *Port-Royal;* mais sans le journal, il n'aurait pas fait les *Causeries du lundi.*

Pour moi, le meilleur d'Edmund Gosse tient dans cette production incessante qu'il donna à la presse, dans ce qu'il appelait avec bonne humeur ses homélies, ses petits sermons dominicaux. A partir du jour où il entra comme rédacteur au *Sunday Times*, il rencontra sa vraie formule. La presse du dimanche est une spécialité anglaise qui n'a pas d'équivalent ailleurs. Nos suppléments littéraires n'en donnent aucune idée. C'est une institution qui repose sur cette espèce de sacrement qu'est le dimanche anglais : gêne qui fait un peu bouder, un peu sourire, mais n'en est pas moins respectée comme une règle d'hygiène nationale. Le reste de la semaine est consacré aux affaires, à l'argent, aux occupations temporelles. Le dimanche est à part. Même dans les maisons où l'on pratique peu le culte, c'est du moins le jour de liberté, de vacance morale, le jour de l'intimité, du recueillement, du délassement en famille. Le *gentleman* qui, après le *breakfast*, se renverse dans son fauteuil, fait sauter la bande du *Times* et s'apprête à absorber lentement le copieux journal, vaque aux choses de l'esprit, célèbre encore le jour du Seigneur.

C'est à ce public sérieux et honnête, à ce vaste auditoire attentif de tous les cottages d'Angleterre, que s'adresse le critique du dimanche. Le journal est un haut-parleur qui lui permet d'atteindre à domicile, individuellement, et cependant à la même heure, tout ce qui pense dans le pays. Qui n'a pas son *Sunday Times*? Qui n'a pas lu le dernier « Gosse »? Pour huit jours, il fournit la pâture à quiconque aime réfléchir. Il ne le prend pas de haut avec ses ouailles, il ne relève pas ses manches avec apprêt et majesté; il cherche en toutes choses le point de vue humain, celui du non-initié, du profane, du *layman*. Il ne parle pas non plus à l'homme de la rue, mais à un auditeur assis, séparé des intérêts vulgaires par une couche

de bien-être, de campagne, de calme domestique, par le double espace d'une nuit de repos qui l'isole déjà des soucis matériels et permet d'écouter un ami qui vous parle de ce qu'il aime.

Et de quoi parle-t-il, cet ami? Qu'a-t-il tant à cœur de vous dire? Ici, je voudrais entr'ouvrir cette aimable maison du maître, vous introduire dans ce logis où nous fûmes accueillis naguère d'une si chaude hospitalité. Il faut savoir que le premier mot de l'enfant avant d'être capable de demander du pain, avait été le mot *book*, ce qui était vraiment l'indice d'une vocation. Les livres en effet furent pour lui le pain quotidien de la vie, et quelque chose de plus nécessaire que le pain. Des livres, il y en avait partout : dans le haut cabinet, ils s'élevaient jusqu'au plafond en colonnes compactes, sur triple rang de profondeur, et l'on avançait dans la pièce comme dans une tranchée, à travers de savantes chicanes établies ingénieusement pour multiplier le rayonnage et diviser le poids qui menaçait d'effondrer le plancher. Mais ce poids, sous lequel gémissait la charpente, la tête d'Edmund Gosse le portait sans embarras. Et quels livres! Quelles éditions, quel choix, quelles dédicaces! Il y avait là toutes les littératures d'Europe, un espalier de poésies. Dès l'entrée, on était flatté par une légère ivresse, par l'odeur onctueuse, ambrée, confite, délicate et dévote du maroquin. On allait comme dans une chapelle, dans le parfum d'encens et de vieilles roses d'une sacristie. Cette ferveur du livre rare, le goût de cette chasse spéciale qui, pour une bourse modique, représente tant de ruses, de sacrifices, de désirs, de flair et de bonheur, s'étaient encore accrus dans le commerce de Swinburne. C'est ce que Gosse permettait en lui à la sensualité. Son vieil ami George Moore l'attaquait, pour le mortifier, sur cet enfantillage, et Gosse le taquinait à son tour sur ses bibelots. Cette collection incomparable était la somme d'une vie d'amour. Des livres, il y en avait jusque dans le salon. Une vitrine de Chippendale, l'unique meuble rare du logis, attirait les regards : là était le trésor, le Saint des saints. Là s'alignait un bataillon de pièces de théâtre, une armée de ces vénérables in-quartos qui font palpiter de convoitise le véritable collectionneur. A l'époque où le critique commençait à acheter, les originaux du temps de Shakspeare étaient déjà inabordables, réservés aux seuls millionnaires. Mais il y avait tout le théâtre,

alors inexploré, de la deuxième moitié du XVIIe siècle, toutes les comédies d'Ethelredge et de Wycherley, des raretés introuvables, des monstres de poètes inconnus, valant aujourd'hui plus de guinées qu'ils n'avaient coûté de shillings. Que de fois, en attendant le maître, j'ai pris plaisir à manier ces inestimables bouquins! Je me rappelle surtout une *Princess of Clèves* d'une grossièreté invraisemblable, qu'on ne pouvait ouvrir sans tomber sur une page d'ordures, qui auraient bien surpris Mme de La Fayette. Je ne sais si quelqu'un l'a jamais étudiée.

Ces livres, c'était Gosse lui-même : il y tenait plus qu'aux siens, je veux dire à ceux qu'il avait faits. Le goût de la lecture, de la lettre moulée, « la curiosité et l'amour de tout ce qui s'écrit, » c'est-à-dire la curiosité d'autrui, voilà sa passion dominante. « Au bout du compte, a-t-il écrit, le curieux, qui ne songe qu'à satisfaire un infatigable zèle de l'esprit, s'est probablement avisé du meilleur moyen d'extraire du plaisir de la vie. » Il était heureux et ne s'en cachait pas; et son secret était de ne pas songer à lui. Il l'a dit dans de jolis vers :« Un fil parfumé de vapeur turque, — s'enroule à mes livres de pourpre et d'or. L'esprit du sage trouve la paix, — à travers le regret de vieillir... Flottez, rubans bleutés de lumière odorante! — Que m'importe la moue de pitié de la vaine jeunesse? — Le vieillard ne vieillit pas s'il conserve l'enfance du cœur : — l'intelligence survit, et c'est elle le vrai trésor. »

Causeries dans une Bibliothèque, c'est le titre d'un de ses livres, et tel pourrait être celui de vingt autres volumes qu'il nous laisse. Tous les huit jours, à l'occasion d'une réédition ou d'un livre nouveau, d'un volume de mémoires ou de poésies, de la dernière chose qu'il vient de lire, il jette sur le papier quelques pages rapides, qui ne sont autre chose qu'une lettre à ses lecteurs. Il se laisse aller, on l'écoute penser tout haut. C'est quelque chose de très personnel, qui ne se laisse ranger dans aucun genre bien défini : c'est quelquefois un récit, quelquefois un portrait, souvent de la confidence, des anecdotes, des souvenirs. En un mot, ce n'est pas l'étude, ce n'est pas la leçon ou la chronique, c'est l'Essai : « L'Essai, cette invention que fit Montaigne, au second étage de la tour de son château, un jour du mois de mars 1571, l'Essai, cette œuvre d'art subtile et délicate qui veut de l'élégance, de l'abandon, de la fraîcheur, de la spontanéité, avec la construction raffinée

d'un sonnet. » Invention française, ajoute-t-il, mais qui a été surtout une tradition anglaise, depuis le *Spectateur* d'Addison jusqu'aux *Essais* de Macaulay et de Pater, aux *Intentions* d'Oscar Wilde, et dont Gosse lui-même restera un des maîtres.

L'écueil du genre, ou plutôt sa mort, c'est le ton didactique ou le ton prédicant : éviter comme la peste de faire le professeur ou le *clergyman*. Bannir tout pédantisme, toute scolastique, toute éloquence : « de l'honnêteté, de la modestie, l'intelligence ouverte et des manières bien élevées » ; « un style aisé, sans prétention, qui ne soit que l'effet « d'une certaine culture dans la façon de s'exprimer, et le simple miroir de la bonne conversation » : voilà en quelques traits ce qu'il loue chez Pope ou Addison; c'est son idéal de l'essayiste, et le voilà peint par lui-même.

Il est bien difficile d'en dire davantage et d'inventorier seulement les sujets qu'il effleure dans ses « zigzags d'hirondelle », ses capricieux vagabondages. L'étendue qu'il embrasse, son tour d'horizon est immense : c'est à peu près toute la matière de la littérature, tout ce qui constitue le bagage de la grande culture. Cela va d'une étude sur Ausone ou Claudien, jusqu'au dernier livre de Gorki ou de Selma Lagerloff; on passe d'Ovide à Camoëns et de Louis Couperus aux souvenirs de Mrs Asquith; cela comprend aussi bien l'antiquité que le moyen âge, tous les pays et tous les siècles, tout le domaine de l'humanisme, tout l'empire du lettré, pour qui les anciens ne cessent pas d'être des vivants, et leurs livres sont non pas « des instruments de torture entre les pattes d'un grammairien », mais des Champs-Élysées accessibles à toute âme bien née. On voit que la matière est assez comparable à celle de Sainte-Beuve ; mais l'esprit, s'il se peut, est encore moins systématique. On trouve chez l'auteur des *Lundis* un dessous de Cuvier ou de Geoffroy-Saint-Hilaire, une ambition de distinguer des espèces et des familles, d'établir ce qu'on appelait alors des « physiologies »; Gosse a tout à fait renoncé à cette prétention. Il ne connaît que des individus, qui ne sont ni tout à fait bons ni tout à fait mauvais et qu'il s'agit de peindre à force de nuances. J'ajoute qu'il se montre fort réservé sur le chapitre de l'érotisme, sur tout ce freudisme avant la lettre qui occupe une place un peu gênante chez Sainte-Beuve ou chez Michelet.

Je me reprocherais de ne rien dire d'une chose qui nous

touche, et qui distingue Sir Edmund Gosse dans sa génération : je parle de sa tendresse pour la France, de l'amour généreux qu'il portait à notre pays. Ce n'était pas un sentiment encore très répandu il y a soixante ans, et pour le fils d'un puritain, on peut dire qu'il revenait de loin. Peut-être ce qui le séduisit, ce fut justement cette liberté, cette lumière qui offensaient les frères de Plymouth et leur paraissaient diaboliques : c'était le contraire de l'esprit borné,de la religion haineuse qui avait été celle de son enfance. Il aimait tout de notre pays, le joli ciel, les vins, les coteaux, la campagne sociable, la culture, les auberges, les livres; il l'aimait depuis la Provence jusqu'à la pointe du Raz, du Roussillon à la Bourgogne (peut-être son ami Stevenson lui avait-il passé son goût de chemineau de nos provinces); il l'aimait de Froissart à Renan, de Rabelais à Balzac, de Villon à Molière. Peut-être son penchant secret le portait-il surtout vers quelques-uns de nos prosateurs : nos moralistes, Montaigne ou Pascal, et nos épistoliers et nos mémorialistes. Dans une seule étude sur Disraéli, on le voit citer deux fois, au courant de la plume, La Rochefoucauld et Mme de Sévigné. Peu d'écrivains ont contribué davantage à dissiper les malentendus, à familiariser l'Angleterre avec notre pensée, à créer l'atmosphère qui a servi au rapprochement. Dans la mesure du possible, il a travaillé à supprimer le détroit; il a été un des bons ouvriers de l'Entente cordiale.

Que ne puis-je traduire son beau sonnet sur Périgueux, les vers sur la mort de Banville ou de Leconte de Lisle, le poème chaleureux, dédié à André Gide, et intitulé la *Terre de France!* Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié le noble article qu'il nous adressait pendant la guerre aux heures noires de Verdun.

Et depuis lors, il ne cessait de maintenir le contact. Il n'était jamais las de s'instruire de tout ce qui se faisait chez nous. Dans ses derniers articles, nos livres l'occupent presque autant que les anglais : il s'en trouvait toujours quelques-uns sur sa table. Il parle de Rimbaud, de Verlaine, de Proust, de l'*Ariel* de M. Maurois, du *Vauban* de M. Daniel Halévy. Et avec quelle finesse, quel tact de jugement! Qu'on en juge par ces deux lignes : « Le nomadisme, voilà le trait le plus singulier de M. André Gide... On le trouve le matin dans une certaine humeur, et nous nous préparons à faire route avec lui; mais le soir tombe, et le lendemain on s'aperçoit que l'Arabe a

replié sa tente et disparu *incognito.* » Est-il possible de mieux caractériser l'auteur de *la Porte Étroite* et de *l'Immoraliste* ? Et encore ceci, sur M. Paul Claudel : « Quand cet étrange rhapsode s'abandonne à son délire de lyrisme, il lui arrive de perdre le fil de son idée et de s'égarer dans un nuage de rhétorique pompeuse, d'où jaillissent de splendides éclairs de métaphores et des détonations grandioses de pensées. »

Jusqu'au bout il resta le même, curieux, enthousiaste, expansif et joyeux ; jamais cœur moins usé, jamais intelligence plus souple. Sa vaste expérience des livres ne l'avait ni refroidi ni blasé : à la vue du papier imprimé, il retrouvait son appétit, sa fringale de lecture. Dans les derniers temps, sa vue, qu'il avait toujours eue très basse, s'était encore émoussée ; un verre noir, sur un œil éteint, obscurcissait son beau visage. Il s'en plaignait parfois, mais soit par un effet de son courage ou de sa merveilleuse santé, il n'avait rien perdu de son ressort, de son élasticité d'esprit et même de sa gaieté. Cette puissante vitalité, cette grâce qui rendait son commerce si amène, cette force de sympathie, je ne les ai vues qu'une seule fois en défaut : c'est dans son jugement sur l'*Ulysse* de James Joyce qu'il appelait une œuvre de charlatan. Mais qui n'a ses limites ? En somme, le grand critique s'est rarement trompé : et, dans tout ce qu'il a écrit, on ne peut lui reprocher une petitesse, une misère, un mouvement d'aigreur ; on était sûr de le trouver « du côté des bons anges ».

Cher esprit de lumière ! Parti d'une noire église, d'un culte sauvage et jaloux, il s'évade, il s'élève toujours d'un mouvement aisé jusqu'aux saintes et sereines hauteurs, à ce Dieu dont il est dit « qu'il y a plus d'une chambre dans la maison du Père ». Dans laquelle de ces chambres aura-t-il sa demeure ? Il est difficile de le dire : mais plus d'un, qui dédaigne ce critique et se croit créateur pour écrire de mauvais romans et de médiocres pièces de théâtre, peut-être sera lu moins longtemps. S'il y a dans le Westminster céleste un coin des bons lettrés, à côté du *Poet's corner*, c'est là qu'on le trouvera, dans le voisinage de ses ombres préférées, où Montaigne converse avec Addison, Swift avec Voltaire et Renan, Sainte-Beuve avec Lucien et le bonhomme Johnson. S'il n'est pas à leur taille, il est de la famille.

LOUIS GILLET.

A TRAVERS LES THÉATRES

Le compositeur Cabaner disait fort plaisamment : « Il me faudrait trois orchestres militaires pour donner la sensation du silence en musique. » Ceux qui se plaignent de la stagnation de notre théâtre n'ont pas eu, depuis six semaines, moins de dix-sept pièces en trois actes, dix pièces en un acte, toutes nouvelles, et de quatorze pièces reprises, pour leur donner cette sensation de silence dramatique sur la scène française. Encore sommes-nous à l'époque voisine de l'été, où les directeurs de théâtre ne se mettent point volontiers en frais. A vrai dire, et ce n'est pas là une bien grande confidence, les directeurs de théâtre, comme les administrateurs de grands magasins, font une fois l'an leur inventaire, et il s'ensuit nombre de « soldes ». Dès les premiers jours de mai apparaissent en rangs serrés, les pièces auxquelles ils ont cru de moins en moins après les avoir reçues, et destinées selon eux à faire les déjeuners de soleil des premières chaleurs. Ce n'est point la règle absolue, mais j'y connais peu d'exceptions.

L'occasion est donc excellente de prendre en faute ce flair tant diffamé des directeurs de théâtre, et de mettre leur intuition sur la sellette. Il ne peut être question de critiquer leur jugement; le manuscrit qu'ils ont reçu n'était qu'à deux dimensions, la pièce qu'ils jouent en comporte une troisième; les renversements de perspective sont fatals, et presque toujours imprévisibles. C'est pour l'expert le plus infaillible courir une grande chance que d'acheter une statue dont il n'a vu que la gravure. Le discernement seul ne suffit pas : il y faut de l'inspiration. La foi qui nous semble, après coup, la plus justifiée ne va pas sans angoisses : une heure avant *Cyrano de Bergerac*, le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, épouvanté de sa témérité, évaluait à quelque trente représentations l'avenir du chef-d'œuvre.

Eh bien! il faut le confesser, cette fois-ci au moins les directeurs de théâtre ne se sont point fourvoyés dans leurs pressentiments, et la plus grande part des spectacles qu'ils avaient réservés pour la période ingrate de la saison ne méritait guère mieux. Hormis *la Vie est belle* de M. Marcel Achard, le niveau des pièces jouées ces temps derniers est décevant au dernier point. L'avant-garde n'a occupé aucune position nouvelle et a bien mal défendu celles qu'elle s'est acquises. Et des auteurs en renom, comme MM. Charles Méré et André Birabeau, ont quelque peu battu les champs.

***

Avant *la Vie est belle*, M. Marcel Achard avait écrit nombre de pièces; elles lui ont valu une réputation entre toutes enviable : celle d'un poète charmant, au cœur spirituel, aux inventions délicates. Quelquefois, étourdi par sa verve, il faisait grand carnage de trouvailles, grande moisson de fleurs, mais quittait là son gibier et ne liait pas sa gerbe. C'est un bel exemple de profusion insouciante, de dilapidation juvénile que *Malborough s'en va-t-en guerre*, joué il y a trois ans à la Comédie des Champs-Élysées. Tant de grâce, de nonchalance heureuse, de prodigalité étaient à ne pas oser conseiller la sagesse et suggérer la marche à qui dansait si joliment. C'est un grand bonheur que M. Marcel Achard se soit avisé de lui-même, entre deux rêves, un jour de pluie, qu'il faut un cordon aux perles, un rythme à la chanson, une toile sous les couleurs et que le talent se passe plus aisément de génie que le génie ne se passe de talent. Que l'on ne se cabre pas au mot de génie si proche du nom de M. Marcel Achard : si ce n'est un génie qui l'habite, c'est au moins quelque fée.

S'étant donc avisé de sagesse et résigné à « raison garder » durant trois actes à la file, M. Marcel Achard, pour la première fois sans doute qu'il s'y essayait, a presque réussi une pièce conforme aux humbles mais nécessaires architectures du théâtre, tel que le grand public l'aime et le conçoit. Ce n'est point un reniement d'ésotérique repenti : au contraire de la plupart des auteurs dramatiques de sa génération, M. Marcel Achard n'a jamais recherché l'obscurité. C'est de la clarté qu'il est passé à la limpidité. (Et, que l'on me pardonne cette parenthèse, n'est-ce point un fait bien paradoxal que de nos jours ce soit le roman qui tende résolument vers le clair, le concret, le simple et le concis, et le théâtre vers le complexe, l'hermétique, l'abstrait et la complaisance verbale? N'y a-t-il pas là cette terrible « erreur à la base » redoutée des mathématiciens, qui expliquerait un

si grand écart entre certains talents si réels et leur manifestation si incomplète ?)

Si M. Marcel Achard n'a pas entièrement réussi une construction solide jusqu'au faîte, si le troisième acte apparaît encore bien fragile et laisse sa comédie à ciel ouvert, c'est sur un ciel plein d'étoiles. C'est ainsi qu'on bâtit dans les pays cléments. Ce troisième acte, d'ailleurs, ne déçoit pas, il déconcerte. Si l'on a trouvé la fin trop brusque c'est parce qu'elle l'est en effet, et puis parce qu'on serait encore volontiers resté, et qu'à des personnages si vivants, on souhaitait pour finir un sort mieux assuré.

Car le titre de cette pièce n'est qu'une ironique antiphrase, et si les héros répètent à plaisir que « la vie est belle » ils y ont quelque mérite. Voici une jeune fille charmante, jolie, spirituelle, tendre et peu embarrassée de scrupules. Grâce à un tuteur fortuné et indulgent, elle connaît la joie des jolies robes, d'un bel appartement, de l'argent de poche sans contrôle, des bonbons, des fleurs, des bibelots. Grâce à un joli garçon qu'elle aime, elle connaît autre chose encore que tout cela. La vie est belle... Et puis voici un gueux... un gueux des ponts et des trottoirs... oh! point très recommandable, type d'insouciance et de romantisme, mi don César de Bazan, mi lazzarone; un jour, il trouve un sac de dame dans la rue. Pour autant que l'auteur se fait comprendre, ce gueux chevaleresque eût gardé dix mille francs inclus dans le sac, s'il les eût trouvés inclus dans un portefeuille d'homme. Une dame mérite plus d'égards. Et voici notre gueux chez la dame étourdie, qui n'est autre, vous l'avez deviné, que l'heureuse jeune fille. « Charlemagne », c'est le nom du héros picaresque, est un gueux de théâtre : c'est dire qu'il parle franc et exprime les sentiments les plus délicats et les plus hardis avec l'impertinence câline de Lauzun ou la verte fraîcheur de Gavroche. En l'absence de Michelle, la maîtresse du logis, Charlemagne, décidé à l'attendre sur le vu de sa photographie, se fait connaître dans un éblouissant bavardage avec la femme de chambre. S'il reste, ce n'est pas pour gagner le cœur de Michelle ; c'est qu'une aussi jolie femme doit avoir bon cœur : elle lui donnera bien mille francs de récompense. A vrai dire, nous ne comprenons guère comment un homme de trente ans, sain, sans vices, sans bassesse d'âme, déterminé, Dieu sait comme! exerce si volontiers, sans regrets ni remords, le déplaisant métier de fainéant professionnel. Et cela n'est pas sans nous causer un assez sérieux malaise.

Mais quoi? Un tuteur dont il convient de se méfier, une jeune

fille coquette et volage, un amant perfide et en outre larron, n'est-ce pas là le docteur de Bologne, Colombine, Arlequin et Pierrot? C'est toute la comédie italienne, romantique et réaliste par occasion, mais trop classique dans ses types pour avoir à les justifier encore? Michelle revient. Charlemagne s'explique, et reçoit ses mille francs; il s'en va content d'une richesse si folle et d'une femme si jolie : la vie est belle... Hélas! à peine Charlemagne parti, le bonheur de Michelle se gâte : son tuteur manifeste soudain les plus coupables désirs et réclame de sa pupille des faveurs sans lesquelles il cessera de lui donner le luxe qui l'entoure. Michelle chasse le tentateur : elle n'a plus au monde que les neuf mille francs rapportés par Charlemagne et le cœur de son amant. Ce serait bien quelque chose : mais comme il faut qu'au théâtre les événements se hâtent, dans la même matinée, l'amant de Michelle se révèle un effroyable sire : ce garnement, comme Jason, « accommode sa flamme au bien de ses affaires ». Il a compté sur Michelle pour lui « prêter » dix mille francs. La scène ignoble qu'il lui fait en apprenant qu'elle a donné mille francs de récompense à un vagabond, écœure la jeune femme qui le chasse à son tour, mais nanti des neuf billets qu'elle lui abandonne par dégoût. Ce n'est pas ce passage de la pièce que je préfère : non que je puisse m'indigner des méfaits d'Arlequin, mais je crains que M. Marcel Achard ne lui ait changé sa batte pour une massue bien lourde et bien pesamment assénée. Michelle abandonne les ruines de son bonheur et de sa fortune; elle quitte sa maison, titubante de chagrin.

Nous la retrouvons au deuxième acte sur les quais, domaine de Charlemagne. Les mésaventures de celui-ci ont commencé avec la possession du billet de mille francs, qu'il ne peut changer sans encourir les plus graves soupçons. Même, il s'est fait arrêter et n'a été relâché que juste à temps pour empêcher l'inconsolable Michelle de se jeter à l'eau. Il y a de ces coïncidences, n'est-ce pas? Non seulement Charlemagne épargne le suicide à Michelle, mais, si j'ose dire, il la prend en charge : elle n'a plus rien, elle n'est plus rien, qu'importe? La vie est belle, même celle des clochards, des marmiteux, des vagabonds aux poches trouées par où disparaît le seul billet de mille francs qui ait jamais été en leur possession.

Pierrot et Colombine n'ont à eux deux que quinze francs? Bah! de quoi dîner et dormir dans un asile de nuit, et voir venir le grand mystère plein d'espoir du lendemain. Il va sans dire que deux cœurs aussi sensibles ne se rapprochent point sans s'échauffer un peu, ni

sans une tendre admiration l'un pour l'autre... Et qu'importe, sur le moment, la différence des classes à qui vient de quitter la sienne et à qui n'en reconnaît aucune? La vie est belle. Ce deuxième acte dont je n'ai pu conter si vite que l'élémentaire péripétie est plein de la plus divertissante fantaisie.

Au troisième acte, l'asile de nuit. Michelle y a suivi Charlemagne. Après bien des intermèdes, et une consciencieuse exploitation du pittoresque local, Pierrot-Charlemagne et Colombine-Michelle se mettent en présence des réalités. Charlemagne, pour l'amour de Michelle, envisage non sans grimace une vie de labeur. Adieu farniente ! Michelle, — que voulez-vous ? — Michelle est Colombine tout simplement, Colombine dont le pauvre Pierrot est l'amoureux toujours et l'amant jamais. Elle ne le dit pas, mais l'ombre d'Arlequin, la souvenance du docteur Bolonais déjà se croisent en sa pensée fantasque. Sur son lit de caserne et d'asile Pierrot, le maladroit, s'est endormi et rêve; comme si ce n'était pas éternellement par la porte sans défense de son sommeil qu'à chaque fois Colombine s'ensauve. Avant de partir, elle a réveillé un miséreux, compagnon de Charlemagne : « Vous lui direz que j'ai préféré ne pas le revoir, parce que si je l'avais revu, je serais restée. » Et la voilà enfuie... La vie est belle... Cela ne veut pas dire qu'elle soit bonne.

Je le répète, avec ses défauts et ses insouciances, cette comédie est la plus réussie qu'on puisse voir en ce moment.

Il est, aussi, assez reposant de voir M. Jules Berry jouer un autre personnage que le joueur décavé, le grand seigneur ruiné ou l'aboulique mondain. Non qu'il renouvelle sa manière : il sait trop bien quelle déception ce serait pour le public. Sa nonchalance, sa spontanéité, sa sensibilité tacite et narquoise, et surtout le don précieux qu'il a de donner à croire qu'il s'amuse en amusant, lui font une personnalité assez diverse pour qu'elle ne risque pas la monotonie. Mlle Suzy Prim a beaucoup de talent.



Je me suis laissé dire que M. Gaston Baty devenait pour dix ans le directeur du Théâtre de l'Avenue, et je souhaite de grand cœur que la nouvelle soit exacte. Animateur d'avant-garde, il n'est certes pas exempt des défauts de ses qualités : sa définition du beau s'apparente à celle de l'étrange; il aime les manifestes et les dogmes; au contraire de La Bruyère, il affirmerait volontiers que depuis deux mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent, rien n'a été dit encore;

son ambition est si nouvelle qu'il ne la peut exprimer à moins d'un néologisme : « rethéâtraliser » le théâtre. Il pèche par orgueil, mais se sauve par enthousiasme. Fort assurément le Théâtre de l'Avenue sera désormais une chapelle : tant d'autres théâtres sont des comptoirs qu'on y voit peu de mal.

Par malheur, la première pièce nouvelle présentée aux fidèles, *Cri des Cœurs*, de M. Jean-Victor Pellerin, ne se trouve pas être un de ces miracles qui déchaînent les conversions. Il ne s'agit pas, à vrai dire, d'une pièce, mais de trois pièces en un acte différentes, les deux premières soudées par des personnages communs, la troisième soudée à la deuxième par un personnage qui ne se trouve pas dans la première. En cette trilogie, une idée par acte est exprimée, avec une telle abondance de fantasmagories, d'abstractions personnifiées, de stylisations, de symboles, avec une si grandiose alchimie scénique, que l'indigence du truisme si fastueusement célébré consterne. Les trucs du Châtelet, les éclairages du cinématographe, les déguisements les plus baroques... Mais mieux vaut conter.

Le premier acte s'intitule « Monsieur pense ». Une bibliothèque en trompe-l'œil, un bureau. « Monsieur », un jeune homme, parle tout haut : « Réalisme... idéalisme... absolutisme... relativisme... dogmatisme... patriotisme... parallélisme... bolchévisme... » Ainsi défilent en long monologue une bonne partie des rimes en « isme » de la langue française. Sur quoi « Madame », la femme charmante et jeune de « Monsieur », entre en scène pour convier, fort raisonnablement vu l'heure, son cher mari à rejoindre la chambre conjugale. Monsieur refuse ; un travail le presse : ancien gagne-petit, un héritage lui est tombé du ciel, qui lui a permis de réaliser son rêve : comprendre et écrire. Et il s'est simplement fixé comme besogne préliminaire d'apprendre le dictionnaire par cœur. Se dérobant aux câlineries de Madame, revenu à sa hautaine solitude, il reprend, la tête dans ses mains : « Ascétisme... didactisme... conformisme... », quand soudain la nuit se fait, une lueur bleue jaillit et devant lui apparaissent, matérialisés, les mots qu'il évoquait : le romantisme, le capitalisme, le matérialisme, le bolchévisme, le patriotisme, l'idéalisme, etc..., autant de larves blanchâtres et sans visage, puérilement symbolisées. Chacune à son tour se proclame l'idée-force par excellence, puis toutes ensembles affirment leur solidarité dans les actions humaines. (Je n'ai pas ici la prétention de m'expliquer mieux que l'auteur lui-même.) A ce pauvre « Monsieur » qui demande à chacune le secret de la vie et son but, les idées-forces répondent en

axiomes disparates, baroques et sommaires ; elles dansent une ronde lugubre autour de lui, puis disparaissent, le laissant à son ahurissement, — et nous au nôtre.

Le rideau, au second acte, se lève sur la façade d'un immeuble Quartier riche : un quartier où il ne se passe rien, où les gens sont heureux, disent deux sergents de ville faisant leur ronde. Un musicien aveugle passe, accompagnant sur l'accordéon quelque romance bébête que chante celle qui le guide. Puis la façade de l'immeuble s'illumine, devient transparente, non tout entière, mais un appartement après l'autre. Successivement nous faisons connaissance, par un subterfuge renouvelé du *Diable boiteux*, avec un sculpteur qui, solitaire dans son atelier, besogne un grand bloc de pierre ; avec un jeune étudiant et une jeune étudiante, préparant ensemble quelque examen dans un salon-bibliothèque ; avec un ménage bourgeois élucidant son passé conjugal dans un boudoir ; avec une fille de mauvaise vie, et enfin, avec « Monsieur » et « Madame » papotant chez eux, au premier étage.

Tour à tour, pendant tout l'acte, chaque cellule de la façade s'illuminera et rentrera dans l'ombre, avec ses récitants. Le procédé amuse un moment et lasse ensuite. A la fin de l'acte, nous saurons : que la jeune étudiante se cabre devant l'amour et subit en elle-même la double lutte de son instinct qui la pousse vers le désir et de sa cérébralité qui le nie ; que le ménage bourgeois, à force de confessions, d'introspections, de reproches, aboutit à l'aveu de sa faillite sentimentale ; que la femme de mauvaise vie hait et méprise les hommes, mais garde au fond de soi le culte de l'amour ; que « Monsieur » et « Madame », réconciliés de frais, font joujou avec l'avenir, se câlinent fort tendrement, mais ne sont que l'image du couple bourgeois du rez-de-chaussée à ses débuts ; en quatre images terriblement poncives malgré leur ingénieuse présentation, cet acte qui s'appelle « Cage aux hommes » résume sans renouveau ce *tædium amoris*, amer levain des âmes les plus hautes et les plus basses. Le rideau tombe sur tous les habitants d'un immeuble, suppliant et soupirant aux fenêtres : « Aimer... Aimer... Comment aimer ?... Qui aimer ?... »

Le troisième acte, intitulé *Plein air*, représente l'atelier du sculpteur déjà vu au deuxième acte. Si cet artiste n'a point gémi ni parlé durant ce deuxième acte, c'est qu'il est heureux. En vain une sœur acariâtre le tarabuste ; en vain les fournisseurs réclament leur dû, en vain l'acheteur refuse ses commandes, en vain un ami de lycée

l'accable de son scepticisme, en vain même le malheureux a-t-il perdu un enfant adoré : il sculpte avec sérénité, aime sa femme en paix, et ne voit de sa sœur, des fournisseurs, de l'acheteur, de l'ami de lycée que l'image propice qu'il s'en fait. C'est que ce sculpteur a la foi en Dieu, et ne vit que son rêve céleste, où son enfant continue à grandir auprès de lui et à lui parler, tandis qu'il travaille. Pour la dernière fois, le rideau tombe sur de grands plans unis baignés d'une lumière sidérale, dans une atmosphère battue d'invisibles ailes.

En tout, trois propositions bien simples : comprendre est impossible, aimer est vain, croire vaut seul. Pour renouveler de tels ponts-neufs et donner quelque saveur à ces thèmes d'écolier, il eût fallu un grand penseur ou un grand poète. A des idées sans imprévu, M. Jean-Victor Pellerin n'a su donner que les formes verbales les plus ressassées, les plus alourdies de cette redoutable pompe de collège, de cette morne munificence des Manuels de morale qui fleurent l'encre et la poussière, et dont les enfants mêmes se rebutent. Nous sommes loin des pages magiques de *l'Oiseau bleu*, bien loin! Le second acte est le meilleur, mais M. André Lang, — dans une ravissante comédie, *Fantaisie amoureuse*, montée par M. Gaston Baty au théâtre des Jeunes Auteurs il y a trois ans, — n'avait-il pas déjà traité le même sujet en maître et en poète? Ce n'est pas pour si peu qu'il fallait se permettre d'y revenir.

La mise en scène de M. Gaston Baty n'en reste pas moins délicieuse d'art, d'invention et de nouveauté. C'est, toutes proportions gardées, comme si l'on avait réuni le grand orchestre de l'Opéra et les chœurs de la Schola Cantorum pour exécuter le premier exercice de la Méthode Carpentier.

***

Combien je préfère à cette laborieuse illustration de lieux communs l'aimable et narquoise comédie de M. Jean-Jacques Bernard, *le Roy de Malousie*, que le Théâtre de l'Odéon vient de représenter. Certes, les défauts n'y manquent pas non plus et le moins grave n'est pas d'avoir choisi pour une pièce aussi cavalière une salle aussi vaste et aussi solennelle que l'Odéon. Mais je veux faire fête, et de bon cœur, à M. Jean-Jacques Bernard de l'heureuse inspiration qui lui est venue de sacrifier aux grâces et aux ris. Le talent de cet écrivain est volontiers sombre et quelquefois morose. *Martine*, *le Feu qui reprend mal*, fruits amers d'une verve contenue et désolée, faisaient à cet

homme jeune, spirituel, ouvert, une réputation mystique et glaciale qui risquait à la fin de l'intimider lui-même. Quelques ultras de l'hermétisme dramatique l'avaient déjà proclamé le chef de « l'École du silence », et l'on pouvait craindre que, tel son ancêtre par le surnom, Paul le Silentiaire, il ne demeurât dans les mémoires que par quelques pages d'un gris précieux et inimitable. *Le Roy de Malousie* n'est pas un coup de maître, et cela n'en est que plus touchant, comme le rire encore mal assuré d'un convalescent. C'est un bel essai, déjà généreux en saillies, en gaîté, en comique amertume. Le sujet en est de pure fantaisie : il rappelle *Ubu-Roi* si ce n'est quelque voyage de Gulliver ou de Panurge ; c'est moins un sujet qu'un prétexte à railler nos lois et nos prophètes, transposés dans un royaume imaginaire. Sans doute M. Jean-Jacques Bernard a-t-il quelquefois pris un effet qui amuserait à la lecture pour un effet qui amuserait à la scène ; souvent son humour est trop subtil ; mais même alors, le charme de l'intention opère et les scènes les moins bien venues ne déplaisent pas entièrement : elles n'amusent pas toutes, mais aucune n'ennuie.

La musique de scène de M. Auric n'est pas le moins spirituel de ce très agréable spectacle.

***

M. Charles Méré a couru l'aventure d'adapter pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin une pièce américaine, *Crime*. Les meilleurs auteurs sont friands de ce passe-temps et de ces parrainages : il est cependant rare que le public leur en soit reconnaissant. En l'occurrence, il ne pouvait que s'étonner de voir jugée digne de l'importation une œuvre si sommaire et si dépourvue d'éclat. *Crime* relève du cinématographe d'aujourd'hui et du mélodrame d'il y a cinquante ans. Les plus surprenantes péripéties s'affaiblissent par le fait même de leur trop prodigieuse accumulation ; les personnages halètent de situations en situations ; tout leur arrive, sauf d'être plausibles ; ils font tout, sauf ce qu'à leur place et tels qu'ils nous sont donnés nous aurions fait. La logique n'étant plus caution, il nous importe peu et ne nous émeut pas de voir le traître se changer en héros, l'ingénue en voleuse, le carrosse en citrouille et la haine en amour.

Ayant vu jouer *Crime* à New-York, je puis cependant assurer que là encore M. Charles Méré ne s'est pas montré auteur médiocre et qu'il a comblé son sujet d'adoption de larges et salutaires aumônes.

Le théâtre des Variétés donne, avec *la Fille et le Garçon*, une comédie vaudeville de verve un peu massive, d'invention un peu falote, de comique un peu désuet, où le bon goût ne domine pas sans cesse malgré une réelle finesse de dialogue et quelques trouvailles chemin faisant. Qu'un maître d'hôtel refuse le divorce à sa femme tombée dans la galanterie, puis le lui accorde en échange d'une dernière nuit conjugale, pour lui permettre d'épouser un duc pétri de pleutrerie et de bêtise, voilà qui ne pouvait inspirer à l'extrême MM. André Birabeau et Georges Dolley. Le manque de conviction avec lequel il semble qu'ils aient travaillé est tout à leur éloge. Les acteurs mêmes paraissent partager leur malaise, et leur action sur le public souffre grandement d'une triple erreur de distribution quant à MM. Lefaur et Pauley, et à Mlle Jane Renouardt. Il est bien étrange que le directeur des Variétés ne s'en soit pas avisé à temps.

Il y a moins à dire encore des autres pièces qui se sont succédé ces dernières semaines. *Un Feu de paille*, de M. Jacques Feydeau, *le Donneur de sang*, de M. Luc Durtain, *Adam, Ève et Cie*, de M. Léon Balgi, *Un beau Rêve*, de M. Mateï Roussou, ne font figure que de velléités sans valeur décisive, ou d'œuvres correctes sans originalité susceptible d'éloge ou de critique.

Quoiqu'il ne s'agisse que d'une reprise éprouvée, j'aurais regret de ne pas dire quel plaisir infini j'ai retrouvé à entendre une fois encore, au théâtre Édouard VII, *le Mari, la Femme et l'Amant*, de M. Sacha Guitry et joué par M. Sacha Guitry!

JACQUES DEVAL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

C'est toujours une faute de se faire battre ; mal choisir son champ de bataille, c'est se faire battre. La nouvelle législature qui a été inaugurée le 1er juin sous la présidence du doyen d'âge, M. Maurice Sibille, s'est ouverte par une fausse manœuvre des groupes républicains de gouvernement, que le suffrage universel a envoyés plus nombreux au Parlement pour édifier et réformer et qui ont trouvé le moyen de transformer l'élection prévue de M. Bouisson à la présidence de la Chambre en un succès cartelliste. Le président de la Chambre est au-dessus des partis ; si le régime parlementaire fonctionnait normalement, ainsi que le souhaitent ceux qui en espèrent la réforme, son élection ne devrait pas avoir un caractère politique. Il en est ainsi en Angleterre, où tous les *speakers*, depuis 1883, à l'exception d'un seul, ont été des libéraux.

Les groupes unionistes pouvaient avoir ou n'avoir pas de candidat au fauteuil : les arguments, dans les deux sens, ne manquaient pas. Il est évident que la présence à l'un des grands postes électifs de l'État d'un député socialiste est d'un fâcheux exemple, puisque le parti socialiste a décliné, durant la dernière législature, toute participation au pouvoir ; le récent congrès de Toulouse vient de se prononcer dans le même sens, et il a, en outre, affirmé que le parti socialiste et le parti communiste, s'ils pratiquent des méthodes différentes, ont un idéal commun. Dès lors, l'élection de M. Fernand Bouisson à la présidence de la Chambre et la désignation de M. Paul-Boncour pour la délégation française à la Société des nations, font de ces deux personnages des socialistes-amorces ; les situations éminentes qu'ils occupent, les services mêmes qu'il y rendent, aident leurs coreligionnaires politiques à faire croire aux électeurs qu'ils ne sont pas des révolutionnaires, mais des hommes de gou-

vernement, des parlementaires, des diplomates de la paix. Les congrès, alors même qu'ils affirment la fidélité du parti aux doctrines marxistes, s'arrangent pour escamoter les motions des néophytes trop zélés qui, au nom des principes, s'avisent de protester contre les licences permises à M. Bouisson et à M. Paul-Boncour. Encore ce dernier n'a-t-il jamais manqué de s'affirmer « participationiste » et de se réclamer du réformisme démocratique pratiqué par Jaurès; mais M. Bouisson, lui, ne se prononce pas, ou, s'il se prononce, c'est pour se proclamer un membre discipliné du parti socialiste et de la IIe Internationale. A la vérité, il n'est guère vraisemblable que ce Marseillais avisé et autoritaire fasse grand cas de Karl Marx et de doctrines dont l'absurdité a été cent fois démontrée par les théoriciens et prouvée par l'expérience; mais, enfin, il le dit, ou tout au moins il ne dit pas le contraire...

Seulement, il était difficile de battre M. Bouisson. Si l'on tenait à risquer la lutte, il ne fallait pas attendre la veille de l'élection. Ce n'était un mystère pour personne que M. Bouisson a été un remarquable président, un président à poigne, sans le concours duquel M. Poincaré n'aurait peut-être pas réussi à faire voter en temps utile, deux années de suite, un budget en équilibre ; il a introduit, dans la procédure parlementaire, des simplifications, des abréviations dont le rendement législatif a profité. On ne pouvait douter qu'au scrutin secret M. Bouisson bénéficierait des suffrages d'amis personnels et des dispositions favorables du gouvernement et de son chef. A voir les choses de plus haut, M. Bouisson, comme président, avait été, durant la précédente législature, l'un des utiles ouvriers de cette réforme parlementaire pour le sauvetage des finances françaises qui était l'objet même de l'union nationale, son programme d'hier et de demain. Il eût été plus expédient, à tous points de vue, de ne pas susciter de concurrent à M. Bouisson.

C'est à la suite du Congrès de Toulouse, qui avait décidé que le parti socialiste suivrait une tactique d'opposition systématique au gouvernement d'union nationale et du refus de M. Bouisson de se séparer de son parti, que M. Franklin-Bouillon décida de poser sa candidature. Comment s'étonner que, dans ces conditions, malgré les sympathies personnelles qu'il recueille et le respect qu'inspirent son courage et son esprit d'initiative, il ait subi un échec d'ailleurs honorable avec 243 voix contre 327 à M. Bouisson. Les groupes de gauche avaient préparé, pour l'élection du bureau, une liste de représentation proportionnelle où ils se taillaient la part belle, mais

où ils faisaient cependant place aux représentants des autres groupes. La candidature de M. Franklin-Bouillon fit apparaître une autre liste plus « politique », plus « à gauche », qui fut élue tout entière, si bien que, par un singulier paradoxe, les groupes qui ont obtenu le plus de succès aux élections et qui constituent la masse principale de la majorité de gouvernement, ne sont pas ou à peine représentés au bureau. Il ne faudrait pas d'ailleurs exagérer l'importance de ce mauvais départ pour tout le cours de la législature. Ce n'est pas sur les 115 voix socialistes et communistes que le gouvernement peut s'appuyer. L'incident prouve seulement quel rôle capital jouera le groupe radical, qui forme l'axe central de cette chambre. La véritable majorité de gouvernement est celle qui s'est retrouvée imposante et compacte, le 7 juin, pour applaudir la déclaration du gouvernement, lue à la Chambre par M. Poincaré et au Sénat par M. Barthou, et approuver le programme ministériel du cabinet d'union nationale.

Le pays, dans sa très grande majorité, a sanctionné la politique d'union nationale pour le redressement financier pratiquée si heureusement par le ministère du 23 juillet 1926. M. Poincaré revient donc devant la Chambre avec ses anciens collaborateurs, à l'exception de M. André Fallières remplacé par M. Loucheur, auquel a été adjoint, en qualité de sous-secrétaire d'État, M. Oberkirch, afin que, dans les circonstances difficiles qu'a créées le mouvement autonomiste, l'un des plus respectés parmi les parlementaires alsaciens fît partie du gouvernement. La déclaration ministérielle aurait pu se condenser en un seul mot : achever. M. Poincaré, reprenant, avec sa précision lumineuse, les idées indiquées par lui dans les discours de Bordeaux et de Carcassonne, en a fait sortir un programme de travail qui, sobre de promesses, insiste surtout sur les difficultés et les obstacles qui restent à vaincre.

C'est d'abord la question des associations professionnelles et des fonctionnaires, que M. Poincaré place au premier plan de ses préoccupations : « Il ne serait pas admissible que des agents de l'État vinssent à tourner contre lui l'autorité qu'il leur a déléguée pour un objet déterminé. Il ne serait pas admissible qu'ils se servissent des renseignements recueillis par eux grâce à leurs fonctions pour encourager des citoyens à trahir les devoirs qu'ils ont eux-mêmes mandat d'enseigner ou dont ils sont chargés d'assurer l'exécution. » Ce problème « qui touche à la conception même de l'État moderne et à l'organisation de la démocratie » sera abordé prochainement. Les

lois qui assurent la neutralité de l'école ne doivent pas non plus être détournées de leur sens; « loin d'être dirigées contre la liberté de conscience, elles ont pour objet de protéger l'âme enfantine; loin de porter atteinte à la volonté des familles, elles sont faites pour en assurer l'observation. » Ce passage de la déclaration, qui représente l'avis « unanime » du gouvernement, paraît annoncer des mesures sérieuses contre la propagande communiste à l'école; il en est temps, en effet. Avec force, le président du Conseil affirme une fois de plus que les trois départements recouvrés auront « le droit de garder intact aussi longtemps qu'ils le désireront le régime scolaire et religieux qu'ils ont toujours eu ».

Dans la seconde partie, la plus développée, du programme gouvernemental, M. Poincaré aborde le redressement budgétaire et monétaire. Il n'annonce pas encore la stabilisation légale, c'est-à-dire la fin du cours forcé du billet de banque et le retour à la convertibilité en or, mais il la fait prévoir en montrant les obstacles déjà surmontés et les difficultés qui subsistent. Réformes fiscales, réformes économiques, réformes sociales, tout est conditionné par l'équilibre budgétaire et la balance des comptes. L'annonce d'une prochaine « stabilité officielle » qui serait donnée à la monnaie afin de lui rendre « une santé inébranlable », est encore entourée, dans la déclaration ministérielle, de beaucoup de « si » et de « mais »; M. Poincaré insiste sur la sagesse et la prudence qui seront aussi indispensables après qu'avant; pourtant, divers symptômes concordants annoncent que l'heure approche d'une décision légale. La stabilisation, habilement préparée, facilitée par le succès de l'emprunt qui a donné près de 20 milliards et permis d'achever les remboursements de l'État à la Banque de France, est rendue indispensable par l'impossibilité d'acheter indéfiniment des devises-or dont le total atteindrait, paraît-il, 42 millards, et par le danger d'émettre ces billets dans la même proportion, afin de maintenir invariable au taux actuel le cours du franc. Tout annonce que l'événement longtemps attendu et qui peut-être passera presque inaperçu du Français moyen, va se produire, comme l'a dit M. Poincaré, « un jour ou l'autre et plus tôt que plus tard ». Ainsi s'ouvrirait, par une étape décisive de l'assainissement financier, la nouvelle législature.

Une nouvelle période de tension s'est ouverte dans les relations entre l'Italie et la Yougoslavie et, tout de suite, elle a pris un caractère violent. Les deux gouvernements, hâtons-nous de le

dire, ont fait les plus louables efforts pour apaiser les passions et semblent y avoir réussi. Le ministre des Affaires étrangères du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, M. Marinkovitch, a pris, dans un esprit de paix et d'entente, l'initiative de proposer au Parlement de Belgrade la ratification de ces accords de Nettuno, conclus le 20 juillet 1925, qui devaient faire disparaître toute cause de différend grave avec l'Italie en réglant le statut des Italiens en Dalmatie et réciproquement des Yougoslaves en Italie, en prévoyant une solution amiable pour toutes difficultés concernant les personnes, le commerce, la navigation, les frontières, etc. La ratification avait été retardée par les traités entre l'Italie et l'Albanie qui ont provoqué tant d'irritation et d'inquiétude parmi les Yougoslaves. M. Mussolini s'était plaint à diverses reprises de ces ajournements et semblait croire que l'amélioration des relations suivrait naturellement la ratification. M. Marinkovitch, fidèle à sa politique de 1924 et 1925, avec l'appui du gouvernement tout entier, voulut faire disparaître cette source de mécontentement et aboutir à un accord. Il déchaîna une tempête. A Split (Spalato), à Sibénik (Sebenico), dans la plupart des centres importants de Dalmatie, puis à Zagreb, capitale de la Croatie, des cortèges de jeunes gens ont parcouru les rues en manifestant la plus vive hostilité contre l'Italie et contre le gouvernement qui voudrait faire ratifier les accords de Nettuno.

Comment sont nés ces incidents? Quel élément nouveau s'est ajouté à l'animosité déjà ancienne des Yougoslaves à l'égard des Italiens et à l'inquiétude que la présence de forces militaires italiennes en Albanie provoque sur la rive orientale de l'Adriatique? Faut-il croire, comme l'indique le correspondant du *Matin*, que la *Narodna Odbrana*, la célèbre association nationaliste yougoslave, à laquelle les gouvernements sont rarement assez forts pour résister, ait donné le mot d'ordre et suscité les troubles? Ou bien, ces manifestations auraient-elles été provoquées par de fausses nouvelles répandues par des agents hongrois dans l'intention d'empêcher tout rapprochement italo-yougoslave? Ou encore faut-il voir surtout, dans ces incidents, une conséquence de l'opposition que le parti croate de M. Raditch ne cesse de mener contre le gouvernement de Belgrade? Il semble bien que l'activité économique des Italiens en Dalmatie inquiète les Croates et les Slovènes qui craignent que les accords de 1925 ne facilitent la concurrence italienne. Le gouvernement, au contraire, qui négocie avec les banques britanniques et américaines

un emprunt, reçoit de la presse anglaise des conseils énergiques de modération et de prudence. Quoi qu'il en soit, le ministre de l'Intérieur, Mgr Korochetz, slovène, a maintenu l'ordre avec autorité, et le ministre des Affaires étrangères a exprimé à Rome les regrets du gouvernement et offert les satisfactions légitimes. Une fois de plus, le problème adriatique risque de mettre aux prises les deux grands États riverains.

A ces circonstances, le grand discours politique que M. Mussolini vient de prononcer, le 5 juin, au Sénat, emprunte une particulière importance. Jamais, jusqu'ici, le Duce n'avait prononcé sur un ton plus modéré un exposé politique plus ample et qui donnât davantage l'impression d'un homme d'État en pleine possession de ses moyens et mieux assuré de son pouvoir. La « révolution » fasciste, — M. Mussolini tient absolument à ce mot, — paraît entrer dans une phase de stabilisation et d'achèvement. Le Duce ne vient-il pas d'abolir le *statuto* de Charles-Albert, cette constitution parlementaire de 1848 qui a rallié autour de la dynastie de Savoie tous les libéraux d'Italie et même les républicains disciples de Mazzini et de Garibaldi? Quelques sénateurs, quarante-cinq environ, ont courageusement refusé d'approuver de leurs votes un si profond changement; mais le roi, descendant et successeur de Charles-Albert, a sanctionné la nouvelle constitution fasciste. Une réforme du Sénat qui a gardé trop d'indépendance est en préparation dans « l'esprit de la révolution fasciste ». Au faîte de son pouvoir, ayant supprimé ou réduit au silence toute opposition, M. Mussolini applique de plus en plus son activité organisatrice à l'expansion italienne au dehors et à la politique extérieure. De ce point de vue, son discours du 5 juin est particulièrement intéressant; il y passe en revue, avec une franchise hardie, les questions européennes. Nous n'en retiendrons que quelques points.

Le fondement de la politique pacifique de l'Italie est l'entente avec l'Angleterre : « L'amitié des deux peuples est profonde. Ils n'ont jamais été divisés dans le passé. Ils ont collaboré ensemble dans la grande guerre. Ils ont abouti ensemble à la paix. » M. Mussolini conteste que sir Austen Chamberlain, lors des entrevues de Rapallo en 1925 et de Livourne en 1926, ait « encouragé l'impérialisme fasciste ». Question de mots. Ce qui est historique, c'est que le ministre des Affaires étrangères britannique a été, avant tout autre, mis au courant des projets de l'Italie en Albanie, qu'il les a approuvés et que c'est par lui que le quai d'Orsay en a été informé. L'aggravation

des difficultés entre l'Italie et la Yougoslavie est venue du traité de Tirana. M. Mussolini parle de l'alliance « défensive » entre l'Italie et l'Albanie, comme s'il s'agissait de deux puissances de rang et de force comparables. Pour quiconque a lu le texte des traités italo-albanais, il apparaît que l'Italie exerce sur l'Albanie un véritable protectorat; un simple changement de ministère serait susceptible de provoquer une intervention armée de l'Italie. En Albanie, les routes, les ports, les entreprises industrielles et commerciales, l'armée, tout est entre les mains des Italiens avec la connivence du clan au pouvoir; quand M. Mussolini nous dit que l'amitié de l'Italie à l'égard de l'Albanie est « soigneuse jusqu'au scrupule de ne pas accomplir un acte, de ne pas prononcer un mot pouvant être interprétés, même par des individus de mauvaise foi, comme une intervention dans les affaires du pays », on se demande qui il prétend tromper. Que l'Italie ait intérêt à sauvegarder l'indépendance de l'Albanie vis-à-vis de la Yougoslavie, on le comprend; qu'elle souhaite maintenir ouverte cette porte pour faire pénétrer son influence et son commerce dans la péninsule balkanique, c'est naturel; mais à personne connaissant l'Albanie, le Duce ne parviendra à donner le change, pas plus qu'il ne convaincra personne que l'immixtion de l'Italie dans les affaires balkaniques ne soit pas un élément de trouble et éventuellement de conflit. D'ailleurs, M. Mussolini déclare que « dans peu d'années l'Albanie sera un État dans le sens le plus ample et le plus puissant du mot ». Elle ne l'est donc pas aujourd'hui?

A l'égard de la France, M. Mussolini s'exprime avec une modération et un désir d'entente dont il est équitable de lui savoir gré. Il n'affirme même plus catégoriquement que les déceptions de l'Italie, au moment du traité de paix, doivent être « attribuées à l'attitude politique du gouvernement français », et nous sommes bien aise de le voir revenir à une plus juste appréciation des réalités. C'est encore un fait connu que, si le traité de Sèvres et l'accord tripartite du 10 août 1920 n'ont pas été exécutés, si l'Italie n'a pas obtenu en Anatolie les compensations auxquelles elle pouvait prétendre et que ses alliés lui promettaient, c'est à la politique de l'Angleterre et à son alliance avec la Grèce qu'elle doit s'en prendre. Retenons surtout, de M. Mussolini, l'affirmation que « la situation s'est beaucoup améliorée ». M. Besnard avait travaillé à éclaircir la situation. « Depuis l'arrivée du nouvel ambassadeur, M. de Beaumarchais, les conversations officielles ont commencé. » Elles portent sur deux points (c'est le Duce qui nous renseigne) : d'abord « un pacte politique très

large d'amitié, selon l'expression de M. Briand » ; ensuite, « une série de protocoles liquidant les différends franco-italiens, savoir : la position de l'Italie à Tanger, le statut des Italiens en Tunisie et la rectification des frontières en Tripolitaine ».

« L'accord de Tanger, continue M. Mussolini, peut être considéré comme le préambule heureux de cette politique d'entente. » La conférence de Paris a, en effet, terminé depuis quelques jours ses travaux. L'Italie obtient à peu près toutes les satisfactions qu'elle réclamait, c'est-à-dire une participation à l'administration de la zone de Tanger égale à celle de l'Angleterre. « L'accueil fait à nos requêtes constitue une reconnaissance explicite que la qualité de grande puissance essentiellement méditerranéenne donne à l'Italie droit à une considération spéciale... C'est un succès diplomatique évident et l'attitude d'amitié parfaite des Espagnols et des Anglais, ainsi que la cordialité des Français, y ont contribué. » Les pourparlers continuent à propos du statut des Italiens en Tunisie et des frontières de Tripolitaine. M. Mussolini garde sur ce point la réserve qui sied quand il s'agit de négociations en cours. Sur le premier point, la France ne peut céder sur la question de principe, c'est-à-dire sur la naturalisation automatique des Italiens résidant en Tunisie ; mais la question du délai peut donner lieu à de justes transactions. Un député italien disait, il y a peu de temps, que le travail italien met en valeur la Tunisie : c'est oublier d'abord la participation du travail français, maltais et indigène, et ensuite les dépenses de l'État et l'afflux des capitaux français : les Italiens n'ont jamais apporté que leurs bras. Quant à la question des frontières de Tripolitaine, la France a promis, comme l'avait fait l'Angleterre à propos du Jubaland, au moment de l'entrée en guerre de l'Italie, une rectification de frontières. Elle a déjà donné à l'Italie des satisfactions pour Rhât et Rhadamès ; une entente ne doit pas être impossible sur ce point, pourvu qu'il s'agisse de territoires que l'Italie soit en mesure d'occuper effectivement et que la jonction du Soudan avec l'Afrique équatoriale au nord du Tchad n'en soit pas compromise. On s'achemine donc, de l'aveu même de M. Mussolini, vers un arrangement de différends qui n'ont jamais été graves par eux-mêmes, mais que le ton des journaux et des hommes politiques nationalistes de la péninsule envenimait ; cet accord doit être recherché sur le terrain économique, « en faisant abstraction de trop subtiles recherches de sang », entre deux peuples « qui ont en commun beaucoup des éléments fondamentaux de la civilisation européenne ».

Si des obstacles surgissent, ils viendront plutôt de la politique générale de l'Italie en Europe qui, comme nous l'avons expliqué ici, tend à remettre en question les traités et, par là, crée un état permanent d'insécurité et d'instabilité. Sur ce point, le discours de M. Mussolini ne dissipe pas nos inquiétudes. Dans la ferveur de son mariage d'amour avec les Hongrois, ennemis historiques des Slaves, il insiste sur le vœu, déjà exprimé par lui dans son entretien avec lord Rothermere, d'une revision des traités : « Le traité de Trianon a coupé trop dans le vif le peuple hongrois qui mérite de meilleures destinées. » Il est singulier que le Duce, dont les conceptions politiques sont souvent marquées d'un réalisme de bon aloi, ne se rende pas compte de la contradiction dans laquelle il se jette. Lorsqu'il fait allusion aux manifestations allemandes et autrichiennes en faveur des habitants du « Tyrol du Sud » qui, dans les deux hautes vallées dont la jonction à Bolsano (Botzen) forme l'Adige, sont, à peu près sans mélange, des populations allemandes qui souhaitent rester rattachées à un État allemand, Autriche ou Reich, il déclare « absurde la prétention d'intervenir dans les questions de politique intérieure de l'Italie. » Mais s'il s'agit, pour satisfaire les revendications hongroises qui, elles du moins, concernent des territoires où les populations sont mélangées, de disloquer la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie, de les priver de leurs débouchés économiques ou de leurs voies de communication, cela paraît tout naturel à M. Mussolini. En vérité, c'est la paille et la poutre !

Le Duce, — c'est la partie la moins heureuse de son discours, — se lance dans une théorie sur la caducité des traités et la nécessité de les reviser. Personne ne conteste que les institutions comme les contrats humains soient fragiles et ne soient pas, comme dit le Duce, les résultats de la justice divine ; il n'en est pas moins vrai que, lorsqu'il parle publiquement de reviser les traités, fût-ce dans l'intention de les améliorer et de prolonger leur existence, M. Mussolini ébranle l'ordre de choses et le statut territorial de l'Europe et contribue à créer un état d'insécurité, d'instabilité qui peut difficilement manquer de conduire à des conflits armés. Il n'est pas permis de jouer avec le feu, surtout dans l'Europe centrale et orientale encore mal affermie et où les populations sont si mélangées. Les traités sont stables, moins parce que ceux qui les ont rédigés ont cru et voulu faire œuvre de justice et d'humanité, que parce que ceux qui les ont dictés restent étroitement solidaires pour en imposer le maintien et éviter par là de plus grands inconvénients. Quand

M. Mussolini ébranle l'ordre établi et remet tout en question, il change de camp, passe du côté de ceux qui ont perdu la guerre, après l'avoir voulue et prépare à l'Europe de nouvelles crises. Il est inutile ensuite de déclarer que, ce faisant, la politique du gouvernement fasciste et du peuple italien est « vraiment, sainement et franchement pacifique ». Tout autre est le langage de M. Poincaré quand, dans la déclaration ministérielle, il insère cette phrase si juste : « La France n'a pas laissé passer une occasion de montrer qu'elle préfère aux solutions de force les règlements arbitraux et qu'en outre elle est prête à tous les rapprochements, pourvu que nulle arrière-pensée de revision des traités ne vienne troubler ou gêner le retour à des relations amicales. » Entre la France et l'Italie, voilà où gît, dans l'état actuel de l'Europe, le différend; il serait vain de se dissimuler qu'il est sérieux et qu'on ne le résoudra pas avec des formules.

En Chine, nous ne touchons pas, comme on le dit, au dénouement; c'est seulement une nouvelle péripétie, à la vérité importante. Les forces nationalistes du Sud sont entrées sans coup férir à Pékin. Nankin (la capitale du Sud) a conquis Pékin (la capitale du Nord) : revanche historique, car ce sont les armées du Nord, au service des Empereurs mandchous, qui, au temps de la guerre des Taï-Ping, ont détruit Nankin et ses tours de porcelaine. Cette histoire d'aujourd'hui est une très vieille histoire qui se répète. Tchang-tso-lin se flattait de défendre Pékin; mais, selon la coutume, une partie de son armée a préféré passer à l'ennemi. Le dictateur du Nord s'est alors décidé à quitter Pékin pour se réfugier en Mandchourie où il passe pour inexpugnable et d'où, un beau jour, on le verra peut-être revenir victorieux, comme il l'a déjà fait il y a peu d'années, à moins qu'il ne se retire définitivement de la politique. Il a donc quitté Pékin avec le sourire; mais, comme il approchait de Moukden, des bombes ont été jetées sur son train; plusieurs de ses officiers ont été tués, lui-même est blessé, mortellement, disent les uns, légèrement, disent les autres; un télégramme d'agence ajoute avec candeur qu'il « envisage la situation avec optimisme ». Le trait est tout à fait vieille-Chine : il s'agit avant tout de ne pas « perdre la face ». Les troupes du Chan-si, province à l'ouest de Pékin, sous les ordres de Huen-chi-chuen, allié de Chang-kai-chek et de Feng-ou-siang, ont occupé la capitale où, jusqu'ici, de même qu'à Tien-tsin, grâce à la présence de troupes européennes et japonaises, il n'y a pas eu de troubles.

Que vont faire maintenant les généraux nationalistes? Probablement se battre entre eux et se débaucher leurs soldats; certainemen s'enrichir aux dépens du peuple chinois. Il est question d'un partage de la Chine entre une dizaine de grands « panaches ». En Mandchourie, dans le Chantoung, les Japonais sont solidement appuyés sur leurs belles troupes disciplinées; ils ne paraissent pas sur le point de s'en aller. Les nationalistes songent-ils à organiser un gouvernement à Pékin à la place du ministère fantôme que faisait et défaisait Tchang-tso-lin, ou voudront-ils essayer de transférer à Nankin la capitale fédérale? On ne saurait le dire encore; peut-être ne le savent-ils pas eux-mêmes; ils ne paraissent pas animés par de hautes ambitions d'organisation et de rénovation. Le peuple chinois, honnête et laborieux, continuera de souffrir et de pâtir, tant que les Chinois instruits s'obstineront à mettre la charrue devant les bœufs, c'est-à-dire, tant qu'ils s'acharneront à éliminer tous les éléments étrangers, même amis, avant de s'être disciplinés eux-mêmes et d'avoir créé un solide noyau d'armée vraiment nationale et d'administration intègre. Il doit y avoir actuellement, à Genève, un homme assez embarrassé de son personnage : c'est l'honorable diplomate qui, au Conseil, est censé représenter la Chine. L'Assemblée de 1927, en élisant un Chinois au Conseil, s'est couverte de ridicule : pour une institution qui n'a d'autre force que l'opinion, c'est dangereux!

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVIII^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-CINQUIÈME VOLUME

MAI — JUIN

Livraison du 1er mai

Livraison du 15 mai

Livraison du 1er juin

Livraison du 15 juin

Paris, 1928. — Typographie Philippe Renouard 19, rue des Saints-Pères. — 58789.